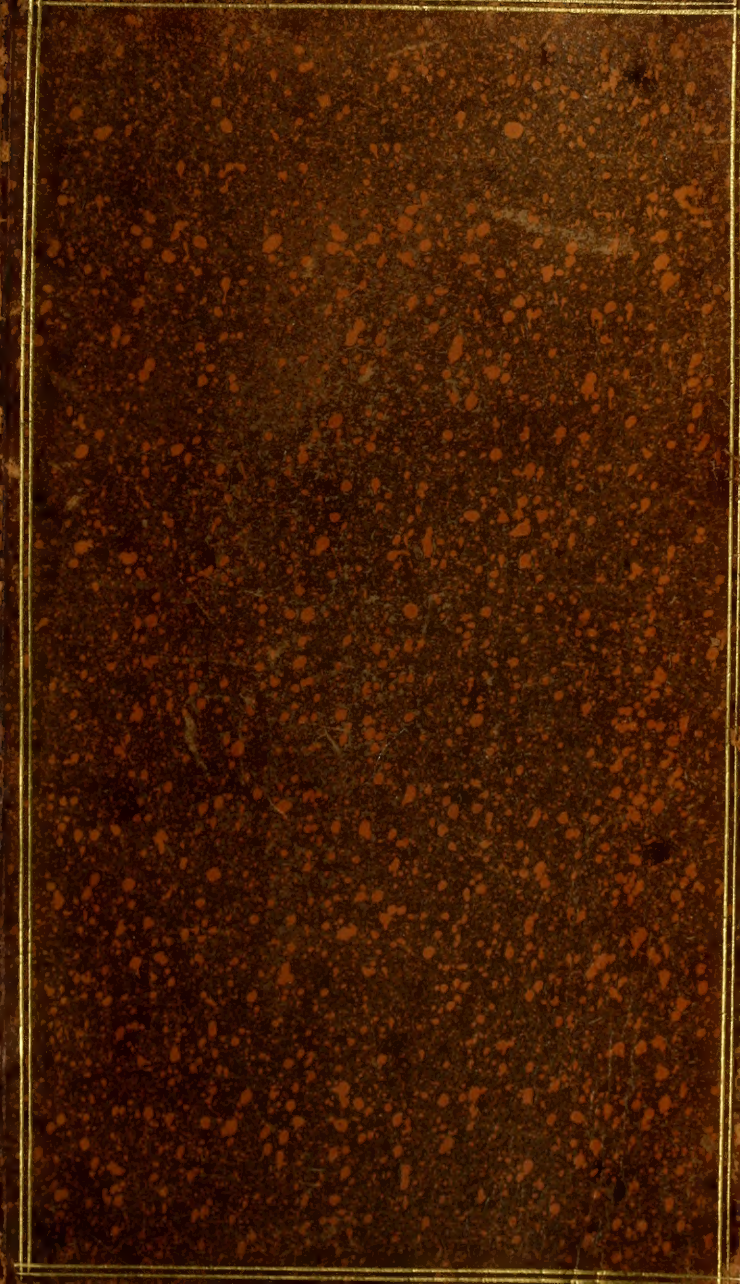
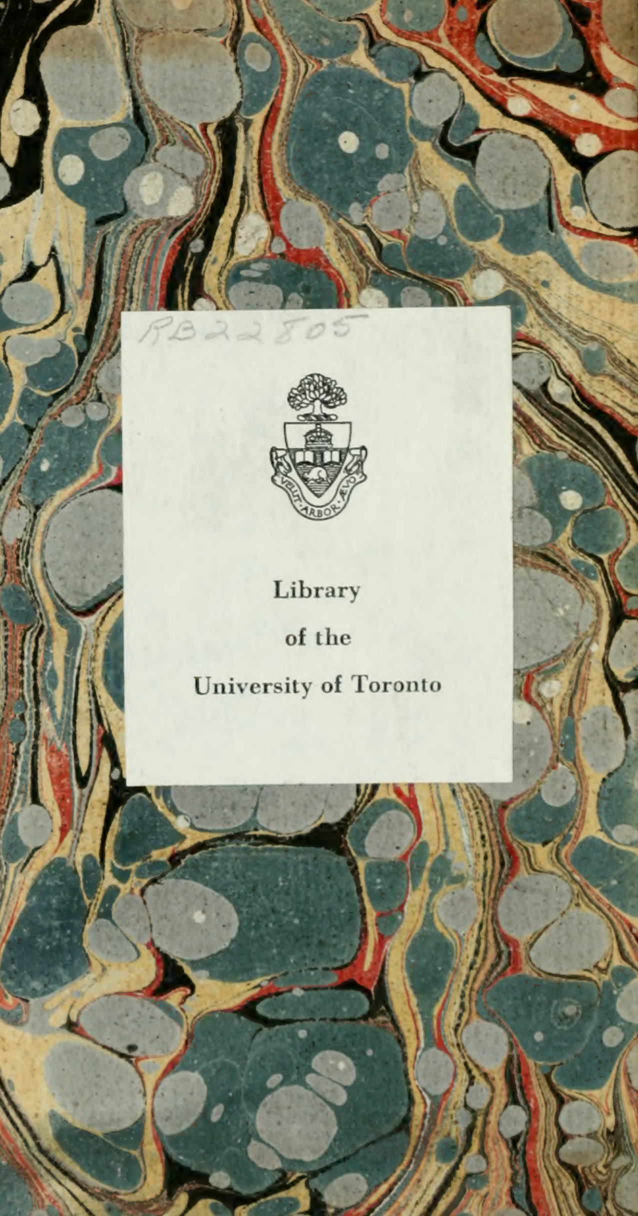
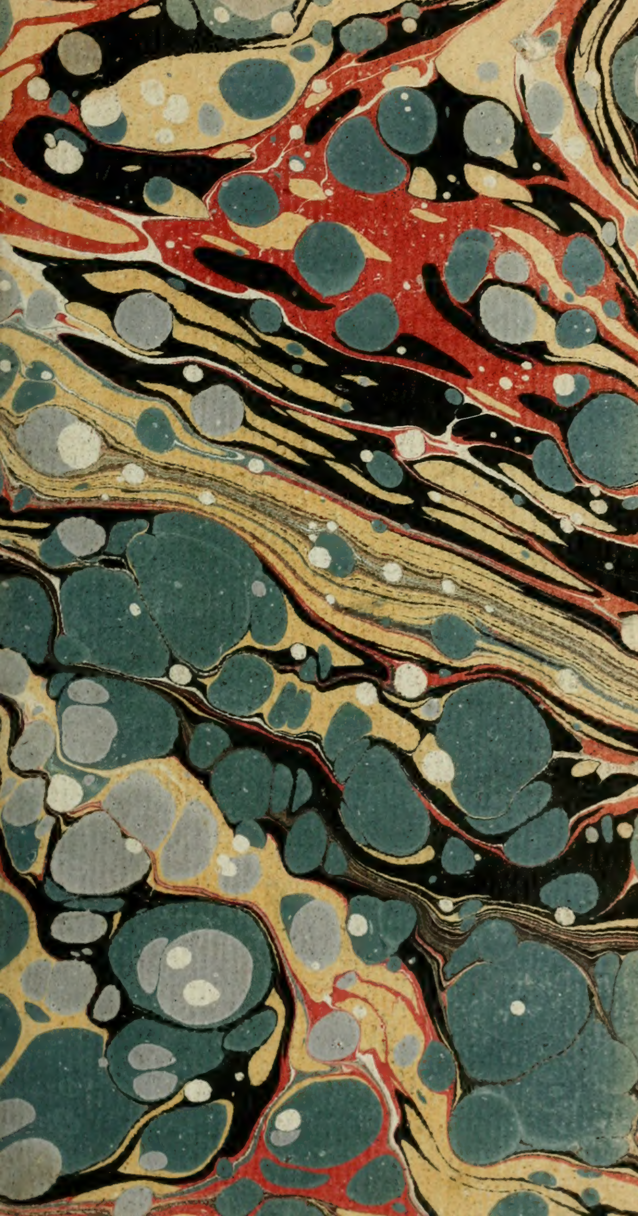




RB22805
VELUT ARBOR ÆVO



Tom. IV. Page 304



Circé, Liv. V.

# ÉMILE,

## OU

# DE L'ÉDUCATION;

*Par J. J. Rousseau,*
*Citoyen de Genève.*

---

Sanabilibus ægrotamus malis; ipsaque nos in rectum genitos natura, si emendari velimus, juvat.
*Sen. de irâ. L. II. c. 13.*

---

TOME QUATRIEME.



*A PARIS,*

Chez DEFER DE MAISONNEUVE,
Libraire, rue du Foin.

1791.



# EMILE, OU DE L'ÉDUCATION.

## LIVRE CINQUIEME.

Nous voici parvenus au dernier acte de la Jeunesse; mais nous ne sommes pas encore au dénouement.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul. Emile est homme; nous lui avons promis une compagne; il faut la lui donner. Cette compagne est Sophie. En quels lieux est son asyle? Où la trouverons-nous? Pour la trouver, il la faut connoître. Sachons premièrement ce qu'elle est; nous juge-

rons mieux des lieux qu'elle habite ; & quand nous l'aurons trouvée, encore tout ne sera-t-il pas fait. *Puisque notre jeune Gentilhomme*, a dit Locke, *est prêt à se marier, il est tems de le laisser auprès de sa Maîtresse.* Et là-dessus il finit son ouvrage. Pour moi qui n'ai pas l'honneur d'élever un Gentilhomme, je me garderai d'imiter Locke en cela.

---

# SOPHIE,
## OU
# LA FEMME.

SOPHIE doit être femme, comme Emile est homme ; c'est-à-dire, avoir tout ce qui convient à la constitution de son espece & de son sexe, pour remplir sa place dans l'ordre physique & moral. Commençons donc par examiner les conformités & les différences de son sexe & du nôtre.

En tout ce qui ne tient pas au ſexe la femme eſt homme; elle a les mêmes organes, & les mêmes beſoins, les mêmes facultés; la machine eſt conſtruite de la même maniere, les pièces en ſont les mêmes, le jeu de l'une eſt celui de l'autre, la figure eſt ſemblable, & ſous quelque rapport qu'on les conſidere, ils ne different entr'eux que du plus au moins.

En tout ce qui tient au ſexe la femme & l'homme ont par-tout des rapports & par-tout des différences; la difficulté de les comparer vient de celle de déterminer dans la conſtitution de l'un & de l'autre ce qui eſt du ſexe & ce qui n'en eſt pas. Par l'anatomie comparée, & même à la ſeule inſpection, l'on trouve entr'eux des différences générales qui paroiſſent ne point tenir au ſexe; elles y tiennent pourtant, mais par des liaiſons que nous ſommes hors d'état d'appercevoir : nous ne ſavons juſqu'où ces liai-

sons peuvent s'étendre ; la seule chose que nous savons avec certitude, est que tout ce qu'ils ont de commun est de l'espece, & que tout ce qu'ils ont de différent est du sexe ; sous ce double point de vue, nous trouvons entr'eux tant de rapports & tant d'oppositions, que c'est peut-être une des merveilles de la Nature d'avoir pu faire deux êtres si semblables en les constituant si différemment.

Ces rapports & ces différences doivent influer sur le moral ; cette conséquence est sensible, conforme à l'expérience, & montre la vanité des disputes sur la préférence, ou l'égalité des sexes ; comme si chacun des deux allant aux fins de la Nature, selon sa destination particuliere, n'étoit pas plus parfait en cela que s'il ressembloit davantage à l'autre. En ce qu'ils ont de commun ils sont égaux ; en ce qu'ils ont de différent ils ne sont pas comparables : une femme parfaite &

un homme parfait, ne doivent pas plus se ressembler d'esprit que de visage, & la perfection n'est pas susceptible de plus & de moins.

Dans l'union des sexes chacun concourt également à l'objet commun, mais non pas de la même maniere. De cette diversité naît la premiere différence assignable entre les rapports moraux de l'un & de l'autre. L'un doit être actif & fort, l'autre passif & foible; il faut nécessairement que l'un veuille & puisse; il suffit que l'autre résiste peu.

Ce principe établi, il s'ensuit que la femme est faite spécialement pour plaire à l'homme: si l'homme doit lui plaire à son tour, c'est d'une nécessité moins directe: son mérite est dans sa puissance: il plaît par cela seul qu'il est fort. Ce n'est pas ici la loi de l'amour, j'en conviens; mais c'est celle de la Nature, antérieure à l'amour même.

Si la femme eſt faite pour plaire & pour être ſubjuguée, elle doit ſe rendre agréable à l'homme, au-lieu de le provoquer : ſa violence à elle eſt dans ſes charmes ; c'eſt par eux qu'elle doit le contraindre à trouver ſa force & à en uſer. L'art le plus sûr d'animer cette force, eſt de le rendre néceſſaire par la réſiſtance. Alors l'amour-propre ſe joint au deſir, & l'un triomphe de la victoire que l'autre lui fait remporter. De-là naiſſent l'attaque & la défenſe, l'audace d'un ſexe & la timidité de l'autre, enfin la modeſtie & la honte dont la Nature arma le foible pour aſſervir le fort.

Qui eſt-ce qui peut penſer qu'elle ait preſcrit indifféremment les mêmes avances aux uns & aux autres, & que le premier à former des deſirs, doive être auſſi le premier à les témoigner ? Quelle étrange dépravation de jugement ! L'entrepriſe ayant des conſéquences ſi différentes pour les deux

ſexes, eſt-il naturel qu'ils aient la même audace à s'y livrer ? Comment ne voit-on pas qu'avec une ſi grande inégalité dans la miſe commune, ſi la réſerve n'impoſoit à l'un la modération que la Nature impoſe à l'autre, il en réſulteroit bientôt la ruine de tous deux, & que le genre humain périroit par les moyens établis pour le conſerver ? Avec la facilité qu'ont les femmes d'émouvoir les ſens des hommes, & d'aller réveiller au fond de leurs cœurs les reſtes d'un tempérament preſque éteint, s'il étoit quelque malheureux climat ſur la terre, où la Philoſophie eût introduit cet uſage, ſur-tout dans les pays chauds, où il naît plus de femmes que d'hommes, tyranniſés par elles, ils feroient enfin leurs victimes, & ſe verroient tous traîner à la mort, ſans qu'ils puſſent jamais s'en défendre.

Si les femelles des animaux n'ont pas la même honte, que s'enſuit-il ?

Ont-elles comme les femmes les desirs illimités auxquels cette honte sert de frein ? Le desir ne vient pour elles qu'avec le besoin ; le besoin satisfait, le desir cesse ; elles ne repoussent plus le mâle par feinte (1), mais tout de bon : elles font tout le contraire de ce que faisoit la fille d'Auguste ; elles ne reçoivent plus de passagers, quand le navire a sa cargaison. Même quand elles sont libres, leurs tems de bonne volonté sont courts & bientôt passés, l'instinct les pousse, & l'instinct les arrête ; où sera le supplément de cet instinct négatif dans les femmes, quand vous leur aurez ôté la pudeur ? Attendre qu'elles ne se soucient plus des hommes, c'est attendre qu'ils ne soient plus bons à rien.

(1) J'ai déjà remarqué que les refus de simagrée & d'agacerie sont communs à presque toutes les femelles, même parmi les animaux, & même quand elles sont le plus disposées à se rendre ; il faut n'avoir jamais observé leur manège, pour disconvenir de cela.

L'Être ſuprême a voulu faire en tout honneur à l'eſpece humaine ; en donnant à l'homme des penchans ſans meſure, il lui donne en même tems la loi qui les regle, afin qu'il ſoit libre & ſe commande à lui-même : en le livrant à des paſſions immodérées, il joint à ces paſſions la raiſon pour les gouverner : en livrant la femme à des deſirs illimités, il joint à ces deſirs la pudeur pour les contenir. Pour ſurcroît, il ajoûte encore une récompenſe actuelle au bon uſage de ſes facultés, ſavoir le goût qu'on prend aux choſes honnêtes, lorſqu'on en fait la regle de ſes actions. Tout cela vaut bien, ce me ſemble, l'inſtinct des bêtes.

Soit donc que la femelle de l'homme partage ou non ſes deſirs, & veuille ou non les ſatisfaire, elle le repouſſe & ſe défend toujours, mais non pas toujours avec la même force, ni par conſéquent avec le même ſuccès : pour que l'attaquant ſoit victorieux, il faut

que l'attaqué le permette ou l'ordonne; car que de moyens adroits n'a-t-il pas pour forcer l'aggresseur d'user de force ? Le plus libre & le plus doux de tous les actes n'admet point de violence réelle ; la Nature & la raison s'y opposent : la Nature en ce qu'elle a pourvu le plus foible d'autant de force qu'il en faut pour résister, quand il lui plaît ; la raison , en ce qu'une violence réelle est non-seulement le plus brutal de tous les actes , mais le plus contraire à sa fin ; soit parce que l'homme déclare ainsi la guerre à sa compagne, & l'autorise a défendre sa personne & sa liberté aux dépens même de la vie de l'aggresseur ; soit parce que la femme seule est juge de l'état où elle se trouve , & qu'un enfant n'auroit point de pere , si tout homme en pouvoit usurper les droits.

Voici donc une troisieme conséquence de la constitution des sexes ; c'est que le plus fort soit le maître en

apparence & dépende en effet du plus foible ; & cela, non par un frivole usage de galanterie, ni par une orgueilleuse générosité de protecteur, mais par une invariable loi de la Nature, qui, donnant à la femme plus de facilité d'exciter les desirs, qu'à l'homme de les satisfaire, fait dépendre celui-ci, malgré qu'il en ait, du bon plaisir de l'autre, & le contraint de chercher à son tour à lui plaire, pour obtenir qu'elle consente à le laisser être le plus fort. Alors ce qu'il y a de plus doux pour l'homme dans sa victoire, est de douter si c'est la foiblesse qui cede à la force, ou si c'est la volonté qui se rend ; & la ruse ordinaire de la femme est de laisser toujours ce doute entre elle & lui. L'esprit des femmes répond en ceci parfaitement à leur constitution : loin de rougir de leur foiblesse, elles en font gloire ; leurs tendres muscles sont sans résistance, elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers

fardeaux ; elles auroient honte d'être fortes : pourquoi cela ? ce n'est pas seulement pour paroître délicates, c'est par une précaution plus adroite ; elles se ménagent de loin des excuses, & le droit d'être foibles au besoin.

Le progrès des lumieres acquises par nos vices, a beaucoup changé sur ce point les anciennes opinions parmi nous, & l'on ne parle plus guères de violences, depuis qu'elles sont si peu nécessaires, & que les hommes n'y croyent plus (2) ; au-lieu qu'elles sont très-communes dans les hautes Antiquités Grecques & Juives, parce que ces mêmes opinions sont dans la simplicité de la Nature, & que la seule expérience du libertinage a pu les déraciner. Si l'on cite de nos jours moins

---

(2) Il peut y avoir une telle disproportion d'âge & de force qu'une violence réelle ait lieu : mais traitant ici de l'état relatif des sexes selon l'ordre de la Nature, je les prends tous deux dans le rapport commun qui constitue cet état.

d'actes de violence, ce n'est sûrement pas que les hommes soient plus tempérans, mais c'est qu'ils ont moins de crédulité, & que telle plainte qui jadis eût persuadé des peuples simples, ne feroit de nos jours qu'attirer les ris des moqueurs; on gagne davantage à se taire. Il y a dans le Deuteronome une loi, par laquelle une fille abusée étoit punie avec le séducteur, si le délit avoit été commis dans la ville; mais s'il avoit été commis à la campagne, ou dans des lieux écartés, l'homme seul étoit puni : *car*, dit la Loi, *la fille a crié, & n'a point été entendue.* Cette bénigne interprétation apprenoit aux filles à ne pas se laisser surprendre en des lieux fréquentés.

L'effet de ces diversités d'opinions sur les mœurs est sensible. La galanterie moderne en est l'ouvrage. Les hommes, trouvant que leurs plaisirs dépendoient plus de la volonté du

beau ſexe qu'ils n'avoient cru ; ont captivé cette volonté par des complaiſances dont il les a bien dédommagés.

Voyez comment le phyſique nous amene inſenſiblement au moral, & comment, de la groſſiere union des ſexes, naiſſent peu-à-peu les plus douces loix de l'amour. L'empire des femmes n'eſt point à elles parce que les hommes l'ont voulu, mais parce qu'ainſi le veut la Nature ; il étoit à elles avant qu'elles paruſſent l'avoir : ce même Hercule, qui crut faire violence aux cinquante filles de Theſpius, fut pourtant contraint de filer près d'Omphale ; & le fort Samſon n'étoit pas ſi fort que Dalila. Cet empire eſt aux femmes & ne peut leur être ôté, même quand elles en abuſent ; ſi jamais elles pouvoient le perdre, il y a long-tems qu'elles l'auroient perdu.

Il n'y a nulle parité entre les deux

ſexes, quant à la conſéquence du ſexe. Le mâle n'eſt mâle qu'en certains inſtans; la femelle eſt femelle toute ſa vie, ou du moins toute ſa jeuneſſe: tout la rappelle ſans ceſſe à ſon ſexe, &, pour en bien remplir les fonctions, il lui faut une conſtitution qui s'y rapporte. Il lui faut du ménagement durant ſa groſſeſſe, il lui faut du repos dans ſes couches, il lui faut une vie molle & ſédentaire pour allaiter ſes enfans; il lui faut, pour les élever, de la patience & de la douceur, un zele, une affection que rien ne rebute; elle ſert de liaiſon entre eux & leur père, elle ſeule les lui fait aimer & lui donne la confiance de les appeler ſiens. Que de tendreſſe & de ſoins ne lui faut-il point pour maintenir dans l'union toute la famille! Et enfin tout cela ne doit pas être des vertus, mais des goûts, ſans quoi l'eſpece humaine ſeroit bientôt éteinte.

La rigidité des devoirs relatifs des

deux ſexes n'eſt, ni ne peut être la même. Quand la femme ſe plaint là-deſſus de l'injuſte inégalité qu'y met l'homme, elle a tort; cette inégalité n'eſt point une inſtitution humaine, ou du moins elle n'eſt point l'ouvrage du préjugé, mais de la raiſon : c'eſt à celui des deux que la Nature a chargé du dépôt des enfans d'en répondre à l'autre. Sans doute, il n'eſt permis à perſonne de violer ſa foi, & tout mari infidele, qui prive ſa femme du ſeul prix des auſteres devoirs de ſon ſexe, eſt un homme injuſte & barbare : mais la femme infidelle fait plus : elle diſſout ſa famille, & briſe tous les liens de la Nature; en donnant à l'homme des enfans qui ne ſont pas à lui, elle trahit les uns & les autres; elle joint la perfidie à l'infidélité. J'ai peine à voir quel déſordre & quel crime ne tient pas à celui-là. S'il eſt un état affreux au monde, c'eſt celui d'un malheureux pere, qui, ſans confiance

en ſa femme, n'ôſe ſe livrer aux plus doux ſentimens de ſon cœur, qui doute, en embraſſant ſon enfant, s'il n'embraſſe point l'enfant d'un autre, le gage de ſon déshonneur, le raviſſeur du bien de ſes propres enfans. Qu'eſt-ce alors que la famille, ſi ce n'eſt une ſociété d'ennemis ſecrets qu'une femme coupable arme l'un contre l'autre, en les forçant de feindre de s'entre-aimer?

Il n'importe donc pas ſeulement que la femme ſoit fidelle, mais qu'elle ſoit jugée telle par ſon mari, par ſes proches, par tout le monde; il importe qu'elle ſoit modeſte, attentive, réſervée, & qu'elle porte aux yeux d'autrui, comme en ſa propre conſcience, le témoignage de ſa vertu: s'il importe qu'un pere aime ſes enfans, il importe qu'il eſtime leur mere. Telles ſont les raiſons qui mettent l'apparence même au nombre des devoirs des femmes, & leur rendent l'honneur & la répu-

tation non moins indiſpenſables que la chaſteté. De ces principes dérive, avec la différence morale des ſexes, un motif nouveau de devoir & de convenance, qui preſcrit ſpécialement aux femmes l'attention la plus ſcrupuleuſe ſur leur conduite, ſur leurs manieres, ſur leur maintien. Soutenir vaguement que les deux ſexes ſont égaux, & que leurs devoirs ſont les mêmes, c'eſt ſe perdre en déclamations vaines; c'eſt ne rien dire, tant qu'on ne répondra pas à cela.

N'eſt-ce pas une maniere de raiſonner bien ſolide, de donner des exceptions pour réponſe à des loix générales auſſi bien fondées ? Les femmes, dites-vous, ne font pas toujours des enfans. Non; mais leur deſtination propre eſt d'en faire. Quoi! parce qu'il y a dans l'univers une centaine de grandes villes, où les femmes, vivant dans la licence, font peu d'enfans, vous prétendez que l'état des femmes

eſt d'en faire peu ! Et que deviendroient vos villes, ſi les campagnes éloignées, où les femmes vivent plus ſimplement & plus chaſtement, ne réparoient la ſtérilité des Dames ? Dans combien de Provinces les femmes qui n'ont fait que quatre ou cinq enfans paſſent pour peu fécondes (3) ! Enfin, que telle ou telle femme faſſe peu d'enfans, qu'importe ? L'état de la femme eſt-il moins d'être mere, & n'eſt-ce pas par des loix générales, que la Nature & les mœurs doivent pourvoir à cet état ?

Quand il y auroit entre les groſſeſſes d'auſſi longs intervalles qu'on le ſuppoſe, une femme changera-t-elle ainſi bruſquement & alternativement de ma-

(3) Sans cela, l'eſpece dépériroit néceſſairement : pour qu'elle ſe conſerve, il faut, tout compenſé, que chaque femme faſſe, à-peu-près, quatre enfans : car des enfans qui naiſſent, il en meurt près de la moitié avant qu'ils puiſſent en avoir d'autres, & il en faut deux reſtans pour repréſenter le pere & la mere. Voyez ſi les villes vous fourniront cette population-là.

niere de vivre ſans péril & ſans riſque? Sera-t-elle aujourd'hui nourrice & demain guerriere? Changera-t-elle de tempérament & de goûts, comme un caméléon de couleurs? Paſſera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture, & des ſoins domeſtiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre? Sera-t-elle tantôt craintive (4) & tantôt brave, tantôt délicate & tantôt robuſte? Si les jeunes gens élevés dans Paris ont peine à ſupporter le métier des armes, des femmes qui n'ont jamais affronté le ſoleil, & qui ſavent à peine marcher, le ſupporteront-elles après cinquante ans de molleſſe? Prendront-elles ce dure métier à l'âge où les hommes le quittent?

Il y a des pays où les femmes accouchent preſque ſans peine, & nourriſ-

---

(4) La timidité des femmes eſt encore un inſtinct de la Nature contre le double riſque qu'elles courent durant leur groſſeſſe.

sent leurs enfans presque sans soins; j'en conviens : mais dans ces mêmes pays les hommes vont demi-nuds en tout tems, terrassent les bêtes féroces, portent un canot comme un havre-sac, font des chasses de sept ou huit cents lieues, dorment à l'air à plate-terre, supportent des fatigues incroyables, & passent plusieurs jours sans manger. Quand les femmes deviennent robustes, les hommes le deviennent encore plus; quand les hommes s'amollissent, les femmes s'amollissent davantage : quand les deux termes changent également, la différence reste la même.

Platon, dans sa République, donne aux femmes les mêmes exercices qu'aux hommes; je le crois bien. Ayant ôté de son Gouvernement les familles particulieres, & ne sachant plus que faire des femmes, il se vit forcé de les faire hommes. Ce beau génie avoit tout combiné, tout prévu : il alloit au-devant d'une objection que personne peut-être

n'eût songé à lui faire ; mais il a mal résolu celle qu'on lui fait. Je ne parle point de cette prétendue communauté de femmes, dont le reproche, tant répété, prouve que ceux qui le lui font ne l'ont jamais lu : je parle de cette promiscuité civile qui confond par-tout les deux sexes dans les mêmes emplois, dans les mêmes travaux, & ne peut manquer d'engendrer les plus intolérables abus ; je parle de cette subversion des plus doux sentimens de la Nature, immolés à un sentiment artificiel qui ne peut subsister que par eux ; comme s'il ne falloit pas une prise naturelle pour former des liens de conventions ; comme si l'amour qu'on a pour ses proches, n'étoit pas le principe de celui qu'on doit à l'Etat ; comme si ce n'étoit pas par la petite patrie, qui est la famille, que le cœur s'attache à la grande ; comme si ce n'étoient pas le bon fils, le bon mari, le bon pere, qui font le bon Citoyen.

Dès qu'une fois il eſt démontré que l'homme & la femme ne ſont ni ne doivent être conſtitués de même, de caractere ni de tempérament, il s'enſuit qu'ils ne doivent pas avoir la même éducation. En ſuivant les directions de la Nature, ils doivent agir de concert, mais ils ne doivent pas faire les mêmes choſes; la fin des travaux eſt commune, mais les travaux ſont différens, & par conſéquent les goûts qui les dirigent. Après avoir tâché de former l'homme naturel; pour ne pas laiſſer imparfait notre ouvrage, voyons comment doit ſe former auſſi la femme qui convient à cet homme.

Voulez-vous toujours être bien guidé? ſuivez toujours les indications de la Nature. Tout ce qui caractériſe le ſexe, doit être reſpecté comme établi par elle. Vous dites ſans ceſſe : les femmes ont tel & tel défaut que nous n'avons pas. Votre orgueil vous trom-

pe; ce feroient des défauts pour vous; ce font des qualités pour elles; tout iroit moins bien, fi elles ne les avoient pas. Empêchez ces prétendus défauts de dégénérer; mais gardez vous de les détruire.

Les femmes, de leur côté, ne ceffent de crier que nous les élevons pour être vaines & coquettes, que nous les amuffons fans ceffe à des puérilités pour refter plus facilement les maîtres; elles s'en prennent à nous des défauts que nous leur reprochons. Quelle folie! Et depuis quand font-ce les hommes qui fe mêlent de l'éducation des filles? Qui eft-ce qui empêche les meres de les élever comme il leur plaît? Elles n'ont point de Colleges: grand malheurs! Eh! plût à Dieu qu'il n'y en eût point pour les garçons! ils feroient plus fenfément & plus honnêtement élevés. Force-t-on vos filles à perdre leur tems en niaiferies? Leur fait-on, malgré elles, paffer la moitié de

de leur vie à leur toilette à votre exemple ? Vous empêche-t-on de les instruire & faire instruire à votre gré ? Est-ce notre faute si elles nous plaisent quand elles sont belles, si leurs minauderies nous séduisent, si l'art qu'elles apprennent de vous nous attire & nous flatte, si nous aimons à les voir mises avec goût, si nous leur laissons affiler à loisir les armes dont elles nous subjuguent ? Eh ! prenez le parti de les élever comme des hommes ; ils y consentiront de bon cœur. Plus elles voudront leur ressembler, moins elles les gouverneront ; & c'est alors qu'ils seront vraiment les maîtres.

Toutes les facultés communes aux deux sexes ne leur sont pas également partagées ; mais, prises en tout, elles se compensent ; la femme vaut mieux comme femme, & moins comme homme ; par-tout où elle fait valoir ses droits, elle a l'avantage ; par-tout où elle veut usurper les nôtres, elle reste

au-deſſous de nous. On ne peut répondre à cette vérité générale que par des exceptions; conſtante maniere d'argumenter des galans partiſans du beau-ſexe.

Cultiver dans les femmes les qualités de l'homme & négliger celles qui leur ſont propres, c'eſt donc viſiblement travailler à leur préjudice: les ruſées le voient trop bien pour en être les dupes: en tâchant d'uſurper nos avantages, elles n'abandonnent pas les leurs; mais il arrive de-là que, ne pouvant bien ménager les uns & les autres, parce qu'ils ſont imcompatibles, elles reſtent au-deſſous de leur portée ſans ſe mettre à la nôtre, & perdent la moitié de leur prix. Croyez-moi, mere judicieuſe, ne faites point de votre fille un honnête-homme, comme pour donner un démenti à la Nature; faites-en une honnête-femme, & ſoyez sûr qu'elle en vaudra mieux pour elle & pour nous.

S'enſuit-il qu'elle doive être élevée

dans l'ignorance de toute chose, & bornée aux seules fonctions du ménage? L'homme fera-t-il sa servante de sa compagne, se privera-t-il auprès d'elle du plus grand charme de la société? Pour mieux l'asservir, l'empêchera-t-il de rien sentir, de rien connoître? En fera-t-il un véritable automate? Non, sans doute: ainsi ne l'a pas dit la Nature, qui donne aux femmes un esprit agréable, & si délié; au contraire, elle veut qu'elles pensent, qu'elles jugent, qu'elles aiment, qu'elles connoissent, qu'elles cultivent leur esprit comme leur figure; ce sont les armes qu'elle leur donne pour suppléer à la force qui leur manque, & pour diriger la nôtre. Elles doivent apprendre beaucoup de choses, mais seulement celles qu'il leur convient de savoir.

Soit que je considere la destination particuliere du sexe, soit que j'observe ses penchans, soit que je compte ses

devoirs ; tout concourt également à m'indiquer la forme d'éducation qui lui convient. La femme & l'homme sont faits l'un pour l'autre, mais leur mutuelle dépendance n'est pas égale : les hommes dépendent des femmes par leurs desirs ; les femmes dépendent des hommes, & par leurs desirs & par leurs besoins ; nous subsisterions plutôt sans elles, qu'elles sans nous. Pour qu'elles aient le nécessaire, pour qu'elles soient dans leur état, il faut que nous le leur donnions, que nous voulions le leur donner, que nous les en estimions dignes ; elles dépendent de nos sentimens, du prix que nous mettons à leur mérite, du cas que nous faisons de leurs charmes & de leurs vertus. Par la loi même de la nature, les femmes, tant pour elles que pour leurs enfans, sont à la merci des jugemens des hommes : il ne suffit pas qu'elles soient estimables, il faut qu'elles soient estimées ; il ne leur suffit pas d'être

belles, il faut qu'elles plaiſent; il ne leur ſuffit pas d'êtres ſages, il faut qu'elles ſoient reconnues pour telles; leur honneur n'eſt pas ſeulement dans leur conduite, mais dans leur réputation, & il n'eſt pas poſſible que celle qui conſent à paſſer pour infâme puiſſe jamais être honnête. L'homme, en bien faiſant, ne dépend que de lui-même, & peut brâver le jugement public, mais la femme, en bien faiſant, n'a fait que la moitié de ſa tâche, & ce que l'on penſe d'elle ne lui importe pas moins que ce qu'elle eſt en effet. Il ſuit de-là que le ſyſtême de ſon éducation doit être, à cet égard, contraire à celui de la nôtre: l'opinion eſt le tombeau de la vertu parmi les hommes, & ſon trône parmi les femmes.

De la bonne conſtitution des meres dépend d'abord celle des enfans; du ſoin des femmes dépend la premiere éducation des hommes; des femmes dépendent encore leurs mœurs, leurs

passions, leurs goûts, leurs plaisirs; leur bonheur même. Ainsi toute l'éducation des femmes doit être relative aux hommes. Leur plaire, leur être utiles, se faire aimer & honorer d'eux, les élever jeunes, les soigner grands, les conseiller, les consoler, leur rendre la vie agréable & douce; voilà les devoirs des femmes dans tous les tems, & ce qu'on doit leur apprendre dès leur enfance. Tant qu'on ne remontera pas à ce principe, on s'écartera du but, & tous les préceptes qu'on leur donnera ne serviront de rien pour leur bonheur ni pour le nôtre.

Mais quoique toute femme veuille plaire aux hommes & doive le vouloir, il y a bien de la différence entre vouloir plaire à l'homme de mérite, à l'homme vraiment aimable, & vouloir plaire à ces petits agréables qui déshonorent leur sexe & celui qu'ils imitent. Ni la Nature, ni la raison ne peuvent porter la femme à aimer dans

les hommes ce qui lui reſſemble, & ce n'eſt pas non plus en prenant leurs manieres qu'elle doit chercher à s'en faire aimer.

Lors donc que, quittant le ton modeſte & poſé de leur ſexe, elles prennent les airs de ces étourdis, loin de ſuivre leur vocation, elles y renoncent; elles s'ôtent à elles-mêmes les droits qu'elles penſent uſurper : ſi nous étions autrement, diſent-elles, nous ne plairions point aux hommes; elles mentent. Il faut être folle pour aimer les foux; le deſir d'attirer ces gens-là, montre le goût de celle qui s'y livre. S'il n'y avoit point d'hommes frivoles, elle ſe preſſeroit d'en faire, & leurs frivolités ſont bien plus ſon ouvrage, que les ſiennes ne ſont la leur. La femme qui aime les vrais hommes, & qui veut leur plaire, prend des moyens aſſortis à ſon deſſein. La femme eſt coquette par état, mais ſa coquetterie change de forme & d'objet ſelon

ſes vues ; réglons ces vues ſur celles de la Nature, la femme aura l'éducation qui lui convient.

Les petites filles, preſque en naiſſant, aiment la parure : non contentes d'être jolies, elles veulent qu'on les trouve telles ; on voit dans leurs petits airs que ce ſoin les occupe déjà, & à peine ſont-elles en état d'entendre ce qu'on leur dit qu'on les gouverne en leur parlant de ce qu'on penſera d'elles. Il s'en faut bien que le même motif, très-indiſcrettement propoſé aux petits garçons, ait ſur eux le même empire. Pourvu qu'ils ſoient indépendans & qu'ils aient du plaiſir, ils ſe ſoucient fort peu de ce qu'on pourra penſer d'eux. Ce n'eſt qu'à force de tems & de peine qu'on les aſſujettit à la même loi.

De quelque part que vienne aux filles cette premiere leçon, elle eſt très-bonne. Puiſque le corps naît, pour ainſi dire, avant l'ame, la premiere

culture doit être celle du corps: cet ordre eſt commun aux deux ſexes, mais l'objet de cette culture eſt différent; dans l'un cet objet eſt le développement des forces, dans l'autre il eſt celui des agrémens: non que ces qualités doivent être excluſives dans chaque ſexe, l'ordre ſeulement eſt renverſé: il faut aſſez de force aux femmes pour faire tout ce qu'elles font avec grace; il faut aſſez d'adreſſe aux hommes pour faire tout ce qu'ils font avec facilité.

Par l'extrême molleſſe des femmes commence celle des hommes. Les femmes ne doivent pas être robuſtes comme eux, mais pour eux, pour que les hommes qui naîtront d'elles le ſoient auſſi. En ceci les Couvens, où les Penſionnaires ont une nourriture groſſiere, mais beaucoup d'ébats, de courſes, de jeux en plein air & dans des jardins, ſont à préférer à la maiſon paternelle où une fille delicatement nour-

rie, toujours flattée ou tancée, toujours assise sous les yeux de sa mere dans une chambre bien close, n'ôse se lever, ni marcher, ni parler, ni souffler, & n'a pas un moment de liberté pour jouer, sauter, courir, crier, se livrer à la petulance naturelle à son âge. Toujours ou relâchement dangereux, ou sévérité mal entendue; jamais rien selon la raison. Voilà comment on ruine le corps & le cœur de la Jeunesse.

Les filles de Sparte s'exerçoient comme les garçons aux jeux militaires, non pour aller à la guerre, mais pour porter un jour des enfans capables d'en soutenir les fatigues. Ce n'est pas-là ce que j'approuve: il n'est point nécessaire, pour donner des soldats à l'Etat, que les meres aient porté le mousquet & fait l'exercice à la Prussienne; mais je trouve qu'en général l'éducation grecque étoit très-bien entendue en cette partie. Les jeunes filles pa-

roiſſoient ſouvent en public, non pas mêlées avec les garçons, mais raſſemblées entr'elles. Il n'y avoit preſque pas une fête, pas un ſacrifice, pas une cérémonie où l'on ne vît des bandes de filles des premiers Citoyens couronnées de fleurs, chantant des hymnes, formant des chœurs de danſes, portant des corbeilles, des vaſes, des offrandes, & préſentant aux ſens dépravés des Grecs un ſpectacle charmant & propre à balancer le mauvais effet de leur indécente gymnaſtique. Quelque impreſſion que fît cet uſage ſur les cœurs des hommes, toujours étoit-il excellent pour donner au ſexe une bonne conſtitution dans la jeuneſſe, par des exercices agréables, modérés, ſalutaires; & pour aiguiſer & former ſon goût par le deſir continuel de plaire, ſans jamais expoſer ſes mœurs.

Si-tôt que ces jeunes perſonnes étoient mariées, on ne les voyoit plus en public; renfermées dans leurs maiſons,

elles bornoient tous leurs soins à leur ménage & à leur famille. Telle est la maniere de vivre que la Nature & la raison prescrivent au sexe; aussi de ces meres là naissoient les hommes les plus sains, les plus robustes, les mieux faits de la terre: & malgré le mauvais renom de quelques Isles, il est constant que de tous les Peuples du monde, sans en excepter mêmes les Romains, on n'en cite aucun où les femmes aient été à la fois plus sages & plus aimables, & aient mieux réuni les mœurs & la beauté, que l'ancienne Grèce.

On sait que l'aisance des vêtemens qui ne gênoient point le corps, contribuoit beaucoup à lui laisser dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs statues, & qui servent encore de modele à l'art, quand la Nature défigurée a cessé de lui en fournir parmi nous. De toutes ces entraves gothiques, de ces multitudes de ligatures qui tiennent de

toutes parts nos membres en presse, ils n'en avoient pas une seule. Leurs femmes ignoroient l'usage de ces corps de baleine, par lesquels les nôtres contrefont leur taille plutôt qu'elles ne la marquent. Je ne puis concevoir que cet abus, poussé en Angleterre à un point inconcevable, n'y fasse pas à la fin dégénérer l'espece, & je soutiens même que l'objet d'agrément qu'on se propose en cela est de mauvais goût. Il n'est point agréable de voir une femme coupée en deux comme une guêpe; cela choque la vue & fait souffrir l'imagination. La finesse de la taille a, comme tout le reste, ses proportions, sa mesure, passé laquelle, elle est certainement un défaut: ce défaut seroit même frappant à l'œil sur le nû; pourquoi seroit-il une beauté sous le vêtement?

Je n'ôse presser les raisons sur lesquelles les femmes s'obstinent à s'encuirasser ainsi: un sein qui tombe, un

ventre qui groſſit, &c. cela déplaît fort, j'en conviens, dans une perſonne de vingt ans, mais cela ne choque plus à trente; & comme il faut, en dépit de nous, être en tout tems ce qu'il plaît à la Nature, & que l'œil de l'homme ne s'y trompe point, ces défauts ſont moins déplaiſans à tout âge, que la ſotte affectation d'une petite fille de quarante ans.

Tout ce qui gêne & contraint la Nature eſt de mauvais goût; cela eſt vrai des parures du corps comme des ornemens de l'eſprit: la vie, la ſanté, la raiſon, le bien-être doivent aller avant tout; la grace ne va point ſans l'aiſance; la délicateſſe n'eſt pas la langueur, & il ne faut pas être mal-ſaine pour plaire. On excite la piété quand on ſouffre: mais le plaiſir & le deſir cherchent la fraîcheur de la ſanté.

Les enfans des deux ſexes ont beaucoup d'amuſemens communs, & cela doit être, n'en ont-ils pas de même

étant grands? Ils ont auſſi des goûts propres qui les diſtinguent. Les garçons cherchent le mouvement & le bruit des tambours, des ſabots, de petits carroſſes: les filles aiment mieux ce qui donne dans la vue & ſert à l'ornement; des miroirs, des bijoux; des chiffons, ſur-tout des poupées; la poupée eſt l'amuſement ſpécial de ce ſexe; voilà très-évidemment ſon goût déterminé ſur ſa deſtination. Le phyſique de l'art de plaire eſt dans la parure; c'eſt tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art.

Voyez une petite fille paſſer la journée autour de ſa poupée, lui changer ſans ceſſe d'ajuſtement, l'habiller, la déshabiller cent et cent fois, chercher continuellement de nouvelles combinaiſons d'ornemens bien ou mal aſſortis, il n'importe: les doigts manquent d'adreſſe, le goût n'eſt pas formé: mais déjà le penchant ſe montre; dans cette éternelle occupation le tems

coule ſans qu'elle y ſonge, les heures paſſent, elle n'en ſait rien, elle oublie les repas mêmes, elle a plus faim de parure que d'aliment : mais, direz-vous, elle pare ſa poupée & non ſa perſonne ; ſans doute, elle voit ſa poupée & ne ſe voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même ; elle n'eſt pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'eſt rien encore, elle eſt toute dans ſa poupée, elle y met toute ſa coquetterie, elle ne l'y laiſſera pas toujours ; elle attend le moment d'être ſa poupée elle-même.

Voilà donc un premier goût bien décidé : vous n'avez qu'à le ſuivre & le régler. Il eſt sûr que la petite voudroit de tout ſon cœur ſavoir orner ſa poupée, faire ſes nœuds de manche, ſon fichu, ſon falbala, ſa dentelle, en tout cela on la fait dépendre ſi durement du bon plaiſir d'autrui, qu'il lui ſeroit bien plus commode de tout devoir à ſon induſtrie. Ainſi vient la

raison des premieres leçons qu'on lui donne; ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet presque toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire & à écrire; mais, quant à tenir l'éguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes; & songent avec plaisir que ces talens pourront un jour leur servir à se parer.

Cette premiere route ouverte, est facile à suivre: la coûture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes: la tapisserie n'est plus si fort à leur gré. Les meubles sont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la personne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapisserie est l'amusement des femmes; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaisir.

Ces progrès volontaires s'étendront aisément jusqu'au dessin; car cet art n'est pas indifférent à celui de se met-

tre avec goût : mais je ne voudrois point qu'on les appliquât au paysage ; encore moins à la figure. Des feuillages, des fruits, des fleurs, des draperies, tout ce qui peut servir à donner un contour élégant aux ajustemens, & à faire soi-même un patron de broderie quand on n'en trouve pas à son gré, cela leur suffit. En général, s'il importe aux hommes de borner leurs études à des connoissances d'usage, cela importe encore plus aux femmes, parce que la vie de celles-ci, bien que moins laborieuse, étant ou devant être plus assidue à leurs soins & plus entrecoupée de soins divers, ne leur permet pas de se livrer par choix à aucun talent au préjudice de leurs devoirs.

Quoi qu'en disent les plaisans, le bon sens est également des deux sexes. Les filles, en général, sont plus dociles que les garçons, & l'on doit même user sur elles de plus d'autorité, comme je le dirai tout-à-l'heure : mais il ne

s'enſuit pas que l'on doive exiger d'elles rien dont elles ne puiſſent voir l'utilité; l'art des meres eſt de la leur montrer dans tout ce qu'elles leur preſcrivent, & cela eſt d'autant plus aiſé que l'intelligence dans les filles, eſt plus précoce que dans les garçons. Cette regle bannit de leur ſexe, ainſi que du nôtre, non-ſeulement toute les études oiſives qui n'aboutiſſent à rien de bon; & ne rendent pas même plus agréables aux autres ceux qui les ont faites, mais mêmes toutes celles dont l'utilité n'eſt pas de l'âge, & où l'enfant ne peut la prévoir dans un âge plus avancé. Si je ne veux pas qu'on preſſe un garçon d'apprendre à lire, à plus forte raiſon je ne veux pas qu'on y force de jeunes filles avant de leur bien faire ſentir à quoi ſert la lecture, & dans la maniere dont on leur montre ordinairement cette utilité, on ſuit bien plus ſa propre idée que la leur. Après tout, où eſt la

néceſſité qu'une fille ſache lire & écrire de ſi bonne heure? Aura-t-elle ſi-tôt un ménage à gouverner? Il y en a bien peu qui ne faſſent plus d'abus que d'uſage de cette fatale ſcience, & toutes ſont un peu trop curieuſes pour ne pas l'apprendre ſans qu'on les y force, quand elles en auront le loiſir & l'occaſion. Peut-être devroient-elles apprendre à chiffrer avant tout; car rien n'offre une utilité plus ſenſible en tout tems, ne demande un plus long uſage, & ne laiſſe tant de priſe à l'erreur que les comptes. Si la petite n'avoit les ceriſes de ſon goûter que par une opération d'arithmétique, je vous réponds qu'elle ſauroit bientôt calculer.

Je connois une jeune perſonne qui apprit à écrire plutôt qu'à lire, & qui commença d'écrire avec l'aiguille, avant que d'écrire avec la plume. De toute l'écriture elle ne voulut d'abord faire que des O. Elle faiſoit inceſ-

ſamment des O grands & petits, des O de toutes les tailles, des O les uns dans les autres, & toujours tracés à rebours. Malheureuſement, un jour qu'elle étoit occupée à cet utile exercice, elle ſe vit dans un miroir, & trouvant que cette attitude contrainte lui donnoit mauvaiſe grace, comme une autre Minerve, elle jetta la plume & ne voulut plus faire des O. Son frere n'aimoit pas plus à écrire qu'elle, mais ce qui le fâchoit étoit la gêne, & non pas l'air qu'elle lui donnoit. On prit un autre tour pour la ramener à l'écriture; la petite fille étoit délicate & vaine, elle n'entendoit point que ſon linge ſervît à ſes ſœurs: on le marquoit, on ne voulut plus le marquer; il fallut apprendre à marquer elle-même: on conçoit le reſte du progrès.

Juſtifiez toujours les ſoins que vous impoſez aux jeunes filles; mais impoſez leur-en toujours. L'oiſiveté &

l'indocilité ſont les deux défauts les plus dangereux pour elle, & dont on guérit le moins, quand on les a contractés. Les filles doivent être vigilantes & laborieuſes; ce n'eſt pas tout, elles doivent être gênées de bonne heure. Ce malheur, ſi c'en eſt un pour elles, eſt inſéparable de leur ſexe, & jamais elles ne s'en délivrent que pour en ſouffrir de bien plus cruels. Elles ſeront toute leur vie aſſervies à la gêne la plus continuelle & la plus ſévere, qui eſt celle des bienſéances: il faut les exercer d'abord à la contrainte, afin qu'elle ne leur coûte jamais rien à dompter toutes leurs fantaiſies pour les ſoumettre aux volontés d'autrui. Si elles vouloient toujours travailler, on devroit quelquefois les forcer à ne rien faire. La diſſipation, la frivolité, l'inconſtance, ſont des défauts qui naiſſent aiſément de leurs premiers goûts corrompus & toujours ſuivis. Pour prévenir cet abus, appre-

nez-leur ſur-tout à ſe vaincre. Dans nos inſenſés établiſſemens, la vie de l'honnête-femme eſt un combat perpétuel contre elle-même; il eſt juſte que ce ſexe partage la peine des maux qu'il nous a cauſés.

Empêchez que les filles ne s'ennuyent dans leurs occupations & ne ſe paſſionnent dans leurs amuſemens, comme il arrive toujours dans les éducations vulgaires, où l'on met, comme dit Fenelon, tout l'ennui d'un côté & tout le plaiſir de l'autre. Le premier de ces deux inconvéniens n'aura lieu, ſi on ſuit les règles précédentes, que quand les perſonnes qui ſeront avec elles leur déplairont. Une petite fille qui aimera ſa mere ou ſa mie travaillera tout le jour à ſes côtés ſans ennui: le babil ſeul la dédommagera de toute ſa gêne. Mais ſi celle qui la gouverne lui eſt inſupportable, elle prendra dans le même dégoût tout ce qu'elle fera ſous ſes yeux. Il eſt très-difficile

que celles qui ne se plaisent pas avec leur mere plus qu'avec personne au monde, puissent un jour tourner à bien: mais pour juger de leurs vrais sentimens, il faut les étudier, & non pas se fier à ce qu'elles disent; car elles sont flatteuses, dissimulées & savent de bonne heure se déguiser. On ne doit pas non plus leur prescrire d'aimer leur mere; l'affection ne vient point par devoir, & ce n'est pas ici que sert la contrainte. L'attachement, les soins, la seule habitude feront aimer la mere de la fille, si elle ne fait rien pour s'attirer sa haîne. La gêne même où elle la tient, bien dirigée, loin d'affoiblir cet attachement, ne fera que l'augmenter, parce que, la dépendance étant un état naturel aux femmes, les filles se sentent faites pour obéir.

Par la même raison qu'elles ont ou doivent avoir peu de liberté, elles portent à l'excès celle qu'on leur

laiſſe. Extrêmes en tout, elles ſe livrent à leurs jeux avec plus d'emportement encore que les garçons : c'eſt le ſecond des inconvéniens dont je viens de parler. Cet emportement doit être modéré ; car il eſt la cauſe de pluſieurs vices particuliers aux femmes, comme, entr'autres, le caprice & l'engouement, par leſquels une femme ſe tranſporte aujourd'hui pour tel objet qu'elle ne regardera pas demain. L'inconſtance des goûts leur eſt auſſi funeſte que leur excès, & l'un & l'autre leur vient de la même ſource. Ne leur ôtez pas la gaieté, les ris, le bruit, les folâtres jeux : mais empêchez qu'elles ne ſe raſſaſient de l'un pour courir à l'autre ; ne ſouffrez pas qu'un ſeul inſtant dans leur vie elles ne connoiſſent plus de frein. Accoutumez-les à ſe voir interrompre au milieu de leurs jeux, & ramener à d'autres ſoins ſans murmurer. La ſeule habitude ſuffit encore en ceci,

parce qu'elle ne fait que seconder la nature.

Il résulte de cette contrainte habituelle une docilité dont les femmes ont besoin toute leur vie, puisqu'elles ne cessent jamais d'être assujetties ou à un homme, ou aux jugemens des hommes, & qu'il ne leur est jamais permis de se mettre au-dessus de ces jugemens. La premiere & la plus importante qualité d'une femme, est la douceur: faite pour obéir à un être aussi imparfait que l'homme, souvent si plein de vices & toujours si plein de défauts, elle doit apprendre de bonne heure à souffrir même l'injustice, & à supporter les torts d'un mari sans se plaindre; ce n'est pas pour lui, c'est pour elle qu'elle doit être douce: l'aigreur & l'opiniâtreté des femmes ne font jamais qu'augmenter leurs maux & les mauvais procédés des maris; ils sentent que ce n'est pas avec

ces armes-là qu'elles doivent les vaincre. Le ciel ne les fit point insinuantes & persuasives pour devenir acariâtres ; il ne les fit point foibles pour être impérieuses; il ne leur donna point une voix si douce pour dire des injures; il ne leur fit point des traits si délicats pour les défigurer par la colere. Quand elles se fâchent, elles s'oublient; elles ont souvent raison de se plaindre: mais elles ont toujours tort de gronder. Chacun doit garder le ton de son sexe; un mari trop doux peut rendre une femme impertinente; mais, à moins qu'un homme ne soit un monstre, la douceur d'une femme le ramene, & triomphe de lui tôt ou tard.

Que les filles soient toujours soumises, mais que les meres ne soient pas toujours inexorables. Pour rendre docile une jeune personne, il ne faut pas la rendre malheureuse; pour la rendre modeste, il ne faut pas l'a-

brutir. Au contraire, je ne ferois pas fâché qu'on lui laissât mettre un peu d'adresse, non pas à éluder la punition dans sa désobéissance, mais à se faire exempter d'obéir. Il n'est pas question de lui rendre sa dépendance pénible, il suffit de la lui faire sentir. La ruse est un talent naturel au sexe; &, persuadé que tous les penchans naturels sont bons & droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus.

Je m'en rapporte sur la vérité de cette remarque à tout observateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-dessus les femmes mêmes; nos gênantes institutions peuvent les forcer d'aiguiser leur esprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne font, pour ainsi dire, que de naître; qu'on les compare avec les petits garçons du même âge; & si ceux-ci ne paroissent lourds, étourdis, bêtes au-

près d'elles, j'aurai tort incontestablement. Qu'on me permette un seul exemple pris dans toute la naïveté puérile.

Il est très-commun de défendre aux enfans de rien demander à table; car on ne croit jamais mieux réussir dans leur éducation qu'en les surchargeant de préceptes inutiles; comme si un morceau de ceci ou de cela n'étoit pas bientôt accordé ou refusé (5), sans faire mourir sans cesse un pauvre enfant d'une convoitise aiguisée par l'espérance. Tout le monde sait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table s'avisa de demander du sel, &c. Je ne dirai pas qu'on pouvoit le chicaner pour avoir demandé directement du sel, & indirectement de la viande; l'omission

(5) Un enfant se rend importun quand il trouve son compte à l'être: mais il ne demandera jamais deux fois la même chose, si la premiere réponse est toujours irrévocable

étoit ſi cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi & dit ſans détour qu'il avoit faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma préſence une petite fille de ſix ans dans un cas beaucoup plus difficile; car, outre qu'il lui étoit rigoureuſement défendu de demander jamais rien ni directement ni indirectement, la déſobéiſſance n'eût pas été graciable, puiſqu'elle avoit mangé de tous les plats hormis un ſeul, dont on avoit oublié de lui donner, & qu'elle convoitoit beaucoup.

Or pour obtenir qu'on réparât cet oubli ſans qu'on pût l'accuſer de déſobéiſſance, elle fit, en avançant ſon doigt, la revue de tous les plats, diſant tout haut, à meſure qu'elle les montroit, *j'ai mangé de ça, j'ai mangé de ça*: mais elle affecta ſi viſiblement de paſſer ſans rien dire celui dont elle n'avoit point mangé, que quelqu'un, s'en appercevant, lui dit; & de cela, en avez vous

mangé? *Oh! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baissant les yeux. Je n'ajoûterai rien; comparez: ce tour-ci est une ruse de fille; l'autre est une ruse de garçon.

Ce qui est, est bien, & aucune loi générale n'est mauvaise. Cette adresse particuliere donné au sexe, est un dédommagement très-équitable de la force qu'il a de moins, sans quoi la femme ne seroit pas la compagne de l'homme; elle seroit son esclave: c'est par cette supériorité de talent qu'elle se maintient son égale, & qu'elle le gouverne, en lui obéissant. La femme a tout contre elle; nos défauts, sa timidité, sa foiblesse; elle n'a pour elle que son art & sa beauté. N'est-il pas juste qu'elle cultive l'un & l'autre? Mais la beauté n'est pas générale; elle périt par mille accidens, elle passe avec les années, l'habitude en détruit l'effet. L'esprit seul est la véritable ressource du sexe; non ce sot esprit

auquel on donne tant de prix dans le monde, & qui ne sert à rien pour rendre la vie heureuse; mais l'esprit de son état, l'art de tirer parti du nôtre, & de se prévaloir de nos propres avantages. On ne sait pas combien cette adresse des femmes nous est utile à nous-mêmes, combien elle ajoûte de charme à la société des deux sexes, combien elle sert à réprimer la pétulance des enfans, combien elle contient de maris brutaux, combien elle maintient de bons ménages que la discorde troubleroit sans cela. Les femmes artificieuses & méchantes en abusent, je le sais bien : mais de quoi le vice n'abuse-t-il pas? Ne détruisons point les instrumens du bonheur, parce que les méchans s'en servent quelquefois à nuire.

On peut briller par la parure, mais on ne plaît que par la personne; nos ajustemens ne sont point nous : souvent ils déparent à force d'être recherchés,

& souvent ceux qui font le plus remarquer celle qui les porte, sont ceux qu'on remarque le moins. L'éducation des jeunes filles est en ce point tout-à-fait à contre-sens. On leur promet des ornemens pour récompense, on leur fait aimer les atours recherchés; *qu'elle est belle!* leur dit-on, quand elles sont fort parées: & tout au contraire, on devroit leur faire entendre que tant d'ajustement n'est fait que pour cacher des défauts, & que le vrai triomphe de la beauté est de briller par elle-même. L'amour des modes est de mauvais goût, parce que les visages ne changent pas avec elles, & que, la figure restant la même, ce qui lui sied une fois lui sied toujours.

Quand je verrois la jeune fille se pavaner dans ses atours, je paroîtrois inquiet de sa figure ainsi déguisée, & de ce qu'on en pourra penser: je dirois; tous ces ornemens la parent trop, c'est dommage: croyez-vous qu'elle

en pût ſupporter de plus ſimples? Eſt-elle aſſez belle pour ſe paſſer de ceci ou de cela? Peut-être ſera t-elle alors la premiere à prier qu'on lui ôte cet ornement, & qu'on juge: c'eſt le cas de l'applaudir, s'il y a lieu. Je ne la louerois jamais tant que quand elle ſeroit le plus ſimplement miſe. Quand elle ne regardera la parure que comme un ſupplément aux graces de la perſonne, & comme un aveu tacite qu'elle a beſoin de ſecours pour plaire, elle ne ſera point fiere de ſon ajuſtement, elle en ſera humble; & ſi, plus parée que de coutume, elle s'entend dire, *qu'elle eſt belle!* elle en rougira de dépit.

Au reſte, il y a des figures qui ont beſoin de parure: mais il n'y en a point qui exigent de riches atours. Les parures ruineuſes ſont la vanité du rang, & non de la perſonne, elles tiennent uniquement au préjugé. La véritable coquetterie eſt quelquefois re-

cherchée : mais elle n'est jamais fastueuse, & Junon se mettoit plus superbement que Vénus. *Ne pouvant la faire belle, tu la fais riche*, disoit Apelle à un mauvais Peintre, qui peignoit Hélene fort chargée d'atours. J'ai aussi remarqué que les plus pompeuses parures annonçoient le plus souvent de laides femmes : on ne sauroit avoir une vanité plus mal-adroite. Donnez à une jeune fille qui ait du goût & qui méprise la mode, des rubans, de la gaze, de la mousseline & des fleurs ; sans diamans, sans pompons, sans dentelle (6), elle va se faire un ajustement qui la rendra cent fois plus charmante, que n'eussent fait tous les brillans chiffons de la Duchap.

---

(6) Les femmes qui ont la peau assez blanche pour se passer de dentelle, donneroit bien du dépit aux autres, si elles n'en portoient pas. Ce sont presque toujours de laides personnes qui amenent les modes, auxqu'elles les belles ont la bétise de s'assujetir.

Comme ce qui eſt bien eſt toujours bien, & qu'il faut être toujours le mieux qu'il eſt poſſible, les femmes qui ſe connoiſſent en ajuſtemens choiſiſſent les bons, s'y tiennent; &, n'en changeant pas tous les jours, elles en ſont moins occupées que celles qui ne ſavent à quoi ſe fixer. Le vrai ſoin de la parure demande peu de toilette: les jeunes Demoiſelles ont rarement des toilettes d'appareil : le travail, les leçons rempliſſent leur journée; cependant en général elles ſont miſes, au rouge près, avec autant de ſoin que les Dames, & ſouvent de meilleur goût. L'abus de la toilette n'eſt pas ce qu'on penſe; il vient bien plus d'ennui que de vanité. Une femme qui paſſe ſix heures à ſa toilette, n'ignore point qu'elle n'en ſort pas mieux miſe que celle qui n'y paſſe qu'une demi-heure; mais c'eſt autant de pris ſur l'aſſommante longueur du tems, & il vaut mieux s'amuſer de ſoi que de s'ennuyer de

tout. Sans la toilette que feroit-on de la vie depuis midi jusqu'à neuf heures? En rassemblant des femmes autour de soi, on s'amuse à les impatienter, c'est déjà quelque chose; on évite les tête-à-têtes avec un mari qu'on ne voit qu'à cette heure-là, c'est beaucoup plus; & puis viennent les Marchandes, les Brocanteurs, les petits Messieurs, les petits Auteurs, les vers, les chansons, les brochures; sans la toilette, on ne réuniroit jamais si bien tout cela. Le seul profit réel qui tienne à la chose est le prétexte de s'étaler un peu plus que quand on est vêtue; mais ce profit n'est peut-être pas si grand qu'on pense, & les femmes à toilette n'y gagnent pas tant qu'elles diroient bien. Donnez sans scrupule une éducation de femme aux femmes, faites qu'elles aiment les soins de leur sexe, qu'elles aient de la modestie, qu'elles sachent veiller à leur ménage & s'occuper dans leur

maison, la grande toilette tombera d'elle même, & elles n'en seront mises que de meilleur goût.

La premiere chose que remarquent, en grandissant, les jeunes personnes, c'est que tous ces agrémens étrangers ne leur suffisent pas, si elles n'en ont qui soient à elles. On ne peut jamais se donner la beauté, & l'on n'est pas si-tôt en état d'acquérir la coquetterie; mais on peut déjà chercher à donner un tour agréable à ses gestes, un accent flatteur à sa voix, à composer son maintien, à marcher avec légereté, à prendre des attitudes gracieuses & à choisir par tout ses avantages. La voix s'étend, s'affermit & prend du timbre; les bras se développent, la démarche s'assure, & l'on s'apperçoit que, de quelque maniere qu'on soit mise, il y a un art de se faire regarder. Des-lors il ne s'agit plus seulement d'aiguille & d'industrie; de nouveaux talens se présentent, & font déjà sentir leur utilité.

Je ſais que les ſéveres Inſtitnteurs veulent qu'on n'apprenne aux jeunes filles ni chant, ni danſe, ni aucun des arts agréables. Cela me paroît plaiſant! & à qui veulent-ils donc qu'on les apprenne? aux garçons? A qui, des hommes ou des femmes, appartient-il d'avoir ces talens par préférence! A perſonne, répondront-ils. Les chanſons profanes ſont autant de crimes; la danſe eſt une invention du Démon; une jeune fille ne doit avoir d'amuſement que ſon travail & la priere. Voilà d'étranges amuſemens pour un enfant de dix ans! Pour moi, j'ai grand peur que toutes ces petites Saintes qu'on force de paſſer leur enfance à prier Dieu, ne paſſent leur jeuneſſe à toute autre choſe, & ne réparent de leur mieux, étant mariées, le tems qu'elles penſent avoir perdu filles. J'eſtime qu'il faut avoir égard à ce qui convient à l'âge auſſi bien qu'au ſexe, qu'une jeune fille ne doit pas

vivre comme ſa grand'-mere, qu'elle doit être vive, enjouée, folâtre, chanter, danſer autant qu'il lui plaît, & goûter tous les innocens plaiſirs de ſon âge : le tems ne viendra que trop tôt d'être poſée, & de prendre un maintien plus ſérieux.

Mais la néceſſité de ce changement même eſt elle bien réelle ? N'eſt-elle point peut être encore un fruit de nos préjugés ? En n'aſſerviſſant les honnêtes femmes qu'à de triſtes devoirs, on a banni du mariage tout ce qui pouvoit le rendre agréable aux hommes. Faut-il s'étonner ſi la taciturnité qu'ils voient régner chez eux les en chaſſe, ou s'ils ſont peu tentés d'embraſſer un état ſi déplaiſant ? A force d'outrer tous les devoirs, le Chriſtianiſme les rend impraticables & vains ; à force d'interdire aux femmes le chant, la danſe & tous les amuſemens du monde, il les rend mauſſades, grondeuſes, inſupportables dans leurs maiſons. Il

n'y a point de religion où le mariage soit soumis à des devoirs si séveres, & point où un engagement si saint soit si méprisé. On a tant fait pour empêcher les femmes d'être aimables, qu'on a rendu les maris indifférens. Cela ne devoit pas être... J'entends fort bien : mais moi, je dis que cela devoit être, puisqu'enfin les Chrétiens sont hommes. Pour moi, je voudrois qu'une jeune Angloise cultivât avec autant de soin les talens agréables pour plaire au mari qu'elle aura, qu'une jeune Albanoise les cultive pour le Harem d'Ispahan. Les maris, dira t-on, ne se soucient point trop de tous ces talens. Vraiment je le crois, quand ces talens, loin d'être employés à leur plaire, ne servent que d'amorce pour attirer chez eux de jeunes imprudens qui les déshonorent. Mais pensez-vous qu'une femme aimable & sage, ornée de pareils talens, & qui les consacreroit à l'amusement de son mari, n'ajouteroit

pas au bonheur de ſa vie, & ne l'empêcheroit pas, ſortant de ſon cabinet la tête épuiſée, d'aller chercher des récréations hors de chez lui? Perſonne n'a-t-il vû d'heureuſes familles ainſi réunies, où chacun ſait fournir du ſien aux amuſemens communs? Qu'il diſe ſi la confiance & la familiarité qui s'y joint, ſi l'innocence & la douceur des plaiſirs qu'on y goûte, ne rachetent pas bien ce que les plaiſirs publics ont de plus bruyant.

On a trop réduit en art les talens agréables. On les a trop généraliſés; on a tout fait maxime & précepte, & l'on a rendu fort ennuyeux aux jeunes perſonnes ce qui ne doit être pour elles qu'amuſement & folâtres jeux. Je n'imagine rien de plus ridicule que de voir un vieux maître à danſer, ou à chanter, aborder d'un air réfrogné, de jeunes perſonnes qui ne cherchent qu'à rire, & prendre, pour leur enſeigner ſa frivole ſcience, un ton plus pédanteſ-

que & plus magiſtral que s'il s'agiſſoit de leur catéchiſme. Eſt-ce, par exemple, que l'art de chanter tient à la muſique écrite? Ne ſauroit-on rendre ſa voix flexible & juſte, apprendre à chanter avec goût, même à s'accompagner, ſans connoître une ſeule note? Le même genre de chant va-t-il à toutes les voix? La même méthode va-t-elle à tous les eſprits? On ne me fera jamais croire que les mêmes attitudes, les mêmes pas, les mêmes mouvemens, les mêmes geſtes, les mêmes danſes conviennent à une petite brune vive & piquante, & à une grande & belle blonde aux yeux languiſſans. Quand donc je vois un maître donner exactement à toutes deux les mêmes leçons, je dis: cet homme ſuit ſa routine, mais il n'entend rien à ſon art.

On demande s'il faut aux filles des maîtres ou des maîtreſſes? Je ne ſais; je voudrois bien qu'elles n'euſſent beſoin ni des uns ni des autres, qu'elles

appriſſent librement ce qu'elles ont tant de penchant à vouloir apprendre, & qu'on ne vît pas ſans ceſſe errer dans nos villes tant de baladins chamarrés. J'ai quelque peine à croire que le commerce de ces gens-là ne ſoit pas plus nuiſible à de jeunes filles que leurs leçons ne leur ſont utiles ; & que leur jargon, leur ton, leurs airs ne donnent pas à leurs écolieres le premier goût des frivolités, pour eux ſi importantes, dont elles ne tarderont guères, à leur exemple, de faire leur unique occupation.

Dans les arts qui n'ont que l'agrément pour objet, tout peut ſervir de maître aux jeunes perſonnes. Leur pere, leur mere, leur frere, leur ſœur, leurs amies, leurs gouvernantes, leur miroir, & ſur-tout leur propre goût. On ne doit point offrir de leur donner leçon, il faut que ce ſoient elles qui la demandent : on ne doit point faire une tâche d'une récompenſe, & c'eſt

ſur-tout dans ces ſortes d'études que le premier ſuccès eſt de vouloir réuſſir. Au reſte, s'il faut abſolument des leçons en regle, je ne déciderai point du ſexe de ceux qui les doivent donner. Je ne ſais s'il faut qu'un maître à danſer prenne une jeune écoliere par ſa main délicate & blanche, qu'il lui faſſe accourcir la jupe, lever les yeux, déployer les bras, avancer un ſein palpitant; mais je ſais bien que, pour rien au monde, je ne voudrois être ce maître-là.

Par l'induſtrie & les talens, le goût ſe forme; par le goût l'eſprit s'ouvre inſenſiblement aux idées du beau dans tous les genres, & enfin aux notions morales qui s'y rapportent. C'eſt peut-être une des raiſons pourquoi le ſentiment de la décence & de l'honnêteté s'inſinue plutôt chez les filles que chez les garçons; car pour croire que ce ſentiment précoce ſoit l'ouvrage des

Gouvernantes, il faudroit être fort mal inſtruit de la tournure de leurs leçons & de la marche de l'eſprit humain. Le talent de parler tient le premier rang dans l'art de plaire; c'eſt par lui ſeul qu''on peut ajouter de nouveaux charmes à ceux auxquels l'habitude accoutume les ſens. C'eſt l'eſprit qui non-ſeulement vivifie le corps, mais qui le renouvelle en quelque ſorte; c'eſt par la ſucceſſion des ſentimens & des idées, qu'il anime & varie la phyſionomie; & c'eſt par les diſcours qu'il inſpire, que l'attention, tenue en haleine, ſoutient long-tems le même intérêt ſur le même objet. C'eſt, je crois, par toutes ces raiſons que les jeunes filles acquierent ſi vîte un petit babil agréable; qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les ſentir, & que les hommes s'amuſent ſi-tôt à les écouter, même avant qu'elles puiſſent les enten-

dre ; ils épient le premier moment de cette intelligence pour pénétrer ainsi celui du sentiment.

Les femmes ont la langue flexible ; elles parlent plutôt, plus aisément & plus agréablement que les hommes ; on les accuse aussi de parler davantage : cela doit être, & je changerois volontiers ce reproche en éloge : la bouche & les yeux ont chez elles la même activité, & par la même raison. L'homme dit ce qu'il sait ; la femme dit ce qui plaît : l'un, pour parler, a besoin de connoissances ; & l'autre, de goût : l'un doit avoir pour objet principal les choses utiles ; l'autre, les agréables. Leurs discours ne doivent avoir de formes communes que celle de la vérité.

On ne doit donc pas contenir le babil des filles comme celui des garçons, par cette interrogation dure ; *à quoi cela est-il bon ?* mais par cette autre, à laquelle il n'est pas plus aisé de ré-

pondre ; *quel effet cela fera-t-il ?* Dans ce premier âge où, ne pouvant discerner encore le bien & le mal, elles ne sont les juges de personne, elles doivent s'imposer pour loi de ne jamais rien dire que d'agréable à ceux à qui elles parlent ; & ce qui rend la pratique de cette regle plus difficile, est qu'elle reste toujours subordonnée à la premiere, qui est de ne jamais mentir.

J'y vois bien d'autres difficultés encore ; mais elles sont d'un âge plus avancé. Quant à présent, il n'en peut coûter aux jeunes filles, pour être vraies, que de l'être sans grossiereté, & comme naturellement cette grossiereté leur répugne, l'éducation leur apprend aisément à l'éviter. Je remarque en général dans le commerce du monde que la politesse des hommes est plus officieuse, & celle des femmes plus caressante. Cette différence n'est point d'institution ; elle est naturelle. L'homme

me paroît chercher davantage à vous ſervir, & la femme à vous agréer. Il ſuit de-là que, quoi qu'il en ſoit du caractere des femmes, leur politeſſe eſt moins fauſſe que la nôtre, elle ne fait qu'étendre leur premier inſtinct; mais quand un homme feint de préférer mon intérêt au ſien propre, de quelque démonſtration qu'il colore ce menſonge, je ſuis très-ſûr qu'il en fait un. Il n'en coûte donc guères aux femmes d'être polies, ni par conſéquent aux filles d'apprendre à le devenir. La premiere leçon vient de la Nature; l'art ne fait plus que la ſuivre, & déterminer, ſuivant nos uſages, ſous quelle forme elle doit ſe montrer. A l'égard de leur politeſſe entre elles, c'eſt toute autre choſe. Elles y mettent un air ſi contraint, & des attentions ſi froides, qu'en ſe gênant mutuellement, elles n'ont pas grand ſoin de cacher leur gêne, & ſemblent ſincères dans leur menſonge, en ne

cherchant guères à le déguiſer. Cependant les jeunes perſonnes ſe font quelquefois tout de bon des amitiés plus franches. A leur âge la gaieté tient lieu de bon naturel, & contentes d'elles, elles le ſont de tout le monde. Il eſt conſtant auſſi qu'elles ſe baiſent de meilleur cœur, & ſe careſſent avec plus de grace devant les hommes, fieres d'aiguiſer impunément leur convoitiſe par l'image des faveurs qu'elles ſavent leur faire envier.

Si l'on ne doit pas permettre aux jeunes garçons des queſtions indiſcrettes, à plus forte raiſon doit-on les interdire à de jeunes filles, dont la curioſité ſatisfaite, ou mal éludée, eſt bien d'une autre conſéquence, vû leur pénétration à preſſentir les myſteres qu'on leur cache, & leur adreſſe à les découvrir. Mais ſans ſouffrir leurs interrogations, je voudrois qu'on les interrogeât beaucoup elles-mêmes, qu'on eût ſoin de les faire cauſer,

qu'on les agaçât pour les exciter à parler aiſément, pour les rendre vives à la ripoſte, pour leur délier l'eſprit & la langue, tandis qu'on le peut ſans danger. Ces converſations, toujours tournées en gaieté, mais ménagées avec art, & bien dirigées, feroient un amuſement charmant pour cet âge; & pourroient porter dans les cœurs innocens de ces jeunes perſonnes les premieres, & peut-être les plus utiles leçons de Morale qu'elles prendront de leur vie, en leur apprenant, ſous l'attrait du plaiſir & de la vanité, à quelles qualités les hommes accordent véritablement leur eſtime, & en quoi conſiſtent la gloire & le bonheur d'une honnête femme.

On comprend bien que ſi les enfans mâles ſont hors d'état de ſe former aucune véritable idée de religion, à plus forte raiſon la même idée eſt-elle au-deſſus de la conception des filles. C'eſt pour cela même que je

voudrois en parler à celles-ci de meilleure heure ; car s'il falloit attendre qu'elles fussent en état de discuter méthodiquement ces questions profondes, on courroit risque de ne leur en parler jamais. La raison des femmes est une raison pratique, qui leur fait trouver très-habilement les moyens d'arriver à une fin connue, mais qui ne leur fait pas trouver cette fin. La relation sociale des sexes est admirable. De cette société résulte une personne morale, dont la femme est l'œil & l'homme le bras, mais avec une telle dépendance l'un de l'autre, que c'est de l'homme que la femme apprend ce qu'il faut voir, & de la femme que l'homme apprend ce qu'il faut faire. Si la femme pouvoit remonter aussi bien que l'homme aux principes, & que l'homme eût aussi bien qu'elle l'esprit des détails, toujours indépendans l'un de l'autre, ils vivroient dans une discorde éternelle, & leur société ne

pourroit subsister. Mais dans l'harmonie qui regne entr'eux, tout tend à la fin commune ; on ne sait lequel met le plus du sien ; chacun suit l'impulsion de l'autre ; chacun obéit, & tous deux sont les maîtres.

Par cela même que la conduite de la femme est asservie à l'opinion publique, sa croyance est asservie à l'autorité. Toute fille doit avoir la religion de sa mere, & toute femme celle de son mari. Quand cette religion seroit fausse, la docilité qui soumet la mere & la fille à l'ordre de la Nature, efface, auprès de Dieu, le péché de l'erreur. Hors d'état d'être jugés elles-mêmes, elles doivent recevoir la décision des peres & des maris comme celle de l'Église.

Ne pouvant tirer d'elles seules la regle de leur foi, les femmes ne peuvent lui donner pour bornes celles de l'évidence & de la raison : mais, se

laiſſant entraîner par mille impulſions étrangeres, elles ſont toujours au-deçà ou au-delà du vrai. Toujours extrêmes, elles ſont toutes libertines ou dévotes; on n'en voit point ſavoir réunir la ſageſſe à la piété. La ſource du mal n'eſt pas ſeulement dans le caractere outré de leur ſexe, mais auſſi dans l'autorité mal réglée du nôtre: le libertinage des mœurs la fait mépriſer, l'effroi du repentir la rend tyrannique; & voilà comment on en fait toujours trop ou trop peu.

Puiſque l'autorité doit régler la religion des femmes, il ne s'agit pas tant de leur expliquer les raiſons qu'on a de croire, que de leur expoſer nettement ce qu'on croit: car la foi qu'on donne à des idées obſcures eſt la premiere ſource du fanatiſme, & celle qu'on exige pour des choſes abſurdes mene à la folie ou à l'incrédulité. Je ne ſais à quoi nos cathéchiſmes por-

tent le plus, d'être impie ou fanatique : mais je sais bien qu'ils sont nécessairement l'un ou l'autre.

Premierement, pour enseigner la religion à de jeunes filles, n'en faites jamais pour elles un objet de tristesse & de gêne, jamais une tâche ni un devoir ; par conséquent ne leur faites jamais rien apprendre par cœur qui s'y rapporte, pas même les prieres. Contentez-vous de faire régulierement les vôtres devant elles, sans les forcer pourtant d'y assister. Faites-les courtes, selon l'instruction de Jésus-Christ. Faites-les toujours avec le recueillement & le respect convenables ; songez qu'en demandant à l'Être suprême de l'attention pour nous écouter, cela vaut bien qu'on en mette à ce qu'on va lui dire.

Il importe moins que de jeunes filles sachent si-tôt leur religion, qu'il n'importe qu'elles la sachent bien, & sur-tout qu'elles l'aiment. Quand vous

la leur rendez onéreuſe, quand vous leur peignez toujours Dieu fâché contr'elles, quand vous leur impoſez en ſon nom, mille devoirs pénibles qu'elles ne vous voient jamais remplir, que peuvent-elles penſer, ſi-non que ſavoir ſon catéchiſme & prier Dieu, ſont les devoirs des petites filles; & deſirer d'être grandes, pour s'exempter comme vous de tout cet aſſujettiſſement? L'exemple, l'exemple! ſans cela jamais on ne réuſſit à rien auprès des enfans.

Quand vous leur expliquez des articles de foi, que ce ſoit en forme d'inſtruction directe, & non par demandes & par réponſes. Elles ne doivent jamais répondre que ce qu'elles penſent, & non ce qu'on leur a dicté. Toutes les réponſes du catéchiſme ſont à contre-ſens: c'eſt l'Écolier qui inſtruit le Maître; elles ſont même des menſonges dans la bouche des enfans; puiſqu'ils expliquent ce qu'ils n'en-

tendent point, & qu'ils affirment ce qu'ils ſont hors d'état de croire. Parmi les hommes les plus intelligens, qu'on me montre ceux qui ne mentent pas en diſant leur catéchiſme.

La premiere queſtion que je vois dans le nôtre eſt celle ci : *Qui vous a créée & miſe au monde ?* A quoi la petite fille, croyant bien que c'eſt ſa mere, dit pourtant ſans héſiter que c'eſt Dieu. La ſeule choſe qu'elle voit là, c'eſt qu'à une demande qu'elle n'entend guères, elle fait une réponſe qu'elle n'entend point du tout.

Je voudrois qu'un homme, qui connoîtroit bien la marche de l'eſprit des enfans, voulût faire pour eux un catéchiſme. Ce ſeroit peut-être le livre le plus utile qu'on eût jamais écrit, & ce ne ſeroit pas, à mon avis, celui qui feroit le moins d'honneur à ſon Auteur. Ce qu'il y a de bien ſûr, c'eſt que, ſi ce livre étoit bon, il ne reſſembleroit guères aux nôtres.

Un tel catéchiſme ne ſera bon que quand ſur les ſeules demandes l'enfant ſera de lui-même les réponſes ſans les apprendre. Bien entendu qu'il ſera quelquefois dans le cas d'interroger à ſon tour. Pour faire entendre ce que je veux dire, il faudroit une eſpece de modele, & je ſens bien ce qui me manque pour le tracer. J'eſſaierai du moins d'en donner quelque légere idée.

Je m'imagine donc que, pour venir à la premiere queſtion de notre catéchiſme, il faudroit que celui-là commençât à-peu-près ainſi.

*La Bonne.*

Vous ſouvenez-vous du tems que votre mere étoit fille ?

*La Petite.*

Non, ma Bonne.

*La Bonne.*

Pourquoi, non ? vous qui avez ſi bonne mémoire.

*La Petite.*

C'eſt que je n'étois pas au monde.

*La Bonne.*

Vous n'avez donc pas toujours vécu ?

*La Petite.*

Non.

*La Bonne.*

Vivrez-vous toujours ?

*La Petite.*

Oui.

*La Bonne.*

Etes-vous jeune ou vieille ?

*La Petite.*

Je ſuis jeune.

*La Bonne.*

Et votre grand'-maman, eſt-elle jeune ou vieille ?

*La Petite.*

Elle eſt vieille.

*La Bonne.*

A-t-elle été jeune ?

*La Petite.*

Oui.

*La Bonne.*

Pourquoi ne l'eſt-elle plus ?

*La Petite.*

C'eſt qu'elle a vieilli.

*La Bonne.*

Vieillirez-vous auſſi comme elle ?

*La Petite.*

Je ne ſais (7).

*La Bonne.*

Où ſont vos robes de l'année paſſée ?

*La Petite.*

On les a défaites.

*La Bonne.*

Et pourquoi les a-t-on défaites ?

*La Petite.*

Parce qu'elles m'étoient trop petites.

*La Bonne.*

Et pourquoi vous étoient-elles trop petites ?

*La Petite.*

Parce que j'ai grandi.

*La Bonne.*

Grandirez-vous encore ?

---

(7) Si par-tout où j'ai mis, *je ne ſais*, la Petite répond autrement, il faut ſe défier de ſa réponſe, & la lui faire expliquer avec ſoin.

*La Petite.*

Oh ! oui.

*La Bonne.*

Et que deviennent les grandes filles ?

*La Petite.*

Elles deviennent femmes.

*La Bonne.*

Et que deviennent les femmes ?

*La Petite.*

Elles deviennent meres.

*La Bonne.*

Et les meres, que deviennent-elles ?

*La Petite.*

Elles deviennent vieilles.

*La Bonne.*

Vous deviendrez donc vieille ?

*La Petite.*

Quand je ferai mere.

*La Bonne.*

Et que deviennent les vieilles gens ?

*La Petite.*

Je ne fais.

*La Bonne.*

Qu'eft devenu votre grand-papa ?

*La Petite.*

Il eſt mort (8).

*La Bonne.*

Et pourquoi eſt-il mort ?

*La Petite.*

Parce qu'il étoit vieux.

*La Bonne.*

Que deviennent donc les vieilles gens ?

*La Petite.*

Ils meurent.

*La Bonne.*

Et vous, quand vous ſerez vieille; que......

*La Petite*, l'interrompant.

Oh! ma Bonne, je ne veux pas mourir.

*La Bonne.*

Mon enfant, perſonne ne veut mourir, & tout le monde meurt.

---

(8) La Petite dira cela, parce qu'elle l'a entendu dire; mais il faut vérifier ſi elle a quelque juſte idée de la mort; car cette idée n'eſt pas ſi ſimple ni ſi à la portée des enfans que l'on penſe. On peut voir dans le petit poëme d'Abel un exemple de la maniere dont on doit la leur donner. Ce charmant ouvrage reſpire une ſimplicité délicieuſe, dont on ne peut trop ſe nourrir, pour converſer avec les enfans.

*La Petite.*

Comment ! eſt-ce que maman mourra auſſi ?

*La Bonne.*

Comme tout le monde. Les femmes vieilliſſent ainſi que les hommes, & la vieilleſſe mene à la mort.

*La Petite.*

Que faut-il faire pour vieillir bien tard ?

*La Bonne.*

Vivre ſagement, tandis qu'on eſt jeune.

*La Petite.*

Ma Bonne je ſerai toujours ſage.

*La Bonne.*

Tant mieux pour vous. Mais, enfin, croyez-vous de vivre toujours ?

*La Petite.*

Quand je ſerai bien vieille, bien vieille.....

*La Bonne.*

Hé bien ?

*La Petite.*

Enfin quand on eſt ſi vieille ; vous dites qu'il faut bien mourir.

*La Bonne.*

Vous mourrez donc une fois ?

*La Petite.*

Hélas ! oui.

*La Bonne.*

Qui eſt-ce qui vivoit avant vous ?

*La Petite.*

Mon pere & ma mere.

*La Bonne.*

Qui eſt-ce qui vivoit avant eux ?

*La Petite.*

Leurs peres & leurs meres.

*La Bonne.*

Qui eſt-ce qui vivra après vous ?

*La Petite.*

Mes enfans.

*La Bonne.*

Qui eſt-ce qui vivra après eux ?

*La Petite.*

Leurs enfans, &c.

En ſuivant cette route, on trouve à

la race humaine, par des inductions ſenſibles, un commencement & une fin, comme à toutes choſes; c'eſt-à-dire, un pere & une mere qui n'ont eu ni pere ni mere, & des enfans qui n'auront point d'enfans (9). Ce n'eſt qu'après une longue ſuite de queſtions pareilles, que la premiere queſtion du catéchiſme eſt ſuffiſamment préparée. Alors ſeulement on peut la faire, & l'enfant peut l'entendre. Mais de-là juſqu'à la deuxieme réponſe, qui eſt, pour ainſi dire, la définition de l'eſſence divine, quel ſaut immenſe! Quand cet intervalle ſera-t-il rempli? Dieu eſt un eſprit! Et qu'eſt-ce qu'un eſprit? Irai-je embarquer celui d'un enfant dans cette obſcure Métaphyſique dont les hommes ont tant de peine à ſe tirer? Ce n'eſt pas à une petite

(9) L'idée de l'éternité ne ſauroit s'appliquer aux générations humaines avec le conſentement de l'eſprit. Toute ſucceſſion numérique, réduite en acte, eſt incompatible avec cette idée.

fille à résoudre ces questions, c'est tout au plus à elle à les faire. Alors je lui répondrois simplement ; vous me demandez ce que c'est que Dieu : cela n'est pas facile à dire. On ne peut entendre, ni voir, ni toucher Dieu ; on ne le connoît que par ses œuvres. Pour juger ce qu'il est, attendez de savoir ce qu'il a fait.

Si nos dogmes sont tous de la même vérité, tous ne sont pas pour cela de la même importance. Il est fort indifférent à la gloire de Dieu qu'elle nous soit connue en toutes choses : mais il importe à la société humaine & à chacun de ses membres, que tout homme connoisse & remplisse les devoirs que lui impose la loi de Dieu envers son prochain & envers soi-même. Voilà ce que nous devons incessamment nous enseigner les uns aux autres, & voilà sur-tout de quoi les peres & les meres sont tenus d'instruire leurs enfans. Qu'une Vierge soit la mere de son

Créateur, qu'elle ait enfanté Dieu ou ſeulement un homme auquel Dieu s'eſt joint, que la ſubſtance du Pere & du Fils ſoit la même ou ne ſoit que ſemblable, que l'eſprit procede de l'un des deux qui ſont le même, ou de tous deux conjointement, je ne vois pas que la déciſion de ces queſtions en apparence eſſentielles, importe plus à l'eſpece humaine, que de ſavoir quel jour de la lune on doit célébrer la Pâque, s'il faut dire le chapelet, jeûner, faire maigre, parler Latin ou François à l'Égliſe, orner les murs d'images, dire ou entendre la Meſſe, & n'avoir point de femme en propre. Que chacun penſe là deſſus comme il lui plaira; j'ignore en quoi cela peut intéreſſer les autres: quant à moi cela ne m'intéreſſe point du tout. Mais ce qui m'intéreſſe, moi & tous mes ſemblables, c'eſt que chacun ſache qu'il exiſte un arbitre du ſort des humains, duquel nous ſommes tous les enfans, qui nous

prefcrit à tous d'être juftes, de nous aimer les uns les autres, d'être bienfaifans & miféricordieux, de tenir nos engagemens envers tout le monde, même envers nos ennemis & les fiens; que l'apparent bonheur de cette vie n'eft rien; qu'il en eft une autre après elle, dans laquelle cet Être fuprême fera le rémunérateur des bons, & le juge des méchans. Ces dogmes & les dogmes femblables font ceux qu'il importe d'enfeigner à la Jeuneffe, & de perfuader à tous les Citoyens. Quiconque les combat mérite châtiment, fans doute; il eft le perturbateur de l'ordre & l'ennemi de la fociété. Quiconque les paffe, & veut nous afservir à fes opinions particulieres, vient au même point par une route oppofée. Pour établir l'ordre à fa maniere, il trouble la paix; dans fon téméraire orgueil il fe rend l'interprete de la Divinité, il exige en fon nom les hommages & les refpects des hommes; il fe fait Dieu,

tant qu'il peut, à sa place : on devroit le punir comme sacrilége, quand on ne le puniroit pas comme intolérant.

Négligez donc tous ces dogmes mystérieux qui ne sont pour nous que des mots sans idées, toutes ces doctrines bisarres dont la vaine étude tient lieu de vertus à ceux qui s'y livrent, & sert plutôt à les rendre foux que bons. Maintenez toujours vos enfans dans le cercle étroit des dogmes qui tiennent à la Morale. Persuadez-leur bien qu'il n'y a rien pour nous d'utile à savoir que ce qui nous apprend à bien faire. Ne faites point de vos filles des Théologiennes & des raisonneuses, ne leur apprenez des choses du Ciel que ce qui sert à la sagesse humaine : accoutumez-les à se sentir toujours sous les yeux de Dieu, à l'avoir pour témoin de leurs actions, de leurs pensées, de leur vertu, de leurs plaisirs ; à faire le bien sans ostentation, parce qu'il l'aime ; à souffrir le mal sans murmure, parce qu'il

les en dédommagera ; à être ; enfin ; tous les jours de leur vie, ce qu'elles seront bien-aises d'avoir été, lorsqu'elles comparoîtront devant lui. Voilà la véritable religion, voilà la seule qui n'est susceptible ni d'abus, ni d'impiété, ni de fanatisme. Qu'on en prêche tant qu'on voudra de plus sublime ; pour moi, je n'en reconnois point d'autre que celle-là.

Au reste, il est bon d'observer que jusqu'à l'âge où la raison s'éclaire & où le sentiment naissant fait parler la conscience, ce qui est bien ou mal pour les jeunes personnes, est ce que les gens qui les entourent ont décidé tel. Ce qu'on leur commande est bien, ce qu'on leur défend est mal ; elles n'en doivent pas savoir davantage ; par où l'on voit de quelle importance est, encore plus pour elles que pour les garçons, le choix des personnes qui doivent les approcher & avoir quelque autorité sur elles. Enfin, le moment

vient où elles commencent à juger des choses par elles-mêmes, & alors il est tems de changer le plan de leur éducation.

J'en ai trop dit jusqu'ici peut-être. A quoi réduirons-nous les femmes, si nous ne leur donnons pour loi que les préjugés publics? N'abaissons pas à ce point le sexe qui nous gouverne, & qui nous honore quand nous ne l'avons pas avili. Il existe pour toute l'espece humaine une regle antérieure à l'opinion. C'est à l'inflexible direction de cette regle que se doivent rapporter toutes les autres; elle juge le préjugé même, & ce n'est qu'autant que l'estime des hommes s'accorde avec elle, que cette estime doit faire autorité pour nous.

Cette regle est le sentiment intérieur. Je ne répéterai point ce qui en a été dit ci-devant: il me suffit de remarquer que, si ces deux regles ne concourent à l'éducation des femmes,

elle ſera toujours défectueuſe. Le ſentiment, ſans l'opinion, ne leur donnera point cette délicateſſe d'ame qui pare les bonnes mœurs de l'honneur du monde; & l'opinion, ſans le ſentiment, n'en fera jamais que des femmes fauſſes & déshonnêtes, qui mettent l'apparence à la place de la vertu.

Il leur importe donc de cultiver une faculté qui ſerve d'arbitre entre les deux guides, qui ne laiſſe point égarer la conſcience, & qui redreſſe les erreurs du préjugé. Cette faculté eſt la raiſon: mais, à ce mot, que de queſtions s'élevent! les femmes ſont-elles capables d'un ſolide raiſonnement? Importe-t-il qu'elles le cultivent? Le cultiveront-elles avec ſuccès? Cette culture eſt-elle utile aux fonctions qui leur ſont impoſées? Eſt-elle compatible avec la ſimplicité qui leur convient?

Les diverſes manieres d'enviſager & de réſoudre ces queſtions ſont que, donnant

donnant dans les excès contraires, les uns bornent la femme à coudre & filer dans son ménage avec ses servantes, & n'en font ainsi que la premiere servante du maître : les autres, non contens d'assurer ses droits, lui font encore usurper les nôtres; car, la laisser au-dessus de nous dans les qualités propres à son sexe, & la rendre notre égale dans les qualités communes aux deux, qu'est-ce autre chose que transporter à la femme la primauté que la Nature donne au mari?

La raison qui mene l'homme à la connoissance de ses devoirs, n'est pas fort composée; la raison qui mene la femme à la connoissance des siens, est plus simple encore. L'obéissance & la fidélité qu'elle doit à son mari, la tendresse & les soins qu'elle doit à ses enfans, sont des conséquences si naturelles & si sensibles de sa condition, qu'elle ne peut sans mauvaise foi refuser son consentement au sentiment intérieur

qui la guide, ni méconnoître le devoir dans le penchant qui n'est point encore altéré.

Je ne blâmerois pas sans distinction qu'une femme fût bornée aux seuls travaux de son sexe, & qu'on la laissât dans une profonde ignorance sur tout le reste; mais il faudroit pour cela des mœurs publiques très-simples, très-saines, ou une maniere de vivre très-retirée. Dans de grandes villes & parmi des hommes corrompus, cette femme seroit trop facile à séduire; souvent sa vertu ne tiendroit qu'aux occasions; dans ce siecle philosophe il lui en faut une à l'épreuve. Il faut qu'elle sache d'avance, & ce qu'on lui peut dire, & ce qu'elle en doit penser.

D'ailleurs, soumise au jugement des hommes, elle doit mériter leur estime; elle doit sur-tout obtenir celle de son époux; elle ne doit pas seulement lui faire aimer sa personne, mais lui faire

approuver ſa conduite ; elle doit juſtifier devant le public le choix qu'il a fait, & faire honorer le mari, de l'honneur qu'on rend à la femme. Or comment s'y prendra-t-elle pour tout cela, ſi elle ignore nos inſtitutions, ſi elle ne ſait rien de nos uſages, de nos bienſéances, ſi elle ne connoît ni la ſource des jugemens humains, ni les paſſions qui les déterminent ? Dès-là qu'elle dépend à la fois de ſa propre conſcience & des opinions des autres, il faut qu'elle apprenne à comparer ces deux regles, à les concilier, & à ne préférer la premiere que quand elles ſont en oppoſition. Elle devient le juge de ſes juges, elle décide quand elle doit s'y ſoumettre & quand elle doit les récuſer. Avant de rejetter ou d'admettre leurs préjugés, elle les pèſe ; elle apprend à remonter à leur ſource, à les prévenir, à ſe les rendre favorables ; elle a ſoin de ne jamais s'attirer le blâme, quand ſon devoir lui per-

met de l'éviter. Rien de tout cela ne peut bien ſe faire ſans cultiver ſon eſprit & ſa raiſon.

Je reviens toujours au principe, & il me fournit la ſolution de toutes mes difficultés. J'étudie ce qui eſt, j'en recherche la cauſe, & je trouve enfin que ce qui eſt, eſt bien. J'entre dans des maiſons ouvertes dont le maître & la maîtreſſe font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux ſont d'une égale politeſſe, tous deux également pourvus de goût & d'eſprit, tous deux animés du même deſir de bien recevoir leur monde & de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun ſoin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde & ſe donne mille peines; il voudroit être tout attention. La femme reſte à ſa place; un petit cercle ſe raſſemble autour d'elle & ſemble lui cacher le reſte de l'aſſemblée; cependant il ne s'y paſſe

rien qu'elle n'apperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé; elle n'a rien omis de ce qui pouvoit intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui soit agréable, &, sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait; la femme, sans rien savoir, ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien, toutes les convenances, & chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison, en faisant la ronde, aura pu n'oublier personne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir, & vous en offre; en parlant à son voisin elle a l'œil au bout de la table; elle discerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, & celui qui n'ôse se servir

ou demander, parce qu'il eſt mal-adroit ou timide. En ſortant de table chacun croit qu'elle n'a ſongé qu'à lui; tous ne penſent pas qu'elle ait eu le tems de manger un ſeul morceau : mais la vérité eſt qu'elle a mangé plus que perſonne.

Quand tout le monde eſt parti, l'on parle de ce qui s'eſt paſſé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit & fait ceux avec leſquels il s'eſt entretenu. Si ce n'eſt pas toujours là-deſſus que la femme eſt le plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'eſt dit tout bas à l'autre bout de la ſalle; elle ſait ce qu'un tel a penſé, à quoi tenoit tel propos ou tel geſte; il s'eſt fait à peine un mouvement expreſſif, dont elle n'ait l'interprétation toute prête & preſque toujours conforme à la vérité.

Le même tour d'eſprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir la maiſon, fait exceller une

coquette dans l'art d'amuſer pluſieurs ſoupirans. Le manége de la coquetterie exige un diſcernement encore plus fin que celui de la politeſſe ; car pourvu qu'une femme polie le ſoit envers tout le monde, elle a toujours aſſez bien fait ; mais la coquette perdroit bientôt ſon empire par cette uniformité mal adroite. A force de vouloir obliger tous ſes amans, elle les rebuteroit tous. Dans la ſociété les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laiſſent pas de plaire à chacun : pourvu qu'on ſoit bien traité, l'on n'y regarde pas de ſi près ſur les préférences : mais en amour, une faveur qui n'eſt pas excluſive eſt une injure. Un homme ſenſible aimeroit cent fois mieux être ſeul mal-traité que careſſé avec tous les autres, & ce qui peut arriver de pis eſt de n'être point diſtingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conſerver pluſieurs amans, perſuade à chacun d'eux qu'elle le préfere,

& qu'elle le lui perſuade ſous les yeux de tous les autres, à qui elle en perſuade autant ſous les ſiens.

Voulez-vous voir un perſonnage embarraſſé ? placez un homme entre deux femmes avec chacune deſquelles il aura des liaiſons ſecrettes, puis obſervez quelle ſotte figure il y fera. Placez en même cas une femme entre deux hommes, ( & sûrement l'exemple ne ſera pas plus rare ), vous ſerez émerveillé de l'adreſſe avec laquelle elle donnera le change à tous deux, & fera que chacun ſe rira de l'autre. Or ſi cette femme leur témoignoit la même confiance & prenoit avec eux la même familiarité, comment ſeroient - ils un inſtant ſes dupes ? En les traitant également ne montreroit - elle pas qu'ils ont les mêmes droits ſur elle ? Oh ! qu'elle s'y prend bien mieux que cela ! Loin de les traiter de la même maniere, elle affecte de mettre entr'eux de l'inégalité ; elle fait ſi bien que ce-

lui qu'elle flatte, croit que c'eſt par tendreſſe, & que celui qu'elle maltraite croit que c'eſt par dépit. Ainſi chacun, content de ſon partage, la voit toujours s'occuper de lui, tandis qu'elle ne s'occupe en effet que d'elle ſeule.

Dans le deſir général de plaire, la coquetterie ſuggere de ſemblables moyens; les caprices ne feroient que rebuter, s'ils n'étoient ſagement ménagés; & c'eſt en les diſpenſant avec art qu'elle en fait les plus fortes chaînes de ſes eſclaves.

Uſa ogn'arte la Donna, onde ſia colto
Nella ſua rete alcun novello amante;
Ne con tutti, ne ſempre un ſteſſo volto
Serba; ma cangia a tempo atto e ſembiante.

A quoi tient tout cet art, ſi ce n'eſt à des obſervations fines & continuelles qui lui font voir à chaque inſtant ce qui ſe paſſe dans les cœurs des hommes, & qui la diſpoſent à porter à chaque mouvement ſecret qu'elle apperçoit la force qu'il faut pour le ſuſ-

pendre ou l'accélerer ? Or cet art s'apprend-il ? Non : il naît avec les femmes ; elles l'ont toutes, & jamais les hommes ne l'ont au même dégré. Tel est un des caracteres distinctifs du sexe. La présence d'esprit, la pénétration, les observations fines sont la science des femmes ; l'hablieté de s'en prévaloir est leur talent.

Voilà ce qui est, & l'on a vu pourquoi cela doit être. Les femmes sont fausses, nous dit-on. Elles le deviennent. Le don qui leur est propre est l'adresse & non pas la fausseté ; dans les vrais penchans de leur sexe, même en mentant, elles ne sont point fausses. Pourquoi consultez-vous leur bouche, quand ce n'est pas elle qui doit parler ? Consultez leurs yeux, leur teint, leur respiration, leur air craintif, leur molle résistance : voilà le langage que la Nature leur donne pour vous répondre. La bouche dit toujours non, & doit le dire : mais l'accent qu'elle y

joint n'eſt pas toujours le même, & cet accent ne fait point mentir. La femme n'a-t-elle pas les mêmes beſoins que l'homme, ſans avoir le même droit de les témoigner? Son ſort ſeroit trop cruel, ſi, même dans les deſirs légitimes, elle n'avoit un langage équivalent à celui qu'elle n'ôſe tenir? Faut-il que ſa pudeur la rende malheureuſe? Ne lui faut-il pas un art de communiquer ſes penchans ſans les découvrir? De quelle adreſſe n'a-t-elle pas beſoin pour faire qu'on lui dérobe ce qu'elle brûle d'accorder? Combien ne lui importe-t-il point d'apprendre à toucher le cœur de l'homme ſans paroître ſonger à lui? Quel diſcours charmant n'eſt-ce pas que la pomme de Galathée & ſa fuite mal-adroite? Que faudra-t-il qu'elle ajoûte à cela? Ira-t-elle dire au Berger qui la ſuit entre les ſaules qu'elle n'y fuit, qu'à deſſein de l'attirer? Elle mentiroit, pour ainſi dire; car alors elle ne l'attireroit plus. Plus

une femme a de réserve, plus elle doit avoir d'art, même avec son mari. Oui, je soutiens qu'en tenant la coquetterie dans ses limites, on la rend modeste & vraie, on en fait une loi de l'honnêteté.

La vertu est une, disoit très-bien un de mes adversaires: on ne la décompose pas pour admettre une partie & rejetter l'autre. Quand on l'aime, on l'aime dans toute son intégrité, & l'on refuse son cœur quand on peut, & toujours sa bouche aux sentimens qu'on ne doit point avoir. La vérité morale n'est pas ce qui est, mais ce qui est bien; ce qui est mal ne devroit point être, & ne doit point être avoué, sur-tout quand cet aveu lui donne un effet qu'il n'auroit pas eu sans cela. Si j'étois tenté de vôler, & qu'en le disant je tentasse un autre d'être mon complice, lui déclarer ma tentation, ne seroit-ce pas y succomber? Pourquoi dites-vous que la pu-

deur rend les femmes fausses? Celles qui la perdent le plus, sont-elles, au reste, plus vraies que les autres? Tant s'en faut; elles sont plus fausses mille fois. On n'arrive à ce point de dépravation qu'à force de vices qu'on garde tous, & qui ne règnent qu'à la faveur de l'intrigue & du mensonge (10). Au contraire, celles qui ont encore de la honte, qui ne s'enorgueillissent point de leurs fautes, qui savent cacher leurs desirs à ceux-mêmes qui les inspirent, celles dont ils en arrachent les aveux avec le plus de peine,

(10) Je sais que les femmes qui ont ouvertement pris leur parti sur un certain point, prétendent bien se faire valoir de cette franchise, & jurent qu'à cela près il n'y a rien d'estimable qu'on ne trouve en elles; mais je sais bien aussi qu'elles n'ont jamais persuadé cela qu'à des sots. Le plus grand frein de leur sexe ôté, que reste-t-il qui les retienne, & de quel honneur feront-elles cas après avoir renoncé à celui qui leur est propre? Ayant mis une fois leurs passions à l'aise, elles n'ont plus aucun intérêt d'y résister: *nec fœmina, amissâ pudicitiâ, alia abnuerit.* Jamais Auteur connut-il mieux le cœur humain dans les deux sexes, que celui qui a dit cela?

ſont d'ailleurs les plus vraies, les plus ſinceres, les plus conſtantes dans tous leurs engagemens, & celles ſur la foi deſquelles on peut généralement le plus compter.

Je ne ſache que la ſeule Mademoiſelle de l'Enclos qu'on ait pu citer pour exception connue à ces remarques. Auſſi Mademoiſelle de l'Enclos a-t-elle paſſé pour un prodige. Dans le mépris des vertus de ſon ſexe, elle avoit, dit-on, conſervé celles du nôtre : on vante ſa franchiſe, ſa droiture, la ſûreté de ſon commerce, ſa fidélité dans l'amitié. Enfin, pour achever le tableau de ſa gloire, on dit qu'elle s'étoit faite homme : à la bonne heure. Mais avec toute ſa haute réputation, je n'aurois pas plus voulu de cet homme-là pour mon ami que pour ma maîtreſſe.

Tout ceci n'eſt pas ſi hors de propos qu'il paroît l'être. Je vois où tendent les maximes de la Philoſophie mo-

derne, en tournant en dérision la pudeur du sexe & sa fausseté prétendue; & je vois que l'effet le plus assuré de cette philosophie, sera d'ôter aux femmes de notre siecle le peu d'honneur qui leur est resté.

Sur ces considérations je crois qu'on peut déterminer en général quelle espèce de culture convient à l'esprit des femmes, & sur quels objets on doit tourner leurs réflexions dès leur jeunesse.

Je l'ai déja dit; les devoirs de leur sexe sont plus aisés à voir qu'à remplir. La premiere chose qu'elles doivent apprendre, est à les aimer, par la considération de leurs avantages; c'est le seul moyen de les leur rendre faciles. Chaque état & chaque âge a ses devoirs. On connoît bientôt les siens, pourvu qu'on les aime. Honorez votre état de femme; &, dans quelque rang que le Ciel vous place, vous serez toujours une femme de bien. L'essentiel est d'être ce que nous fit la Nature;

on n'eſt toujours que trop ce que les hommes veulent que l'on ſoit.

La recherche des vérités abſtraites & ſpéculatives des principes, des axiômes dans les ſciences, tout ce qui tend à généraliſer les idées n'eſt point du reſſort des femmes; leurs études doivent ſe rapporter toutes à la pratique; c'eſt à elles à faire l'application des principes que l'homme a trouvés; & c'eſt à elles de faire les obſervations qui menent l'homme à l'établiſſement des principes. Toutes les réflexions des femmes, en ce qui ne tient pas immédiatement à leurs devoirs, doivent tendre a l'étude des hommes ou aux connoiſſances agréables qui n'ont que le goût pour objet; car, quant aux ouvrages de génie, ils paſſent leur portée; elles n'ont pas, non plus, aſſez de juſteſſe & d'attention pour réuſſir aux ſciences exactes; &, quant aux connoiſſances phyſiques, c'eſt à celui des deux qui eſt le plus agiſſant, le plus allant, qui

voit le plus d'objets; c'eſt à celui qui a le plus de force, & qui l'exerce davantage, à juger des rapports des êtres ſenſibles & des loix de la Nature. La femme, qui eſt foible & qui ne voit rien au-dehors, apprécie & juge les mobiles qu'elle peut mettre en œuvre pour ſuppléer à ſa foibleſſe, & ces mobiles ſont les paſſions de l'homme. Sa méchanique à elle eſt plus forte que la nôtre; tous ſes leviers vont ébranler le cœur humain. Tout ce que ſon ſexe ne peut faire par lui-même & qui lui eſt néceſſaire ou agréable, il faut qu'il ait l'art de nous le faire vouloir: il faut donc qu'elle étudie à fond l'eſprit de l'homme, non par abſtraction l'eſprit de l'homme en général, mais l'eſprit des hommes qui l'entourent, l'eſprit des hommes auxquels elle eſt aſſujettie, ſoit par la loi, ſoit par l'opinion. Il faut qu'elle apprenne à pénétrer leurs ſentimens par leurs diſcours, par leurs actions, par leurs re-

gards, par leurs geſtes. Il faut que par ſes diſcours, par ſes actions, par ſes regards, par ſes geſtes, elle ſache leur donner les ſentimens qu'il lui plaît, ſans même paroître y ſonger. Ils philoſopheront mieux qu'elle ſur le cœur humain ; mais elle lira mieux qu'eux dans les cœurs des hommes. C'eſt aux femmes à trouver, pour ainſi dire, la morale expérimentale ; à nous, à la réduire en ſyſtême. La femme a plus d'eſprit, & l'homme plus de génie ; la femme obſerve, & l'homme raiſonne : de ce concours réſulte la lumiere la plus claire & la ſcience la plus complette que puiſſe acquérir de lui-même l'eſprit humain, la plus ſûre connoiſſance, en un mot, de ſoi & des autres qui ſoit à la portée de notre eſpèce ; & voilà comment l'art peut tendre inceſſamment à perfectionner l'inſtrument donné par la Nature.

Le monde eſt le livre des femmes ; quand elles y liſent mal, c'eſt leur

faute, ou quelque passion les aveugle. Cependant la véritable mere de famille, loin d'être une femme du monde, n'est guères moins recluse dans sa maison, que la Religieuse dans son cloître. Il faudroit donc faire, pour les jeunes personnes qu'on marie, comme on fait ou comme on doit faire pour celles qu'on met dans des Couvens; leur montrer les plaisirs qu'elles quittent avant de les y laisser renoncer, de peur que la fausse image de ces plaisirs qui leur sont inconnus, ne vienne un jour égarer leurs cœurs & troubler le bonheur de leur retraite. En France, les filles vivent dans des Couvens, & les femmes courent le monde. Chez les Anciens, c'étoit tout le contraire: les filles avoient, comme je l'ai dit, beaucoup de jeux & de fêtes publiques: les femmes vivoient retirées. Cet usage étoit plus raisonnable & maintenoit mieux les mœurs. Une sorte de coquetterie est permise aux filles à marier; s'amuser est leur

grande affaire. Les femmes ont d'autres soins chez elles, & n'ont plus de maris à chercher; mais elles ne trouveroient pas leur compte à cette réforme, & malheureusement elles donnent le ton. Meres, faites du moins vos compagnes de vos filles. Donnez-leur un sens droit & une ame honnête, puis ne leur cachez rien de ce qu'un œil chaste peut regarder. Le bal, les festins, les jeux, même le théâtre; tout ce qui, mal vu, fait le charme d'une imprudente Jeunesse, peut être offert sans risque à des yeux sains. Mieux elles verront ces bruyans plaisirs, plutôt elles en seront dégoûtées.

J'entends la clameur qui s'éleve contre moi. Quelle fille résiste à ce dangereux exemple? A peine ont-elles vu le monde que la tête leur tourne à toutes; pas une d'elles ne veut le quitter. Cela peut être; mais avant de leur offrir ce tableau trompeur, les avez-vous bien préparées à le voir sans

émotion ? Leur avez-vous bien annoncé les objets qu'il repréſente ? Les leur avez-vous bien peints tels qu'ils ſont. Les avez-vous bien armées contre les illuſions de la vanité ? Avez-vous porté dans leurs jeunes cœurs le goût des vrais plaiſirs, qu'on ne trouve point dans ce tumulte ? Quelles précautions, quelles meſures avez-vous priſes pour les préſerver du faux goût qui les égare ? Loin de rien oppoſer dans leur eſprit à l'empire des préjugés publics, vous les y avez nourries. Vous leur avez fait aimer d'avance tous les frivoles amuſemens qu'elles trouvent. Vous les leur faites aimer encore en s'y livrant. De jeunes perſonnes, entrant dans le monde, n'ont d'autre gouvernante que leur mere, ſouvent plus folle qu'elles, & qui ne peut leur montrer les objets autrement qu'elle ne les voit. Son exemple, plus fort que la raiſon même, les juſtifie à leurs propres yeux, & l'autorité de la mere eſt

pour la fille une excuse sans réplique. Quand je veux qu'une mere introduise sa fille dans le monde, c'est en supposant qu'elle le lui fera voir tel qu'il est.

Le mal commence plutôt encore. Les Couvens sont de véritables écoles de coquetterie ; non de cette coquetterie honnête dont j'ai parlé, mais de celle qui produit tous les travers des femmes, & fait les plus extravagantes petites-maîtresses. En sortant de-là, pour entrer tout d'un coup dans des sociétés bruyantes, de jeunes femmes s'y sentent d'abord à leur place. Elles ont été élevées pour y vivre ; faut-il s'étonner qu'elles s'y trouvent bien. Je n'avancerai point ce que je vais dire sans crainte de prendre un préjugé pour une observation ; mais il me semble qu'en général dans les pays Protestans il y a plus d'attachement de famille, de plus dignes épouses & de plus tendres meres que dans les pays Catho-

liques; & si cela est, on ne peut douter que cette différence ne soit dûe en partie à l'éducation des Couvens.

Pour aimer la vie paisible & domestique, il faut la connoître: il faut en avoir senti les douceurs dès l'enfance. Ce n'est que dans la maison paternelle qu'on prend du goût pour sa propre maison, & toute femme que sa mere n'a point élevée, n'aimera point à élever ses enfans. Malheureusement il n'y a plus d'éducation privée dans les grandes villes. La société y est si générale & si mêlée qu'il ne reste plus d'asyle pour la retraite, & qu'on est en public jusques chez soi. A force de vivre avec tout le monde, on n'a plus de famille, à peine connoît-on ses parens; on les voit en étrangers, & la simplicité des mœurs domestiques s'éteint avec la douce familiarité qui en faisoit le charme. C'est ainsi qu'on suce, avec le lait, le goût des plaisirs du siècle & des maximes qu'on y voit régner.

On impose aux filles une gêne apparente pour trouver des dupes qui les épousent sur leur maintien. Mais étudiez un moment ces jeunes personnes; sous un air contraint elles déguisent mal la convoitise qui les dévore; & déjà on lit dans leurs yeux l'ardent desir d'imiter leurs meres. Ce qu'elles convoitent n'est pas un mari, mais la licence du mariage. Qu'a-t-on besoin d'un mari avec tant de ressources pour s'en passer? Mais on a besoin d'un mari pour couvrir ces ressources (11). La modestie est sur leur visage, & le libertinage est au fond de leur cœur; cette feinte modestie elle-même en est un signe. Elles ne l'affectent que pour pouvoir s'en débarrasser plutôt. Femmes de Paris &

(11) La voie de l'homme dans sa jeunesse étoit une des quatre choses que le Sage ne pouvoit comprendre: la cinquième étoit l'impudence de la femme adultere, *quæ comedit, & tergens os suum, dicit: non sum operata malum.* Prov. XXX. 20.

de

de Londres, pardonnez-le moi, je vous ſupplie. Nul ſéjour n'exclut les miracles: mais pour moi je n'en connois point; & ſi une ſeule d'entre vous a l'ame vraiment honnête, je n'entends rien à nos inſtitutions.

Toutes ces éducations diverſes livrent également les jeunes perſonnes au goût des plaiſirs du grand monde, & aux paſſions qui naiſſent bientôt de ce goût. Dans les grandes villes la dépravation commence avec la vie, & dans les petites elle commence avec la raiſon. De jeunes provinciales, inſtruites à mépriſer l'heureuſe ſimplicité de leurs mœurs, s'empreſſent à venir à Paris partager la corruption des nôtres; les vices ornés du beau nom de talens ſont l'unique objet de leur voyage; & honteuſes, en arrivant, de ſe trouver ſi loin de la noble ſcience des femmes du pays, elles ne tardent pas à mériter d'être auſſi de la Capitale. Où commence le mal à votre avis? Dans les

lieux où l'on le projette, ou dans ceux où l'on l'accomplit?

Je ne veux pas que de la province une mere sensée amene sa fille à Paris pour lui montrer ces tableaux si pernicieux pour d'autres; mais je dis que, quand cela seroit, ou cette fille est mal élevée, ou ces tableaux seront peu dangereux pour elle. Avec du goût, du sens, & l'amour des choses honnêtes, on ne les trouve pas si attrayans qu'ils le sont pour ceux qui s'en laissent charmer. On remarque à Paris les jeunes écervelées qui viennent se hâter de prendre le ton du pays, & se mettre à la mode six mois durant, pour se faire siffler le reste de leur vie; mais qui est-ce qui remarque celles qui, rebutées de tout ce fracas, s'en retournent dans leur province, contentes de leur sort, après l'avoir comparé à celui qu'envient les autres? Combien j'ai vu de jeunes femmes amenées dans la Capitale par des maris complaisans

& maître de s'y fixer, les en détourner elles-mêmes; repartir plus volontiers qu'elles n'étoient venues, & dire avec attendrissement la veille de leur départ : ah! retournons dans notre chaumière : on y vit plus heureux que dans les palais d'ici. On ne sait pas combien il reste encore de bonnes gens qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole, & qui méprisent son culte insensé. Il n'y a de bruyantes que les folles, les femmes sages ne font point de sensation.

Que si, malgré la corruption générale, malgré les préjugés universels, malgré la mauvaise éducation des filles, plusieurs gardent encore un jugement à l'épreuve, que sera-ce quand ce jugement aura été nourri par des instructions convenables, ou, pour mieux dire, quand on ne l'aura point altéré par des instructions vicieuses; car tout consiste toujours à conserver ou rétablir les sentimens naturels. Il ne s'a-

git point pour cela d'ennuyer de jeunes filles de vos longs prônes, ni de leur débiter vos sèches moralités. Les moralités pour les deux ſexes ſont la mort de toute bonne éducation. De triſtes leçons ne ſont bonnes qu'à faire prendre en haîne, & ceux qui les donnent & tout ce qu'ils diſent. Il ne s'agit point, en parlant à de jeunes perſonnes, de leur faire peur de leurs devoirs, ni d'aggraver le joug qui leur eſt imposé par la Nature. En leur expoſant ces devoirs ſoyez préciſe & facile, ne leur laiſſez pas croire qu'on eſt chagrine quand on les remplit; point d'air fâché, point de morgue. Tout ce qui doit paſſer au cœur, doit en ſortir; leur catéchiſme de morale doit être auſſi court & auſſi clair que leur catéchiſme de religion, mais il ne doit pas être auſſi grave. Montrez-leur dans les mêmes devoirs la ſource de leurs plaiſirs & le fondement de leurs droits. Eſt-il ſi pénible d'aimer pour être ai-

mée, de se rendre aimable pour être heureuse, de se rendre estimable pour être obéie, de s'honorer pour se faire honorer? Que ces droits sont beaux! qu'ils sont respectables! qu'ils sont chers au cœur de l'homme, quand la femme sait les faire valoir! Il ne faut point attendre les ans ni la vieillesse pour en jouir. Son empire commence avec ses vertus; à peine ses attraits se développent, qu'elle règne déjà par la douceur de son caractère & rend sa modestie imposante. Quel homme insensible & barbare n'adoucit pas sa fierté, & ne prend pas des manières plus attentives près d'une fille de seize ans, aimable & sage, qui parle peu, qui écoute, qui met de la décence dans son maintien & de l'honnêteté dans ses propos, à qui sa beauté ne fait oublier ni son sexe, ni sa jeunesse, qui sait intéresser par sa timidité même, & s'attirer le respect qu'elle porte à tout le monde?

Ces témoignages, bien qu'extérieurs, ne ſont point frivoles ; ils ne ſont point fondés ſeulement ſur l'attrait des ſens ; ils partent de ce ſentiment intime que nous avons tous, que les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes. Qui eſt-ce qui veut être mépriſé des femmes ? Perſonne au monde ; non pas même celui qui ne veut plus les aimer. Et moi qui leur dis des vérités ſi dures, croyez-vous que leurs jugemens me ſoient indifférens ? Non ; leurs ſuffrages me ſont plus chers que les vôtres, Lecteurs ſouvent plus femmes qu'elles. En mépriſant leurs mœurs, je veux encore honorer leur juſtice. Peu m'importe qu'elles me haïſſent, ſi je les force à m'eſtimer.

Que de grandes choſes on feroit avec ce reſſort, ſi l'on ſavoit le mettre en œuvre ! Malheur au ſiècle où les femmes perdent leur aſcendant, & où leurs jugemens ne font plus rien aux

hommes ! C'eſt le dernier degré de la dépravation. Tous les Peuples qui ont eu des mœurs, ont reſpecté les femmes. Voyez Sparte, voyez les Germains, voyez Rome; Rome le ſiège de la gloire & de la vertu, ſi jamais elles en eurent un ſur la terre. C'eſt-là que les femmes honoroient les exploits des grands Généraux, qu'elles pleuroient publiquement les peres de la patrie, que leurs vœux ou leur deuil étoient conſacrés comme le plus ſolemnel jugement de la République. Toutes les grandes révolutions y vinrent des femmes, par une femme Rome acquit la liberté, par une femme les Plébéïens obtinrent le Conſulat, par une femme finit la tyrannie des Décemvirs, par les femmes Rome aſſiégée fut ſauvée des mains d'un Proſcrit. Galans François, qu'euſſiez-vous dit, en voyant paſſer cette proceſſion ſi ridicule à vos yeux moqueurs ? Vous l'euſſiez accompagnée de vos huées.

Que nous voyons d'un œil différent les mêmes objets ! & peut-être avons-nous tous raiſons. Formez ce cortège de belles Dames Françoiſes ; je n'en connois point de plus indécent : mais compoſez-le de Romaines, vous aurez tous, les yeux des Volſques, & le cœur de Coriolan.

Je dirai davantage, & je ſoutiens que la vertu n'eſt pas moins favorable à l'amour qu'aux autres droits de la Nature, & que l'autorité des maîtreſſes n'y gagne pas moins que celle des femmes & des meres. Il n'y a point de véritable amour ſans enthouſiaſme, & point d'enthouſiaſme ſans un objet de perfection réel ou chimérique, mais toujours exiſtant dans l'imagination. De quoi s'enflammeront des amans pour qui cette perfection n'eſt plus rien, & qui ne voient dans ce qu'ils aiment que l'objet du plaiſir des ſens ? Non ; ce n'eſt pas ainſi que l'ame s'échauffe, & ſe livre à ces tranſports ſublimes

qui ſont le délire des amans & le charme de leur paſſion. Tout n'eſt qu'illuſion dans l'amour, je l'avoue; mais ce qui eſt réel, ce ſont les ſentimens dont il nous anime pour le vrai beau qu'il nous fait aimer. Ce beau n'eſt point dans l'objet qu'on aime, il eſt l'ouvrage de nos erreurs. Eh! qu'importe? En ſacrifie-t-on moins tous les ſentimens bas à ce modèle imaginaire? En pénetre-t-on moins ſon cœur des vertus qu'on prête à ce qu'il chérit? S'en détache-t-on moins de la baſſeſſe du moi humain? Où eſt le véritable amant qui n'eſt pas prêt à immoler ſa vie à ſa maîtreſſe, & où eſt la paſſion ſenſuelle & groſſière dans un homme qui veut mourir? Nous nous moquons des Paladins! c'eſt qu'ils connoiſſoient l'amour, & que nous ne connoiſſons plus que la débauche. Quand ces maximes romaneſques commencerent à devenir ridicules, ce changement fut

moins l'ouvrage de la raison que celui des mauvaises mœurs.

Dans quelque siècle que ce soit les relations naturelles ne changent point ; la convenance ou disconvenance qui en résulte reste la même ; les préjugés, sous le vain nom de raison, n'en changent que l'apparence. Il sera toujours grand & beau de régner sur soi, fût-ce pour obéir à des opinions fantastiques ; & les vrais motifs d'honneur parleront toujours au cœur de toute femme de jugement, qui saura chercher dans son état le bonheur de la vie. La chasteté doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame. Tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout & d elle-même : elle s'élève dans son propre cœur un trône auquel tout vient rendre hommage ; les sentimens tendres ou jaloux, mais toujours respectueux, des deux sexes, l'estime universelle & la sienne propre,

lui paient ſans ceſſe en tribut de gloire les combats de quelques inſtans. Les privations ſont paſſagères, mais le prix en eſt permanent; quelle jouiſſance pour une ame noble, que l'orgueil de la vertu jointe à la beauté! Réaliſez une héroïne de Roman, elle goûtera des voluptés plus exquiſes que les Laïs & les Cléopâtres; & quand ſa beauté ne ſera plus, ſa gloire & ſes plaiſirs reſteront encore; elle ſeule ſaura jouir du paſſé.

Plus les devoirs ſont grands & pénibles, plus les raiſons ſur leſquelles on les fonde doivent être ſenſibles & fortes. Il y a un certain langage dévot, dont, ſur les ſujets les plus graves, on rebat les oreilles des jeunes perſonnes ſans produire la perſuaſion. De ce langage trop diſproportionné à leurs idées, & du peu de cas qu'elles en font en ſecret, naît la facilité de céder à leurs penchans, faute de raiſons d'y réſiſter tirées des choſes mêmes. Une

fille élevée ſagement & pieuſement, a ſans doute de fortes armes contre les tentations : mais celle dont on nourrit uniquement le cœur, ou plutôt les oreilles du jargon myſtique, devient infailliblement la proie du premier ſéducteur adroit qui l'entreprend. Jamais une jeune & belle perſonne ne mépriſera ſon corps, jamais elle ne s'affligera de bonne-foi des grands péchés que ſa beauté fait commettre, jamais elle ne pleurera ſincèrement & devant Dieu d'être un objet de convoitiſe, jamais elle ne pourra croire en elle-même que le plus doux ſentiment du cœur ſoit d'une invention de Satan. Donnez-lui d'autres raiſons en-dedans & pour elle-même ; car celles-là ne pénétreront pas. Ce ſera pis encore, ſi l'on met, comme on n'y manque guères, de la contradiction dans ſes idées, & qu'après l'avoir humiliée en aviliſſant ſon corps & ſes charmes comme la ſouillure du péché, on lui faſſe en-

ſuite reſpecter comme le temple de Jéſus-Chriſt, ce même corps qu'on lui a rendu ſi mépriſable. Les idées trop ſublimes & trop baſſes ſont également inſuffiſantes & ne peuvent s'aſſocier : il faut une raiſon à la portée du ſexe & de l'âge. La conſidération du devoir n'a de force qu'autant qu'on y joint des motifs qui nous portent à le remplir :

Quæ, quià non liceat, non facit, illa facit.

On ne ſe douteroit pas que c'eſt Ovide qui porte un jugement ſi ſévère.

Voulez-vous donc inſpirer l'amour des bonnes mœurs aux jeunes perſonnes : ſans leur dire inceſſamment, ſoyez ſages, donnez-leur un grand intérêt à l'être ; faites-leur ſentir tout le prix de la ſageſſe, & vous la leur ferez aimer. Il ne ſuffit pas de prendre cet intérêt au loin dans l'avenir ; montrez-le leur dans le moment même, dans les relations de leur âge, dans le caractère de leurs amans. Dépeignez-

leur l'homme de bien, l'homme de mérite; apprenez-leur à le reconnoître, à l'aimer, & à l'aimer pour elles; prouvez-leur qu'amies, femmes ou maîtresses, cet homme seul peut les rendre heureuses. Amenez la vertu par la raison: faites-leur sentir que l'empire de leur sexe & tous ses avantages ne tiennent pas seulement à sa bonne conduite, à ses mœurs, mais encore à celles des hommes; qu'elles ont peu de prise sur des ames viles & basses, & qu'on ne sait servir sa maîtresse que comme on sait servir la vertu. Soyez sûrs qu'alors, en leur dépeignant les mœurs de nos jours, vous leur en inspirerez un dégoût sincère: en leur montrant les gens à la mode, vous les leur ferez mépriser, vous ne leur donnerez qu'éloignement pour leurs maximes, aversion pour leurs sentimens, dédain pour leurs vaines galanteries; vous leur ferez naître une ambition plus noble, celle de régner sur des

ames grandes & fortes ; celle des femmes de Sparte, qui étoit de commander à des hommes. Une femme hardie, effrontée, intrigante, qui ne ſait attirer ſes amans que par la coquetterie, ni les conſerver que par les faveurs, les fait obéir comme des valets dans les choſes ſerviles & communes ; dans les choſes importantes & graves elle eſt ſans autorité ſur eux. Mais la femme à la fois honnête, aimable & ſage, celle qui force les ſiens à la reſpecter, celle qui a de la réſerve & de la modeſtie, celle, en un mot, qui ſoutient l'amour par l'eſtime, les envoie d'un ſigne au bout du monde, au combat, à la gloire, à la mort, où il lui plaît ; cet empire eſt beau, ce me ſemble, & vaut bien la peine d'être acheté ( 12 ).

---

(12) Brantôme dit que, du tems de François Premier, une jeune perſonne ayant un amant babillard lui impoſa un ſilence abſolu & illimité, qu'il garda ſi fidelement deux ans entiers, qu'on le crut devenu muet par

Voilà dans quel eſprit Sophie a été élevée avec plus de ſoin que de peine, & plutôt en ſuivant ſon goût qu'en le gênant. Diſons maintenant un mot de ſa perſonne, ſelon le portrait que j'en ai fait à Émile, & ſelon qu'il imagine lui-même l'épouſe qui peut le rendre heureux.

Je ne redirai jamais trop que je laiſſe à part les prodiges. Émile n'en eſt pas un, Sophie n'en eſt pas un non plus. Émile eſt homme, & Sophie eſt femme; voilà toute leur gloire. Dans la confuſion des ſexes qui règne entre nous, c'eſt preſque un prodige d'être du ſien.

Sophie eſt bien née, elle eſt d'un

---

maladie. Un jour, en pleine aſſemblée, ſa maîtreſſe, qui, dans ces tems où l'amour ſe faiſoit avec myſtère, n'étoit point connue pour telle, ſe vanta de le guérir ſur-le-champ, & le fit avec ce ſeul mot; *parlez*. N'y a-t-il pas quelque choſe de grand & d'héroïque dans cet amour-là? Qu'eût fait de plus la philoſophie de Pythagore avec tout ſon faſte? Quelle femme aujourd'hui pourroit compter ſur un pareil ſilence un ſeul jour, dût-elle le payer de tout le prix qu'elle y peut mettre?

bon naturel; elle a le cœur très-sensible, & cette extrême sensibilité lui donne quelquefois une activité d'imagination difficile à modérer. Elle a l'esprit moins juste que pénétrant, l'humeur facile & pourtant inégale, la figure commune, mais agréable; une physionomie qui promet une ame, & qui ne ment pas: on peut l'aborder avec indifférence, mais non pas la quitter sans émotion. D'autres ont de bonnes qualités qui lui manquent; d'autres ont à plus grande mesure celles qu'elle a; mais nulle n'a des qualités mieux assorties pour faire un heureux caractere. Elle sait tirer parti de ses défauts même; & si elle étoit plus parfaite, elle plairoit beaucoup moins.

Sophie n'est pas belle; mais auprès d'elle les hommes oublient les belles femmes, & les belles femmes sont mécontentes d'elles-mêmes. A peine est-elle jolie au premier aspect; mais plus on la voit plus elle s'embellit; elle gagne où

tant d'autres perdent, & ce qu'elle gagne elle ne le perd plus. On peut avoir de plus beaux yeux, une plus belle bouche, une figure plus impoſante; mais on ne ſçauroit avoir une taille mieux priſe, un plus beau teint, une main plus blanche, un pied plus mignon, un regard plus doux, une phyſionomie plus touchante. Sans éblouir elle intéreſſe, elle charme, & l'on ne ſauroit dire pourquoi.

Sophie aime la parure & s'y connoît; ſa mere n'a point d'autre femme de chambre qu'elle: elle a beaucoup de goût pour ſe mettre avec avantage: mais elle haït les riches habillemens; on voit toujours dans le ſien la ſimplicité jointe à l'élégance; elle n'aime point ce qui brille, mais ce qui ſied. Elle ignore quelles ſont les couleurs à la mode, mais elle ſait à merveille celles qui lui ſont favorables. Il n'y a pas une jeune perſonne qui paroiſſe miſe avec moins de recherche, & dont

l'ajustement soit plus recherché; pas une piece du sien n'est prise au hasard, & l'art ne paroît dans aucune. Sa parure est très-modeste en apparence, & très coquette en effet; elle n'étale point ses charmes, elle les couvre: mais en les couvrant, elle sait les faire imaginer. En la voyant, on dit; voilà une fille modeste & sage: mais tant qu'on reste auprès d'elle, les yeux & le cœur errent sur toute sa personne, sans qu'on puisse les en détacher, & l'on diroit que tout cet ajustement si simple, n'est mis à sa place, que pour en être ôté pièce à pièce par l'imagination.

Sophie a des talens naturels; elle les sent, elle ne les a pas négligés; mais, n'ayant pas été à portée de mettre beaucoup d'art à leur culture, elle s'est contentée d'exercer sa jolie voix à chanter juste & avec goût, ses petits pieds à marcher légerement, facilement, avec grace, à faire la révérence en toutes sortes de situations sans gêne

& ſans mal-adreſſe. Du reſte, elle n'a eu de maître à chanter que ſon pere; de maîtreſſe à danſer que ſa mere, & un organiſte du voiſinage lui a donné ſur le claveſſin quelques leçons d'accompagnement qu'elle a depuis cultivé ſeule. D'abord elle ne ſongeoit qu'à faire paroître ſa main avec avantage ſur les touches noires; enſuite elle trouva que le ſon aigre & ſec du claveſſin rendoit plus doux le ſon de la voix, peu-à-peu elle devint ſenſible à l'harmonie; enfin, en grandiſſant, elle a commencé de ſentir les charmes de l'expreſſion, & d'aimer la muſique pour elle-même. Mais c'eſt un goût plutôt qu'un talent; elle ne ſait point déchiffrer un air ſur la note.

Ce que Sophie ſait le mieux & qu'on lui a fait apprendre avec le plus de ſoin, ce ſont les travaux de ſon ſexe, même ceux dont on ne s'aviſe point, comme de tailler & coudre ſes robes. Il n'y a pas un ouvrage à l'aiguille

qu'elle ne ſache faire & qu'elle ne faſſe avec plaiſir : mais le travail qu'elle préfere à tout autre eſt la dentelle, parce qu'il n'y en a pas un qui donne une attitude plus agréable, & où les doigts s'exercent avec plus de grace & de légereté. Elle s'eſt appliquée auſſi à tous les détails du ménage. Elle entend la cuiſine & l'office; elle ſait les prix des denrées, elle en connoît les qualités; elle ſait fort bien tenir les comptes, elle ſert de maître-d'hôtel à ſa mere. Faite pour être un jour mere de famille elle-même, en gouvernant la maiſon paternelle, elle apprend à gouverner la ſienne; elle peut ſuppléer aux fonctions des domeſtiques & le fait toujours volontiers. On ne ſait jamais bien commander que ce qu'on ſait exécuter ſoi-même : c'eſt la raiſon de ſa mere pour l'occuper ainſi; pour Sophie, elle ne va pas ſi loin. Son premier devoir eſt celui de fille, & c'eſt maintenant le ſeul qu'elle ſonge à

remplir. Son unique vue est de servir sa mere & de la soulager d'une partie de ses soins. Il est pourtant vrai qu'elle ne les remplit pas tous avec un plaisir égal. Par exemple, quoiqu'elle soit gourmande, elle n'aime pas la cuisine : le détail en a quelque chose qui la dégoûte ; elle n'y trouve jamais assez de propreté. Elle est là-dessus d'une délicatesse extrême, & cette délicatesse, poussée à l'excès, est devenue un de ses défauts : elle laisseroit plutôt aller tout le dîner par le feu que de tacher sa manchette. Elle n'a jamais voulu de l'inspection du jardin par la même raison. La terre lui paroît mal-propre ; si-tôt qu'elle voit du fumier, elle croit en sentir l'odeur.

Elle doit ce défaut aux leçons de sa mere. Selon elle, entre les devoirs de la femme, un des premiers est la propreté : devoir spécial, indispensable, imposé par la Nature ; il n'y a pas au monde un objet plus dégoûtant qu'une femme mal-propre, & le mari qui s'en

dégoûte n'a jamais tort. Elle a tant prêché ce devoir à sa fille dès son enfance; elle en a tant exigé de propreté sur sa personne, tant pour ses hardes, pour son appartement, pour son travail, pour sa toilette, que toutes ces attentions tournées en habitude, prennent une assez grande partie de son tems, & président encore à l'autre; en sorte que bien faire ce qu'elle fait n'est que le second de ses soins; le premier est toujours de le faire proprement.

Cependant tout cela n'a point dégénéré en vaine affectation ni en mollesse; les rafinemens du luxe n'y sont pour rien. Jamais il n'entra dans son appartement que de l'eau simple; elle ne connoît d'autre parfum que celui des fleurs, & jamais son mari n'en respirera de plus doux que son haleine. Enfin l'attention qu'elle donne à l'extérieur ne lui fait pas oublier qu'elle doit sa vie & son tems à des soins plus nobles : elle ignore ou dédaigne cette

excessive propreté du corps qui souille l'ame ; Sophie est bien plus que propre ; elle est pure.

J'ai dit que Sophie étoit gourmande. Elle l'étoit naturellement ; mais elle est devenue sobre par habitude, & maintenant elle l'est par vertu. Il n'en est pas des filles comme des garçons, qu'on peut jusqu'à certain point gouverner par la gourmandise. Ce penchant n'est point sans conséquence pour le sexe ; il est trop dangereux de le lui laisser. La petite Sophie, dans son enfance, entrant seule dans le cabinet de sa mere, n'en revenoit pas toujours à vuide, & n'étoit pas d'une fidélité à toute épreuve sur les dragées & sur les bonbons. Sa mere la surprit, la reprit, la punit, la fit jeûner. Elle vint enfin à bout de lui persuader que les bonbons gâtoient les dents, & que de trop manger grossissoit la taille. Ainsi Sophie se corrigea ; en grandissant elle a pris d'autres goûts qui l'ont

l'ont détournée de cette sensualité basse. Dans les femmes, comme dans les hommes, sitôt que le cœur s'anime, la gourmandise n'est plus un vice dominant. Sophie a conservé le goût propre de son sexe, elle aime le laitage & les sucreries ; elle aime la pâtisserie & les entre-mets ; mais fort peu la viande ; elle n'a jamais goûté ni vin ni liqueurs fortes. Au surplus elle mange de tout très médiocrement ; son sexe, moins laborieux que le nôtre, a moins besoin de réparation. En toute chose elle aime ce qui est bon, & le sait goûter ; elle sait aussi s'accommoder de ce qui ne l'est pas, sans que cette privation lui coûte.

Sophie a l'esprit agréable sans être brillant, & solide sans être profond ; un esprit dont on ne dit rien, parce qu'on ne lui en trouve jamais ni plus ni moins qu'à soi. Elle a toujours celui qui plaît aux gens qui lui parlent, quoiqu'il ne soit pas fort

orné, selon l'idée que nous avons de la culture de l'esprit des femmes : car le sien ne s'est point formé par la lecture, mais seulement par la conversation de son pere & de sa mere, par ses propres réflexions, & par les observations qu'elle a faites dans le peu de monde quelle a vu. Sophie a naturellement de la gaieté : elle étoit même folâtre dans son enfance, mais peu-à-peu sa mère a pris soin de réprimer ses airs évaporés, de peur que bientôt un changement trop subit n'instruisît du moment qui l'avoit rendu nécessaire. Elle est donc devenue modeste & réservée même avant le tems de l'être ; & maintenant que ce tems est venu, il lui est plus aisé de garder le ton qu'elle a pris, qu'il ne lui seroit de le prendre sans indiquer la raison de ce changement ; c'est une chose plaisante de la voir se livrer quelquefois par un reste d'habitude à des vivacités de l'enfance, puis tout d'un coup ren-

trer en elle-même, ſe taire, baiſſer les yeux & rougir ; il faut bien que le terme intermédiaire entre les deux âges participe un peu de chacun des deux.

Sophie eſt d'une ſenſibilité trop grande pour conſerver une parfaite égalité d'humeur : mais elle a trop de douceur pour que cette ſenſibilité ſoit fort importune aux autres ; c'eſt à elle ſeule qu'elle fait du mal. Qu'on diſe un ſeul mot qui la bleſſe, elle ne boude pas, mais ſon cœur ſe gonfle ; elle tâche de s'échapper pour aller pleurer. Qu'au milieu de ſes pleurs ſon pere ou ſa mere la rappellent & diſent un ſeul mot, elle vient à l'inſtant jouer & rire, en s'eſſuyant adroitement les yeux, & tâchant d'étouffer ſes ſanglots.

Elle n'eſt pas, non plus, tout-à-fait exempte de caprice. Son humeur, un peu trop pouſſée, dégénere en mutinerie, & alors elle eſt ſujette à s'oublier. Mais laiſſez-lui le tems de re-

venir à elle, & sa maniere d'effacer son tort lui en fera presque un mérite. Si on la punit, elle est docile & soumise, & l'on voit que sa honte ne vient pas tant du châtiment que de la faute. Si on ne lui dit rien, jamais elle ne manque de la réparer d'elle-même, mais si franchement & de si bonne grace, qu'il n'est pas possible d'en garder la rancune. Elle baiseroit la terre devant le dernier domestique, sans que cet abaissement lui fît la moindre peine; & si-tôt qu'elle est pardonnée, sa joie & ses caresses montrent de quel poids son bon cœur est soulagé. En un mot, elle souffre avec patience les torts des autres, & répare avec plaisir les siens. Tel est l'aimable naturel de son sexe, avant que nous l'ayons gâté. La femme est faite pour céder à l'homme & pour supporter même son injustice; vous ne réduirez jamais les jeunes garçons au même point. Le sentiment intérieur s'élève & se révolte

en eux contre l'injuſtice ; la Nature ne les fit pas pour la tolérer.

Gravem
Pelidæ ſtomachum cedere neſcii.

Sophie a de la religion, mais une religion raiſonnable & ſimple ; peu de dogmes & moins de pratiques de dévotion ; ou plutôt, ne connoiſſant de pratique eſſentielle que la Morale, elle dévoue ſa vie entiere à ſervir Dieu, en faiſant le bien. Dans toutes les inſtructions que ſes parens lui ont données ſur ce ſujet, ils l'ont accoutumée à une ſoumiſſion reſpectueuſe en lui diſant toujours : « Ma fille, ces connoiſſances ne ſont » pas de votre âge ; votre mari vous » en inſtruira quand il ſera tems ». Du reſte, au-lieu de longs diſcours de piété, ils ſe contentent de la lui prêcher par leur exemple ; & cet exemple eſt gravé dans ſon cœur.

Sophie aime la vertu ; cet amour eſt devenu ſa paſſion dominante. Elle l'aime, parce qu'il n'y a rien de ſi beau

que la vertu; elle l'aime, parce que la vertu fait la gloire de la femme, & qu'une femme vertueuse lui paroît presque égale aux anges; elle l'aime comme la seule route du vrai bonheur, & parce qu'elle ne voit que misere, abandon, malheur, ignominie dans la vie d'une femme déshonnête; elle l'aime enfin comme chere à son respectable pere, à sa tendre & digne mere; non contens d'être heureux de leur propre vertu, ils veulent l'être aussi de la sienne; & son premier bonheur à elle-même est l'espoir de faire le leur. Tous ces sentimens lui inspirent un enthousiasme qui lui élève l'ame, & tient tous ses petits penchans asservis à une passion si noble. Sophie sera chaste & humaine jusqu'à son dernier soupir; elle l'a juré dans le fond de son ame, & elle l'a juré dans un tems où elle sentoit déjà tout ce qu'un tel serment coûte à tenir: elle l'a juré, quand elle en auroit dû révoquer l'en-

gagement, si ses sens étoient faits pour régner sur elle.

Sophie n'a pas le bonheur d'être une aimable Françoise, froide par tempérament & coquette par vanité, voulant plutôt briller que plaire, cherchant l'amusement & non le plaisir. Le seul besoin d'aimer la dévore, il vient la distraire & troubler son cœur dans les fêtes ; elle a perdu son ancienne gaieté ; les folâtres jeux ne sont plus faits pour elle ; loin de craindre l'ennui de la solitude, elle la cherche : elle y pense à celui qui doit la lui rendre douce ; tous les indifférens l'importunent ; il ne lui faut pas une Cour, mais un amant ; elle aime mieux plaire à un seul honnête-homme, & lui plaire toujours, que d'élever en sa faveur le cri de la mode qui dure un jour, & le lendemain se change en huée.

Les femmes ont le jugement plutôt formé que les hommes ; étant sur la défensive presque dès leur enfance, &

chargées d'un dépôt difficile à garder, le bien & le mal leur sont nécessairement plutôt connus. Sophie, précoce en tout, parce que son tempérament la porte à l'être, à aussi le jugement plutôt formé que d'autres filles de son âge. Il n'y a rien à cela de fort extraordinaire : la maturité n'est pas par-tout la même en même tems.

Sophie est instruite des devoirs & des droits de son sexe & du nôtre. Elle connoît les défauts des hommes & les vices des femmes ; elle connoît aussi les qualités, les vertus contraires, & les a toutes empreintes au fond de son cœur. On ne peut pas avoir une plus haute idée de l'honnête femme que celle qu'elle en a conçue, & cette idée ne l'épouvante point : mais elle pense avec plus de complaisance à l'honnête-homme, à l'homme de mérite ; elle sent qu'elle est faite pour cet homme-là, qu'elle en est digne, qu'elle peut lui rendre le bonheur qu'elle re-

cevra de lui; elle ſent qu'elle ſaura bien le reconnoître : il ne s'agit que de le trouver.

Les femmes ſont les juges naturels du mérite des hommes, comme ils le ſont du mérite des femmes; cela eſt de leur droit réciproque, & ni les uns ni les autres ne l'ignorent. Sophie connoît ce droit & en uſe, mais avec la modeſtie qui convient à ſa jeuneſſe, à ſon inexpérience, à ſon état; elle ne juge que des choſes qui ſont à ſa portée, & elle n'en juge que quand cela ſert à développer quelque maxime utile. Elle ne parle des abſens qu'avec la plus grande circonſpection, ſur-tout ſi ce ſont des femmes. Elle penſe que ce qui les rend médiſantes & ſatyriques, eſt de parler de leur ſexe : tant qu'elles ſe bornent à parler du nôtre, elles ne ſont qu'équitables. Sophie s'y borne donc. Quant aux femmes, elle n'en parle jamais que pour en dire le bien qu'elle ſait : c'eſt un honneur

qu'elle croit devoir à ſon ſexe; & pour celles dont elle ne ſait aucun bien à dire, elle n'en dit rien du tout; & cela s'entend.

Sophie a peu d'uſage du monde; mais elle eſt obligeante, attentive, & met de la grace à tout ce qu'elle fait. Un heureux naturel la ſert mieux que beaucoup d'art. Elle a une certaine politeſſe à elle, qui ne tient point aux formules, qui n'eſt point aſſervie aux modes, qui ne change point avec elle, qui ne fait rien par uſage, mais qui vient d'un vrai deſir de plaire, & qui plaît. Elle ne ſait point les complimens triviaux, & n'en invente point de plus recherchés; elle ne dit pas qu'elle eſt très-obligée, qu'on lui fait beaucoup d'honneur, qu'on ne prenne pas la peine, &c. elle s'aviſe encore moins de tourner des phraſes. Pour une attention, pour une politeſſe établie, elle répond par une révérence ou par un ſimple, *je vous remercie*; mais ce

mot dit de sa bouche en vaut bien un autre. Pour un vrai service elle laisse parler son cœur, & ce n'est pas un compliment qu'il trouve. Elle n'a jamais souffert que l'usage François l'asservît au joug des simagrées, comme d'étendre sa main, en passant d'une chambre à l'autre, sur un bras sexagénaire, qu'elle auroit grande envie de soutenir. Quand un galant musqué lui offre cet impertinent service, elle laisse l'officieux bras sur l'escalier, & s'élance en deux sauts dans sa chambre, en disant qu'elle n'est pas boiteuse. En effet, quoiqu'elle ne soit pas grande, elle n'a jamais voulu de talons hauts : elle a les pieds assez petits pour s'en passer.

Non-seulement elle se tient dans le silence & dans le respect avec les femmes, mais même avec les hommes mariés, ou beaucoup plus âgés qu'elle; elle n'acceptera jamais de place au-dessus d'eux que par obéissance, & re-

prendra la sienne au-dessous, si-tôt qu'elle le pourra; car elle sait que les droits de l'âge vont avant ceux du sexe, comme ayant pour eux le préjugé de la sagesse, qui doit être honorée avant tout.

Avec les jeunes gens de son âge, c'est autre chose, elle a besoin d'un ton différent pour leur imposer, & elle sait le prendre, sans quitter l'air modeste qui lui convient. S'ils sont modestes & réservés eux-mêmes, elle gardera volontiers avec eux l'aimable familiarité de la jeunesse; leurs entretiens pleins d'innocence seront badins, mais décens; s'ils deviennent sérieux, elle veut qu'ils soient utiles; s'ils dégénerent en fadeurs, elle les fera bientôt cesser: car elle méprise sur-tout le petit jargon de la galanterie, comme très-offensant pour son sexe. Elle sait bien que l'homme qu'elle cherche n'a pas ce jargon-là, & jamais elle ne souffre volontiers d'un autre

ce qui ne convient pas à celui dont elle a le caractere empreint au fond du cœur. La haute opinion qu'elle a des droits de son sexe, la fierté d'ame que lui donne la pureté de ses sentimens, cette énergie de la vertu qu'elle sent en elle-même, & qui la rend respectable à ses propres yeux, lui font écouter avec indignation les propos doucereux dont on prétend l'amuser. Elle ne les reçoit point avec une colere apparente, mais avec un ironique applaudissement qui déconcerte, ou d'un ton froid auquel on ne s'attend point. Qu'un beau Phébus lui débite ses gentillesses, la loue avec esprit sur le sien, sur sa beauté, sur ses graces, sur le prix du bonheur de lui plaire, elle est fille à l'interrompre en lui disant poliment : « Monsieur, j'ai grand'peur de savoir ces » choses-là mieux que vous ; si nous » n'avons rien de plus curieux à dire, » je crois que nous pouvons finir ici

» l'entretien ». Accompagner ces mots d'une grande révérence, & puis se trouver à vingt pas de lui, n'est pour elle que l'affaire d'un instant. Demandez à vos agréables s'il est aisé d'étaler son caquet avec un esprit aussi rebours que celui-là.

Ce n'est pas pourtant qu'elle n'aime fort à être louée, pourvu que ce soit tout de bon, & qu'elle puisse croire qu'on pense en effet le bien qu'on lui dit d'elle. Pour paroître touché de son mérite, il faut commencer par en montrer. Un hommage fondé sur l'estime peut flatter son cœur altier; mais tout galant persifflage est toujours rebuté; Sophie n'est pas faite pour exercer les petits talens d'un baladin.

Avec une si grande maturité de jugement, & formée, à tous égards, comme une fille de vingt ans, Sophie, à quinze, ne sera point traitée en enfant par ses parens. A peine appercevront-ils en elle la premiere inquiétude de la jeu-

neſſe, qu'avant le progrès ils ſe hâteront d'y pourvoir ; ils lui tiendront des diſcours tendres & ſenſés. Les diſcours tendres & ſenſés ſont de ſon âge & de ſon caractere. Si ce caractere eſt tel que je l'imagine, pourquoi ſon pere ne lui parleroit-il pas à peu près ainſi ? « Sophie, vous voilà grande fille, » & ce n'eſt pas pour l'être toujours » qu'on le devient. Nous voulons que » vous ſoyez heureuſe ; c'eſt pour nous » que nous le voulons, parce que notre » bonheur dépend du vôtre. Le bon- » heur d'une honnête-fille eſt de faire » celui d'un honnête-homme : il faut » donc penſer à vous marier ; il y faut » penſer de bonne heure : car du ma- » riage dépend le ſort de la vie, & » l'on n'a jamais trop de tems pour y » penſer.

» Rien n'eſt plus difficile que le » choix d'un bon mari, ſi ce n'eſt » peut être celui d'une bonne femme. » Sophie, vous ſerez cette femme

» rare, vous ſerez la gloire de notre » vie & le bonheur de nos vieux jours; » mais de quelque mérite que vous » ſoyez pourvue, la Terre ne manque » pas d'hommes qui en ont encore » plus que vous. Il n'y en a pas un » qui ne dût s'honorer de vous ob- » tenir ; il y en a beaucoup qui vous » honoreroient davantage. Dans ce » nombre, il s'agit d'en trouver un » qui vous convienne, de le connoî- » tre & de vous faire connoître à lui.

» Le plus grand bonheur du maria- » ge dépend de tant de convenances, » que c'eſt une folie de les vouloir » toutes raſſembler. Il faut d'abord » s'aſſurer des plus importantes; quand » les autres s'y trouvent, on s'en pré- » vaut; quand elles manquent, on s'en » paſſe. Le bonheur parfait n'eſt pas » ſur la Terre; mais le plus grand des » malheurs, & celui qu'on peut tou- » jours éviter, eſt d'être malheureux » par ſa faute.

» Il y a des convenances naturelles, » il y en a d'inſtitution, il y en a qui » ne tiennent qu'à l'opinion ſeule. Les » parens ſont juges des deux dernie- » res eſpeces, les enfans ſeuls le ſont » de la premiere. Dans les mariages » qui ſe font par l'autorité des peres, » on ſe regle uniquement ſur les con- » venances d'inſtitution & d'opinion; » ce ne ſont pas les perſonnes qu'on » marie, ce ſont les conditions & les » biens; mais tout cela peut changer, » les perſonnes ſeules reſtent toujours, » elles ſe portent par-tout avec elles, » en dépit de la fortune: ce n'eſt que » par les rapports perſonnels qu'un » mariage peut être heureux ou mal- » heureux.

» Votre mere étoit de condition, » j'étois riche; voilà les ſeules con- » ſidérations qui porterent nos pa- » rens à nous unir. J'ai perdu mes » biens, elle a perdu ſon nom; ou- » bliée de ſa famille, que lui ſert au-

» jourd'hui d'être née demoiſelle?
» Dans nos déſaſtres, l'union de nos
» cœurs nous a conſolés de tout; la
» conformité de nos goûts nous a fait
» choiſir cette retraite; nous y vi-
» vons heureux dans la pauvreté,
» nous nous tenons lieu de tout l'un
» à l'autre: Sophie eſt notre tréſor
» commun; nous béniſſons le ciel de
» nous avoir donné celui-là, & de
» nous avoir ôté tout le reſte. Voyez,
» mon enfant, où nous a conduit
» la Providence! Les convenances
» qui nous firent marier ſont éva-
» nouies; nous ne ſommes heureux
» que par celles que l'on compta pour
» rien.

» C'eſt aux époux à s'aſſortir. Le
» penchant mutuel doit être leur pre-
» mier lien: leurs yeux, leurs cœurs
» doivent être leurs premiers guides;
» car comme leur premier devoir, étant
» unis, eſt de s'aimer, & qu'aimer ou
» n'aimer pas ne dépend point de

» nous mêmes, ce devoir en emporte
» nécessairement un autre, qui est de
» commencer par s'aimer avant de
» s'unir. C'est-là le droit de la Nature
» que rien ne peut abroger : ceux qui
» l'ont gênée par tant de loix civiles,
» ont eu plus d'égard à l'ordre appa-
» rent qu'au bonheur du mariage &
» aux mœurs des Citoyens. Vous
» voyez, ma Sophie, que nous ne
» vous prêchons pas une Morale dif-
» ficile. Elle ne tend qu'à vous rendre
» maîtresse de vous-même, & à nous
» en rapporter à vous sur le choix de
» votre époux.

» Après vous avoir dit nos raisons
» pour vous laisser une entiere liber-
» té, il est juste de vous parler aussi
» des vôtres pour en user avec sagesse.
» Ma fille, vous êtes bonne & rai-
» sonnable, vous avez de la droiture
» & de la piété, vous avez les talens
» qui conviennent à d'honnêtes fem-
» mes, & vous n'êtes pas dépourvue

» d'agrément ; mais vous êtes pauvre, » vous avez les biens les plus eſtimables, & vous manquez de ceux qu'on » eſtime le plus. N'aſpirez donc qu'à » ce que vous pouvez obtenir, & réglez votre ambition, non ſur vos » jugemens ni ſur les nôtres, mais » ſur l'opinion des hommes. S'il n'étoit queſtion que d'une égalité de » mérite, j'ignore à quoi je devrois » borner vos eſpérances : mais ne les » élevez point au-deſſus de votre fortune, & n'oubliez pas qu'elle eſt » au plus bas rang. Bien qu'un homme digne de vous ne compte pas » cette inégalité pour un obſtacle, » vous devez faire alors ce qu'il ne » fera pas : Sophie doit imiter ſa » mere, & n'entrer que dans une famille qui s'honore d'elle. Vous n'avez point vu notre opulence, vous » êtes née durant notre pauvreté ; » vous nous la rendez douce & vous » la partagez ſans peine. Croyez-moi,

» Sophie ; ne cherchez point des biens
» dont nous bénissons le Ciel de nous
» avoir délivrés : nous n'avons goûté
» le bonheur qu'après avoir perdu la
» richesse.

» Vous êtes trop aimable pour ne
» plaire à personne, & votre misere
» n'est pas telle qu'un honnête-homme
» se trouve embarrassé de vous. Vous
» serez recherchée, & vous pourrez
» l'être de gens qui ne vous vaudront
» pas. S'ils se montroient à vous tels
» qu'ils sont, vous les estimeriez ce
» qu'ils valent : tout leur faste ne vous
» en imposeroit pas long-tems ; mais,
» quoique vous ayez le jugement
» bon, & que vous vous connoissiez
» en mérite, vous manquez d'expé-
» rience, & vous ignorez jusqu'où les
» hommes peuvent se contrefaire. Un
» fourbe adroit peut étudier vos goûts
» pour vous séduire, & feindre au-
» près de vous des vertus qu'il n'aura
» point. Il vous perdroit, Sophie,

» avant que vous vous en fussiez ap-
» perçue, & vous ne connoîtriez vo-
» tre erreur que pour la pleurer. Le
» plus dangereux de tous les pieges,
» & le seul que la raison ne peut évi-
» ter, est celui des sens; si jamais vous
» avez le malheur d'y tomber, vous
» ne verrez plus qu'illusions & chi-
» meres, vos yeux se fascineront,
» votre jugement se troublera, votre
» volonté sera corrompue, votre er-
» reur même vous sera chere, &
» quand vous seriez en état de la
» connoître, vous n'en voudriez pas
» revenir. Ma fille, c'est à la raison
» de Sophie que je vous livre; je ne
» vous livre point au penchant de son
» cœur. Tant que vous serez de sang-
» froid, restez votre propre juge; mais
» si-tôt que vous aimerez, rendez à
» votre mere le soin de vous.

» Je vous propose un accord qui vous
» marque notre estime, & rétablisse
» entre nous l'ordre naturel. Les pa-

» rens choisissent l'époux de leur fille,
» & ne la consultent que pour la
» forme; tel est l'usage. Nous fe-
» rons entre nous tout le contraire;
» vous choisirez, & nous serons con-
» sultés. Usez de votre droit, Sophie
» usez-en librement & sagement. L'é-
» poux qui vous convient doit être
» de votre choix & non pas du nôtre:
» mais c'est à nous de juger si vous
» ne vous trompez pas sur les conve-
» nances, & si, sans le savoir, vous
» ne faites point autre chose que ce que
» vous voulez. La naissance, les biens,
» le rang, l'opinion n'entreront pour
» rien dans nos raisons. Prenez un
» honnête-homme dont la personne
» vous plaise, & dont le caractere vous
» convienne : quel qu'il soit d'ail-
» leurs, nous l'acceptons pour notre
» gendre. Son bien sera toujours assez
» grand, s'il a des bras, des mœurs,
» & qu'il aime sa famille. Son rang
» sera toujours assez illustre, s'il lan-

» noblit par la vertu. Quand toute la
» Terre nous blâmeroit, qu'importe?
» nous ne cherchons pas l'approbation
» publique; il nous suffit de votre bon-
» heur ».

Lecteur, j'ignore quel effet feroit un pareil discours sur les filles élevées à votre maniere. Quant à Sophie, elle pourra n'y pas répondre par des paroles. La honte & l'attendrissement ne la laisseroient pas aisément s'exprimer: mais je suis bien sûr qu'il restera gravé dans son cœur le reste de sa vie, & que, si l'on peut compter sur quelque résolution humaine, c'est sur celle qu'il lui fera faire d'être digne de l'estime de ses parens.

Mettons la chose au pis, & donnons-lui un tempérament ardent, qui lui rende pénible une longue attente. Je dis que son jugement, ses connoissances, son goût, sa délicatesse, & surtout les sentimens dont son cœur a été nourri dans son enfance, opposeront

à

à l'impétuoſité des ſens un contrepoids qui lui ſuffira pour les vaincre, ou du moins pour leur réſiſter long-tems. Elle mourroit plutôt martyre de ſon état, que d'affliger ſes parens, d'épouſer un homme ſans mérite, & de s'expoſer aux malheurs d'un mariage mal aſſorti. La liberté même qu'elle a reçue ne fait que lui donner une nouvelle élévation d'ame, & la rendre plus difficile ſur le choix de ſon maître. Avec le tempérament d'une Italienne & la ſenſibilité d'une Angloiſe, elle a, pour contenir ſon cœur & ſes ſens, la fierté d'une Eſpagnole, qui, même en cherchant un amant, ne trouve pas aiſément celui qu'elle eſtime digne d'elle.

Il n'appartient pas à tout le monde de ſentir quel reſſort l'amour des choſes honnêtes peut donner à l'ame, & quelle force on peut trouver en ſoi, quand on veut être ſincérement vertueux. Il y a des gens à qui tout ce qui

est grand paroît chimérique, & qui, dans leur basse & vile raison, ne connoîtront jamais ce que peut sur les passions humaines la folie même de la vertu. Il ne faut parler à ces gens-là que par des exemples : tant-pis pour eux, s'ils s'obstinent à les nier. Si je leur disois que Sophie n'est point un être imaginaire, que son nom seul est de mon invention, que son éducation, ses mœurs, son caractere, sa figure même ont réellement existé, & que sa mémoire coûte encore des larmes à toute une honnête famille, sans doute ils n'en croiroient rien : mais enfin, que risquerai-je d'achever sans détour l'histoire d'une fille si semblable à Sophie, que cette histoire pourroit être la sienne, sans qu'on dût en être surpris. Qu'on la croye véritable ou non, peu importe ; j'aurai, si l'on veut, raconté des fictions ; mais j'aurai toujours expliqué ma méthode, & j'irai toujours à mes fins.

La jeune perſonne, avec le tempérament dont je viens de charger Sophie, avoit d'ailleurs avec elle toutes les conformités qui pouvoient lui en faire mériter le nom, & je lui laiſſe. Après l'entretien que j'ai rapporté, ſon pere & ſa mere, jugeant que les partis ne viendroient pas s'offrir dans le hameau qu'ils habitoient, l'envoyerent paſſer une hiver à la ville, chez une tante qu'on inſtruiſit en ſecret du ſujet de ce voyage. Car la fiere Sophie portoit au fond de ſon cœur le noble orgueil de ſavoir triompher d'elle, & quelque beſoin qu'elle eût d'un mari, elle fût morte fille plutôt que de ſe réſoudre à l'aller chercher.

Pour répondre aux vues de ſes parens, ſa tante la préſenta dans les maiſons, la mena dans les ſociétés, dans les fêtes; lui fit voir le monde, ou plutôt l'y fit voir: car Sophie ſe ſoucioit peu de tout ce fracas. On remarqua pourtant qu'elle ne fuyoit pas les jeu-

nes gens d'une figure agréable qui paroiſſoient décens & modeſtes. Elle avoit dans ſa réſerve même un certain art de les attirer, qui reſſembloit aſſez à de la coquetterie : mais, après s'être entretenue avec eux deux ou trois fois, elle s'en rebutoit. Bientôt à cet air d'autorité, qui ſemble accepter les hommages, elle ſubſtituoit un maintien plus humble & une politeſſe plus repouſſante. Toujours attentive ſur elle-même, elle ne leur laiſſoit plus l'occaſio de lui rendre le moindre ſervice : c'éto dire aſſez qu'elle ne vouloit pas être le maîtreſſe.

Jamais les cœurs ſenſibles n'aim rent les plaiſirs bruyans, vain & ſt rile bonheur des gens qui ne ſente rien, & qui croyent qu'étourdir ſa vi c'eſt en jouir. Sophie, ne trouvant poi ce qu'elle cherchoit, & déſeſpérant le trouver ainſi, s'ennuya de la vil Elle aimoit tendrement ſes parens, ri ne la dédommageoit d'eux, rien n'ét

propre à les lui faire oublier ; elle retourna les joindre long-tems avant le terme fixé pour son retour.

A peine eut-elle repris ses fonctions dans la maison paternelle, qu'on vit qu'en gardant la même conduite elle avoit changé d'humeur. Elle avoit des distractions, de l'impatience, elle étoit triste & rêveuse, elle se cachoit pour pleurer. On crut d'abord qu'elle aimoit & qu'elle en avoit honte : on lui en parla, elle s'en défendit. Elle protesta n'avoir vu personne qui pût toucher son cœur, & Sophie ne mentoit point.

Cependant sa langueur augmentoit sans cesse, & sa santé commençoit à s'altérer. Sa mere, inquiette de ce changement, résolut enfin d'en savoir la cause. Elle la prit en particulier, & mit en œuvre auprès d'elle ce langage insinuant, & ces caresses invincibles que la seule tendresse maternelle sait employer. Ma fille, toi que j'ai portée dans

mes entrailles, & que je porte inceſſamment dans mon cœur, verſe les ſecrets du tien dans le ſein de ta mere. Quels ſont donc ces ſecrets qu'une mere ne peut ſavoir ? Qui eſt-ce qui plaint tes peines ? Qui eſt-ce qui les partage ? Qui eſt-ce qui veut les ſoulager, ſi ce n'eſt ton pere & moi ? Ah ! mon enfant, veux-tu que je meure de ta douleur ſans la connoître ?

Loin de cacher ſes chagrins à ſa mere, la jeune fille ne demandoit pas mieux que de l'avoir pour conſolatrice & pour confidente. Mais la honte l'empêchoit de parler, & ſa modeſtie ne trouvoit point de langage, pour décrire un état ſi peu digne d'elle, que l'émotion qui troubloit ſes ſens malgré qu'elle en eût. Enfin, ſa honte même ſervant d'indice à la mere, elle lui arracha ces humilians aveux. Loin de l'affliger par d'injuſtes réprimandes, elle la conſola, la plaignit, pleura ſur elle ; elle étoit trop ſage pour lui faire

un crime d'un mal que ſa vertu ſeule rendoit ſi cruel. Mais pourquoi ſupporter ſans néceſſité un mal dont le remede étoit ſi facile & ſi légitime ? Que n'uſoit-elle de la liberté qu'on lui avoit donnée ? Que n'acceptoit-elle un mari, que ne le choiſiſſoit-elle ? Ne ſavoit-elle pas que ſon ſort dépendoit d'elle ſeule, & que, quel que fût ſon choix, il ſeroit confirmé, puiſqu'elle n'en pouvoit faire un qui ne fût honnête ? On l'avoit envoyée à la ville, elle n'y avoit point voulu reſter ; pluſieurs partis s'étoient préſentés, elle les avoit tous rebutés. Qu'attendoit-elle donc ? Que vouloit-elle ? Quelle inexplicable contradiction !

La réponſe étoit ſimple. S'il ne s'agiſſoit que d'un ſecours pour la jeuneſſe, le choix ſeroit bientôt fait : mais un maître pour toute la vie n'eſt pas ſi facile à choiſir ; & puiſqu'on ne peut ſéparer ces deux choix, il faut bien attendre, & ſouvent perdre ſa jeuneſſe,

avant de trouver l'homme avec qui l'on veut paſſer ſes jours. Tel étoit le cas de Sophie : elle avoit beſoin d'un amant ; mais cet amant devoit être un mari, & pour le cœur qu'il falloit au ſien, l'un étoit preſque auſſi difficile à trouver que l'autre. Tous ces jeunes gens ſi brillans n'avoient avec elle que la convenance de l'âge, les autres leur manquoient toujours ; leur eſprit ſuperficiel, leur vanité, leur jargon, leurs mœurs ſans regle, leurs frivoles imitations la dégoûtoient d'eux. Elle cherchoit un homme, & ne trouvoit que des ſinges ; elle cherchoit une ame, & n'en trouvoit point.

Que je ſuis malheureuſe, diſoit-elle à ſa mere ! J'ai beſoin d'aimer, & ne vois rien qui me plaiſe. Mon cœur repouſſe tous ceux qu'attirent mes ſens. Je n'en vois pas un qui n'excite mes deſirs, & pas un qui ne les réprime ; un goût ſans eſtime ne peut durer. Ah ! ce n'eſt pas-là l'homme qu'il faut

à votre Sophie : ſon charmant modele eſt empreint trop avant dans ſon ame. Elle ne peut aimer que lui ; elle ne peut rendre heureux que lui , elle ne peut être heureuſe qu'avec lui ſeul. Elle aime mieux ſe conſumer & combattre ſans ceſſe , elle aime mieux mourir malheureuſe & libre , que déſeſpérée auprès d'un homme qu'elle n'aimeroit pas , & qu'elle rendroit malheureux lui-même ; il vaut mieux n'être plus que de n'être que pour ſouffrir.

Frappée de ces ſingularités , ſa mere les trouva trop biſarres pour n'y pas ſoupçonner quelque myſtere. Sophie n'étoit ni précieuſe ni ridicule. Comment cette délicateſſe outrée avoit-elle pu lui convenir , à elle à qui l'on n'avoit rien tant appris dès ſon enfance qu'à s'accommoder des gens avec qui elle avoit à vivre , & à faire de néceſſité vertu ? Ce modele de l'homme aimable , duquel elle étoit ſi enchantée , & qui revenoit ſi ſouvent dans tous ſes en-

tretiens, fit conjecturer à sa mere que ce caprice avoit quelque autre fondement qu'elle ignoroit encore, & que Sophie n'avoit pas tout dit. L'infortunée, surchargée de sa peine secrette, ne cherchoit qu'à s'épancher. Sa mere la presse ; elle hésite, elle se rend enfin, & sortant sans rien dire, elle rentre un moment après un livre à la main. Plaignez votre malheureuse fille, sa tristesse est sans remede, ses pleurs ne peuvent tarir. Vous en voulez savoir la cause : eh bien ! la voilà, dit-elle, en jetant le livre sur la table. La mere prend le livre & l'ouvre ; c'étoient les aventures de Télémaque. Elle ne comprend rien d'abord à cette énigme : à force de questions & de réponses obscures, elle voit enfin avec une surprise facile à concevoir, que sa fille est la rivale d'Eucharis.

Sophie aimoit Télémaque, & l'aimoit avec une passion dont rien ne put la guérir. Si-tôt que son pere & sa mere

connurent sa manie, ils en rirent, & crurent la ramener par la raison. Ils se tromperent : la raison n'étoit pas toute de leur côté ; Sophie avoit aussi la sienne & savoit la faire valoir. Combien de fois elle les réduisit au silence en se servant contr'eux de leurs propres raisonnemens, en leur montrant qu'ils avoient fait tout le mal eux-mêmes, qu'ils ne l'avoient point formée pour un homme de son siecle, qu'il faudroit nécessairement qu'elle adoptât les manieres de penser de son mari, ou qu'elle lui donnât les siennes ; qu'ils lui avoient rendu le premier moyen impossible par la maniere dont ils l'avoient élevée, & que l'autre étoit précisément ce qu'elle cherchoit. Donnez-moi, disoit-elle, un homme imbu de mes maximes, ou que j'y puisse amener, & je l'épouse ; mais jusques-là pourquoi me grondez-vous ? Plaignez-moi. Je suis malheureuse & non pas folle. Le cœur dépend-il de la volonté ? Mon

pere ne l'a-t-il pas dit lui-même ? Est-ce ma faute si j'aime ce qui n'est pas ? Je ne suis point visionnaire, je ne veux point un Prince, je ne cherche point Télémaque, je sais qu'il n'est qu'une fiction : je cherche quelqu'un qui lui ressemble ; & pourquoi ce quelqu'un ne peut-il exister, puisque j'existe, moi qui me sens un cœur si semblable au sien ? Non, ne déshonorons pas ainsi l'Humanité ; ne pensons pas qu'un homme aimable & vertueux ne soit qu'une chimere. Il existe, il vit, il me cherche peut-être ; il cherche une ame qui le sache aimer. Mais qu'est-il ? Où est-il ? Je l'ignore ; il n'est aucun de ceux que j'ai vus ; sans doute il n'est aucun de ceux que je verrai. O ma mere ! pourquoi m'avez-vous rendu la vertu trop aimable ? Si je ne puis aimer qu'elle, le tort en est moins à moi qu'à vous.

Amenerai-je ce triste récit jusqu'à sa catastrophe ? Dirai-je les longs débats

qui la précéderent ? Repréſenterai - je une mere impatientée, changeant en rigueurs ſes premieres careſſes ? Montrerai-je un pere irrité, oubliant ſes premiers engagemens, & traitant comme une folle la plus vertueuſe des filles ? Peindrai - je enfin l'infortunée, encore plus attachée à ſa chimere par la perſécution qu'elle lui fait ſouffrir, marchant à pas lents vers la mort, & deſcendant dans la tombe au moment qu'on croit l'entraîner à l'autel ? Non; j'écarte ces objets funeſtes. Je n'ai pas beſoin d'aller ſi loin pour montrer par un exemple aſſez frappant, ce me ſemble, que, malgré les préjugés qui naiſſent des mœurs du ſiecle, l'enthouſiaſme de l'honnête & du beau n'eſt pas plus étranger aux femmes qu'aux hommes, & qu'il n'y a rien que, ſous la direction de la Nature, on ne puiſſe obtenir d'elles comme de nous.

On m'arrête ici pour me demander ſi c'eſt la Nature qui nous preſcrit de

prendre tant de peines pour réprimer des desirs immodérés ? Je réponds que non ; mais qu'aussi ce n'est point la Nature qui nous donne tant de desirs immodérés. Or tout ce qui n'est pas d'elle est contr'elle ; j'ai prouvé cela mille fois.

Rendons à notre Émile sa Sophie ; ressuscitons cette aimable fille pour lui donner une imagination moins vive & un destin plus heureux. Je voulois peindre une femme ordinaire, & à force de lui élever l'ame, j'ai troublé sa raison ; je me suis égaré moi-même. Revenons sur nos pas. Sophie n'a qu'un bon naturel dans une ame commune ; tout ce qu'elle a de plus que les autres, est l'effet de son éducation.

JE me suis proposé dans ce Livre de dire tout ce qui se pouvoit faire, laissant à chacun le choix de ce qui est à sa portée dans ce que je puis avoir dit de bien. J'avois pensé dès le commencement à former de loin la compagne d'Émile, & à les élever l'un pour l'autre & l'un avec l'autre. Mais en y réfléchissant, j'ai trouvé que tous ces arrangemens trop prématurés étoient mal-entendus, & qu'il étoit absurde de destiner deux enfans à s'unir, avant de pouvoir connoître si cette union étoit dans l'ordre de la Nature, & s'ils auroient entr'eux les rapports convenables pour la former. Il ne faut pas confondre ce qui est naturel à l'état sauvage, & ce qui est naturel à l'état civil. Dans le premier état, toutes les femmes conviennent à tous les hommes, parce que les uns & les autres n'ont encore que la forme primitive

& commune ; dans le ſecond, chaque caractere étant développé par les inſtitutions ſociales, & chaque eſprit ayant reçu ſa forme propre & déterminée, non de l'éducation ſeule, mais du concours bien ou mal ordonné du naturel & de l'éducation, on ne peut plus les aſſortir qu'en les préſentant l'un à l'autre, pour voir s'ils ſe conviennent à tous égards, ou pour préférer, au moins, le choix qui donne le plus de ces convenances.

Le mal eſt qu'en développant les caracteres, l'état ſocial diſtingue les rangs, & que, l'un de ces deux ordres n'étant point ſemblable à l'autre, plus on diſtingue les conditions, plus on confond les caracteres. De-là les mariages mal aſſortis & tous les déſordres qui en dérivent ; d'où l'on voit, par une conſéquence évidente, que, plus on s'éloigne de l'égalité, plus les ſentimens naturels s'alterent ; plus l'intervalle des grands aux petits s'accroît

plus le lien conjugal se relâche ; plus il y a de riches & de pauvres, moins il y a de pere & de maris. Le maître ni l'esclave n'ont plus de famille : chacun des deux ne voit que son état.

Voulez-vous prévenir les abus, & faire d'heureux mariages ? Étouffez les préjugés, oubliez les institutions humaines, & consultez la Nature. N'unissez pas des gens qui ne se conviennent que dans une condition donnée, & qui ne se conviendront plus, cette condition venant à changer ; mais des gens qui se conviendront dans quelque situation qu'ils se trouvent, dans quelque pays qu'ils habitent, dans quelque rang qu'ils puissent tomber. Je ne dis pas que les rapports conventionnels soient indifférens dans le mariage : mais je dis que l'influence des rapports naturels l'emporte tellement sur la leur, que c'est elle seule qui décide du sort de la vie, & qu'il y a telle convenance de goûts, d'humeurs, de

ſentimens, de caracteres qui devroit engager un pere ſage, fût-il Prince, fût-il Monarque, à donner ſans balancer à ſon fils la fille avec laquelle il auroit toutes ces convenances, fût-elle née dans une famille déshonnête, fût-elle la fille du Bourreau. Oui, je ſoutiens que, tous les malheurs imaginables duſſent-ils tomber ſur deux époux bien unis, ils jouiront d'un plus vrai bonheur à pleurer enſemble, qu'ils n'en auroient dans toutes les fortunes de la terre empoiſonnées par la déſunion des cœurs.

Au-lieu donc de deſtiner dès l'enfance une épouſe à mon Émile, j'ai attendu de connoître celle qui lui convient. Ce n'eſt point moi qui fais cette deſtination, c'eſt la Nature; mon affaire eſt de trouver le choix qu'elle a fait: mon affaire, je dis la mienne & non celle du pere; car, en me confiant ſon fils, il me cede ſa place, il ſubſtitue mon droit au ſien; c'eſt moi qui

ſuis le vrai pere d'Émile, c'eſt moi qui l'ai fait homme. J'aurois refuſé de l'élever, ſi je n'avois pas été le maître de le marier à ſon choix, c'eſt-à-dire au mien. Il n'y a que le plaiſir de faire un heureux, qui puiſſe payer ce qu'il en coûte pour mettre un homme en état de le devenir.

Mais ne croyez pas, non plus, que j'aie attendue pour trouver l'épouſe d'Émile, que je le miſſe en devoir de la chercher. Cette feinte recherche n'eſt qu'un prétexte pour lui faire connoître les femmes, afin qu'il ſente le prix de celle qui lui convient. Dès long-tems Sophie eſt trouvée; peut-être Émile l'a-t-il déjà vue; mais il ne la reconnoîtra que quand il en ſera tems.

Quoique l'égalité des conditions ne ſoit pas néceſſaire au mariage, quand cette égalité ſe joint aux autres convenances, elle leur donne un nouveau prix; elle n'entre en balance avec au-

cune, mais la fait pencher, quand tout eſt égal.

Un homme, à moins qu'il ne ſoit Monarque, ne peut pas chercher une femme dans tous les états; car les préjugés qu'il n'aura pas, il les trouvera dans les autres, & telle fille lui conviendroit peut-être, qu'il ne l'obtiendroit pas pour cela. Il y a donc des maximes de prudence qui doivent borner les recherches d'un pere judicieux. Il ne doit point vouloir donner à ſon éleve un établiſſement au-deſſus de ſon rang; car cela ne dépend pas de lui. Quand il le pourroit, il ne devroit pas le vouloir encore; car qu'importe le rang au jeune homme, du moins au mien? & cependant, en montant, il s'expoſe à mille maux réels qu'il ſentira toute ſa vie. Je dis même qu'il ne doit pas vouloir compenſer des biens de différente nature, comme la nobleſſe & l'argent, parce que chacun des deux ajoûte moins de prix à

l'autre qu'il n'en reçoit d'altération ; que de plus on ne s'accorde jamais ſur l'eſtimation commune ; qu'enfin la préférence que chacun donne à ſa miſe prépare la diſcorde entre deux familles, & ſouvent entre deux époux.

Il eſt encore fort différent pour l'ordre du mariage, que l'homme s'allie au-deſſus ou au-deſſous de lui. Le premier cas eſt tout-à-fait contraire à la raiſon, le ſecond y eſt plus conforme : comme la famille ne tient à la ſociété que par ſon chef, c'eſt l'état de ce chef qui regle celui de la famille entiere. Quand il s'allie dans un rang plus bas, il ne deſcend point, il éleve ſon épouſe ; au contraire, en prenant une femme au-deſſus de lui, il l'abbaiſſe ſans s'élever : ainſi, dans le premier cas, il y a du bien ſans mal ; & dans le ſecond, du mal ſans bien. De plus, il eſt dans l'ordre de la nature que la femme obéiſſe à l'homme. Quand donc il la prend dans un rang infé-

rieur, l'ordre naturel & l'ordre civil s'accordent, & tout va bien. C'eſt le contraire, quand, s'alliant au-deſſus de lui, l'homme ſe met dans l'alternative de bleſſer ſon droit ou ſa reconnoiſſance, & d'être ingrat ou mépriſé. Alors la femme, prétendant à l'autorité, ſe rend le tyran de ſon chef; & le maître devenu l'eſclave ſe trouve la plus ridicule & la plus miſérable des créatures. Tels ſont ces malheureux favoris que les Rois de l'Aſie honorent & tourmentent de leur alliance, & qui, dit-on, pour coucher avec leurs femmes, n'ôſent entrer dans le lit que par le pied.

Je m'attends que beaucoup de Lecteurs, ſe ſouvenant que je donne à la femme un talent naturel pour gouverner l'homme, m'accuſeront ici de contradiction; ils ſe tromperont pourtant. Il y a bien de la différence entre s'arroger le droit de commander, & gouverner celui qui commande. L'empire

de la femme eſt un empire de douceur, d'adreſſe & de complaiſance ; ſes ordres ſont des careſſes, ſes menaces ſont des pleurs. Elle doit régner dans la maiſon comme un Miniſtre dans l'Etat, en ſe faiſant commander ce qu'elle veut faire. En ce ſens, il eſt conſtant que les meilleurs ménages ſont ceux où la femme a le plus d'autorité. Mais quand elle méconnoît la voix du chef, qu'elle veut uſurper ſes droits & commander elle-même, il ne réſulte jamais de ce déſordre que miſere, ſcandale & déshonneur.

Reſte le choix entre ſes égales & ſes inférieures, & je crois qu'il y a encore quelque reſtriction à faire pour ces dernieres ; car il eſt difficile de trouver dans la lie du peuple une épouſe capable de faire le bonheur d'un honnête-homme : non qu'on ſoit plus vicieux dans les derniers rangs que dans les premiers, mais parce qu'on y a peu d'idée de ce qui eſt beau & honnête,

& que l'injuſtice des autres états fait voir à celui-ci la juſtice dans ſes vices même.

Naturellement l'homme ne penſe guères. Penſer eſt un art qu'il apprend comme tous les autres, & même plus difficilement. Je ne connois pour les deux ſexes, que deux claſſes réellement diſtinguées ; l'une des gens qui penſent, l'autre des gens qui ne penſent point ; & cette différence vient preſque uniquement de l'éducation. Un homme de la premiere de ces deux claſſes ne doit point s'allier dans l'autre ; car le plus grand charme de la ſociété manque à la ſienne, lorſqu'ayant une femme il eſt réduit à penſer ſeul. Les gens qui paſſent exactement la vie entiere à travailler pour vivre, n'ont d'autre idée que celle de leur travail ou de leur intérêt, & tout leur eſprit ſemble être au bout de leurs bras. Cette ignorance ne nuit ni à la probité, ni aux mœurs ; ſouvent même elle

elle y sert ; souvent on compose avec ses devoirs à force d'y réfléchir, & l'on finit par mettre un jargon à la place des choses. La conscience est le plus éclairé des Philosophes : on n'a pas besoin de savoir les offices de Ciceron pour être homme de bien ; & la femme du monde la plus honnête sait peut-être le moins ce que c'est qu'honnêteté. Mais il n'en est pas moins vrai qu'un esprit cultivé rend seul le commerce agréable, & c'est une triste chose pour un pere de famille qui se plaît dans sa maison, d'être forcé de s'y renfermer en lui-même, & de ne pouvoir s'y faire entendre à personne.

D'ailleurs, comment une femme qui n'a nulle habitude de réfléchir, élevera-t-elle ses enfans ? Comment discernera-t-elle ce qui leur convient ? Comment les disposera-t-elle aux vertus qu'elle ne connoît pas, au mérite dont elle n'a nulle idée ? Elle ne saura que les flatter ou les menacer, les

rendre insolens ou craintifs; elle en fera des singes maniérés ou d'étourdis polissons, jamais de bons esprits ni des enfans aimables.

Il ne convient donc pas à un homme qui a de l'éducation de prendre une femme qui n'en ait point, ni par conséquent dans un rang où l'on ne sauroit en avoir. Mais j'aimerois encore cent fois mieux une fille simple & grossierement élevée, qu'une fille savante & bel-esprit, qui viendroit établir dans ma maison un tribunal de Littérature dont elle se feroit la présidente. Une femme bel-esprit est le fléau de son mari, de ses enfans, de ses amis, de ses valets, de tout le monde. De la sublime élévation de son beau génie, elle dédaigne tous ses devoirs de femme, & commence toujours par se faire homme à la maniere de Mademoiselle de l'Enclos. Au-dehors elle est toujours ridicule & très-justement critiquée, parce qu'on ne peut manquer de l'être aussi-

tôt qu'on ſort de ſon état, & qu'on n'eſt point fait pour celui qu'on veut prendre. Toutes ces femmes à grands talens n'en impoſent jamais qu'aux ſots. On ſait toujours quel eſt l'artiſte ou l'ami qui tient la plume ou le pinceau, quand elles travaillent. On ſait quel eſt le diſcret homme de lettres qui leur dicte en ſecret leurs oracles. Toute cette charlatannerie eſt indigne d'une honnête femme. Quand elle auroit de vrais talens, ſa prétention les aviliroit. Sa dignité eſt d'être ignorée : ſa gloire eſt dans l'eſtime de ſon mari ; ſes plaiſirs ſont dans le bonheur de ſa famille. Lecteur, je m'en rapporte à vous-même ; ſoyez de bonne foi. Lequel vous donne meilleure opinion d'une femme, en entrant dans ſa chambre, lequel vous la fait aborder avec plus de reſpect, de la voir occupée des travaux de ſon ſexe, des ſoins de ſon ménage, environnée des hardes de ſes enfans, ou de la trouver écrivant des vers ſur

sa toilette, entourée de brochures de toutes les sortes, & de petits billets peints de toutes les couleurs? Toute fille lettrée restera fille toute sa vie, quand il n'y aura que des hommes sensés sur la terre:

Quæris cur nolim te ducere, Galla? diserta es.

Après ces considérations vient celle de la figure; c'est la premiere qui frappe, & la derniere qu'on doit faire, mais encore ne la faut-il pas compter pour rien. La grande beauté me paroît plutôt à fuir qu'à rechercher dans le mariage. La beauté s'use promptement par la possession; au bout de six semaines elle n'est plus rien pour le possesseur; mais ses dangers durent autant qu'elle. A moins qu'une belle femme ne soit un ange, son mari est le plus malheureux des hommes; & quand elle seroit un ange, comment empêchera-t-elle qu'il ne soit sans cesse entouré d'ennemis? Si l'extrême laideur n'étoit pas dégoûtante, je la préférerois à l'extrême

beauté ; car en peu de tems l'une & l'autre étant nul pour le mari, la beauté devient un inconvénient, & la laideur un avantage : mais la laideur qui produit le dégoût eſt le plus grand des malheurs ; ce ſentiment, loin de s'effacer, augmente ſans ceſſe & ſe tourne en haine. C'eſt un enfer qu'un pareil mariage ; il vaudroit mieux être morts qu'unis ainſi.

Deſirez en tout la médiocrité, ſans en excepter la beauté même. Une figure agréable & prévenante, qui n'inſpire pas l'amour, mais la bienveuillance, eſt ce qu'on doit préférer ; elle eſt ſans préjudice pour le mari, & l'avantage en tourne au profit commun. Les grâces ne s'uſent pas comme la beauté ; elles ont de la vie, elles ſe renouvellent ſans ceſſe ; & au bout de trente ans de mariage, une honnête femme avec des graces, plaît à ſon mari comme le premier jour.

Telles ſont les réflexions qui m'ont

déterminé dans le choix de Sophie. Éleve de la Nature, ainsi qu'Émile, elle est faite pour lui plus qu'aucune autre; elle sera la femme de l'homme. Elle est son égale par la naissance & par le mérite, son inférieure par la fortune. Elle n'enchante pas au premier coup-d'œil, mais elle plaît chaque jour davantage. Son plus grand charme n'agit que par dégrés, il ne se déploie que dans l'intimité du commerce, & son mari le sentira plus que personne au monde; son éducation n'est ni brillante ni négligée; elle a du goût sans étude, des talens sans art, du jugement sans connoissances. Son esprit ne sait pas, mais il est cultivé pour apprendre; c'est une terre bien préparée qui n'attend que le grain pour rapporter. Elle n'a jamais lu de livre que Barrême, & Télémaque qui lui tomba par hazard dans les mains; mais une fille capable de se passionner pour Télémaque, a-t-elle un cœur sans sentiment & un es-

prit ſans délicateſſe ? O l'aimable ignorance ! Heureux celui qu'on deſtine à l'inſtruire ! Elle ne ſera point le Profeſſeur de ſon mari, mais ſon diſciple ; loin de vouloir l'aſſujettir à ſes goûts, elle prendra les ſiens. Elle vaudra mieux pour lui que ſi elle étoit ſavante : il aura le plaiſir de lui tout enſeigner. Il eſt tems, enfin, qu'ils ſe voyent ; travaillons à les rapprocher.

Nous partons de Paris triſtes & rêveurs. Ce lieu de babil n'eſt pas notre centre. Émile tourne un œil de dédain vers cette grande ville, & dit avec dépit ; que de jours perdus en vaines recherches ! Ah ! ce n'eſt pas là qu'eſt l'épouſe de mon cœur : mon ami, vous le ſaviez bien ; mais mon tems ne vous coûte guères, & mes maux vous font peu ſouffrir. Je le regarde fixement & lui dis ſans m'émouvoir : Émile, croyez-vous ce que vous dites ? A l'inſtant il me ſaute au cou tout confus, & me ſerre dans ſes bras

ſans répondre. C'eſt toujours ſa réponſe, quand il a tort.

Nous voici par les champs en vrais Chevaliers errans ; non pas comme eux cherchant les aventures : nous les fuyons, au contraire, en quittant Paris ; mais imitant aſſez leur allure errante, inégale, tantôt piquant des deux, & tantôt marchant à petits pas. A force de ſuivre ma pratique, on en aura pris enfin l'eſprit ; & je n'imagine aucun Lecteur encore aſſez prévenu par les uſages, pour nous ſuppoſer tous deux endormis dans une bonne chaiſe de poſte bien fermée, marchant ſans rien voir, ſans rien obſerver, rendant nul pour nous l'intervalle du départ à l'arrivée, &, dans la viteſſe de notre marche, perdant le tems pour le ménager.

Les hommes diſent que la vie eſt courte, & je vois qu'ils s'efforcent de la rendre telle. Ne ſachant pas l'employer, ils ſe plaignent de la rapidité

du tems; & je vois qu'il coule trop lentement à leur gré. Toujours pleins de l'objet auquel ils tendent, ils voient à regret l'intervalle qui les en ſépare: l'un voudroit être à demain, l'autre au mois prochain, l'autre à dix ans de-là; nul ne veut vivre aujourd'hui; nul n'eſt content de l'heure préſente, tous la trouvent trop lente à paſſer. Quand ils ſe plaignent que le tems coule trop vîte, ils mentent; ils paieroient volontiers le pouvoir de l'accélérer. Ils emploieroient volontiers leur fortune à conſumer leur vie entiere; & il n'y en a peut-être pas un qui n'eût réduit ſes ans à très-peu d'heures, s'il eût été le maître d'en ôter au gré de ſon ennui celles qui lui étoient à charge, & au gré de ſon impatience celles qui le ſéparoient du moment deſiré. Tel paſſe la moitié de ſa vie à ſe rendre de Paris à Verſailles, de Verſailles à Paris, de la ville à la campagne, de la campagne à la ville,

& d'un quartier à l'autre, qui feroit fort embarraſſé de ſes heures, s'il n'avoit le ſecret de les perdre ainſi, & qui s'éloigne exprès de ſes affaires pour s'occuper à les aller chercher : il croit gagner le tems qu'il y met de plus, & dont autrement il ne ſauroit que faire, ou bien, au contraire, il court pour courir, & vient en poſte ſans autre objet que de retourner de même. Mortels, ne ceſſerez-vous jamais de calomnier la Nature ? Pourquoi vous plaindre que la vie eſt courte, puiſqu'elle ne l'eſt pas encore aſſez à votre gré ? S'il eſt un ſeul d'entre vous qui ſache mettre aſſez de tempérance à ſes deſirs pour ne jamais ſouhaiter que le tems s'écoule, celui-là ne l'eſtimera point trop courte. Vivre & jouir ſeront pour lui la même choſe ; & dût-il mourir jeune, il ne mourra que raſſaſié de jours.

Quand je n'aurois que cet avantage dans ma méthode, par cela ſeul il la

faudroit préférer à toute autre. Je n'ai point élevé mon Émile pour desirer ni pour attendre, mais pour jouir; & quand il porte ses desirs au-delà du présent, ce n'est point avec une ardeur assez impétueuse pour être importuné de la lenteur du tems. Il ne jouira pas seulement du plaisir de desirer, mais de celui d'aller à l'objet qu'il desire; & ses passions sont tellement modérées, qu'il est toujours plus où il est, qu'où il sera.

Nous ne voyageons donc point en couriers, mais en voyageurs. Nous ne songeons pas seulement aux deux termes, mais à l'intervalle qui les sépare. Le voyage même est un plaisir pour nous. Nous ne le faisons point tristement assis & comme emprisonnés dans une petite cage bien fermée. Nous ne voyageons point dans la mollesse & dans le repos des femmes. Nous ne nous ôtons ni le grand air, ni la vue des objets qui nous environnent, ni la commodité

de les contempler à notre gré, quand il nous plaît. Émile n'entra jamais dans une chaise de poste, & ne court guères en poste, s'il n'est pressé. Mais de quoi jamais Émile peut-il être pressé? D'une seule chose, de jouir de la vie. Ajouterai-je, & de faire du bien, quand il le peut? Non; car cela même est jouir de la vie.

Je ne conçois qu'une maniere de voyager plus agréable que d'aller à cheval; c'est d'aller à pied. On part à son moment, on s'arrête à sa volonté, on fait tant & si peu d'exercice qu'on veut. On observe tout le pays; on se détourne à droite, à gauche; on examine tout ce qui nous flatte; on s'arrête à tous les points de vue. Apperçois-je une riviere, je la côtoie: un bois touffu, je vais sous son ombre: une grotte, je la visite: une carriere, j'examine les minéraux. Par-tout où je me plais, j'y reste. A l'instant que je m'ennuie, je m'en vais. Je ne dépends

ni des chevaux, ni du poſtillon. Je n'ai pas beſoin de choiſir des chemins tout faits, des routes commodes, je paſſe par-tout où un homme peut paſſer; je vois tout ce qu'un homme peut voir, &, ne dépendant que de moi-même, je jouis de toute la liberté dont un homme peut jouir. Si le mauvais tems m'arrête & que l'ennui me gagne, alors je prends des chevaux. Si je ſuis las...... mais Émile ne ſe laſſe guères; il eſt robuſte. Et pourquoi ſe laſſeroit-il? Il n'eſt point preſſé. S'il s'arrête, comment peut-il s'ennuyer? Il porte par-tout de quoi s'amuſer. Il entre chez un maître, il travaille; il exerce ſes bras pour repoſer ſes pieds.

Voyager à pied, c'eſt voyager comme Thalès, Platon, Pythagore. J'ai peine à comprendre comment un Philoſophe peut ſe réſoudre à voyager autrement, & s'arracher à l'examen des richeſſes qu'il foule aux pieds, & que la terre prodigue à ſa vue. Qui eſt-ce qui,

aimant un peu l'agriculture, ne veut pas connoître les productions particulieres au climat des lieux qu'il traverse, & la maniere de les cultiver? Qui est-ce qui, ayant un peu de goût pour l'histoire naturelle, peut se résoudre à passer un terrein sans l'examiner, un rocher sans l'écorner, des montagnes sans herboriser, des cailloux sans chercher des fossiles? Vos Philosophes de ruelles étudient l'histoire naturelle dans des cabinets, ils ont des colifichets, ils savent des noms & n'ont aucune idée de la Nature. Mais le cabinet d'Émile est plus riche que ceux des Rois; ce cabinet est la terre entiere. Chaque chose y est à sa place: le Naturaliste qui en prend soin a rangé le tout dans un fort bel ordre; d'Aubenton ne feroit pas mieux.

Combien de plaisirs différens on rassemble par cette agréable maniere de voyager! sans compter la santé qui s'affermit, l'humeur qui s'égaye. J'ai

toujours vu ceux qui voyageoient dans de bonnes voitures bien douces, rêveurs, tristes, grondans ou souffrans; & les piétons toujours gais, légers, & contens de tout. Combien le cœur rit, quand on approche du gîte! Combien un repas grossier paroît savoureux! Avec quel plaisir on se repose à table! Quel bon sommeil on fait dans un mauvais lit! Quand on ne veut qu'arriver, on peut courir en chaise de poste; mais quand on veut voyager, il faut aller à pied.

Si, avant que nous ayons fait cinquante lieues de la maniere que j'imagine, Sophie n'est pas oubliée, il faut que je ne sois guères adroit, ou qu'Émile soit bien peu curieux: car avec tant de connoissances élémentaires, il est difficile qu'il ne soit pas tenté d'en acquérir davantage. On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit; il sait précisément assez pour vouloir apprendre.

Cependant un objet en attire un autre, & nous avançons toujours. J'ai mis à notre premiere courſe un terme éloigné : le prétexte en eſt facile ; en ſortant de Paris, il faut aller chercher une femme au loin.

Quelque jour, après nous être égarés plus qu'à l'ordinaire dans des vallons, dans des montagnes où l'on n'apperçoit aucun chemin, nous ne ſavons retrouver le nôtre. Peu nous importe, tous chemins ſont bons, pourvu qu'on arrive : mais encore faut-il arriver quelque part, quand on a faim. Heureuſement nous trouvons un payſan qui nous mene dans ſa chaumiere ; nous mangeons de grand appétit ſon maigre dîner. En nous voyant ſi fatigués, ſi affamés, il nous dit : ſi le bon Dieu vous eût conduits de l'autre côté de la colline, vous euſſiez été mieux reçus...... vous auriez trouvé une maiſon de paix.... des gens ſi charitables.... de ſi bonnes gens ! ... Ils

n'ont pas meilleur cœur que moi ; mais ils ſont plus riches, quoiqu'on diſe qu'ils l'étoient bien plus autrefois.... Ils ne pâtiſſent pas, Dieu merci ; & tout le pays ſe ſent de ce qui leur reſte.

A ce mot de bonnes gens, le cœur du bon Emile s'épanouit. Mon ami, dit-il en me regardant, allons à cette maiſon, dont les maîtres ſont bénis dans le voiſinage : je ſerois bien aiſe de les voir ; peut-être seront-ils bien aiſes de nous voir auſſi. Je ſuis ſûr qu'ils nous recevront bien : s'ils ſont des nôtres, nous ſerons des leurs.

La maiſon bien indiquée, on part ; on erre dans les bois ; une grande pluie nous ſurprend en chemin, elle nous retarde ſans nous arrêter. Enfin l'on ſe retrouve, & le ſoir nous arrivons à la maiſon déſignée. Dans le hameau qui l'entoure, cette ſeule maiſon, quoique ſimple, a quelqu'apparence ; nous nous préſentons, nous

demandons l'hoſpitalité : l'on nous fait parler au maître ; il nous queſtionne, mais poliment : ſans dire le ſujet de notre voyage, nous diſons celui de notre détour. Il a gardé de ſon ancienne opulence la facilité de connoître l'état des gens dans leurs manieres : quiconque a vécu dans le grand monde ſe trompe rarement là-deſſus ; ſur ce paſſeport nous ſommes admis.

On nous montre un appartement fort petit, mais propre & commode ; on y fait du feu, nous y trouvons du linge, des nippes, tout ce qu'il nous faut. Quoi ! dit Émile tout ſurpris, on diroit que nous étions attendus. O que le payſan avoit bien raiſon ! Quelle attention, quelle bonté, quelle prévoyance, & pour des inconnus ! Je crois être au tems d'Homere. Soyez ſenſible à tout cela, lui dis je : mais ne vous en étonnez pas ; par-tout où les étrangers ſont rares, ils ſont bien venus ; rien ne rend plus hoſpitalier

que de n'avoir pas ſouvent beſoin de l'être : c'eſt l'affluence des hôtes qui détruit l'hoſpitalité. Du tems d'Homere on ne voyageoit guères, & les voyageurs étoient bien reçus par-tout. Nous ſommes peut-être les ſeuls paſſagers qu'on ait vus ici de toute l'année. N'importe, reprend-il, cela même eſt un éloge, de ſavoir ſe paſſer d'hôtes, & de les recevoir toujours bien.

Séchés & rajuſtés, nous allons rejoindre le maître de la maiſon ; il nous préſente à ſa femme ; elle nous reçoit, non pas ſeulement avec politeſſe, mais avec bonté. L'honneur de ſes coups-d'œil eſt pour Emile. Une mere dans le cas où elle eſt, voit rarement ſans inquiétude, ou du moins ſans curioſité, entrer chez elle un homme de cet âge.

On fait hâter le ſouper pour l'amour de nous. En entrant dans la ſalle à manger nous voyons cinq couverts ; nous nous plaçons, il en reſte

un vuide. Une jeune personne entre, fait une grande révérence, & s'assied modestement sans parler. Émile, occupé de sa faim ou de ses réponses, la salue, parle & mange. Le principal objet de son voyage est aussi loin de sa pensée, qu'il se croit lui-même encore loin du terme. L'entretien roule sur l'égarement de nos voyageurs. Monsieur, lui dit le maître de la maison, vous me paroissez un jeune homme aimable & sage; & cela me fait songer que vous êtes arrivé ici, votre Gouverneur & vous, las & mouillés, comme Télémaque & Mentor dans l'Isle de Calypso. Il est vrai, répond Emile, que nous trouvons ici l'hospitalité de Calypso. Son Mentor ajoûte; & les charmes d'Eucharis. Mais Emile connoît l'Odissée, & n'a point lu Télémaque; il ne sait ce que c'est qu'Eucharis. Pour la jeune personne, je la vois rougir jusqu'aux yeux, les baisser sur son assiette, & n'ôser souffler. La

mere, qui remarque ſon embarras, fait ſigne au pere, & celui-ci change de converſation. En parlant de ſa ſolitude, il s'engage inſenſiblement dans le récit des événemens qui l'y ont confiné; les malheurs de ſa vie, la conſtance de ſon épouſe, les conſolations qu'ils ont trouvées dans leur union, la vie douce & paiſible qu'ils menent dans leur retraite, & toujours ſans dire un mot de la jeune perſonne; tout cela forme un récit agréable & touchant, qu'on ne peut entendre ſans intérêt. Émile ému, attendri, ceſſe de manger pour écouter. Enfin, à l'endroit où le plus honnête des hommes, s'étend avec plus de plaiſir ſur l'attachement de la plus digne des femmes, le jeune voyageur, hors de lui, ſerre une main du mari qu'il a ſaiſie, & de l'autre prend auſſi la main de la femme, ſur laquelle il ſe penche avec tranſport, en l'arroſant de pleurs. La naïve vivacité du jeune

homme enchante tout le monde : mais la fille, plus ſenſible que perſonne à cette marque de ſon bon cœur, croît voir Télémaque affecté des malheurs de Philoctete. Elle porte à la dérobée les yeux ſur lui pour mieux examiner ſa figure, elle n'y trouve rien qui démente la comparaiſon. Son air aiſé a de la liberté ſans arrogance; ſes manieres ſont vives ſans étourderie; ſa ſenſibilité rend ſon regard plus doux, ſa phyſionomie plus touchante : la jeune perſonne, le voyant pleurer, eſt prête à mêler ſes larmes aux ſiennes. Dans un ſi beau prétexte, une honte ſecrette la retient : elle ſe reproche déjà les pleurs prêts à s'échapper de ſes yeux, comme s'il étoit mal d'en verſer pour ſa famille.

La mere, qui, dès le commencement du ſouper, n'a ceſſé de veiller ſur elle, voit ſa contrainte, & l'en délivre, en l'envoyant faire une commiſſion. Une minute après, la jeune fille rentre, mais ſi mal remiſe que

son désordre est visible à tous les yeux. La mere lui dit avec douceur : Sophie, remettez-vous ; ne cesserez-vous point de pleurer les malheurs de vos parens ? Vous qui les en consolez, n'y soyez pas plus sensible qu'eux-mêmes.

A ce nom de Sophie, vous eussiez vu tressaillir Émile. Frappé d'un nom si cher, il se réveille en sursaut, & jette un regard avide sur celle qui l'ôse porter. Sophie, ô Sophie ! est-ce vous que mon cœur cherche ? Est-ce vous que mon cœur aime ? Il l'observe, il la contemple avec une sorte de crainte & de défiance. Il ne voit point exactement la figure qu'il s'étoit peinte ; il ne sait si celle qu'il voit vaut mieux ou moins. Il étudie chaque trait, il épie chaque mouvement, chaque geste, il trouve à tout mille interprétations confuses ; il donneroit la moitié de sa vie pour qu'elle voulût dire un seul mot. Il me regarde inquiet & troublé ; ses yeux me font à

la fois cent queſtions, cent reproches. Il ſemble me dire à chaque regard : guidez-moi, tandis qu'il eſt tems : ſi mon cœur ſe livre & ſe trompe, je n'en reviendrai de mes jours.

Émile eſt l'homme du monde qui ſait le moins ſe déguiſer. Comment ſe déguiſeroit-il dans le plus grand trouble de ſa vie, entre quatre ſpectateurs qui l'examinent, & dont le plus diſtrait en apparence, eſt en effet le plus attentif? Son déſordre n'échappe point aux yeux pénétrans de Sophie; les ſiens l'inſtruiſent de reſte qu'elle en eſt l'objet : elle voit que cette inquiétude n'eſt pas de l'amour encore, mais qu'importe? Il s'occupe d'elle, & cela ſuffit; elle ſera bien malheureuſe, s'il s'en occupe impunément.

Les meres ont des yeux comme leurs filles, & l'expérience de plus. La mere de Sophie ſourit du ſuccès de nos projets. Elle lit dans les cœurs des deux jeunes gens; elle voit qu'il eſt tems de fixer

fixer celui du nouveau Télémaque; elle fait parler sa fille. Sa fille, avec sa douceur naturelle, répond d'un ton timide, qui ne fait que mieux son effet. Au premier son de cette voix, Emile est rendu; c'est Sophie, il n'en doute plus. Ce ne la seroit pas, qu'il seroit trop tard pour s'en dédire.

C'est alors que les charmes de cette fille enchanteresse vont par torrens à son cœur, & qu'il commence d'avaler à longs traits le poison dont elle l'enivre. Il ne parle plus, il ne répond plus, il ne voit que Sophie, il n'entend que Sophie: si elle dit un mot, il ouvre la bouche; si elle baisse les yeux, il les baisse; s'il la voit respirer, il soupire; c'est l'ame de Sophie qui paroît l'animer. Que la sienne a changé dans peu d'instans ! Ce n'est plus le tour de Sophie de trembler; c'est celui d'Emile. Adieu la liberté, la naïveté, la franchise. Confus, embarassé, craintif, il n'ôse plus regarder autour de lui, de peur de

voir qu'on le regarde. Honteux de se laisser pénétrer, il voudroit se rendre invisible à tout le monde, pour se rassasier de la contempler sans être observé. Sophie, au contraire, se rassure de la crainte d'Emile; elle voit son triomphe, elle en jouit.

Nol mostra già, benche in suo cor ne rida.

Elle n'a pas changé de contenance; mais, malgré cet air modeste, & ces yeux baissés, son tendre cœur palpite de joie, & lui dit que Télémaque est trouvé.

Si j'entre ici dans l'histoire trop naïve & trop simple, peut-être, de leurs innocentes amours, on regardera ces détails comme un jeu frivole; & l'on aura tort. On ne considere pas assez l'influence que doit avoir la premiere liaison d'un homme avec une femme dans le cours de la vie de l'un & de l'autre. On ne voit pas qu'une premiere impression, aussi vive que celle de l'amour ou du penchant qui tient

ſa place, a de longs effets dont on n'apperçoit point la chaîne dans le progrès des ans, mais qui ne ceſſent d'agir juſqu'à la mort. On nous donne dans les Traités d'éducation de grands verbiages inutiles & pédanteſques ſur les chimériques devoirs des enfans; & l'on ne nous dit pas un mot de la partie la plus importante & la plus difficile de toute l'éducation : ſavoir la criſe qui ſert de paſſage de l'enfance à l'état d'homme. Si j'ai pu rendre ces eſſais utiles par quelque endroit, ce ſera ſur-tout pour m'y être étendu fort au long ſur cette partie eſſentielle omiſe par tous les autres, & pour ne m'être point laiſſé rebuter dans cette entrepriſe par de fauſſes délicateſſes, ni effrayer par des difficultés de langue. Si j'ai dit ce qu'il faut faire, j'ai dit ce que j'ai dû dire : il m'importe fort peu d'avoir écrit un Roman. C'eſt un aſſez beau Roman que celui de la Nature humaine. S'il ne ſe trouve que

dans cet écrit, eſt-ce ma faute? Ce devroit être l'hiſtoire de mon eſpece : vous qui la dépravez, c'eſt vous qui faites un Roman de mon Livre.

Une autre conſidération, qui renforce la premiere, eſt qu'il ne s'agit pas ici d'un jeune homme livré dès l'enfance à la crainte, à la convoitiſe, à l'envie, à l'orgueil, & à toutes les paſſions qui ſervent d'inſtrument aux éducations communes; qu'il s'agit d'un jeune homme dont c'eſt ici, non-ſeulement le premier amour, mais la premiere paſſion de toute eſpece; que, de cette paſſion, l'unique, peut-être, qu'il ſentira vivement dans toute ſa vie, dépend la derniere forme qui doit prendre ſon caractere. Ses manieres de penſer, ſes ſentimens, ſes goûts fixés par une paſſion durable, vont acquérir une conſiſtance qui ne leur permettra plus de s'altérer.

On conçoit qu'entre Emile & moi, a nuit qui ſuit une pareille ſoirée ne

ſe paſſe pas toute à dormir. Quoi donc ! la ſeule conformité d'un nom doit-elle avoir tant de pouvoir ſur un homme ſage ? N'y a-t-il qu'une Sophie au monde ? Se reſſemblent-elles toutes d'ame comme de nom ? Toutes celles qu'il verra ſont-elles la ſienne ? eſt-il fou, de ſe paſſionner ainſi pour une inconnue à laquelle il n'a jamais parlé ? Attendez, jeune homme ; examinez, obſervez. Vous ne ſavez pas même encore chez qui vous êtes ; & à vous entendre, on vous croiroit déjà dans votre maiſon.

Ce n'eſt pas le tems des leçons, & celles-ci ne ſont pas faites pour être écoutées. Elles ne ſont que donner au jeune homme un nouvel intérêt pour Sophie, par le deſir de juſtifier ſon penchant. Ce rapport des noms, cette rencontre qu'il croit fortuite, ma réſerve même, ne font qu'irriter ſa vivacité : déjà Sophie lui paroît trop

eſtimable pour qu'il ne ſoit pas sûr de me la faire aimer.

Le matin, je me doute bien que dans ſon mauvais habit de voyage, Emile tâchera de ſe mettre avec plus de ſoin. Il n'y manque pas : mais je ris de ſon empreſſément à s'accommoder du linge de la maiſon. Je pénetre ſa penſée ; j'y lis avec plaiſir qu'il cherche, en ſe préparant des reſtitutions, des échanges, à s'établir une eſpece de correſpondance qui le mette en droit d'y renvoyer & d'y revenir.

Je m'étois attendu de trouver Sophie un peu plus ajuſtée auſſi de ſon côté ; je me ſuis trompé. Cette vulgaire coquetterie eſt bonne pour ceux à qui l'on ne veut que plaire. Celle du véritable amour eſt plus rafinée ; elle a bien d'autres prétentions. Sophie eſt miſe encore plus ſimplement que la veille, & même plus négligemment, quoiqu'avec une propreté toujours ſcrupuleuſe. Je ne vois de la coquetterie

dans cette négligence, que parce que j'y vois de l'affectation. Sophie ſait bien qu'une parure plus recherchée eſt une déclaration : mais elle ne ſait pas qu'une parure plus négligée en eſt une autre ; elle montre qu'on ne ſe contente pas de plaire par l'ajuſtement, qu'on veut plaire auſſi par la perſonne. Eh ! qu'importe à l'amant comment on ſoit miſe, pourvu qu'il voye qu'on s'occupe de lui ? Déjà sûre de ſon empire, Sophie ne ſe borne pas à frapper par ſes charmes les yeux d'Emile, ſi ſon cœur ne va les chercher ; il ne lui ſuffit plus qu'il les voye, elle veut qu'il les ſuppoſe. N'en a-t-il pas aſſez vu pour être obligé de deviner le reſte ?

Il eſt à croire que, durant nos entretiens de cette nuit, Sophie & ſa mere n'ont pas non plus reſté muettes. Il y a eu des aveux arrachés, des inſtructions données. Le lendemain on ſe raſſemble bien préparés. Il n'y a pas douze heures que nos jeunes gens ſe

ſont vus ; ils ne ſe ſont pas dit encore un ſeul mot, & déjà l'on voit qu'ils s'entendent. Leur abord n'eſt pas familier ; il eſt embarraſſé, timide ; ils ne ſe parlent point, leurs yeux baiſſés ſemblent s'éviter, & cela même eſt un ſigne d'intelligence : ils s'évitent, mais de concert ; ils ſentent déjà le beſoin du myſtere, avant de s'être rien dit. En partant, nous demandons la permiſſion de venir nous-mêmes rapporter ce que nous emportons. La bouche d'Emile demande cette permiſſion au pere, à la mere, tandis que ſes yeux inquiets tournés ſur la fille, la lui demandent beaucoup plus inſtamment. Sophie ne dit rien, ne fait aucun ſigne, ne paroît rien voir, rien entendre ; mais elle rougit, & cette rougeur eſt une réponſe encore plus claire que celle de ſes parens.

On nous permet de revenir, ſans nous inviter à reſter. Cette conduite eſt convenable ; on donne le couvert

à des paſſans embarraſſés de leur gîte : mais il n'eſt pas décent qu'un amant couche dans la maiſon de ſa maîtreſſe.

A peine ſommes-nous hors de cette maiſon chérie, qu'Emile ſonge à nous établir aux environs ; la chaumiere la plus voiſine lui ſemble déjà trop éloignée. Il voudroit coucher dans les foſſés du Château. Jeune étourdi ! lui dis-je, d'un ton de pitié, quoi ! déjà la paſſion vous aveugle ! Vous ne voyez déjà plus ni les bienſéances ni la raiſon ! Malheureux ! vous croyez aimer, & vous voulez déshonorer votre maîtreſſe ! Que dira-t-on d'elle, quand on ſaura qu'un jeune homme qui ſort de ſa maiſon couche aux environs ? Vous l'aimez, dites-vous ! Eſt-ce donc à vous de la perdre de réputation ? Eſt-ce-là le prix de l'hoſpitalité que ſes parens vous ont accordée ? Ferez-vous l'opprobre de celle dont vous attendez votre bonheur ? Eh ! qu'importent, répond-il avec vivacité, les vains

diſcours des hommes & leurs injuſtes ſoupçons ? Ne m'avez-vous pas appris vous-même à n'en faire aucun cas? Qui ſait mieux que moi combien j'honore Sophie, combien je la veux reſpecter ? Mon attachement ne ſera point ſa honte, il ſera ſa gloire, il ſera digne d'elle. Quand mon cœur & mes ſoins lui rendront par-tout l'hommage qu'elle mérite, en quoi puis-je l'outrager ? Cher Emile, reprends-je en l'embraſſant, vous raiſonnez pour vous; apprenez à raiſonner pour elle. Ne comparez point l'honneur d'un ſexe à celui de l'autre; ils ont des principes tout différens. Ces principes ſont également ſolides & raiſonnables; parce qu'ils dérivent également de la Nature, & que la même vertu qui vous fait mépriſer pour vous les diſcours des hommes, vous oblige à les reſpecter pour votre maîtreſſe. Votre honneur eſt en vous ſeul; & le ſien dépend d'autrui. Le négliger, ſeroit bleſſer le

vôtre même ; & vous ne vous rendez point ce que vous vous devez, si vous êtes cause qu'on ne lui rende pas ce qui lui est dû.

Alors lui expliquant les raisons de ces différences, je lui fais sentir quelle injustice il y auroit à vouloir les compter pour rien. Qui est-ce qui lui a dit qu'il sera l'époux de Sophie, elle dont il ignore les sentimens, elle dont le cœur ou les parens ont peut-être des engagemens antérieurs, elle qu'il ne connoît point, & qui n'a peut-être avec lui pas une des convenances qui peuvent rendre un mariage heureux ? Ignore-t-il que tout scandale est pour une fille une tache indélébile, que n'efface pas même son mariage avec celui qui l'a causé ? Eh ! quel est l'homme sensible qui veut perdre celle qu'il aime ? Quel est l'honnête-homme qui veut faire pleurer à jamais à une infortunée le malheur de lui avoir plû ?

Le jeune homme, effrayé des conséquences que je lui fais envisager, & toujours extrême dans ses idées, croit déjà n'être jamais assez loin du séjour de Sophie: il double le pas pour fuir plus promptement; il regarde autour de nous si nous ne sommes point écoutés; il sacrifieroit mille fois son bonheur à l'honneur de celle qu'il aime; il aimeroit mieux ne la revoir de sa vie que de lui causer un seul déplaisir. C'est le premier fruit des soins que j'ai pris dès sa jeunesse de lui former un cœur qui sache aimer.

Il s'agit donc de trouver un asyle éloigné, mais à portée. Nous cherchons, nous nous informons: nous apprenons qu'à deux grandes lieues est une ville; nous allons chercher à nous y loger, plutôt que dans des villages plus proches où notre séjour deviendroit suspect. C'est-là qu'arrive enfin le nouvel amant plein d'amour, d'espoir, de joie, & sur-tout de bons

ſentimens; & voilà comment, dirigeant peu-à-peu ſa paſſion naiſſante vers ce qui eſt bon & honnête, je diſpoſe inſenſiblement tous ſes penchans à prendre le même pli.

J'approche du terme de ma carriere; je l'apperçois déjà de loin. Toutes les grandes difficultés ſon vaincues, tous les grands obſtacles ſont ſurmontés; il ne me reſte plus rien de pénible à faire que de ne pas gâter mon ouvrage, en me hâtant de le conſommer. Dans l'incertitude de la vie humaine, évitons ſur-tout la fauſſe prudence d'immoler le préſent à l'avenir; c'eſt ſouvent immoler ce qui eſt, à ce qui ne ſera point. Rendons l'homme heureux dans tous les âges, de peur qu'après bien des ſoins, il ne meure avant de l'avoir été. Or, s'il eſt un tems pour jouir de la vie, c'eſt aſſurément la fin de l'adoleſcence, où les facultés du corps & de l'ame ont acquis leur plus grande vi-

gueur, & où l'homme, au milieu de sa course, voit de plus loin les deux termes qui lui en font sentir la brièveté. Si l'imprudente Jeunesse se trompe, ce n'est pas en ce qu'elle veut jouir; c'est en ce qu'elle cherche la jouissance où elle n'est point, & qu'en s'apprêtant un avenir misérable, elle ne sait pas même user du moment présent.

Considérez mon Emile, à vingt ans passés, bien formé, bien constitué d'esprit & de corps, fort, sain, dispos, adroit, robuste, plein de sens, de raison, de bonté, d'humanité, ayant des mœurs, du goût, aimant le beau, faisant le bien, libre de l'empire des passions cruelles, exempt du joug de l'opinion, mais soumis à la loi de la sagesse, & docile à la voix de l'amitié, possédant tous les talens utiles, & plusieurs talens agréables, se souciant peu des richesses, portant sa ressource au bout de ses bras, &

n'ayantpa s peur de manquer de pain, quoi qu'il arrive. Le voilà maintenant enivré d'une paſſion naiſſante : ſon cœur s'ouvre aux premiers feux de l'amour ; ſes douces illuſions lui font un nouvel univers de délices & de jouiſſance ; il aime un objet aimable, & plus aimable encore par ſon caractère que par ſa perſonne ; il eſpere, il attend un retour qu'il ſent lui être dû ; c'eſt du rapport des cœurs, c'eſt du concours des ſentimens honnêtes, que s'eſt formé leur premier penchant. Ce penchant doit être durable : il ſe livre avec confiance, avec raiſon même, au plus charmant délire, ſans crainte, ſans regret, ſans remords, ſans autre inquiétude que celle dont le ſentiment du bonheur eſt inſéparable. Que peut-il manquer au ſien ? Voyez, cherchez, imaginez ce qu'il lui faut encore, & qu'on puiſſe accorder avec ce qu'il a. Il réunit tous les biens qu'on peut obtenir à la fois,

on n'y en peut ajouter aucun qu'aux dépens d'un autre; il eſt heureux autant qu'un homme peut l'être. Irai-je en ce moment abréger un deſtin ſi doux? Irai-je troubler une volupté ſi pure? Ah! tout le prix de la vie eſt dans la félicité qu'il goûte. Que pourrois-je lui rendre qui valût ce que je lui aurois ôté? Même en mettant le comble à ſon bonheur, j'en détruirois le plus grand charme. Ce bonheur ſuprême eſt cent fois plus doux à eſpérer qu'à obtenir; on en jouit mieux quand on l'attend, que quand on le goûte. O bon Emile! aime, & ſois aimé. Jouis long-tems avant que de poſſéder; jouis à la fois de l'amour & de l'innocence; fais ton paradis ſur la terre en attendant l'autre: je n'abrégerai point cet heureux tems de ta vie: j'en filerai pour toi l'enchantement; je le prolongerai le plus qu'il ſera poſſible. Hélas! il faut qu'il finiſſe, & qu'il finiſſe en peu de tems; mais je

ferai du moins qu'il dure toujours dans ta mémoire, & que tu ne te repentes jamais de l'avoir goûté.

Emile n'oublie pas que nous avons des reſtitutions à faire. Si-tôt qu'elles ſont prêtes, nous prenons des chevaux, nous allons grand train; pour cette fois en partant, il voudroit être arrivé. Quand le cœur s'ouvre aux paſſions, il s'ouvre à l'ennui de la vie. Si je n'ai pas perdu mon tems, la ſienne entiere ne ſe paſſera pas ainſi.

Malheureuſement la route eſt fort coupée & le pays difficile. Nous nous égarons, il s'en apperçoit le premier, &, ſans s'impatienter, ſans ſe plaindre, il met toute ſon attention à retrouver ſon chemin; il erre long-tems avant de ſe reconnoître, & toujours avec le même ſang-froid. Ceci n'eſt rien pour vous, mais c'eſt beaucoup pour moi qui connois ſon naturel emporté: je vois le fruit des ſoins que

j'ai mis dès ſon enfance à l'endurcir aux coups de la néceſſité.

Nous arrivons enfin. La réception qu'on nous fait eſt bien plus ſimple & plus obligeante que la premiere fois ; nous ſommes déjà d'anciennes connoiſſances. Emile & Sophie ſe ſaluent avec un peu d'embarras, & ne ſe parlent toujours point : que ſe diroient-ils en notre préſence ? L'entretien qu'il leur faut n'a pas beſoin de témoins. L'on ſe promene dans le jardin : ce jardin a pour parterre un potager très-bien entendu, pour parc un verger couvert de grands & beaux arbres fruitiers de toute eſpece, coupé, en divers ſens, de jolis ruiſſeaux, & de plates-bandes pleines de fleurs. Le beau lieu ! s'écrie Emile, plein de ſon Homere & toujours dans l'enthouſiaſme ; je crois voir le jardin d'Alcinoüs. La fille voudroit ſavoir ce que c'eſt qu'Alcinoüs, & la mere le demande.

Alcinoüs, leur dis-je, étoit un Roi de Corcyre, dont le jardin, décrit par Homere, eſt critiqué par des gens de goût, comme trop ſimple & trop peu paré (13). Cet Alcinoüs avoit une

---

(13) « En ſortant du Palais on trouve un vaſte jar-» din de quatre arpens, enceint & clos tout à l'entour, » planté de grands arbres fleuris produiſant des poi-» res, des pommes de grenade & d'autres des plus bel-» les eſpeces, des figuiers au doux fruit, & des oliviers » verdoyans. Jamais, durant l'année entiere, ces beaux » arbres ne reſtent ſans fruit : l'hiver & l'été, la douce » haleine du vent d'oueſt fait à la fois nouer les uns & » mûrir les autres. On voit la poire & la pomme vieil-» lir & ſécher ſur leur arbre, la figue ſur le figuier, & » la grappe ſur la ſouche. La vigne inépuiſable ne ceſſe » d'y porter de nouveaux raiſins ; on fait cuire & con-» fire les uns au ſoleil ſur une aire, tandis qu'on en » vendange d'autres, laiſſant ſur la plante ceux qui ſont » encore en fleur, en verjus, ou qui commencent à » noircir. A l'un des bouts, deux quarrés bien cultivés » & couverts de fleurs toute l'année ſont ornés de deux » fontaines, dont l'une eſt diſtribuée dans tout le jar-» din, & l'autre, après avoir traverſé le Palais, eſt » conduite à un bâtiment élevé dans la ville pour » abreuver les Citoyens. »

Telle eſt la deſcription du jardin royal d'Alcinoüs au ſeptieme livre de l'Odyſſée, dans lequel, à la honte de ce vieux rêveur d'Homere & des Princes de ſon tems, on ne voit ni treillages, ni ſtatues, ni caſcades, ni boulingrins.

fille aimable, qui, la veille qu'un Etranger reçut l'hoſpitalité chez ſon pere, ſongea qu'elle auroit bientôt un mari. Sophie, interdite, rougit, baiſſe les yeux, ſe mord la langue; on ne peut imaginer une pareille confuſion. Le pere, qui ſe plaît à l'augmenter, prend la parole & dit, que la jeune Princeſſe alloit elle-même laver le linge à la riviere. Croyez-vous, pourſuit-il, qu'elle eût dédaigné de toucher aux ſerviettes ſales, en diſant qu'elles ſentoient le graillon? Sophie, ſur qui le coup porte, oubliant ſa timidité naturelle, s'excuſe avec vivacité; ſon papa ſait bien que tout le menu linge n'eût point eu d'autre blanchiſſeuſe qu'elle, ſi on l'avoit laiſſé faire (14), & qu'elle en eût fait davantage avec plaiſir, ſi on le lui eût ordonné. Durant ces mots,

---

(14) J'avoue que je ſais quelque gré à la mere de Sophie de ne lui avoir pas laiſſé gâter dans le ſavon des mains auſſi douces que les ſiennes, & qu'Emile doit baiſer ſi ſouvent.

elle me regarde à la dérobée avec une inquiétude dont je ne puis m'empêcher de rire, en lisant dans son cœur ingénu les allarmes qui la font parler. Son pere a la cruauté de relever cette étourderie, en lui demandant d'un ton railleur à quel propos elle parle ici pour elle, & ce qu'elle a de commun avec la fille d'Alcinoüs? Honteuse & tremblante elle n'ôse plus souffler, ni regarder personne. Fille charmante! il n'est plus tems de feindre; vous voilà déclarée en dépit de vous.

Bientôt cette petite scène est oubliée ou paroît l'être, très-heureusement pour Sophie: Emile est le seul qui n'y a rien compris. La promenade se continue, & nos jeunes gens, qui d'abord étoient à nos côtés, ont peine à se régler sur la lenteur de notre marche; insensiblement ils nous précedent, ils s'approchent, ils s'accostent à la fin, & nous les voyons assez loin devant nous. Sophie semble at-

tentive & posée, Emile parle & gesticule avec feu : il ne paroît pas que l'entretien les ennuie. Au bout d'une grande heure on retourne, on les rappelle : ils reviennent, mais lentement à leur tour, & l'on voit qu'ils mettent le tems à profit. Enfin, tout-à-coup leur entretien cesse avant qu'on soit à portée de les entendre, & ils doublent le pas pour nous rejoindre. Emile nous aborde avec un air ouvert & caressant ; ses yeux pétillent de joie ; il les tourne pourtant avec un peu d'inquiétude vers la mere de Sophie pour voir la réception qu'elle lui fera. Sophie n'a pas, à beaucoup près, un maintien si dégagé ; en approchant elle semble toute confuse de se voir tête-à-tête avec un jeune homme, elle qui s'y est si souvent trouvée avec d'autres sans en être embarrassée, & sans qu'on l'ait jamais trouvé mauvais. Elle se hâte d'accourir à sa mere, un peu essoufflée, en disant quelques mots qui ne signi-

ſient pas grand'-choſe, comme pour avoir l'air d'être là depuis long-tems.

A la ſérénité qui ſe peint ſur le viſage de ces aimables enfans, on voit que cet entretien a ſoulagé leurs jeunes cœurs d'un grand poids. Ils ne ſont pas moins réſervés l'un avec l'autre, mais leur réſerve eſt moins embarraſſée. Elle ne vient plus que du reſpect d'Emile, de la modeſtie de Sophie, & de l'honnêteté de tous deux. Emile ôſe lui adreſſer quelques mots, quelquefois elle ôſe répondre; mais jamais elle n'ouvre la bouche pour cela ſans jeter les yeux ſur ceux de ſa mere. Le changement qui paroît le plus ſenſible en elle eſt envers moi. Elle me témoigne une conſidération plus empreſſée, elle me regarde avec intérêt, elle me parle affectueuſement, elle eſt attentive à ce qui peut me plaire; je vois qu'elle m'honore de ſon eſtime, & qu'il ne lui eſt pas indifférent d'obtenir la mienne. Je comprends qu'Emile

lui a parlé de moi; on diroit qu'ils ont déjà comploté de me gagner : il n'en est rien pourtant, & Sophie elle-même ne se gagne pas si vîte. Il aura peut-être plus besoin de ma faveur auprès d'elle, que de la sienne auprès de moi. Couple charmant ! . . . En songeant que le cœur sensible de mon jeune ami m'a fait entrer pour beaucoup dans son premier entretien avec sa maîtresse, je jouis du prix de ma peine; son amitié m'a tout payé.

Les visites se réiterent. Les conversations entre nos jeunes gens deviennent plus fréquentes. Emile, enivré d'amour, croit déjà toucher à son bonheur. Cependant il n'obtient point d'aveu formel de Sophie; elle l'écoute & ne lui dit rien. Emile connoît toute sa modestie; tant de retenue l'étonne peu; il sent qu'il n'est pas mal auprès d'elle; il sait que ce sont les peres qui marient les enfans; il suppose que Sophie attend un ordre de ses parens; il

il lui demande la permiſſion de le ſolliciter ; elle ne s'y oppoſe pas. Il m'en parle, j'en parle en ſon nom, même en ſa préſence. Quelle ſurpriſe pour lui d'apprendre que Sophie dépend d'elle ſeule, & que, pour le rendre heureux, elle n'a qu'à le vouloir! Il commence à ne plus rien comprendre à ſa conduite. Sa confiance diminue. Il s'allarme, il ſe voit moins avancé qu'il ne penſoit l'être, & c'eſt alors que l'amour le plus tendre emploie ſon langage le plus touchant pour la fléchir.

Émile n'eſt pas fait pour deviner ce qui lui nuit : ſi on ne le lui dit, il ne le ſaura de ſes jours ; & Sophie eſt trop fière pour le lui dire. Les difficultés qui l'arrêtent feroient l'empreſſement d'une autre ; elle n'a pas oublié les leçons de ſes parens. Elle eſt pauvre ; Émile eſt riche, elle le ſait. Combien il a beſoin de ſe faire eſtimer d'elle! Quel mérite ne lui faut-il point

pour effacer cette inégalité ! mais comment ſongeroit-il à ces obſtacles ? Émile ſait-il s'il eſt riche ? Daigne-t-il même s'en informer ? Grâce au Ciel il n'a nul beſoin de l'être, il ſait être bienfaiſant ſans cela. Il tire le bien qu'il fait de ſon cœur & non de ſa bourſe. Il donne aux malheureux ſon tems, ſes ſoins, ſes affections, ſa perſonne ; & dans l'eſtimation de ſes bienfaits, à peine ôſe-t-il compter pour quelque choſe l'argent qu'il répand ſur les indigens.

Ne ſachant à quoi s'en prendre de ſa diſgrace, il l'attribue à ſa propre faute : car qui ôſeroit accuſer de caprice l'objet de ſes adorations ? L'humiliation de l'amour propre augmente les regrets de l'amour éconduit. Il n'approche plus de Sophie avec cette aimable confiance d'un cœur qui ſe ſent digne du ſien ; il eſt craintif & tremblant devant elle. Il n'eſpere plus la toucher par la tendreſſe, il cherche

à la fléchir par la pitié. Quelquefois ſa patience ſe laſſe ; le dépit eſt prêt à lui ſuccéder. Sophie ſemble preſſentir cet emportement, & le regarde. Ce ſeul regard le déſarme & l'intimide : il eſt plus ſoumis qu'auparavant.

Troublé de cette réſiſtance obſtinée & de ce ſilence invincible, il épanche ſon cœur dans celui de ſon ami. Il y dépoſe les douleurs de ce cœur navré de triſteſſe ; il implore ſon aſſiſtance & ſes conſeils. Quel impénétrable myſtère ! Elle s'intéreſſe à mon ſort, je n'en puis douter : loin de m'éviter, elle ſe plaît avec moi. Quand j'arrive, elle marque de la joie ; & du regret, quand je pars. Elle reçoit mes ſoins avec bonté ; mes ſervices paroiſſent lui plaire ; elle daigne me donner des avis, quelquefois même des ordres. Cependant elle rejette mes ſollicitations, mes prieres. Quand j'ôſe parler d'union, elle m'impoſe impérieuſement ſilence, &, ſi j'ajoûte un mot, elle

me quitte à l'inſtant. Par quelle étrange raiſon veut-elle bien que je ſois à elle ſans vouloir entendre parler d'être à moi ? Vous qu'elle honore, vous qu'elle aime & qu'elle n'ôſera faire taire, parlez, faites-là parler ; ſervez votre ami, couronnez votre ouvrage ; ne rendez pas vos ſoins funeſtes à votre éleve : ah ! ce qu'il tient de vous fera ſa miſere, ſi vous n'achevez ſon bonheur.

Je parle à Sophie, & j'en arrache, avec un peu de peine, un ſecret que je ſavois avant qu'elle me l'eût dit. J'obtiens plus difficilement la permiſſion d'en inſtruire Emile ; je l'obtiens enfin, & j'en uſe. Cette explication le jette dans un étonnement dont il ne peut revenir. Il n'entend rien à cette délicateſſe ; il n'imagine pas ce que des écus de plus ou de moins font au caractère & au mérite. Quand je lui fais entendre ce qu'ils font aux préjugés, il ſe met à rire ; &, tranſporté de

joie, il veut partir à l'instant, aller tout déchirer, tout jetter, renoncer à tout, pour avoir l'honneur d'être aussi pauvre que Sophie, & revenir digne d'être son époux.

Hé quoi! dis-je en l'arrêtant, & riant à mon tour de son impétuosité, cette jeune tête ne mûrira-t-elle point? &, après avoir philosophé toute votre vie, n'apprendrez-vous jamais à raisonner? Comment ne voyez-vous pas qu'en suivant votre insensé projet, vous allez empirer votre situation & rendre Sophie plus intraitable? C'est un petit avantage d'avoir quelques biens de plus qu'elle, c'en seroit un très-grand de les lui avoir tous sacrifiés, & si sa fierté ne peut se résoudre à vous avoir la premiere obligation, comment se résoudroit-elle à vous avoir l'autre? Si elle ne peut souffrir qu'un mari puisse lui reprocher de l'avoir enrichie, souffrira-t-elle qu'il puisse lui reprocher de s'être appauvri

pour elle ? Eh, malheureux ! tremblez qu'elle ne vous ſoupçonne d'avoir eu ce projet. Devenez au contraire économe & ſoigneux pour l'amour d'elle, de peur qu'elle ne vous accuſe de vouloir la gagner par adreſſe, & de lui ſacrifier volontairement ce que vous perdrez par négligence.

Croyez-vous au fond que de grands biens lui faſſent peur, que ſes oppoſitions viennent préciſément des richeſſes ? Non, cher Émile ; elles ont une cauſe plus ſolide & plus grave dans l'effet que produiſent ces richeſſes dans l'ame du poſſeſſeur. Elle ſait que les biens de la fortune ſont toujours préférés à tout par ceux qui les ont. Tous les riches comptent l'or avant le mérite. Dans la miſe commune de l'argent & des ſervices, ils trouvent toujours que ceux-ci n'acquittent jamais l'autre, & penſent qu'on leur en doit de reſte, quand on a paſſé ſa vie à les ſervir en mangeant leur pain.

Qu'avez-vous donc à faire, ô Émile, pour la rassurer sur ses craintes? Faites-vous bien connoître à elle ; ce n'est pas l'affaire d'un jour. Montrez-lui dans les trésors de votre ame noble de quoi racheter ceux dont vous avez le malheur d'être partagé. A force de constance & de tems, surmontez sa résistance : à force de sentimens grands & généreux, forcez-là d'oublier vos richesses. Aimez-là, servez-là, servez ses respectables parens. Prouvez-lui que ces soins ne sont pas l'effet d'une passion folle & passagere, mais des principes ineffaçables gravés au fond de votre cœur. Honorez dignement le mérite outragé par la fortune ; c'est le seul moyen de le reconcilier avec le mérite qu'il a favorisé.

On conçoit quels transports de joie ce discours donne au jeune-homme ; combien il lui rend de confiance & d'espoir ; combien son honnête cœur se félicite d'avoir à faire, pour plaire à

Sophie, tout ce qu'il feroit de lui même, quand Sophie n'exiſteroit pas, ou qu'il ne feroit pas amoureux d'elle. Pour peu qu'on ait compris ſon caractere, qui eſt-ce qui n'imaginera pas ſa conduite en cette occaſion ?

Me voilà donc le confident de mes deux bonnes gens & le médiateur de leurs amours ! Bel emploi pour un gouverneur! . . . ſi beau que je ne fis de ma vie rien qui m'élevât tant à mes propres yeux, & qui me rendît ſi content de moi-même. Au reſte, cet emploi ne laiſſe pas d'avoir ſes agrémens: je ne ſuis pas mal venu dans la maiſon; l'on s'y fie à moi du ſoin d'y tenir les amans dans l'ordre : Émile, toujours tremblant de me déplaire, ne fut jamais ſi docile. La petite perſonne m'accable d'amitiés dont je ne ſuis pas la duppe, & dont je ne prends pour moi que ce qui m'en revient. C'eſt ainſi qu'elle ſe dédommage indirectement du reſpect dans lequel

elle tient Émile. Elle lui fait en moi mille tendres caresses, qu'elle aimeroit mieux mourir que de lui faire à lui-même; & lui qui sait que je ne veux pas nuire à ses intérêts, est charmé de ma bonne intelligence avec elle. Il se console, quand elle refuse son bras à la promenade, & que c'est pour lui préférer le mien. Il s'éloigne sans murmure, en me serrant la main, & me disant tout bas de la voix & de l'œil: ami, parlez pour moi. Il nous suit des yeux avec intérêt: il tâche de lire nos sentimens sur nos visages, & d'interpréter nos discours par nos gestes: il sait que rien de ce qui se dit entre nous ne lui est indifférent. Bonne Sophie, combien votre cœur sincere est à son aise, quand, sans être entendue de Télémaque, vous pouvez vous entretenir avec son Mentor! Avec quelle aimable franchise vous lui laissez lire dans ce tendre cœur tout ce qui s'y passe! Avec quel plaisir vous lui mon-

trez toute votre eſtime pour ſon éleve! Avec quelle ingénuité touchante vous lui laiſſez pénétrer des ſentimens plus doux! Avec quelle feinte colere vous renvoyez l'importun, quand l'impatience le force à vous interrompre! Avec quel charmant dépit vous lui reprochez ſon indiſcrétion, quand il vient vous empêcher de dire du bien de lui, d'en entendre, & de tirer toujours de mes réponſes quelque nouvelle raiſon de l'aimer!

Ainſi parvenu à ſe faire ſouffrir comme amant déclaré, Émile en fait valoir tous les droits; il parle, il preſſe, il ſollicite, il importune. Qu'on lui parle durement, qu'on le maltraite, peu lui importe, pourvu qu'il ſe faſſe écouter. Enfin, il obtient, non ſans peine, que Sophie de ſon côté veuille bien prendre ouvertement ſur lui l'autorité d'une maîtreſſe; qu'elle lui preſcrive ce qu'il doit faire; qu'elle commande, au-lieu de prier; qu'elle accepte,

au lieu de remercier ; qu'elle regle le nombre & le tems des visites ; qu'elle lui défende de venir jusqu'à tel jour, & de rester passé telle heure. Tout cela ne se fait point par jeu, mais très-sérieusement ; &, si elle accepte ces droits avec peine, elle en use avec une rigueur qui réduit souvent le pauvre Émile au regret de les lui avoir donnés. Mais, quoi quelle ordonne, il ne réplique point, & souvent en partant pour obéir, il me regarde avec des yeux pleins de joie, qui me disent : vous voyez qu'elle a pris possession de moi. Cependant l'orgueilleuse l'observe en-dessous, & sourit en secret de la fierté de son esclave.

Albane & Raphael, prêtez-moi le pinceau de la volupté. Divin Milton, apprends à ma plume grossiere à décrire les plaisirs de l'amour & de l'innocence. Mais non, cachez vos arts mensongers devant la sainte vérité de la Nature. Ayez seulement des cœurs

ſenſibles, des ames honnêtes; puis laiſſez errer votre imagination ſans contrainte ſur les tranſports de deux jeunes amans, qui, ſous les yeux de leurs parens & de leurs guides, ſe livrent ſans trouble à la douce illuſion qui les flatte, & dans l'ivreſſe des deſirs, s'avançant lentement vers le terme, entrelaſſent de fleurs & de guirlandes l'heureux lien qui doit les unir juſqu'au tombeau. Tant d'images charmantes m'enivrent; je les raſſemble ſans ordre & ſans ſuite; le délire qu'elles me cauſent m'empêche de les lier. Oh! qui eſt-ce qui a un cœur, & qui ne ſaura pas faire en lui-même le tableau délicieux des ſituations diverſes du pere, de la mere, de la fille, du gouverneur, de l'éleve, & du concours des uns & des autres à l'union du plus charmant couple dont l'amour & la vertu puiſſent faire le bonheur?

C'eſt à préſent que, devenu véritablement empreſſé de plaire, Emile

commence à ſentir le prix des talens agréables qu'il s'eſt donnés. Sophie aime à chanter, il chante avec elle ; il fait plus, il lui apprend la muſique. Elle eſt vive & légere, elle aime à ſauter, il danſe avec elle; il change ſes ſauts en pas, il la perfectionne. Ces leçons ſont charmantes, la gaieté folâtre les anime, elle adoucit le timide reſpect de l'amour ; il eſt permis à un amant de donner des leçons avec volupté; il eſt permis d'être le maître de ſa maîtreſſe.

On a un vieux claveſſin tout dérangé. Emile l'accommode & l'accorde Il eſt facteur, il eſt luthier auſſi-bien que menuiſier ; il eut toujours pour maxime d'apprendre à ſe paſſer du ſecours d'autrui dans tout ce qu'il pouvoit faire lui-même. La maiſon eſt dans une ſituation pittoreſque, il en tire différentes vues, auxquelles Sophie a quelquefois mis la main, & dont elle orne le cabinet de ſon pere. Les cadres n'en

font point dorés & n'ont pas besoin de l'être. En voyant dessiner Emile, en l'imitant, elle se perfectionne à son exemple, elle cultive tous les talens, & son charme les embellit tous. Son pere & sa mere se rappellent leur ancienne opulence, en revoyant briller autour d'eux les beaux arts, qui seuls la leur rendoient chere ; l'amour a paré toute leur maison ; lui seul y fait régner, sans fraix & sans peines, les mêmes plaisirs qu'ils n'y rassembloient autrefois qu'à force d'argent & d'ennui.

Comme l'idolâtre enrichit des trésors qu'il estime l'objet de son culte, & pare sur l'autel le Dieu qu'il adore ; l'amant a beau voir sa maîtresse parfaite, il lui veut sans cesse ajouter de nouveaux ornemens. Elle n'en a pas besoin pour lui plaire ; mais il a besoin, lui, de la parer ; c'est un nouvel hommage qu'il croit lui rendre ; c'est un nouvel intérêt qu'il donne au plaisir de la contempler. Il lui semble que

rien de beau n'eſt à ſa place, quand il n'orne pas la ſuprême beauté. C'eſt un ſpectacle à la fois touchant & riſible, de voir Emile empreſſé d'apprendre à Sophie tout ce qu'il ſait, ſans conſulter ſi ce qu'il lui veut apprendre eſt de ſon goût ou lui convient. Il lui parle de tout, il lui explique tout avec un empreſſement puérile; il croit qu'il n'a qu'à dire, & qu'à l'inſtant elle l'entendra: il ſe figure d'avance le plaiſir qu'il aura de raiſonner, de philoſopher avec elle; il regarde comme inutile tout l'acquis qu'il ne peut point étaler à ſes yeux: il rougit preſque de ſavoir quelque choſe qu'elle ne ſait pas.

Le voilà donc lui donnant leçon de philoſophie, de phyſique, de mathématique, d'hiſtoire, de tout en un mot. Sophie ſe prête avec plaiſir à ſon zèle, & tâche d'en profiter. Quand il peut obtenir de donner ſes leçons à genoux devant elle, qu'Emile eſt content! Il croit voir les cieux ouverts.

Cependant cette situation, plus gênante pour l'écoliere que pour le maître, n'est pas la plus favorable à l'instruction. L'on ne sait pas trop alors que faire de ses yeux pour éviter ceux qui les poursuivent, & quand ils se rencontrent, la leçon n'en va pas mieux.

L'art de penser n'est pas étranger aux femmes; mais elles ne doivent faire qu'effleurer les sciences de raisonnement. Sophie conçoit tout & ne retient pas grand'chose. Ses plus grands progrès sont dans la morale & les choses de goût; pour la physique, elle n'en retient que quelque idée des loix générales du systême du Monde; & quelquefois dans leurs promenades, en contemplant les merveilles de la Nature, leurs cœurs innocens & purs ôsent s'élever jusqu'à son Auteur. Ils ne craignent pas sa présence, ils s'épanchent conjointement devant lui.

Quoi! deux amans dans la fleur de l'âge emploient leurs tête-à-têtes à parler

de Religion ! Ils paſſent leur tems à dire leur catéchiſme ! . . . Que ſert d'avilir ce qui eſt ſublime ? Oui, ſans doute, ils le diſent dans l'illuſion qui les charme : ils ſe voyent parfaits, ils s'aiment, ils s'entretiennent avec enthouſiaſme de ce qui donne un prix à la vertu. Les ſacrifices qu'ils lui font la leur rendent chere. Dans des tranſports qu'il faut vaincre, ils verſent quelquefois enſemble des larmes plus pures que la roſée du Ciel, & ces douces larmes font l'enchantement de leur vie ; ils ſont dans le plus charmant délire qu'aient jamais éprouvé des ames humaines. Les privations mêmes ajoûtent à leur bonheur & les honorent à leurs propres yeux de leurs ſacrifices. Hommes ſenſuels, corps ſans ames ! ils connoîtront un jour vos plaiſirs, & regretteront toute leur vie l'heureux tems où ils ſe les ſont refuſés.

Malgré cette bonne intelligence, il

ne laisse pas d'y avoir quelquefois des dissensions, même des querelles; la maîtresse n'est pas sans caprice, ni l'amant sans emportement : mais ces petits orages passent rapidement & ne font que raffermir l'union; l'expérience même apprend à Emile à ne les plus tant craindre; les raccommodemens lui sont toujours plus avantageux que les brouilleries ne lui sont nuisibles. Le fruit de la premiere lui en a fait espérer autant des autres; il s'est trompé : mais enfin, s'il n'en rapporte pas toujours un profit aussi sensible, il y gagne toujours de voir confirmer par Sophie l'intérêt sincere qu'elle prend à son cœur. On veut savoir quel est donc ce profit. J'y consens d'autant plus volontiers que cet exemple me donnera lieu d'exposer une maxime très-utile, & d'en combattre une très-funeste.

Emile aime; il n'est donc pas téméraire; & l'on conçoit encore mieux

que l'impérieuſe Sophie n'eſt pas fille à lui paſſer des familiarités. Comme la ſageſſe a ſon terme en toute choſe, on la taxeroit bien plutôt de trop de dureté que de trop d'indulgence, & ſon pere lui-même craint quelquefois que ſon extrême fierté ne dégénere en hauteur. Dans les tête-à-têtes les plus ſecrets, Emile n'ôſeroit ſolliciter la moindre faveur, pas même y paroître aſpirer; & quand elle veut bien paſſer ſon bras ſous le ſien à la promenade, grâce qu'elle ne laiſſe pas changer en droit, à peine ôſe-t-il quelquefois, en ſoupirant, preſſer ce bras contre ſa poitrine. Cependant, après une longue contrainte, il ſe hazarde à baiſer furtivement ſa robe, & pluſieurs fois il eſt aſſez heureux pour qu'elle veuille bien ne s'en pas appercevoir. Un jour qu'il veut prendre un peu plus ouvertement la même liberté, elle s'aviſe de le trouver très-mauvais. Il s'obſtine, elle s'irrite: le dépit lui dicte quelques mots

piquans ; Emile ne les endure pas ſans réplique : le reſte du jour ſe paſſe en bouderie , & l'on ſe ſépare très-mécontens.

Sophie eſt mal à ſon aiſe. Sa mere eſt ſa confidente ; comment lui cacheroit-elle ſon chagrin ? C'eſt ſa premiere brouillerie ; & une brouillerie d'une heure eſt une ſi grande affaire ! Elle ſe repent de ſa faute ; ſa mere lui permet de la réparer , ſon pere le lui ordonne.

Le lendemain , Emile inquiet , revient plutôt qu'à l'ordinaire. Sophie eſt à la toilette de ſa mere ; le pere eſt auſſi dans la même chambre : Emile entre avec reſpect , mais d'un air triſte. A peine le pere & la mere l'ont-ils ſalué , que Sophie ſe retourne ; & lui préſentant la main , lui demande , d'un ton careſſant , comment il ſe porte ? Il eſt clair que cette jolie main ne s'avance ainſi que pour être baiſée ; il la reçoit , & ne la baiſe pas. Sophie , un

peu honteuse, la retire d'aussi bonne grâce qu'il lui est possible. Emile, qui n'est pas fait aux manieres des femmes, & qui ne sait à quoi le caprice est bon, ne l'oublie pas aisément, & ne s'appaise pas si vîte. Le pere de Sophie la voyant embarrassée, acheve de la déconcerter par des railleries. La pauvre fille, confuse, humiliée, ne sait plus ce qu'elle fait, & donneroit tout au monde pour ôser pleurer. Plus elle se contraint, plus son cœur se gonfle; une larme s'échappe enfin malgré qu'elle en ait. Emile voit cette larme, se précipite à ses genoux, lui prend la main, la baise plusieurs fois avec saisissement. Ma foi, vous êtes trop bon, dit le pere, en éclatant de rire; j'aurois moins d'indulgence pour toutes ces folles, & je punirois la bouche qui m'auroit offensé. Emile, enhardi par ce discours, tourne un œil suppliant vers la mere; &, croyant voir un signe de consentement, s'approche, en trem-

blant, du visage de Sophie, qui détourne la tête, &, pour sauver la bouche, expose une joue de roses. L'indiscret ne s'en contente pas, on résiste foiblement. Quel baiser, s'il n'étoit pas pris sous les yeux d'une mere! Sévere Sophie, prenez-garde à vous: on vous demandera souvent votre robe à baiser, à condition que vous la refuserez quelquefois.

Après cette exemplaire punition, le pere sort pour quelque affaire, la mere envoie Sophie sous quelque prétexte; puis elle adresse la parole à Emile, & lui dit d'un ton assez sérieux: « Monsieur, » je crois qu'un jeune homme aussi-bien » né, aussi-bien élevé que vous, qui a » des sentimens & des mœurs, ne vou- » droit pas payer du déshonneur d'une » famille, l'amitié qu'elle lui témoigne. » Je ne suis ni farouche ni prude; je » sais ce qu'il faut passer à la Jeunesse » folâtre, & ce que j'ai souffert sous mes » yeux, vous le prouve assez. Consultez

» votre ami ſur vos devoirs, il vous dira
» quelle différence il y a entre les jeux
» que la préſence d'un pere & d'une
» mere autoriſe, & les libertés qu'on
» prend loin d'eux, en abuſant de leur
» confiance, & tournant en pièges les
» mêmes faveurs qui, ſous leurs yeux, ne
» ſont qu'innocentes. Il vous dira, Mon-
» ſieur, que ma fille n'a eu d'autre tort
» avec vous, que celui de ne pas voir,
» dès la premiere fois, ce qu'elle ne de-
» voit jamais ſouffrir : il vous dira que
» tout ce qu'on prend pour faveur, en
» devient une, & qu'il eſt indigne d'un
» homme d'honneur d'abuſer de la ſim-
» plicité d'une jeune fille, pour uſurper
» en ſecret les mêmes libertés qu'elle
» peut ſouffrir devant tout le monde :
» car on ſait ce que la bienſéance peut to-
» lérer en public; mais on ignore où s'ar-
» rête, dans l'ombre du myſtère, celui
» qui ſe fait ſeul juge de ſes fantaiſies ».

Après cette juſte réprimande, bien plus adreſſée à moi qu'à mon élève,

cette ſage mere nous quitte ; & me laiſſe dans l'admiration de ſa rare prudence, qui compte pour peu, qu'on baiſe devant elle la bouche de ſa fille, & qui s'effraye qu'on ôſe baiſer ſa robe en particulier. En réfléchiſſant à la folie de nos maximes, qui ſacrifient toujours à la décence la véritable honnêteté, je comprends pourquoi le langage eſt d'autant plus chaſte, que les cœurs ſont plus corrompus, & pourquoi les procédés ſont d'autant plus exacts, que ceux qui les ont ſont plus malhonnêtes.

En pénétrant, à cette occaſion, le cœur d'Emile, des devoirs que j'aurois dû plutôt lui dicter, il me vient une réflexion nouvelle, qui fait peut-être le plus d'honneur à Sophie, & que je me garde pourtant bien de communiquer à ſon amant. C'eſt qu'il eſt clair que cette prétendue fierté qu'on lui reproche, n'eſt qu'une précaution très-ſage pour ſe garantir d'elle-même. Ayant le malheur de ſe ſentir un tempérament combuſtible,

combustible, elle redoute la premiere étincelle, & l'éloigne de tout son pouvoir. Ce n'est pas par fierté qu'elle est sévere; c'est par humilité. Elle prend sur Émile l'empire qu'elle craint de n'avoir pas sur Sophie; elle se sert de l'un pour combattre l'autre. Si elle étoit plus confiante, elle seroit bien moins fiere. Otez ce seul point, quelle fille au monde est plus facile & plus douce? Qui est-ce qui supporte plus patiemment une offense? Qui est-ce qui craint plus d'en faire à autrui? Qui est-ce qui a moins de prétentions en tout genre, hors la vertu? Encore n'est-ce pas de sa vertu qu'elle est fiere, elle ne l'est que pour la conserver; & quand elle peut se livrer sans risque au penchant de son cœur, elle caresse jusqu'à son amant. Mais sa discrette mere ne fait pas tous ces détails à son pere même: les hommes ne doivent pas tout savoir.

Loin même qu'elle semble s'enor-

gueillir de ſa conquête, Sophie en eſt devenue encore plus affable, & moins exigeante avec tout le monde, hors peut-être le ſeul qui produit ce changement. Le ſentiment de l'indépendance n'enfle plus ſon noble cœur. Elle triomphe avec modeſtie d'une victoire qui lui coûte ſa liberté. Elle a le maintien moins libre & le parler plus timide, depuis qu'elle n'entend plus le mot d'*amant* ſans rougir. Mais le conſentement perce à travers ſon embarras, & cette honte elle-même n'eſt pas un ſentiment fâcheux. C'eſt ſur-tout avec les jeunes ſurvenans que la différence de ſa conduite eſt le plus ſenſible. Depuis qu'elle ne les craint plus, l'extrême réſerve qu'elle avoit avec eux s'eſt beaucoup relâchée. Décidée dans ſon choix, elle ſe montre, ſans ſcrupule, gracieuſe aux indifférens; moins difficile ſur leur mérite, depuis qu'elle n'y prend plus d'intérêt, elle les trouve toujours aſſez aimables pour

des gens qui ne lui ſeront jamais rien.

Si le véritable amour pouvoit uſer de coquetterie, j'en croirois même voir quelques traces dans la maniere dont Sophie ſe comporte avec eux en préſence de ſon amant. On diroit que, non-contente de l'ardente paſſion dont elle l'embrâſe par un mélange exquis de réſerve & de careſſes, elle n'eſt pas fâchée encore d'irriter cette même paſſion par un peu d'inquiétude. On diroit qu'égayant à deſſein ſes jeunes hôtes, elle deſtine au tourment d'Emile les grâces d'un enjouement qu'elle n'ôſe avoir avec lui : mais Sophie eſt trop attentive, trop bonne, trop judicieuſe pour le tourmenter en effet. Pour tempérer ce dangereux ſtimulant, l'amour & l'honnêteté lui tiennent lieu de prudence : elle ſait l'allarmer & le raſſurer préciſément quand il faut ; &, ſi quelquefois elle l'inquiette, elle ne l'attriſte jamais. Pardonnons le ſouci

qu'elle donne à ce qu'elle aime, à la peur qu'elle a qu'il ne ſoit jamais aſſez enlacé.

Mais quel effet ce petit manége fera-t-il ſur Émile? Sera-t-il jaloux, ne le ſera-t-il pas? C'eſt ce qu'il faut examiner; car de telles digreſſions entrent auſſi dans l'objet de mon livre, & m'éloignent peu de mon ſujet.

J'ai fait voir précédemment comment, dans les choſes qui ne tiennent qu'à l'opinion, cette paſſion s'introduit dans le cœur de l'homme. Mais en amour, c'eſt autre choſe; la jalouſie paroît alors tenir de ſi près à la Nature, qu'on a bien de la peine à croire qu'elle n'en vienne pas, & l'exemple même des animaux, dont pluſieurs ſont jaloux juſqu'à la fureur, ſemble établir le ſentiment oppoſé ſans réplique. Eſt-ce l'opinion des hommes qui apprend aux coqs à ſe mettre en pièces, & aux taureaux à ſe battre juſqu'à la mort?

L'averſion contre tout ce qui trou-

ble & combat nos plaiſirs eſt un mouvement naturel ; cela eſt inconteſtable. Juſqu'à certain point le deſir de poſſéder excluſivement ce qui nous plaît eſt encore dans le même cas. Mais quand ce deſir, devenu paſſion, ſe transforme en fureur ou en une fantaiſie ombrageuſe & chagrine, appellée jalouſie, alors c'eſt autre choſe; cette paſſion peut être naturelle ou ne l'être pas; il faut diſtinguer.

L'exemple tiré des animaux a été ci-devant examiné dans le diſcours ſur l'inégalité; &, maintenant que j'y réfléchis de nouveau, cet examen me paroît aſſez ſolide pour ôſer y renvoyer les Lecteurs. J'ajoûterai ſeulement aux diſtinctions que j'ai faites dans cet écrit, que la jalouſie qui vient de la Nature tient beaucoup à la puiſſance du ſexe, & que, quand cette puiſſance eſt ou paroît être illimitée, cette jalouſie eſt à ſon comble : car le mâle alors, meſurant ſes droits ſur ſes beſoins, ne peut

jamais voir un autre mâle que comme un importun concurrent. Dans ces mêmes espèces, les femelles obéissant toujours au premier venu, n'appartiennent aux mâles que par droit de conquête, & causent entr'eux des combats éternels.

Au contraire, dans les espèces ou un s'unit avec une, où l'accouplement produit une sorte de lien moral, une sorte de mariage, la femelle, appartenant par son choix au mâle qu'elle s'est donné, se refuse communément à tout autre ; & le mâle, ayant pour garant de sa fidélité cette affection de préférence, s'inquiette aussi moins de la vue des autres mâles, & vit plus paisiblement avec eux. Dans ces espèces, le mâle partage le soin des petits, & par une de ces loix de la Nature qu'on n'observe point sans attendrissement, il semble que la femelle rende au pere l'attachement qu'il a pour ses enfans.

Or, à considérer l'espece humaine dans sa simplicité primitive, il est aisé de voir par la puissance bornée du mâle, & par la tempérance de ses desirs, qu'il est destiné par la Nature à se contenter d'une seule femelle ; ce qui se confirme par l'égalité numérique des individus des deux sexes, au moins dans nos climats ; égalité qui n'a pas lieu, à beaucoup près, dans les espèces où la plus grande force des mâles réunit plusieurs femelles à un seul. Et, bien que l'homme ne couve pas comme le pigeon, & que n'ayant pas non-plus de mammelles pour allaiter, il soit à cet égard dans la classe des quadrupèdes ; les enfans sont si long-tems rampans & foibles, que la mere & eux se passeroient difficilement de l'attachement du pere, & des soins qui en sont l'effet.

Toutes les observations concourent donc à prouver que la fureur jalouse des mâles, dans quelques espèces d'ani-

maux, ne conclut point du tout pour l'homme; & l'exception même des climats méridionaux où la polygamie est établie, ne fait que mieux confirmer le principe, puisque c'est de la pluralité des femmes, que vient la tyrannique précaution des maris, & que le sentiment de sa propre foiblesse porte l'homme à recourir à la contrainte, pour éluder les loix de la Nature.

Parmi nous, où ces mêmes loix, en cela moins éludées, le sont dans un sens contraire & plus odieux, la jalousie a son motif dans les passions sociales, plus que dans l'instinct primitif. Dans la plupart des liaisons de galanterie, l'amant hait bien plus ses rivaux, qu'il n'aime sa maîtresse; s'il craint de n'être pas seul écouté, c'est l'effet de cet amour-propre dont j'ai montré l'origine, & la vanité pâtit en lui bien plus que l'amour. D'ailleurs, nos mal adroites institutions ont rendu

les femmes si dissimulées (15), & ont si fort allumé leurs appétits, qu'on peut à peine compter sur leur attachement le mieux prouvé, & qu'elles ne peuvent plus marquer de préférences qui rassûrent sur la crainte des concurrens.

Pour l'amour véritable, c'est autre chose. J'ai fait voir dans l'Ecrit déjà cité, que ce sentiment n'est pas aussi naturel que l'on pense; & il y a bien de la différence entre la douce habitude qui affectionne l'homme à sa compagne, & cette ardeur effrénée qui l'enivre des chimériques attraits d'un objet qu'il ne voit plus tel qu'il est. Cette passion, qui ne respire qu'exclusions & préférences, ne differe en ceci

(15) L'espèce de dissimulation que j'entends ici, est opposée à celle qui leur convient, & qu'elles tiennent de la Nature; l'une consiste à déguiser les sentimens qu'elles ont, & l'autre à feindre ceux qu'elles n'ont pas. Toutes les femmes du monde passent leur vie à faire trophée de leur prétendue sensibilité, & n'aiment jamais rien qu'elles-mêmes.

de la vanité, qu'en ce que la vanité, exigeant tout & n'accordant rien, eſt toujours inique; au-lieu que l'amour, donnant autant qu'il exige, eſt par lui-même un ſentiment rempli d'équité. D'ailleurs, plus il eſt exigeant, plus il eſt crédule : la même illuſion qui le cauſe, le rend facile à perſuader. Si l'amour eſt inquiet, l'eſtime eſt confiante, & jamais l'amour ſans l'eſtime n'exiſta dans un cœur honnête, parce que nul n'aime, dans ce qu'il aime, que les qualités dont il fait cas.

Tout ceci bien éclairci, l'on peut dire à coup ſûr, de quelle ſorte de jalouſie Émile ſera capable; car puiſqu'à peine cette paſſion a-t-elle un germe dans le cœur humain, ſa forme eſt déterminée uniquement par l'éducation. Émile amoureux & jaloux ne ſera point colere, ombrageux, méfiant; mais délicat, ſenſible & craintif: il ſera plus allarmé qu'irrité; il s'attachera bien plus à gagner ſa maîtreſſe, qu'à menacer ſon

rival; il l'écartera, s'il peut, comme un obstacle, sans le haïr comme un ennemi; s'il le hait, ce ne sera pas pour l'audace de lui disputer un cœur auquel il prétend, mais pour le danger réel qu'il lui fait courir de le perdre; son injuste orgueil ne s'offensera point sottement qu'on ôse entrer en concurrence avec lui. Comprenant que le droit de préférence est uniquement fondé sur le mérite, & que l'honneur est dans le succès, il redoublera de soins pour se rendre aimable, & probablement il réussira. La généreuse Sophie, en irritant son amour par quelques allarmes, saura bien les régler, l'en dédommager; & les concurrens, qui n'étoient soufferts que pour le mettre à l'épreuve, ne tarderont pas d'être écartés.

Mais où me sens-je insensiblement entraîné? O Émile! qu'es-tu devenu? Puis-je reconnoître en toi mon Elève? Combien je te vois déchu! Où est ce

jeune-homme, formé ſi durement, qui bravoit les rigueurs des ſaiſons, qui livroit ſon corps aux plus rudes travaux, & ſon ame aux ſeules loix de la ſageſſe; inacceſſible aux préjugés, aux paſſions; qui n'aimoit que la vérité, qui ne cédoit qu'à la raiſon, & ne tenoit à rien de ce qui n'étoit pas lui? Maintenant amolli dans une vie oiſive, il ſe laiſſe gouverner par des femmes; leurs amuſemens ſont ſes occupations, leurs volontés ſont ſes loix; une jeune fille eſt l'arbitre de ſa deſtinée, il rampe & fléchit devant elle: le grave Émile eſt le jouet d'un enfant.

Tel eſt le changement des ſcènes de la vie; chaque âge à ſes reſſorts qui le font mouvoir; mais l'homme eſt toujours le même. A dix ans, il eſt mené par des gâteaux: à vingt, par une maîtreſſe; à trente, par les plaiſirs; à quarante, par l'ambition; à cinquante, par l'avarice: quand ne court-il qu'après

la ſageſſe ? Heureux celui qu'on y conduit malgré lui ! Qu'importe de quel guide on ſe ſerve, pourvu qu'il le mene au but ? Les héros, les ſages eux-mêmes ont payé ce tribut à la foibleſſe humaine ; & tel dont les doigts ont caſſé des fuſeaux, n'en fut pas pour cela moins grand homme.

Voulez-vous étendre ſur la vie entiere l'effet d'un heureuſe éducation ? Prolongez, durant la jeuneſſe, les bonnes habitudes de l'enfance ; & quand votre Eleve eſt ce qu'il doit être, faites qu'il ſoit le même dans tous les tems. Voilà la derniere perfection qui vous reſte à donner à votre ouvrage. C'eſt pour cela ſur-tout qu'il importe de laiſſer un Gouverneur aux jeunes hommes ; car, d'ailleurs, il eſt peu à craindre qu'ils ne ſachent pas faire l'amour ſans lui. Ce qui trompe les Inſtituteurs, & ſur-tout les peres, c'eſt qu'ils croient qu'une maniere de vivre en exclut une

autre, & qu'aussi-tôt qu'on est grand, on doit renoncer à tout ce qu'on faisoit étant petit. Si cela étoit, à quoi serviroit de soigner l'enfance, puisque le bon ou le mauvais usage qu'on en feroit s'évanouiroit avec elle, & qu'en prenant des manieres de vivre absolument différentes, on prendroit nécessairement d'autres façons de penser?

Comme il n'y a que de grandes maladies qui fassent solution de continuité dans la mémoire, il n'y a guères que de grandes passions qui la fassent dans les mœurs. Bien que nos goûts & nos inclinations changent, ce changement, quelquefois assez brusque, est adouci par les habitudes. Dans la succession de nos penchans, comme dans une bonne dégradation de couleurs, l'habile Artiste doit rendre les passages imperceptibles, confondre & mêler les teintes, &, pour qu'aucune ne tranche,

en étendre plusieurs sur tout son travail. Cette regle est confirmée par l'expérience : les gens immodérés changent tous les jours d'affections, de goûts, de sentimens, & n'ont pour toute constance que l'habitude du changement ; mais l'homme réglé revient toujours à ses anciennes pratiques, & ne perd pas même dans sa vieillesse le goût des plaisirs qu'il aimoit enfant.

Si vous faites qu'en passant dans un nouvel âge, les jeunes gens ne prennent point en mépris celui qui l'a précédé ; qu'en contractant de nouvelles habitudes, ils n'abandonnent point les anciennes, & qu'ils aiment toujours à faire ce qui est bien, sans égard au tems où ils ont commencé ; alors seulement vous aurez sauvé votre ouvrage, & vous serez sûrs d'eux jusqu'à la fin de leurs jours : car la révolution la plus à craindre, est celle de l'âge sur lequel vous veillez maintenant. Comme on le regrette toujours

on perd difficilement dans la ſuite les goûts qu'on y a conſervés : au-lieu que, quand ils ſont interrompus, on ne les reprend de la vie.

La plupart des habitudes que vous croyez faire contracter aux enfans & aux jeunes gens, ne ſont point de véritables habitudes, parce qu'ils ne les ont priſes que par force, & que, les ſuivant malgré eux, ils n'attendent que l'occaſion de s'en délivrer. On ne prend point le goût d'être en priſon, à force d'y demeurer : l'habitude alors, loin de diminuer l'averſion, l'augmente. Il n'en eſt pas ainſi d'Émile, qui, n'ayant rien fait dans ſon enfance que volontairement & avec plaiſir, ne fait, en continuant d'agir de même étant homme, qu'ajoûter l'empire de l'habitude aux douceurs de la liberté. La vie active, le travail des bras, l'exercice, le mouvement lui ſont tellement devenus néceſſaires, qu'il n'y pourroit renoncer ſans ſouffrir. Le réduire tout-à-

coup à une vie molle & sédentaire, seroit l'emprisonner, l'enchaîner, le tenir dans un état violent & contraint; je ne doute pas que son humeur & sa santé n'en fussent également altérées. A peine peut-il respirer à son aise dans une chambre bien fermée; il lui faut le grand air, le mouvement, la fatigue. Aux genoux même de Sophie, il ne peut s'empêcher de regarder quelquefois la campagne du coin de l'œil, & de desirer de la parcourir avec elle. Il reste pourtant, quand il faut rester; mais il est inquiet, agité; il semble se débattre; il reste parce qu'il est dans les fers. Voilà donc, allez-vous dire, des besoins auxquels je l'ai soumis, des assujettissemens que je lui ai donnés: & tout cela est vrai; je l'ai assujetti à l'état d'homme.

Émile aime Sophie; mais quels sont les premiers charmes qui l'ont attaché? La sensibilité, la vertu, l'amour des choses honnêtes. En aimant cet amour

dans sa maîtresse, l'auroit-il perdu pour lui-même ? A quel prix, à son tour, Sophie s'est-elle mise ? A celui de tous les sentimens qui sont naturels au cœur de son amant. L'estime des vrais biens, la frugalité, la simplicité, le généreux désintéressement, le mépris du faste & des richesses. Émile avoit ces vertus avant que l'amour les lui eût imposées. En quoi donc Émile est-il véritablement changé ? Il a de nouvelles raisons d'être lui-même ; c'est le seul point où il soit différent de ce qu'il étoit.

Je n'imagine pas qu'en lisant ce livre avec quelque attention, personne puisse croire que toutes les circonstances de la situation où il se trouve se soient ainsi rassemblées autour de lui par hazard. Est ce par hazard que, les villes fournissant tant de filles aimables, celle qui plaît ne se trouve qu'au fond d'une retraite éloignée ? Est-ce par hazard qu'il la rencontre ?

Est-ce par hazard qu'ils se conviennent? Est-ce par hazard qu'ils ne peuvent loger dans le même lieu? Est-ce par hazard qu'il ne trouve un asyle que si loin d'elle? Est-ce par hazard qu'il la voit si rarement, & qu'il est forcé d'acheter par tant de fatigues le plaisir de la voir quelquefois? Il s'effémine, dites-vous. Il s'endurcit, au contraire; il faut qu'il soit aussi robuste que je l'ai fait, pour résister aux fatigues que Sophie lui fait supporter.

Il loge à deux grandes lieues d'elle. Cette distance est le soufflet de la forge; c'est par elle que je trempe les traits de l'Amour. S'ils logeoient porte à porte, ou qu'il pût l'aller voir mollement assis dans un bon carrosse, il l'aimeroit à son aise, il l'aimeroit en Parisien. Léandre eût-il voulut mourir pour Héro si la mer ne l'eût séparé d'elle? Lecteur, épargnez-moi des paroles; si vous êtes faits pour m'entendre, vous suivrez assez mes regles dans mes détails.

Les premieres fois que nous sommes allés voir Sophie, nous avons pris des chevaux pour aller plus vîte. Nous trouvons cet expédient commode, & à la cinquieme fois nous continuons de prendre des chevaux. Nous étions attendus; à plus d'une demi-lieue de la maison, nous appercevons du monde sur le chemin. Emile observe, le cœur lui bat, il approche, il reconnoît Sophie, il se précipite à bas de son cheval, il part, il vôle, il est aux pieds de l'aimable famille. Emile aime les beaux chevaux; le sien est vif, il se sent libre, il s'échappe à travers champ: je le suis, je l'atteins avec peine, je le ramène. Malheureusement Sophie a peur des chevaux, je n'ôse approcher d'elle. Emile ne voit rien; mais Sophie l'avertit à l'oreille de la peine qu'il a laissé prendre à son ami. Emile accourt tout honteux, prend les chevaux, reste en arriere; il est juste que chacun ait son tour. Il part le premier pour se dé-

barrasser de nos montures. En laissant ainsi Sophie derriere lui, il ne trouve plus le cheval une voiture aussi commode. Il revient essoufflé, & nous rencontre à moitié chemin.

Au voyage suivant, Emile ne veut plus de chevaux. Pourquoi, lui dis-je? Nous n'avons qu'à prendre un laquais pour en avoir soin. Ah! dit-il, surchargerons-nous ainsi la respectable famille? Vous voyez bien qu'elle veut tout nourrir, hommes & chevaux. Il est vrai, reprends-je, qu'ils ont la noble hospitalité de l'indigence. Les riches, avares dans leur faste, ne logent que leurs amis: mais les pauvres logent aussi les chevaux de leurs amis. Allons à pied, dit-il; n'en avez-vous pas le courage, vous qui partagez de si bon cœur les fatiguans plaisirs de votre enfant? Très-volontiers, reprends-je à l'instant; aussi bien l'amour, à ce qu'il me semble, ne veut pas être fait avec tant de bruit.

En approchant, nous trouvons la mere & la fille plus loin encore que la premiere fois. Nous sommes venus comme un trait. Emile est tout en nage : une main chérie daigne lui passer un mouchoir sur les joues. Il y auroit bien des chevaux au monde, avant que nous fussions désormais tentés de nous en servir.

Cependant il est assez cruel de ne pouvoir jamais passer la soirée ensemble. L'été s'avance, les jours commencent à diminuer. Quoi que nous puissions dire, on ne nous permet jamais de nous en retourner de nuit, & quand nous ne venons pas dès le matin, il faut presque repartir, aussi-tôt qu'on est arrivé. A force de nous plaindre & de s'inquietter de nous, la mere pense enfin qu'à la vérité l'on ne peut nous loger décemment dans la maison, mais qu'on peut nous trouver un gîte au village pour y coucher quelquefois. A ces mots Emile frappe des mains, tressail-

lit de joie; & Sophie, ſans y ſonger, baiſe un peu plus ſouvent ſa mere le jour qu'elle a trouvé cet expédient.

Peu-à-peu la douceur de l'amitié, la familiarité de l'innocence s'établiſſent & s'affermiſſent entre nous. Les jours preſcrits par Sophie ou par ſa mere, je viens ordinairement avec mon ami; quelquefois auſſi je le laiſſe aller ſeul. La confiance éleve l'ame, & l'on ne doit plus traiter un homme en enfant; & qu'aurois-je avancé juſques-là, ſi mon Elève ne méritoit pas mon eſtime? Il m'arrive auſſi d'aller ſans lui: alors il eſt triſte & ne murmure point; que ſerviroient ſes murmures? Et puis, il ſait bien que je ne vais pas nuire à ſes intérêts. Au reſte, que nous allions enſemble ou ſéparément, on conçoit qu'aucun tems ne nous arrête, tout fiers d'arriver dans un état à pouvoir être plaints. Malheureuſement Sophie nous interdit cet honneur, & défend qu'on vienne par le mauvais

tems. C'eſt la ſeule fois que je la trouve rebelle aux regles que je lui dicte en ſecret.

Un jour qu'il eſt allé ſeul, & que je ne l'attends que le lendemain, je le vois arriver le ſoir même, & je lui dis en l'embraſſant: quoi! cher Emile, tu reviens à ton ami! Mais, au lieu de répondre à mes careſſes, il me dit avec un peu d'humeur : ne croyez pas que je revienne ſi-tôt de mon gré, je viens malgré moi. Elle a voulu que je vinſſe; je viens pour elle, & non pas pour vous. Touché de cette naïveté, je l'embraſſe derechef, en lui diſant : ame franche, ami ſincere, ne me dérobe pas ce qui m'appartient. Si tu viens pour elle, c'eſt pour moi que tu le dis; ton retour eſt ſon ouvrage: mais ta franchiſe eſt le mien. Garde à jamais cette noble candeur des belles ames. On peut laiſſer penſer aux indifférens ce qu'ils veulent: mais c'eſt un crime de ſouffrir qu'un ami nous faſſe

faſſe un mérite de ce que nous n'avons pas fait pour lui.

Je me garde bien d'avilir à ſes yeux le prix de cet aveu, en y trouvant plus d'amour que de généroſité, & en lui diſant qu'il veut moins s'ôter le mérite de ce retour, que le donner à Sophie. Mais voici comment il me dévoile le fond de ſon cœur ſans y ſonger: s'il eſt venu à ſon aiſe, à petits pas, & rêvant à ſes amours, Emile n'eſt que l'amant de Sophie; s'il arrive à grands pas, échauffé, quoiqu'un peu grondeur, Émile eſt l'ami de ſon Mentor.

On voit par ces arrangemens que mon jeune homme eſt bien éloigné de paſſer ſa vie auprès de Sophie & de la voir autant qu'il voudroit. Un voyage ou deux par ſemaine bornent les permiſſions qu'il reçoit; & ſes viſites, ſouvent d'une ſeule demi-journée, s'étendent rarement au lendemain. Il emploie bien plus le tems à eſpérer de la voir ou à ſe féliciter de l'avoir vue, qu'à

la voir en effet. Dans celui même qu'il donne à ſes voyages, il en paſſe moins auprès d'elle qu'à s'en approcher ou s'en éloigner. Ses plaiſirs, vrais, purs, délicieux, mais moins réels qu'imaginaires, irritent ſon amour ſans efféminer ſon cœur.

Les jours qu'il ne la voit point, il n'eſt pas oiſif & ſédentaire. Ces jours-là, c'eſt Émile encore; il n'eſt point du tout transformé. Le plus ſouvent il court les campagnes des environs, il ſuit ſon hiſtoire naturelle, il obſerve, il examine les terres, leurs productions, leur culture; il compare les travaux qu'il voit à ceux qu'il connoît; il cherche les raiſons des différences; quand il juge d'autres méthodes préférables à celle du lieu, il les donne aux cultivateurs; s'il propoſe une meilleure forme de charrue, il en fait faire ſur ſes deſſins; s'il trouve une carriere de marne, il leur en apprend l'uſage inconnu dans le pays; ſouvent

il met lui-même la main à l'œuvre: ils ſont tous étonnés de lui voir manier leurs outils plus aiſément qu'ils ne font eux-mêmes, tracer des ſillons plus profonds & plus droits que les leurs, ſemer avec plus d'égalité, diriger des ados avec plus d'intelligence. Ils ne ſe moquent pas de lui comme d'un beau diſeur d'agriculture; ils voient qu'il la ſait en effet. En un mot, il étend ſon zèle & ſes ſoins à tout ce qui eſt d'utilité premiere & générale; même il ne s'y borne pas. Il viſite les maiſons des payſans, s'informe de leur état, de leurs familles, du nombre de leurs enfans, de la quantité de leurs terres, de la nature du produit, de leurs débouchés, de leurs facultés, de leurs charges, de leurs dettes, &c. Il donne peu d'argent, ſachant que pour l'ordinaire il eſt mal employé; mais il en dirige l'emploi lui-même, & le leur rend utile malgré qu'ils en aient. Il leur fournit des ouvriers, &

ſouvent leur paye leurs propres journées pour les travaux dont ils ont beſoin. A l'un il fait relever ou couvrir ſa chaumiere à demi tombée ; à l'autre il fait défricher ſa terre abandonnée faute de moyens ; à l'autre il fournit une vache, un cheval, du bétail de toute eſpece à la place de celui qu'il a perdu: deux voiſins ſont prêts d'entrer en procès, il les gagne, il les accommode: un payſan tombe malade, il le fait ſoigner, il le ſoigne lui-même (16): un autre eſt vexé par un voiſin puiſſant, il le protege & le recommande: de pauvres jeunes gens ſe recherchent, il aide à les marier: une bonne femme a perdu ſon enfant chéri,

---

(16) Soigner un payſan malade, ce n'eſt pas le purger, lui donner des drogues, lui envoyer un Chirurgien. Ce n'eſt pas de tout cela qu'ont beſoin ces pauvres gens dans leurs maladies ; c'eſt de nourriture meilleure & plus abondante. Jeûnez, vous autres, quand vous avez la fievre : mais quand vos payſans l'ont, donnez-leur de la viande & du vin : preſque toutes leurs maladies viennent de miſere & d'épuiſement : leur meilleure priſanne eſt dans votre cave : leur ſeul Apothicaire doit être votre Boucher.

il va la voir, il la console, il ne sort point aussi-tôt qu'il est entré, il ne dédaigne point les indigens, il n'est point pressé de quitter les malheureux: il prend souvent son repas chez les paysans qu'il assiste, il l'accepte aussi chez ceux qui n'ont pas besoin de lui; en devenant le bienfaiteur des uns & l'ami des autres, il ne cesse point d'être leur égal. Enfin, il fait toujours de sa personne autant de bien que de son argent.

Quelquefois il dirige ses tournées du côté de l'heureux séjour: il pourroit espérer de voir Sophie à la dérobée, de la voir à la promenade sans en être vu; mais Emile est toujours sans détour dans sa conduite, il ne sait & ne veut rien éluder. Il a cette aimable délicatesse qui flatte & nourrit l'amour-propre du bon témoignage de soi. Il garde à la rigueur son ban, & n'approche jamais assez pour tenir du hazard ce qu'il ne veut devoir qu'à

Sophie. En revanche il erre avec plaisir dans les environs, recherchant les traces des pas de sa maîtresse, s'attendrissant sur les peines qu'elle a prises & sur les courses qu'elle a bien voulu faire par complaisance pour lui. La veille des jours qu'il doit la voir, il ira dans quelque ferme voisine ordonner une collation pour le lendemain. La promenade se dirige de ce côté sans qu'il y paroisse; on entre comme par hazard; on trouve des fruits, des gâteaux, de la crême. La friande Sophie n'est pas insensible à ces attentions, & fait volontiers honneur à notre prévoyance; car j'ai toujours ma part au compliment, n'en eussé-je aucune au soin qui l'attire; c'est un détour de petite fille pour être moins embarrassée en remerciant. Le pere & moi mangeons des gâteaux & buvons du vin: mais Emile est de l'écot des femmes, toujours au guet pour voler quelque assiette de crême où la cuillier de Sophie ait trempé.

A propos de gâteaux, je parle à Emile de ses anciennes courses. On veut savoir ce que c'est que ces courses: je l'explique, on en rit; on lui demande s'il sait courir encore? mieux que jamais, répond-il; je serois bien fâché de l'avoir oublié. Quelqu'un de la compagnie auroit grande envie de le voir courir, & n'ôse le dire; quelqu'autre se charge de la proposition; il accepte: on fait rassembler deux ou trois jeunes gens des environs; on décerne un prix, & pour mieux imiter les anciens jeux, on met un gâteau sur le but; chacun se tient prêt; le papa donne le signal en frappant des mains. L'agile Emile fend l'air; & se trouve au bout de la carriere, qu'à peine mes trois lourdauds sont partis. Emile reçoit le prix des mains de Sophie, & non moins généreux qu'Enée, fait des présens à tous les vaincus.

Au milieu de l'éclat du triomphe,

Sophie ôſe défier le vainqueur, & ſe vante de courir auſſi bien que lui. Il ne refuſe point d'entrer en lice avec elle; &, tandis qu'elle s'apprête à l'entrée de la carriere, qu'elle retrouſſe ſa robe des deux côtés, &, que plus curieuſe d'étaler une jambe fine aux yeux d'Emile que de le vaincre à ce combat, elle regarde ſi ſes juppes ſont aſſez courtes, il dit un mot à l'oreille de la mere; elle ſourit & fait un ſigne d'approbation. Il vient alors ſe placer à côté de ſa concurrente, & le ſignal n'eſt pas plutot donné qu'on la voit partir & vôler comme un oiſeau.

Les femmes ne ſont pas faites pour courir; quand elles fuient, c'eſt pour être atteintes. La courſe n'eſt pas la ſeule choſe qu'elles faſſent mal-adroitement, mais c'eſt la ſeule qu'elles faſſent de mauvaiſe grace: leurs coudes en arriere & collés contre leur corps leur donnent une attitude riſible, & les hauts talons ſur leſquels elles ſont

juchées, les font paroître autant de ſauterelles qui voudroient courir ſans ſauter.

Emile, n'imaginant point que Sophie coure mieux qu'une autre femme, ne daigne pas ſortir de ſa place & la voit partir avec un ſouris moqueur. Mais Sophie eſt légere & porte des talons bas; elle n'a pas beſoin d'artifice pour paroître avoir le pied petit; elle prend les devants d'une telle rapidité, que, pour atteindre cette nouvelle Atalante, il n'a que le tems qu'il lui faut, quand il l'apperçoit ſi loin devant lui. Il part donc à ſon tour ſemblable à l'aigle qui fond ſur ſa proie; il la pourſuit, la talonne, l'atteint enfin toute eſſoufflée, paſſe doucement ſon bras gauche autour d'elle, l'enlève comme une plume, & preſſant ſur ſon cœur cette douce charge, il acheve ainſi la courſe, lui fait toucher le but la premiere; puis criant, *victoire à Sophie*, met devant elle un genou en

terre, & ſe reconnoit le vaincu.

A ces occupations diverſes ſe joint celle du métier que nous avons appris. Au moins un jour par ſemaine, & tous ceux où le mauvais tems ne nous permet pas de tenir la campagne, nous allons, Emile & moi, travailler chez un Maître. Nous n'y travaillons pas pour la forme, en gens au-deſſus de cet état, mais tout de bon & en vrais ouvriers. Le pere de Sophie, nous venant voir, nous trouve une fois à l'ouvrage, & ne manque pas de rapporter avec admiration à ſa femme & à ſa fille ce qu'il a vu. Allez voir, dit-il, ce jeune homme à l'atelier, & vous verrez s'il mépriſe la condition du pauvre! on peut imaginer ſi Sophie entend ce diſcours avec plaiſir! On en reparle, on voudroit le ſurprendre à l'ouvrage. On me queſtionne ſans faire ſemblant de rien, & après s'être aſſurées d'un de nos jours, la mere & la fille prennent une calèche & viennent à la ville le même jour.

En entrant dans l'atelier, Sophie apperçoit à l'autre bout un jeune homme en veste, les cheveux négligemment rattachés, & si occupé de ce qu'il fait, qu'il ne la voit point; elle s'arrête & fait signe à sa mere. Emile, un ciseau d'une main & le maillet de l'autre, acheve une mortaise. Puis il scie une planche & en met une pièce sous le valet pour la polir. Ce spectacle ne fait point rire Sophie; il la touche, il est respectable. Femme, honore ton chef, c'est lui qui travaille pour toi, qui te gagne ton pain, qui te nourrit; voilà l'homme.

Tandis qu'elles sont attentives à l'observer, je les apperçois, je tire Emile par la manche; il se retourne, les voit, jette ses outils & s'élance avec un cri de joie. Après s'être livré à ses premiers transports, il les fait asseoir & reprend son travail. Mais Sophie ne peut rester assise; elle se lève avec vivacité, parcourt l'atelier, examine

les outils, touche le poli des planches, ramaſſe des copeaux par terre, regarde à nos mains, & puis dit qu'elle aime ce métier, parce qu'il eſt propre. La folâtre eſſaye même d'imiter Emile. De ſa blanche & débile main elle pouſſe un rabot ſur la planche; le rabot gliſſe & ne mord point. Je crois voir l'amour dans les airs rire & battre des aîles; je crois l'entendre pouſſer des cris d'allégreſſe & dire; *Hercule eſt vengé.*

Cependant la mere queſtionne le Maître. Monſieur, combien payez-vous ces garçons-là ? Madame, je leur donne à chacun vingt ſols par jour & je les nourris; mais ſi ce jeune homme vouloit, il gagneroit bien davantage; car c'eſt le meilleur ouvrier du pays. Vingt ſols par jour, & vous les nourriſſez! dit la mere en nous regardant avec attendriſſement. Madame, il eſt ainſi, reprend le Maître. A ces mots elle court à Emile, l'embraſſe, le preſſe

contre ſon ſein en verſant ſur lui des larmes, & ſans pouvoir dire autre choſe que de répéter pluſieurs fois; mon fils! ô mon fils!

Après avoir paſſé quelque tems à cauſer avec nous, mais ſans nous détourner: allons-nous-en, dit la mere à la fille; il ſe fait tard, il ne faut pas nous faire attendre. Puis s'approchant d'Emile, elle lui donne un petit coup ſur la joue en lui diſant: Hé! bien, bon ouvrier, ne voulez-vous pas venir avec nous? Il lui répond d'un ton fort triſte: je ſuis engagé; demandez au Maître. On demande au Maître s'il veut bien ſe paſſer de nous. Il répond qu'il ne peut. J'ai, dit-il, de l'ouvrage qui preſſe & qu'il faut rendre après-demain. Comptant ſur ces Meſſieurs, j'ai refuſé des ouvriers qui ſe ſont préſentés; ſi ceux-ci me manquent, je ne ſais plus où en prendre d'autres, & je ne pourrai rendre l'ouvrage au jour promis. La mere ne réplique rien;

elle attend qu'Émile parle. Émile baisse la tête & se taît. Monsieur, lui dit-elle, un peu surprise de ce silence, n'avez-vous rien à dire à cela? Emile regarde tendrement la fille & ne répond que ces mots; vous voyez bien qu'il faut que je reste. Là-dessus les Dames partent & nous laissent. Emile les accompagnent jusqu'à la porte, les suit des yeux autant qu'il peut, soupire, & revient se mettre au travail sans parler.

En chemin, la mere piquée parle à sa fille de la bizarrerie de ce procédé. Quoi! dit-elle, étoit-il si difficile de contenter le Maître, sans être obligé de rester? & ce jeune homme si prodigue qui verse l'argent sans nécessité, n'en sait-il plus trouver dans les occasions convenables? O maman! répond Sophie; à Dieu ne plaise qu'Emile donne tant de force à l'argent qu'il s'en serve pour rompre un engagement personnel, pour violer impunément sa parole, & faire violer celle d'autrui!

je ſais qu'il dédommageroit aiſément l'ouvrier du léger préjudice que lui cauſeroit ſon abſence ; mais cependant il aſſerviroit ſon ame aux richeſſes ; il s'accoutumeroit à les mettre à la place de ſes devoirs, & à croire qu'on eſt diſpenſé de tout, pourvu qu'on paye. Émile a d'autres manieres de penſer ; & j'eſpere de n'être pas cauſe qu'il en change. Croyez-vous qu'il ne lui en ait rien coûté de reſter ? Maman ; ne vous y trompez pas ; c'eſt pour moi qu'il reſte ; je l'ai bien vu dans ſes yeux.

Ce n'eſt pas que Sophie ſoit indulgente ſur les vrais ſoins de l'amour. Au contraire, elle eſt impérieuſe, exigeante ; elle aimeroit mieux n'être point aimée que de l'être modérément. Elle a le noble orgueil du mérite qui ſe ſent, qui s'eſtime, & qui veut être honoré comme il s'honore. Elle dédaigneroit un cœur qui ne ſentiroit pas tout le prix du ſien, qui ne l'aimeroit

pas pour ſes vertus, autant & plus que pour ſes charmes; un cœur qui ne lui préféreroit pas ſon propre devoir, & qui ne la préféreroit pas à toute autre choſe. Elle n'a point voulu d'amant qui ne connût de loi que la ſienne: elle veut régner ſur un homme qu'elle n'ait point défiguré. C'eſt ainſi qu'ayant avili les compagnons d'Ulyſſe, Circé les dédaigne, & ſe donne à lui ſeul, qu'elle n'a pu changer.

Mais ce droit inviolable & ſacré mis à part, jalouſe à l'excès de tous ſes ſiens, elle épie avec quel ſcrupule Emile les reſpecte, avec quel zele il accomplit ſes volontés, avec quelle adreſſe il les devine, avec quelle vigilance il arrive au moment preſcrit; elle ne veut, ni qu'il retarde, ni qu'il anticipe; elle veut qu'il ſoit exact. Anticiper, c'eſt ſe préférer à elle; retarder, c'eſt la négliger. Négliger Sophie! cela n'arriveroit pas deux fois. L'injuſte ſoupçon d'une a failli tout

perdre ; mais Sophie eſt équitable & ſait bien réparer ſes torts.

Un ſoir nous ſommes attendus : Emile a reçu l'ordre. On vient au-devant de nous ; nous n'arrivons point. Que ſont-ils devenus ? Quel malheur leur eſt-il arrivé ? Perſonne de leur part ! La ſoirée s'écoule à nous attendre. La pauvre Sophie nous croit morts ; elle ſe déſole, elle ſe tourmente, elle paſſe la nuit à pleurer. Dès le ſoir on a expédié un meſſager pour aller s'informer de nous, & rapporter de nos nouvelles le lendemain matin. Le meſſager revient accompagné d'un autre de notre part, qui fait nos excuſes de bouche, & dit que nous nous portons bien. Un moment après nous paroiſſons nous-mêmes. Alors la ſcène change, Sophie eſſuie ſes pleurs, ou ſi elle en verſe, ils ſont de rage. Son cœur altier n'a pas gagné à ſe raſſurer ſur notre vie : Emile vit & s'eſt fait attendre inutilement.

A notre arrivée elle veut s'enfermer. On veut qu'elle reste, il faut rester, mais prenant à l'instant son parti, elle affecte un air tranquille & content qui en imposeroit à d'autres. Le pere vient au-devant de nous & nous dit: vous avez tenu vos amis en peine; il y a ici des gens qui ne vous le pardonneront pas aisément. Qui donc, mon papa? dit Sophie avec une maniere de sourire le plus gracieux qu'elle puisse affecter. Que vous importe, répond le pere, pourvu que ce ne soit pas vous? Sophie ne réplique point & baisse les yeux sur son ouvrage. La mere nous reçoit d'un air froid & composé. Emile embarrassé n'ôse aborder Sophie. Elle lui parle la premiere, lui demande comment il se porte: l'invite à s'asseoir, & se contrefait si bien que le pauvre jeune homme, qui n'entend rien encore au langage des passions violentes, est la dupe de ce sang-froid, & presque sur le point d'en être piqué lui-même.

Pour le désabuser je vais prendre la main de Sophie, j'y veux porter mes levres comme je fais quelquefois: elle la retire brusquement avec un mot de *Monsieur* si singulierement prononcé, que ce mouvement involontaire la décèle à l'instant aux yeux d'Emile.

Sophie elle-même, voyant qu'elle s'est trahie, se contraint moins. Son sang-froid apparent se change en un mépris ironique. Elle répond à tout ce qu'on lui dit par des monosyllabes prononcés d'une voix lente & mal-assurée, comme craignant d'y laisser trop percer l'accent de l'indignation. Emile, demi-mort d'effroi, la regarde avec douleur, & tâche de l'engager à jetter les yeux sur les siens, pour y mieux lire ses vrais sentimens. Sophie plus irritée de sa confiance, lui lance un regard qui lui ôte l'envie d'en solliciter un second. Emile interdit, tremblant, n'ôse plus, très-heureusement pour lui, ni lui parler ni la regarder: car, n'eût-

il pas été coupable, s'il eût pu supporter sa colere, elle ne lui eût jamais pardonné.

Voyant alors que c'est mon tour, & qu'il est tems de s'expliquer, je reviens à Sophie. Je reprends sa main, qu'elle ne retire plus; car elle est prête à se trouver mal. Je lui dis avec douceur: chere Sophie, nous sommes malheureux, mais vous êtes raisonnable & juste; vous ne nous jugerez pas sans nous entendre: écoutez-nous. Elle ne répond rien, & je parle ainsi.

« Nous sommes partis hier à quatre » heures; il nous étoit prescrit d'arri- » ver à sept, & nous prenons toujours » plus de tems qu'il ne nous est né- » cessaire, afin de nous reposer en » approchant d'ici. Nous avions déjà » fait les trois quarts du chemin, quand » des lamentations douloureuses nous » frappent l'oreille, elles partoient » d'une gorge de la colline à quelque » distance de nous. Nous accourons

» aux cris ; nous trouvons un malheureux payſan qui revenant de la ville, un peu pris de vin ſur ſon cheval, en étoit tombé ſi lourdement, qu'il s'étoit caſſé la jambe. Nous crions, nous appellons du ſecours ; perſonne ne répond ; nous eſſayons de remettre le bleſſé ſur ſon cheval, nous n'en pouvons venir à bout : au moindre mouvement le malheureux ſouffre des douleurs horribles ; nous prenons le parti d'attacher le cheval dans le bois à l'écart, puis faiſant un brancard de nos bras, nous y poſons le bleſſé & le portons le plus doucement qu'il eſt poſſible, en ſuivant ſes indications ſur la route qu'il falloit tenir pour aller chez lui. Le trajet étoit long, il fallut nous repoſer pluſieurs fois. Nous arrivons enfin, rendus de fatigues ; nous trouvons, avec une ſurpriſe amère, que nous connoiſſions déjà la maiſon, & que ce miſérable que

» nous rapportons avec tant de peine, » étoit le même qui nous avoit si cor» dialement reçu le jour de notre » premiere arrivée ici. Dans le trouble » où nous étions tous, nous ne nous » étions point reconnus jusqu'à ce » moment.

» Il n'avoit que deux petits enfans. » Prête à lui en donner un troisieme, » sa femme fut si saisie en le voyant » arriver, qu'elle sentit des douleurs » aiguës, & accoucha peu d'heures » après. Que faire en cet état, dans une » chaumiere écartée, où l'on ne pou» voit espérer aucun secours? Emile » prit le parti d'aller prendre le che» val que nous avions laissé dans le » bois, de le monter, de courir à » toute bride chercher un Chirurgien » à la ville. Il donna le cheval au Chi» rurgien, & n'ayant pu trouver assez » tôt une garde, il revint à pied avec » un domestique, après vous avoir » expédié un exprès; tandis qu'embar-

» raffé, comme vous pouvez croire,
» entre un homme ayant une jambe caffée
» & une femme en travail, je préparois
» dans la maifon tout ce que je pouvois
» prévoir être néceffaire pour le fecours
» de tous les deux.

» Je ne vous ferai point le détail du
» refte; ce n'eft pas de cela qu'il eft
» queftion. Il étoit deux heures après
» minuit avant que nous ayons eu ni
» l'un ni l'autre un moment de relâche.
» Enfin, nous fommes revenus avant le
» jour dans notre afyle ici proche, où
» nous avons attendu l'heure de votre
» réveil pour vous rendre compte de
» notre accident. »

Je me tais fans rien ajouter. Mais avant que perfonne ne parle, Emile s'approche de fa maîtreffe, éleve la voix, & lui dit avec plus de fermeté que je ne m'y ferois attendu: Sophie, vous êtes l'arbitre de mon fort, vous le favez bien. Vous pouvez me faire mourir de douleur; mais n'efpérez pas me

faire oublier les droits de l'Humanité : ils me ſont plus ſacrés que les vôtres; je n'y renoncerai jamais pour vous.

Sophie, à ces mots, au lieu de répondre, ſe leve, lui paſſe un bras autour du coup, lui donne un baiſer ſur la joue; puis, lui tendant la main avec une grace inimitable, elle lui dit : Emile, prends cette main, elle eſt à toi. Sois, quand tu voudras, mon époux & mon maître. Je tâcherai de mériter cet honneur.

A peine l'a-t-elle embraſſé, que le pere, enchanté, frappe des mains en criant, *bis bis*; & Sophie, ſans ſe faire preſſer, lui donne auſſi tôt deux baiſers ſur l'autre joue; mais preſque au même inſtant, effrayée de tout ce qu'elle vient de faire, elle ſe ſauve dans les bras de ſa mere, & cache dans ce ſein maternel ſon viſage enflammé de honte.

Je ne décrirai point la commune joie; tout le monde la doit ſentir. Après le dîner

dîner, Sophie demande s'il y auroit trop loin pour aller voir ces pauvres malades. Sophie le desire, & c'est une bonne œuvre : on y va. On les trouve dans deux lits séparés ; Émile en avoit fait apporter un : on trouve autour d'eux du monde pour les soulager ; Émile y avoit pourvu. Mais au surplus tous deux sont si mal en ordre, qu'ils souffrent autant du mal-aise que de leur état. Sophie se fait donner un tablier de la bonne femme, & va l'arranger dans son lit ; elle en fait ensuite autant à l'homme ; sa main douce & légere sait aller chercher tout ce qui les blesse, & faire poser plus mollement leurs membres endoloris. Ils se sentent déjà soulagés à son approche ; on diroit qu'elle devine tout ce qui leur fait mal. Cette fille si délicate ne se rebute ni de la mal-propreté, ni de la mauvaise odeur, & sait faire disparoître l'une & l'autre sans mettre personne en œuvre, & sans que les ma-

lades ſoient tourmentés. Elle qu'on voit toujours ſi modeſte & quelquefois ſi dédaigneuſe, elle qui pour tout au monde n'auroit pas touché du bout du doigt le lit d'un homme, retourne & change le bleſſé ſans aucun ſcrupule, & le met dans une ſituation plus commode pour y pouvoir reſter long tems. Le zèle de la charité vaut bien la modeſtie; ce qu'elle fait, elle le fait ſi légerement & avec tant d'adreſſe qu'il ſe ſent ſoulagé, ſans preſque s'être apperçu qu'on l'ait touché. La femme & le mari béniſſent de concert l'aimable fille qui les ſert, qui les plaint, qui les conſole. C'eſt un ange du ciel que Dieu leur envoye; elle en a la figure & la bonne grace, elle en a la douceur & la bonté. Émile attendri la contemple en ſilence. Homme, aime ta compagne: Dieu te la donne pour te conſoler dans tes peines, pour te ſoulager dans tes maux: voilà la femme.

On fait baptiſer le nouveau né. Les

deux amans le présentent, brûlant au fond de leurs cœurs d'en donner autant à faire à d'autres. Ils aspirent au moment desiré; ils croient y toucher; tous les scrupules de Sophie sont levés: mais les miens viennent. Ils n'en sont pas encore où ils pensent; il faut que chacun ait son tour.

Un matin qu'ils ne se sont vus depuis deux jours, j'entre dans la chambre d'Emile une lettre à la main, & je lui dis en le regardant fixement; que feriez-vous si l'on vous apprenoit que Sophie est morte? Il fait un grand cri, se lève en frappant des mains, &, sans dire un seul mot, me regarde d'un œil égaré. Répondez donc, poursuis-je avec la même tranquillité. Alors, irrité de mon sang-froid, il s'approche les yeux enflammés de colere, & s'arrêtant dans une attitude presque menaçante: ce que je ferois!.... je n'en sais rien; mais ce que je sais, c'est que je ne reverrois de ma vie celui

qui me l'auroit appris. Raſſurez-vous ; réponds-je en ſouriant : elle vit, elle ſe porte bien, elle penſe à vous, & nous ſommes attendus ce ſoir. Mais allons faire un tour de promenade, & nous cauſerons.

La paſſion dont il eſt préoccupé ne lui permet plus de ſe livrer comme auparavant à des entretiens purement raiſonnés ; il faut l'intéreſſer par cette paſſion même à ſe rendre attentif à mes leçons. C'eſt ce que j'ai fait par ce terrible préambule ; je ſuis bien sûr maintenant qu'il m'écoutera.

« Il faut être heureux, cher Émile ;
» c'eſt la fin de tout être ſenſible ; c'eſt
» le premier deſir que nous imprima
» la Nature, & le ſeul qui ne nous
» quitte jamais. Mais où eſt le bon-
» heur ? Qui le ſait ? Chacun le cher-
» che, & nul ne le trouve. On uſe la
» vie à le pourſuivre, & l'on meurt
» ſans l'avoir atteint. Mon jeune ami,
» quand, à ta naiſſance, je te pris dans

» mes bras, & qu'attestant l'Etre su-
» prême de l'engagement que j'ôsai
» contracter, je vouai mes jours au
» bonheur des tiens, savois-je moi-
» même à quoi je m'engageois? Non;
» je savois seulement qu'en te ren-
» dant heureux j'étois sûr de l'être.
» En faisant pour toi cette utile re-
» cherche, je la rendois commune à
» tous deux.

» Tant que nous ignorons ce que
» nous devons faire, la sagesse consiste
» à rester dans l'inaction. C'est de tou-
» tes les maximes celle dont l'homme
» a le plus grand besoin, & celle qu'il
» sait le moins suivre. Chercher le
» bonheur sans savoir où il est, c'est
» s'exposer à le fuire, c'est courir au-
» tant de risques contraires qu'il y a
» de routes pour s'égarer. Mais il
» n'appartient pas à tout le monde de
» savoir ne point agir. Dans l'inquié-
» tude où nous tient l'ardeur du bien-
» être, nous aimons mieux nous

» tromper à le poursuivre que de ne » rien faire pour le chercher, & , sortis » une fois de la place où nous pou- » vons le connoître, nous n'y savons » plus revenir.

» Avec la même ignorance j'es- » sayai d'éviter la même faute. En » prenant soin de toi, je résolus de » ne pas faire un pas inutile, & de » t'empêcher d'en faire. Je me tins » dans la route de la Nature, en atten- » dant qu'elle me montrât celle du » bonheur. Il s'est trouvé qu'elle étoit » la même, & qu'en n'y pensant pas » je l'avois suivie.

» Sois mon témoin, sois mon juge, » je ne te récuserai jamais. Tes pre- » miers ans n'ont point été sacrifiés à » ceux qui les devoient suivre ; tu as » joui de tous les biens que la Nature » t'avoit donnés. Des maux auxquels » elle t'assujettit, & dont j'ai pu te » garantir, tu n'as senti que ceux » qui pouvoient t'endurcir aux autres.

» Tu n'en a jamais souffert aucun que » pour en éviter un plus grand. Tu » n'as connu ni la haîne, ni l'esclava- » ge. Libre & content, tu es resté » juste & bon : car la peine & le vice » sont inséparables, & jamais l'hom- » me ne devient méchant que lors- » qu'il est malheureux. Puisse le sou- » venir de ton enfance se prolon- » ger jusqu'à tes vieux jours : je ne » crains pas que jamais ton bon cœur » se la rappelle sans donner quelques » bénédictions à la main qui la gou- » verna.

» Quand tu es entré dans l'âge de » raison, je t'ai garanti de l'opinion » des hommes; quand ton cœur est » devenu sensible, je t'ai préservé de » l'empire des passions. Si j'avois pu » prolonger ce calme intérieur jusqu'à » la fin de ta vie, j'aurois mis mon » ouvrage en sûreté, & tu serois tou- » jours heureux autant qu'un homme

» peut l'être : mais, cher Émile, j'ai » eu beau tremper ton ame dans le » Styx, je n'ai pu la rendre par-tout » invulnérable ; il s'éleve un nouvel » ennemi que tu n'a pas encore ap- » pris à vaincre, & dont je ne puis » plus te sauver : cet ennemi, c'est » toi-même. La nature & la fortune » t'avoient laissé libre. Tu pouvois » endurer la misere ; tu pouvois sup- » porter les douleurs du corps, celles » de l'ame t'étoient inconnues ; tu ne » tenois à rien qu'à la condition hu- » maine, & maintenant tu tiens à » tous les attachemens que tu t'es » donnés ; en apprenant à desirer, tu » t'es rendu l'esclave de tes desirs. » Sans que rien change en toi, sans » que rien t'offense, sans que rien » touche à ton être, que de douleurs » peuvent attaquer ton ame ! Que de » maux tu peux sentir sans être ma- » lade ! Que de morts tu peux souffrir » sans mourir ! Un mensonge, une

» erreur, un doute peut te mettre au
» désespoir.

» Tu voyois au théâtre les héros
» livrés à des douleurs extrêmes faire
» retentir la scène de leurs cris
» insensés, s'affliger comme des femmes,
» pleurer comme des enfans,
» & mériter ainsi les applaudissemens
» publics. Souviens-toi du scandale
» que te causoient ces lamentations,
» ces cris, ces plaintes, dans des hommes
» dont on ne devoit attendre que
» des actes de constance & de fermeté.
» Quoi ! disois-tu tout indigné,
» ce sont-là les exemples qu'on nous
» donne à suivre, les modeles qu'on
» nous offre à imiter ! A-t-on peur que
» l'homme ne soit pas assez petit, assez
» malheureux, assez foible, si l'on ne
» vient encore encenser sa foiblesse sous
» la fausse image de la vertu ? Mon jeune
» ami, sois plus indulgent désormais
» pour la scène ; te voilà devenu l'un
» de ses héros.

» Tu ſais ſouffrir & mourir ; tu » ſais endurer la loi de la néceſſité » dans les maux phyſiques : mais tu » n'as point encore impoſé de loix » aux appétits de ton cœur ; & c'eſt » de nos affections, bien plus que de » nos beſoins, que naît le trouble de » notre vie. Nos deſirs ſont étendus, » notre force eſt preſque nulle. L'hom- » me tient par ſes vœux à mille cho- » ſes, & par lui-même il ne tient à » rien, pas même à ſa propre vie ; plus » il augmente ſes attachemens, plus » il multiplie ſes peines. Tout ne fait » que paſſer ſur la terre : tout ce que » nous aimons nous échappera tôt ou » tard, & nous y tenons comme s'il » devoit durer éternellement. Quel » effroi ſur le ſeul ſoupçon de la mort » de Sophie ! As-tu donc compté qu'el- » le vivroit toujours ? Ne meurt-il » perſonne à ſon âge ? Elle doit mou- » rir, mon enfant, & peut-être avant » toi. Qui ſait ſi elle eſt vivante à pré-

» sent même ? La Nature ne t'avoit
» asservi qu'à une seule mort ; tu t'as-
» servis à une seconde ; te voilà dans
» le cas de mourir deux fois.

» Ainsi, soumis à tes passions déré-
» glées, que tu vas rester à plaindre !
» Toujours des privations, toujours
» des pertes, toujours des allarmes ;
» tu ne jouiras pas même de ce qui te
» sera laissé. La crainte de tout per-
» dre t'empêchera de rien posséder ;
» pour n'avoir voulu suivre que tes
» passions, jamais tu ne les pourras
» satisfaire. Tu chercheras toujours le
» repos, il fuira toujours devant toi ;
» tu seras misérable & tu deviendras
» méchant ; & comment pourrois-tu
» ne pas l'être, n'ayant de loi que tes
» desirs effrénés ? Si tu ne peux suppor-
» ter des privations involontaires,
» comment t'en imposeras-tu volon-
» tairement ? Comment sauras-tu sa-
» crifier le penchant au devoir, &
» résister à ton cœur pour écouter ta

» raiſon ? Toi qui ne veux déjà plus
» voir celui qui t'apprendra la mort
» de ta maîtreſſe, comment verrois-
» tu celui qui voudroit te l'ôter vivan-
» te; celui qui t'ôſeroit dire : elle eſt
» morte pour toi, la vertu te ſépare
» d'elle ? S'il faut vivre avec elle, quoi
» qu'il arrive, que Sophie ſoit mariée
» ou non, que tu ſois libre ou ne le
» ſois pas, qu'elle t'aime ou te haïſſe,
» qu'on te l'accorde ou qu'on te la
» refuſe, n'importe, tu la veux, il la
» faut poſſéder à quelque prix que ce
» ſoit. Apprends-moi donc à quel
» crime s'arrête celui qui n'a de loix
» que les vœux de ſon cœur, & ne ſait
» réſiſter à rien de ce qu'il deſire ?

» Mon enfant, il n'y a point de bon-
» heur ſans courage, ni de vertu ſans
» combat. Le mot de *vertu* vient de
» *force*; la force eſt la baſe de toute
» vertu. La vertu n'appartient qu'à
» un être foible par ſa Nature & fort
» par ſa volonté ; c'eſt en cela que

» consiste le mérite de l'homme juste ; » & quoique nous appellions Dieu » bon, nous ne l'appellons pas ver- » tueux, parce qu'il n'a pas besoin » d'efforts pour bien faire. Pour t'ex- » pliquer ce mot si profané, j'ai at- » tendu que tu fusses en état de m'en- » tendre. Tant que la vertu ne coûte » rien à pratiquer, on a peu besoin » de la connoître. Ce besoin vient, » quand les passions s'éveillent : il est » déjà venu pour toi.

» En t'élevant dans toute la sim- » plicité de la Nature, au-lieu de te » prêcher de pénibles devoirs, je t'ai » garanti des vices qui rendent ces » devoirs pénibles, je t'ai moins ren- » du le mensonge odieux qu'inutile, » je t'ai moins appris à rendre à cha- » cun ce qui lui appartient qu'à ne te » soucier que de ce qui est à toi. Je » t'ai fait plutôt bon que vertueux : » mais celui qui n'est que bon, ne » demeure tel qu'autant qu'il a du

» plaisir à l'être : la bonté se brise & » périt sous le choc des passions hu» maines ; l'homme qui n'est que bon, » n'est bon que pour lui.

» Qu'est-ce donc que l'homme ver» tueux ? C'est celui qui sait vaincre » ses affections ; car alors il suit sa » raison, sa conscience, il fait son de» voir, il se tient dans l'ordre, & rien » ne l'en peut écarter. Jusqu'ici tu n'é» tois libre qu'en apparence ; tu n'a» vois que la liberté précaire d'un es» clave à qui l'on n'a rien commandé. » Maintenant sois libre en effet ; ap» prends à devenir ton propre maître ; » commande à ton cœur, ô Émile ! & » tu seras vertueux.

» Voilà donc un autre apprentissa» ge à faire, & cet apprentissage est » plus pénible que le premier : car la » Nature nous délivre des maux qu'elle » nous impose, ou nous apprend à les » supporter ; mais elle ne nous dit rien » pour ceux qui nous viennent de

» nous ; elle nous abandonne à nous-
» mêmes ; elle nous laiſſe, victimes de
» nos paſſions, ſuccomber à nos vaines
» douleurs, & nous glorifier encore
» des pleurs dont nous aurions dû
» rougir.

» C'eſt ici ta premiere paſſion. C'eſt
» la ſeule, peut-être, qui ſoit digne de
» toi. Si tu la ſais régir en homme,
» elle ſera la derniere ; tu ſubjugueras
» toutes les autres, & tu n'obéiras
» qu'à celle de la vertu.

» Cette paſſion n'eſt pas criminelle,
» je le ſais bien ; elle eſt auſſi pure que
» les ames qui la reſſentent. L'honnê-
» teté la forma, l'innocence l'a nourrie.
» Heureux amans ! les charmes de la
» vertu ne font qu'ajouter pour vous à
» ceux de l'amour ; & le doux lien qui
» vous attend, n'eſt pas moins le prix
» de votre ſageſſe, que celui de votre
» attachement. Mais dis-moi, homme
» ſincere, cette paſſion ſi pure t'en a-
» t-elle moins ſubjugué ? T'en es-tu

» moins rendu l'esclave ; &, si demain
» elle cessoit d'être innocente, l'étouf-
» ferois-tu dès demain ? C'est à présent
» le moment d'essayer tes forces ; il
» n'est plus tems, quand il les faut em-
» ployer. Ces dangereux essais doivent
» se faire loin du péril. On ne s'exerce
» point au combat devant l'ennemi ;
» on s'y prépare avant la guerre ; on
» s'y présente déjà tout préparé.

» C'est une erreur de distinguer les
» passions en permises & défendues,
» pour se livrer aux premieres, & se
» refuser aux autres. Toutes sont bon-
» nes, quand on en reste le maître ; tou-
» tes sont mauvaises, quand on s'y laisse
» assujettir. Ce qui nous est défendu
» par la Nature, c'est d'étendre nos at-
» tachemens plus loin que nos forces ;
» ce qui nous est défendu par la raison,
» c'est de vouloir ce que nous ne pou-
» vons obtenir ; ce qui nous est défen-
» du par la conscience, n'est pas d'être
» tentés, mais de nous laisser vaincre

» aux tentations. Il ne dépend pas de » nous d'avoir ou de n'avoir pas des » paſſions : mais il dépend de nous de » régner ſur elles. Tous les ſentimens » que nous dominons ſont légitimes ; » tous ceux qui nous dominent ſont » criminels. Un homme n'eſt pas cou- » pable d'aimer la femme d'autrui, s'il » tient cette paſſion malheureuſe aſſer- » vie à la loi du devoir : il eſt coupable » d'aimer ſa propre femme au point » d'immoler tout à cet amour.

» N'attends pas de moi de longs pré- » ceptes de morale, je n'en ai qu'un » ſeul à te donner, & celui-là com- » prend tous les autres. Sois homme ; » retire ton cœur dans les bornes de ta » condition. Étudie & connois ces bor- » nes ; quelque étroite qu'elles ſoient, » on n'eſt point malheureux tant qu'on » s'y renferme : on ne l'eſt que quand » on veut les paſſer ; on l'eſt quand, » dans ſes deſirs inſenſés, on met au » rang des poſſibles ce qui ne l'eſt pas ;

» on l'eſt quand on oublie ſon état » d'homme pour s'en forger d'imaginaires, deſquels on retombe toujours » dans le ſien. Les ſeuls biens dont la » privation coûte, ſont ceux auxquels » on croit avoir droit. L'évidente im» poſſibilité de les obtenir en détache, » les ſouhaits ſans eſpoir ne tourmen» tent point. Un gueux n'eſt point » tourmenté du deſir d'être Roi; un » Roi ne veut être Dieu que quand il » croit n'être plus homme.

» Les illuſions de l'orgueil ſont la » ſource de nos plus grands maux: mais » la contemplation de la miſere hu» maine rend le ſage toujours modéré. » Il ſe tient à ſa place, il ne s'agite » point pour en ſortir, il n'uſe point » inutilement ſes forces pour jouir de » ce qu'il ne peut conſerver, & les » employant toutes à bien poſſéder ce » qu'il a, il eſt en effet plus puiſſant & » plus riche de tout ce qu'il deſire de » moins que nous. Être mortel & périſ-

» ſable, irai-je me former des nœuds » éternels ſur cette terre, où tout » change, où tout paſſe, & dont je diſ- » paroîtrai demain? O Émile, ô mon » fils! en te perdant que me reſteroit-il » de moi? Et pourtant il faut que j'ap- » prenne à te perdre: car qui ſait » quand tu me ſera ôté.

» Veux-tu donc vivre heureux & » ſage? N'attache ton cœur qu'à la » beauté qui ne périt point: que ta con- » dition borne tes deſirs, que tes de- » voirs aillent avant tes penchans; » étends la loi de la néceſſité aux choſes » morales: apprends à perdre ce qui » peut t'être enlevé; apprends à tout » quitter quand la vertu l'ordonne, à » te mettre au-deſſus des événemens, » à détacher ton cœur ſans qu'ils le dé- » chirent; à être courageux dans l'ad- » verſité, afin de n'être jamais miſéra- » ble; à être ferme dans ton devoir, » afin de n'être jamais criminel. Alors » tu ſeras heureux malgré la fortune,

» & sage malgré les passions. Alors tu
» trouveras, dans la possession même
» des biens fragiles, une volupté que
» rien ne pourra troubler; tu les posse-
» deras sans qu'ils te possedent, & tu
» sentiras que l'homme, à qui tout
» échappe, ne jouit que de ce qu'il sait
» perdre. Tu n'auras point, il est vrai,
» l'illusion des plaisirs imaginaires; tu
» n'auras point aussi les douleurs qui en
» sont le fruit. Tu gagneras beaucoup
» à cet échange; car ces douleurs sont
» fréquentes & réelles, & ces plaisirs
» sont rares & vains. Vainqueur de
» tant d'opinions trompeuses, tu le se-
» ras encore de celle qui donne un si
» grand prix à la vie. Tu passeras la
» tienne sans trouble, & la termineras
» sans effroi; tu t'en détacheras com-
» me de toutes choses. Que d'autres,
» saisis d'horreur, pensent, en la quit-
» tant, cesser d'être; instruit de son
» néant, tu croiras commencer. La mort
» est la fin de la vie du méchant, & le

» commencement de celle du juste ».

Émile m'écoute avec une attention mêlée d'inquiétude. Il craint à ce préambule quelque conclusion sinistre. Il pressent qu'en lui montrant la nécessité d'exercer la force de l'ame, je veux le soumettre à ce dur exercice, &, comme un blessé qui frémit en voyant approcher le Chirurgien, il croit déjà sentir sur sa plaie la main douloureuse, mais salutaire, qui l'empêche de tomber en corruption.

Incertain, troublé, pressé de savoir où j'en veux venir, au-lieu de répondre, il m'interroge, mais avec crainte. Que faut-il faire, me dit-il, presqu'en tremblant, & sans ôser lever les yeux? Ce qu'il faut faire, réponds-je d'un ton ferme! il faut quitter Sophie. Que dites-vous, s'écrie-t-il avec emportement? Quitter Sophie! la quitter, la tromper, être un traître, un fourbe, un parjure!... Quoi! reprends-je en l'interrompant; c'est de moi qu'Émile

craint d'apprendre à mériter de pareils noms ? Non, continue-t-il avec la même impétuosité, ni de vous, ni d'un autre : je saurai, malgré vous, conserver votre ouvrage ; je saurai ne les pas mériter.

Je me suis attendu à cette premiere furie : je la laisse passer sans m'émouvoir. Si je n'avois pas la modération que je lui prêche, j'aurois bonne grace à la lui prêcher ! Émile me connoît trop pour me croire capable d'exiger de lui rien qui soit mal, & il sait bien qu'il feroit mal de quitter Sophie, dans le sens qu'il donne à ce mot. Il attend donc enfin que je m'explique. Alors, je reprends mon discours.

» Croyez-vous, cher Émile, qu'un » homme, en quelque situation qu'il se » trouve, puisse être plus heureux que » vous l'êtes depuis trois mois ? Si vous » le croyez, détrompez-vous. Avant » de goûter les plaisirs de la vie, vous » en avez épuisé le bonheur. Il n'y a

» rien au-delà de ce que vous avez ſenti.
» La félicité des ſens eſt paſſagere.
» L'état habituel du cœur y perd tou-
» jours. Vous avez plus joui par l'eſpé-
» rance, que vous ne jouirez jamais en
» réalité. L'imagination qui pare ce
» qu'on deſire, l'abandonne dans la poſ-
» ſeſſion. Hors le ſeul être exiſtant par
» lui-même, il n'y a rien de beau que
» ce qui n'eſt pas. Si cet état eût pu du-
» rer toujours, vous auriez trouvé le
» bonheur ſuprême. Mais tout ce qui
» tient à l'homme ſe ſent de ſa cadu-
» cité; tout eſt fini, tout eſt paſſager
» dans la vie humaine, & quand l'état
» qui nous rend heureux dureroit ſans
» ceſſe, l'habitude d'en jouir nous en
» ôteroit le goût. Si rien ne change au-
» dehors, le cœur change; le bonheur
» nous quitte, ou nous le quittons.

» Le tems, que vous ne meſuriez pas,
» s'écouloit durant votre délire. L'été
» finit, l'hiver s'approche. Quand nous
» pourrions continuer nos courſes dans

» une saison si rude, on ne le souffriroit » jamais. Il faut bien, malgré nous, » changer de maniere de vivre; celle-» ci ne peut plus durer. Je vois dans » vos yeux impatiens que cette diffi-» culté ne vous embarasse guères : l'a-» veu de Sophie & vos propres desirs » vous suggerent un moyen facile d'é-» viter la neige, & de n'avoir plus de » voyage à faire pour l'aller voir. L'ex-» pédient est commode sans doute; » mais, le printems venu, la neige fond, » & le mariage reste; il y faut penser » pour toutes les saisons.

» Vous voulez épouser Sophie, & » il n'y a pas cinq mois que vous la » connoissez! Vous voulez l'épouser, » non parce qu'elle vous convient, mais » parce qu'elle vous plaît; comme si » l'amour ne se trompoit jamais sur » les convenances, & que ceux qui » commencent par s'aimer ne finissent » jamais par se haïr. Elle est vertueu-» se, je le sais; mais en est-ce assez? 

» Suffit-il

» ſuffit il d'être honnêtes gens pour ſe
» convenir? ce n'eſt pas ſa vertu que
» je mets en doute, c'eſt ſon caractere.
» Celui d'une femme ſe monte-t-il en
» un jour? Savez-vous en combien de
» ſituations il faut l'avoir vue pour
» connoître à fond ſon humeur? Qua-
» tre mois d'attachement vous répon-
» dent-ils de toute la vie? Peut-être
» deux mois d'abſence vous feront-ils
» oublier d'elle; peut-être un autre
» n'attend-il que votre éloignement
» pour vous effacer de ſon cœur; peut-
» être à votre retour la trouverez-vous
» auſſi indifférente que vous l'avez
» trouvée ſenſible juſqu'à préſent. Les
» ſentimens ne dépendent pas des
» principes; elle peut reſter fort hon-
» nête, & ceſſer de vous aimer. Elle
» ſera conſtante & fidelle, je penche
» à le croire; mais qui vous répond
» d'elle & qui lui répond de vous,
» tant que vous ne vous êtes point mis
» à l'épreuve? Attendrez-vous, pour

» cette épreuve, qu'elle vous devienne
» inutile? Attendrez-vous, pour vous
» connoître, que vous ne puissiez plus
» vous séparer?

» Sophie n'a pas dix-huit ans, à
» peine en passez-vous vingt-deux;
» cet âge est celui de l'amour, mais
» non celui du mariage. Quel pere &
» quelle mere de famille! Eh! pour sa-
» voir élever des enfans, attendez au-
» moins de cesser de l'être. Savez-
» vous à combien de jeunes personnes
» les fatigues de la grossesse, supportées
» avant l'âge, ont affoibli la constitu-
» tion, ruiné la santé, abrégé la vie?
» Savez-vous combien d'enfans sont
» restés languissans & foibles, faute
» d'avoir été nourris dans un corps
» assez formé? Quand la mere & l'en-
» fant croissent à la fois, & que la
» substance nécessaire à l'accroissement
» de chacun des deux se partage, ni
» l'un ni l'autre n'a ce que lui desti-
» noit la Nature: comment se peut-il

» que tous deux n'en souffrent pas ?
» Ou je connois fort mal Emile, ou il
» aimera mieux avoir une femme &
» des enfans robustes, que de conten-
» ter son impatience aux dépens de
» leur vie & de leur santé.

» Parlons de vous. En aspirant à
» l'état d'époux & de pere, en avez
» vous bien médité les devoirs ? En
» devenant chef de famille, vous al-
» lez devenir membre de l'Etat; &
» qu'est-ce qu'être membre de l'Etat ?
» Le savez-vous ? Savez-vous ce que
» c'est que gouvernement, loix, patrie ?
» Savez-vous à quel prix il vous est
» permis de vivre, & pour qui vous
» devez mourir ? Vous croyez avoir
» tout appris, & vous ne savez rien
» encore. Avant de prendre une place
» dans l'ordre civil, apprenez à le
» connoître & à savoir quel rang vous
» y convient.

» Emile, il faut quitter Sophie; je
» ne dis pas l'abandonner : si vous en

» étiez capable, elle seroit trop heu-
» reuse de ne vous avoir point épou-
» sé ; il la faut quitter, pour revenir
» digne d'elle. Ne soyez pas assez vain
» pour croire déjà la mériter. O com-
» bien il vous reste à faire ! Venez rem-
» plir cette noble tâche ; venez appren-
» dre à supporter l'absence ; venez ga-
» gner le prix de la fidélité, afin qu'à
» votre retour vous puissiez vous ho-
» norer de quelque chose auprès d'elle,
» & demander sa main, non comme
» une grace, mais comme une récom-
» pense. »

Non encore exercé à lutter contre lui-même, non encore accoutumé à desirer une chose & à en vouloir une autre, le jeune homme ne se rend pas; il résiste, il dispute. Pourquoi se refuseroit-il au bonheur qui l'attend? Ne seroit-ce pas dédaigner la main qui lui est offerte, que de tarder à l'accepter?

Qu'est-il besoin de s'éloigner d'elle pour s'instruire de ce qu'il doit savoir?

Et quand cela seroit nécessaire, pourquoi ne lui laisseroit-il pas, dans des nœuds indissolubles, le gage assuré de son retour? Qu'il soit son époux, & il est prêt à me suivre; qu'ils soient unis, il la quitte sans crainte . . . . . Vous unir pour vous quitter, cher Emile, quelle contradiction! Il est beau qu'un amant puisse vivre sans sa maîtresse; mais un mari ne doit jamais quitter sa femme sans nécessité. Pour guérir vos scrupules, je vois que vos délais doivent être involontaires: il faut que vous puissiez dire à Sophie que vous la quittez malgré vous. Hé! bien, soyez content; puisque vous n'obéissez pas à la raison, reconnoissez un autre maître. Vous n'avez pas oublié l'engagement que vous avez pris avec moi, Emile; il faut quitter Sophie: je le veux.

A ce mot il baisse la tête, se taît, rêve un moment; & puis, me regardant avec assurance, il me dit: quand par-

tons-nous ? Dans huit jours, lui dis-je ; il faut préparer Sophie à ce départ. Les femmes ſont plus foibles, on leur doit des ménagemens ; & cette abſence n'étant pas un devoir pour elle, comme pour vous, il lui eſt permis de la ſupporter avec moins de courage.

Je ne ſuis que trop tenté de prolonger juſqu'à la ſéparation de mes jeunes gens le journal de leurs amours ; mais j'abuſe depuis long-tems de l'indulgence des Lecteurs : abrégeons pour finir une fois. Emile ôſera-t-il porter aux pieds de ſa maîtreſſe la même aſſurance qu'il vient de montrer à ſon ami ? Pour moi, je le crois ; c'eſt de la vérité même de ſon amour qu'il doit tirer cette aſſurance. Il ſeroit plus confus devant elle, s'il lui en coûtoit moins de la quitter ; il la quitteroit en coupable, & ce rôle eſt toujours embarraſſant pour un cœur honnête. Mais plus le ſacrifice lui coûte, plus il s'en honore aux yeux de celle qui le lui rend péni-

ble. Il n'a pas peur qu'elle prenne le change ſur le motif qui le détermine. Il ſemble lui dire à chaque regard : ô Sophie! lis dans mon cœur, & ſois fidelle; tu n'as pas un amant ſans vertu.

La fiere Sophie, de ſon côté, tâche de ſupporter avec dignité le coup imprévu qui la frappe. Elle s'efforce d'y paroître inſenſible; mais comme elle n'a pas, ainſi qu'Emile, l'honneur du combat & de la victoire, ſa fermeté ſe ſoutient moins. Elle pleure, elle gémit en dépit d'elle, & la frayeur d'être oubliée, aigrit la douleur de la ſéparation. Ce n'eſt pas devant ſon amant qu'elle pleure, ce n'eſt pas à lui qu'elle montre ſes frayeurs; elle étoufferoit plutôt que de laiſſer échapper un ſoupir en ſa préſence : c'eſt moi qui reçois ſes plaintes, qui vois ſes larmes, qu'elle affecte de prendre pour confident. Les femmes ſont adroites & ſavent ſe déguiſer : plus elle murmure en ſecret contre ma tyrannie, plus elle

eſt attentive à me flatter : elle ſent que ſon ſort eſt dans mes mains.

Je la conſole, je la raſſure, je lui réponds de ſon amant, ou plutôt de ſon Epoux : qu'elle lui garde la même fidélité qu'il aura pour elle, & dans deux ans il le ſera, je le jure. Elle m'eſtime aſſez, pour croire que je ne veux pas la tromper. Je ſuis garant de chacun des deux envers l'autre. Leurs cœurs, leur vertu, ma probité, la confiance de leurs parens, tout les raſſure ; mais que ſert la raiſon contre la foibleſſe ? Ils ſe ſéparent comme s'ils ne devoient plus ſe voir.

C'eſt alors que Sophie ſe rappelle les regrets d'Eucharis, & ſe croit réellement à ſa place. Ne laiſſons point, durant l'abſence, réveiller ces fantaſques amours. Sophie, lui dis-je un jour, faites avec Emile un échange de livres. Donnez-lui votre Télémaque, afin qu'il apprenne à lui reſſembler, & qu'il vous donne le Spectateur, dont

vous aimez la lecture. Etudiez-y les devoirs des honnêtes femmes, & songez que dans deux ans ces devoirs seront les vôtres. Cet échange plaît à tous deux, & leur donne de la confiance. Enfin vient le triste jour, il faut se séparer.

Le digne pere de Sophie, avec lequel j'ai tout concerté, m'embrasse en recevant mes adieux; puis, me prenant à part, il me dit ces mots d'un ton grave & d'un accent un peu appuyé « J'ai » tout fait pour vous complaire; je sa» vois que je traitois avec un homme » d'honneur; il ne me reste qu'un mot » à vous dire. Souvenez-vous que vo» tre Eleve a signé son contrat de ma» riage sur la bouche de ma Fille ».

Quelle différence dans la contenance des deux Amans! Emile impétueux, ardent, agité, hors de lui, pousse des cris, verse des torrens de pleurs sur les mains du pere, de la mere, de la fille; embrasse, en sanglottant, tous les gens

de la maison, & répete mille fois les mêmes choses, avec un désordre qui feroit rire en toute autre occasion. Sophie morne, pâle, l'œil éteint, le regard sombre, reste en repos, ne dit rien, ne pleure point, ne voit personne, pas même Emile. Il a beau lui prendre les mains, la presser dans ses bras; elle reste immobile, insensible à ses pleurs, à ses caresses, à tout ce qu'il fait; il est déjà parti pour elle. Combien cet objet est plus touchant que la plainte importune & les regrets bruyans de son amant! Il le voit, il le sent, il en est navré: je l'entraîne avec peine: si je le laisse encore un moment, il ne voudra plus partir. Je suis charmé qu'il emporte avec lui cette triste image. Si jamais il est tenté d'oublier ce qu'il doit à Sophie, en la lui rappelant telle qu'il la vit au moment de son départ, il faudra qu'il ait le cœur bien aliéné, si je ne le ramène pas à elle.

## DES VOYAGES.

On demande s'il eſt bon que les jeunes gens voyagent, & l'on diſpute beaucoup là-deſſus. Si l'on propoſoit autrement la queſtion, & qu'on demandât s'il eſt bon que les hommes aient voyagé, peut-être ne diſputeroit-on pas tant.

L'abus des livres tue la ſcience. Croyant ſavoir ce qu'on a lu, on ſe croit diſpenſé de l'apprendre. Trop de lecture ne ſert qu'à faire de préſomptueux ignorans. De tous les ſiècles de littérature, il n'y en a point eu où l'on lût tant que dans celui-ci, & point où l'on fût moins ſavant : de tous les pays de l'Europe, il n'y en a point où l'on imprime tant d'hiſtoires, de relations de voyages, qu'en France, & point où l'on connoiſſe moins le génie & les mœurs des autres Nations. Tant de livres nous

font négliger le livre du monde ; ou, si nous y lisons encore, chacun s'en tient à son feuillet. Quand le mot, *peut-on être Persan* ? me seroit inconnu, je devinerois, à l'entendre dire, qu'il vient du pays où les préjugés nationaux sont le plus en regne, & du sexe qui les propage le plus.

Un Parisien croit connoître les hommes, & ne connoît que les François; dans sa ville, toujours pleine d'étrangers, il regarde chaque étranger comme un phénomene extraordinaire qui n'a rien d'égal dans le reste de l'Univers. Il faut avoir vu de près les Bourgeois de cette grande ville, il faut avoir vécu chez eux, pour croire qu'avec tant d'esprit on puisse être aussi stupide. Ce qu'il y a de bisarre est que chacun d'eux a lu dix fois, peut être, la description du pays dont un habitant va si fort l'émerveiller.

C'est trop d'avoir à percer à la fois les préjugés des Auteurs & les nôtres

pour arriver à la vérité. J'ai passé ma vie à lire des relations de voyages, & je n'en ai jamais trouvé deux qui m'aient donné la même idée du même peuple. En comparant le peu que je pouvois observer avec ce que j'avois lu, j'ai fini par laisser là les Voyageurs, & regretter le tems que j'avois donné, pour m'instruire, à leur lecture, bien convaincu qu'en fait d'observations de toute espece, il ne faut pas lire, il faut voir. Cela seroit vrai dans cette occasion, quand tous les Voyageurs seroient sinceres, qu'ils ne diroient que ce qu'ils ont vu ou ce qu'ils croient, & qu'ils ne déguiseroient la vérité que par les fausses couleurs qu'elle prend à leurs yeux. Que doit-ce être, quand il la faut démêler encore à travers leurs mensonges & leur mauvaise foi?

Laissons donc la ressource des livres qu'on nous vante, à ceux qui sont faits pour s'en contenter. Elle est bonne, ainsi que l'art de Raymond Lulle, pour

apprendre à babiller de ce qu'on ne ſait point. Elle eſt bonne pour dreſſer des Platons de quinze ans à philoſopher dans des cercles, & à inſtruire une compagnie des uſages de l'Egypte & des Indes, ſur la foi de Paul-Lucas ou de Tavernier.

Je tiens pour maxime inconteſtable que quiconque n'a vu qu'un peuple, au-lieu de connoître les hommes, ne connoît que les gens avec leſquels il a vécu. Voici donc encore une autre maniere de poſer la même queſtion des voyages. Suffit-il qu'un homme bien élevé ne connoiſſe que ſes compatriotes, ou s'il lui importe de connoître les hommes en général? il ne reſte plus ici ni diſpute ni doute. Voyez combien la ſolution d'une queſtion difficile dépend quelquefois de la maniere de la poſer!

Mais, pour étudier les hommes, faut-il parcourir la terre entiere? Faut-il aller au Japon obſerver les Européens?

Pour connoître l'eſpece, faut-il connoître tous les individus? Non; il y a des hommes qui ſe reſſemblent ſi fort que ce n'eſt pas la peine de les étudier ſéparément. Qui a vu dix François les a tous vus; quoiqu'on n'en puiſſe pas dire autant des Anglois & de quelques autres peuples, il eſt pourtant certain que chaque Nation a ſon caractere propre & ſpécifique qui ſe tire, par induction, non de l'obſervation d'un ſeul de ſes membres, mais de pluſieurs. Celui qui a comparé dix peuples connoît les hommes, comme celui qui a vu dix François connoît les François.

Il ne ſuffit pas, pour s'inſtruire, de courir les pays; il faut ſavoir voyager. Pour obſerver, il faut avoir des yeux, & les tourner vers l'objet qu'on veut connoître. Il y a beaucoup de gens que les voyages inſtruiſent encore moins que les livres, parce qu'ils ignorent l'art de penſer; que, dans la lecture, leur eſprit eſt au moins guidé par l'Au-

teur ; & que, dans leurs voyages, ils ne ſavent rien voir d'eux-mêmes. D'autres ne s'inſtruiſent point, parce qu'ils ne veulent pas s'inſtruire. Leur objet eſt ſi différent, que celui-là ne les frappe guères : c'eſt grand hazard, ſi l'on voit exactement ce qu'on ne ſe ſoucie point de regarder. De tous les peuples du monde, le François eſt celui qui voyage le plus : mais, plein de ſes uſages, il confond tout ce qui n'y reſſemble pas. Il y a des François dans tous les coins du monde. Il n'y a point de pays où l'on trouve plus de gens qui aient voyagé, qu'on n'en trouve en France : avec cela pourtant, de tous les peuples de l'Europe celui qui en voit le plus, les connoit le moins. L'Anglois voyage auſſi, mais d'une autre maniere ; il faut que ces deux Peuples ſoient contraires en tout. La Nobleſſe Angloiſe voyage, la Nobleſſe Françoiſe ne voyage point : le Peuple François voyage, le Peuple Anglois ne voyage point.

Cette différence me paroît honorable au dernier. Les François ont presque toujours quelque vue d'intérêt dans leurs voyages : mais les Anglois ne vont point chercher fortune chez les autres Nations, si ce n'est par le commerce, & les mains pleines ; quand ils y voyagent, c'est pour y verser leur argent, non pour vivre d'industrie ; ils sont trop fiers pour aller ramper hors de chez eux. Cela fait aussi qu'ils s'instruisent mieux chez l'étranger que ne font les François, qui ont un tout autre objet en tête. Les Anglois ont pourtant aussi leurs préjugés nationaux ; ils en ont même plus que personne ; mais ces préjugés tiennent moins à l'ignorance qu'à la passion. L'Anglois a les préjugés de l'orgueil, & le François ceux de la vanité.

Comme les Peuples les moins cultivés sont généralement les plus sages ; ceux qui voyagent le moins, voyagent le mieux, parce qu'étant moins avancés

que nous dans nos recherches frivoles, & moins occupés des objets de notre vaine curiosité, ils donnent toute leur attention à ce qui est véritablement utile. Je ne connois guères que les Espagnols qui voyagent de cette maniere. Tandis qu'un François court chez les Artistes d'un pays, qu'un Anglois en fait dessiner quelque antique, & qu'un Allemand porte son *album* chez tous les Savans, l'Espagnol étudie en silence le gouvernement, les mœurs, la police, & il est le seul des quatre qui, de retour chez lui, rapporte, de ce qu'il a vu, quelque remarque utile à son pays.

Les Anciens voyageoient peu, lisoient peu, faisoient peu de livres, & pourtant on voit dans ceux qui nous restent d'eux, qu'ils s'observoient mieux les uns les autres que nous n'observons nos contemporains. Sans remonter aux écrits d'Homere, le seul Poëte qui nous transporte dans les pays qu'il décrit, on ne peut refuser à Hérodote l'honneur d'avoir peint les mœurs dans

ſon Hiſtoire, quoiqu'elle ſoit plus en narrations qu'en réflexions, mieux que ne font tous les Hiſtoriens, en chargeant leurs livres de portraits & de caracteres. Tacite a mieux décrit les Germains de ſon tems qu'aucun Ecrivain n'a décrit les Allemands d'aujourd'hui. Inconteſtablement ceux qui ſont verſés dans l'Hiſtoire ancienne, connoiſſent mieux les Grecs, les Carthaginois, les Romains, les Gaulois, les Perſes, qu'aucun Peuple de nos jours ne connoît ſes voiſins.

Il faut avouer auſſi que, les caracteres originaux des Peuples s'effaçant de jour en jour, deviennent en même raiſon plus difficiles à ſaiſir. A meſure que les races ſe mêlent, & que les Peuples ſe confondent, on voit peu-à-peu diſparoître ces différences nationales qui frappoient jadis au premier coup-d'œil. Autrefois chaque Nation reſtoit plus renfermée en elle-même, il y avoit moins de communication, moins de

voyages, moins d'intérêts communs ou contraires, moins de liaisons politiques & civiles de Peuple à Peuple; point tant de ces tracasseries royales appelées négociations, point d'Ambassadeurs ordinaires ou résidens continuellement; les grandes navigations étoient rares; il y avoit peu de commerce éloigné, & le peu qu'il y en avoit, étoit fait par le Prince même qui s'y servoit d'étrangers, ou par des gens méprisés qui ne donnoient le ton à personne, & ne rapprochoient point les Nations. Il y a cent fois plus de liaison maintenant entre l'Europe & l'Asie, qu'il n'y en avoit jadis entre la Gaule & l'Espagne; l'Europe seule étoit plus éparse que la terre entiere ne l'est aujourd'hui.

Ajoutez à cela que les anciens Peuples, se regardant la plupart comme Autochtones, ou originaires de leur propre pays, l'occupoient depuis assez long-tems, pour avoir perdu la mé-

moire des siecles reculés où leurs Ancêtres s'y étoient établis, & pour avoir laissé le tems au climat de faire sur eux des impressions durables; au-lieu que parmi nous, après les invasions des Romains, les récentes émigrations des Barbares ont tout mêlé, tout confondu. Les François d'aujourd'hui ne sont plus ces grands corps blonds & blancs d'autrefois; les Grecs ne sont plus ces beaux hommes faits pour servir de modele à l'Art; la figure des Romains eux-mêmes a changé de caractere, ainsi que leur naturel: les Persans, originaires de Tartarie, perdent chaque jour de leur laideur primitive, par le mélange du sang Circassien. Les Européens ne sont plus Gaulois, Germains, Ibériens, Allobroges; ils ne sont tous que des Scythes diversement dégénérés quant à la figure, & encore plus quant aux mœurs.

Voilà pourquoi les antiques distinctions de races, les qualités de l'air &

du terroir, marquoient plus fortement, de Peuple à Peuple, les tempéramens, les figures, les mœurs, les caracteres, que tout cela ne peut se marquer de nos jours, où l'inconstance Européenne ne laisse à nulle cause naturelle le tems de faire ses impressions, & où les forêts abattues, les marais desséchés, la terre plus uniformement, quoique plus mal cultivée, ne laissent plus, même au physique, la même différence de terre à terre, & de pays à pays.

Peut-être avec de semblables réflexions se presseroit-on moins de tourner en ridicule Hérodote, Ctésias, Pline, pour avoir représenté les habitans de divers pays, avec des traits originaux & des différences marquées que nous ne leur voyons plus. Il faudroit retrouver les mêmes hommes, pour reconnoître en eux les mêmes figures; il faudroit que rien ne les eût changés, pour qu'ils fussent restés les mêmes. Si nous pouvions considérer à la fois tous

les hommes qui ont été, peut-on douter que nous ne les trouvassions plus variés de siecle à siecle, qu'on ne les trouve aujourd'hui de Nation à Nation?

En même tems que les observations deviennent plus difficiles, elles se font plus négligemment & plus mal; c'est une autre raison du peu de succès de nos recherches dans l'Histoire naturelle du genre humain. L'instruction qu'on retire des voyages se rapporte à l'objet qui les fait entreprendre. Quand cet objet est un systême de Philosophie, le voyageur ne voit jamais que ce qu'il veut voir: quand cet objet est l'intérêt, il absorbe toute l'attention de ceux qui s'y livrent. Le commerce & les Arts, qui mêlent & confondent les Peuples, les empêchent aussi de s'étudier. Quand ils savent le profit qu'ils peuvent faire l'un avec l'autre, qu'ont-ils de plus à savoir?

Il est utile à l'homme de connoître

tous les lieux où l'on peut vivre, afin de choisir ensuite ceux où l'on peut vivre le plus commodément. Si chacun se suffisoit à lui-même, il ne lui importeroit de connoître que le pays qui peut le nourrir. Le Sauvage, qui n'a besoin de personne, & ne convoite rien au monde, ne connoît & ne cherche à connoître d'autres pays que le sien. S'il est forcé de s'étendre pour subsister, il fuit les lieux habités par les hommes; il n'en veut qu'aux bêtes, & n'a besoin que d'elles pour se nourrir. Mais pour nous, à qui la vie civile est nécessaire, & qui ne pouvons plus nous passer de manger des hommes, l'intérêt de chacun de nous est de fréquenter les pays où l'on en trouve le plus. Voilà pourquoi tout afflue à Rome, à Paris, à Londres. C'est toujours dans les Capitales que le sang-humain se vend à meilleur marché. Ainsi, l'on ne connoît que les grands Peuples, & les grands Peuples se ressemblent tous.

Nous

Nous avons, dit-on, des Savans qui voyagent pour s'inſtruire; c'eſt une erreur. Les Savans voyagent par intérêt comme les autres. Les Platons, les Pythagores, ne ſe trouvent plus, ou s'il y en a, c'eſt bien loin de nous. Nos Savans ne voyagent que par ordre de la Cour; on les dépêche, on les défraye, on les paye pour voir tel ou tel objet, qui, très-ſûrement, n'eſt pas un objet moral. Ils doivent tout leur tems à cet objet unique, ils ſont trop honnêtes gens pour voler leur argent. Si, dans quelque pays que ce puiſſe être, des curieux voyagent à leurs dépens, ce n'eſt jamais pour étudier les hommes, c'eſt pour les inſtruire. Ce n'eſt pas de ſcience qu'ils ont beſoin, mais d'oſtentation. Comment apprendroient-ils dans leurs voyages à ſecouer le joug de l'opinion? Ils ne les font que pour elle.

Il y a bien de la différence entre voyager pour voir du pays, ou pour voir des Peuples. Le premier objet eſt

toujours celui des curieux, l'autre n'eſt pour eux qu'acceſſoire. Ce doit être tout le contraire pour celui qui veut philoſopher. L'enfant obſerve les choſes, en attendant qu'il puiſſe obſerver les hommes. L'homme doit commencer par obſerver ſes ſemblables, & puis il obſerve les choſes, s'il en a le tems.

C'eſt donc mal raiſonner, que de conclutre que les voyages ſont inutiles, de ce que nous voyageons mal. Mais l'utilité des voyages reconnue, s'enſuivra-t-il qu'ils conviennent à tout le monde? Tant s'en faut; ils ne conviennent, au contraire, qu'à très-peu de gens: ils ne conviennent qu'aux hommes aſſez fermes ſur eux-mêmes, pour écouter les leçons de l'erreur ſans ſe laiſſer ſéduire, & pour voir l'exemple du vice ſans ſe laiſſer entraîner. Les voyages pouſſent le naturel vers ſa pente, & achevent de rendre l'homme bon ou mauvais. Quiconque revient de courir le Monde, eſt, à ſon retour,

ce qu'il ſera toute ſa vie ; il en revient plus de méchans que de bons, parce qu'il en part plus d'enclins au mal qu'au bien. Les jeunes gens mal élevés & mal conduits, contractent dans leurs voyages tous les vices des Peuples qu'ils fréquentent, & pas une des vertus dont ces vices ſont mêlés : mais ceux qui ſont heureuſement nés, ceux dont on a bien cultivé le bon naturel, & qui voyagent dans le vrai deſſein de s'inſtruire, reviennent, tous, meilleurs & plus ſages qu'ils n'étoient partis. Ainſi voyagera mon Emile : ainſi avoit voyagé ce jeune homme, digne d'un meilleur ſiecle, dont l'Europe étonnée admira le mérite, qui mourut pour ſon pays à la fleur de ſes ans, mais qui méritoit de vivre, & dont la tombe, ornée de ſes ſeules vertus, attendoit, pour être honorée, qu'une main étrangere y ſemât des fleurs.

Tout ce qui ſe fait par raiſon, doit avoir ſes regles. Les voyages, pris

comme une partie de l'éducation, doivent avoir les leurs. Voyager pour voyager, c'eſt errer, être vagabond; voyager pour s'inſtruire, eſt encore un objet trop vague: l'inſtruction qui n'a pas un but déterminé, n'eſt rien. Je voudrois donner au jeune homme un intérêt ſenſible à s'inſtruire, & cet intérêt bien choiſi fixeroit encore la nature de l'inſtruction. C'eſt toujours la ſuite de la méthode que j'ai tâché de pratiquer.

Or, après s'être conſidéré par ſes rapports phyſiques avec les autres êtres, par ſes rapports moraux avec les autres hommes, il lui reſte à ſe conſidérer par ſes rapports civils avec ſes concitoyens. Il faut, pour cela, qu'il commence par étudier la nature du gouvernement en général, les diverſes formes de gouvernement, enfin le gouvernement particulier ſous lequel il eſt né, pour ſavoir s'il lui convient d'y vivre, car par un droit que rien ne peut

abroger, chaque homme, en devenant majeur & maître de lui-même, devient maître aussi de renoncer au contrat par lequel il tient à la communauté, en quittant le pays dans lequel elle est établie. Ce n'est que par le séjour qu'il y fait après l'âge de raison, qu'il est censé confirmer tacitement l'engagement qu'ont pris ses ancêtres. Il acquiert le droit de renoncer à sa Patrie, comme à la succession de son Pere: encore, le lieu de la naissance étant un don de la Nature, céde-t-on du sien en y renonçant. Par le droit rigoureux, chaque homme reste libre à ses risques en quelque lieu qu'il naisse, à moins qu'il ne se soumette volontairement aux loix, pour acquérir le droit d'en être protégé.

Je lui dirois donc, par exemple: jusqu'ici vous avez vécu sous ma direction, vous étiez hors d'état de vous gouverner vous-même. Mais vous approchez de l'âge où les loix, vous lais-

ſant la diſpoſition de votre bien, vous rendent maître de votre perſonne. Vous allez vous trouver ſeul dans la ſociété, dépendant de tout, même de votre patrimoine. Vous avez en vue un établiſſement. Cette vue eſt louable, elle eſt un des devoirs de l'homme; mais avant de vous marier, il faut ſavoir quel homme vous voulez être, à quoi vous voulez paſſer votre vie, quelles meſures vous voulez prendre pour aſſurer du pain à vous & à votre famille: car bien qu'il ne faille pas faire d'un tel ſoin ſa principale affaire, il y faut pourtant ſonger une fois. Voulez-vous vous engager dans la dépendance des hommes que vous mépriſez? Voulez-vous établir votre fortune & fixer votre état par des relations civiles qui vous mettront ſans ceſſe à la diſcrétion d'autrui, & vous forceront, pour échapper aux frippons, de devenir frippon vous-même?

Là-deſſus je lui décrirai tous les

moyens possibles de faire valoir son bien, soit dans le commerce, soit dans les charges, soit dans la finance, & je lui montrerai qu'il n'y en a pas un qui ne lui laisse des risques à courir, qui ne le mette dans un état précaire & dépendant, & ne le force de régler ses mœurs, ses sentimens, sa conduite, sur l'exemple & les préjugés d'autrui.

Il y a, lui dirai-je, un autre moyen d'employer son tems & sa personne; c'est de se mettre au service, c'est-à-dire, de se louer à très-bon compte, pour aller tuer des gens qui ne nous ont point fait de mal. Ce métier est en grande estime parmi les hommes, & ils font un cas extraordinaire de ceux qui ne sont bons qu'à cela. Au surplus, loin de vous dispenser des autres ressources, il ne vous les rend que plus nécessaires; car il entre aussi dans l'honneur de cet état de ruiner ceux qui s'y dévouent. Il est vrai qu'ils ne s'y ruinent pas tous. La mode vient

même insensiblement de s'y enrichir comme dans les autres. Mais je doute qu'en vous expliquant comment s'y prennent pour cela ceux qui réussissent, je vous rende curieux de les imiter.

Vous saurez encore que dans ce métier même il ne s'agit plus de courage ni de valeur, si ce n'est peut être auprès des femmes; qu'au contraire le plus rampant, le plus bas, le plus servile est toujours le plus honoré; que si vous vous avisez de vouloir faire tout de bon votre métier, vous serez méprisé, haï, chassé peut-être, tout au moins accablé de passe-droits, & supplanté par tous vos camarades, pour avoir fait votre service à la tranchée, tandis qu'ils faisoient le leur à la toilette.

On se doute bien que tous ces emplois divers ne seront pas fort du goût d'Émile. Eh quoi! me dira-t-il, ai-je oublié les jeux de mon enfance? ai-je perdu mes bras? ma force est-elle

épuisée? ne sais-je plus travailler? Que m'importent tous vos beaux emplois, & toutes les sottes opinions des hommes? Je ne connois point d'autre gloire que d'être bienfaisant & juste; je ne connois point d'autre bonheur que de vivre indépendant avec ce qu'on aime, en gagnant tous les jours de l'appétit & de la santé par son travail. Tous ces embarras dont vous me parlez, ne me touchent guères. Je ne veux pour tout bien qu'une petite métairie dans quelque coin du Monde. Je mettrai toute mon avarice à la faire valoir, & je vivrai sans inquiétude. Sophie & mon champ, & je serai riche.

Oui, mon ami, c'est assez, pour le bonheur du sage, d'une femme & d'un champ qui soient à lui. Mais ces trésors, bien que modestes, ne sont pas si communs que vous pensez. Le plus rare est trouvé pour vous; parlons de l'autre.

Un champ qui ſoit à vous, cher Émile ! & dans quel lieu le choiſirez-vous ? En quel coin de la terre pourrez-vous dire : je ſuis ici mon maître & celui du terrein qui m'appartient. On ſait en quels lieux il eſt aiſé de ſe faire riche, mais qui ſait où l'on peut ſe paſſer de l'être ? Qui ſait où l'on peut vivre iudépendant & libre, ſans avoir beſoin de faire mal à perſonne, & ſans crainte d'en recevoir ? Croyez-vous que le pays où il eſt toujours permis d'être honnête-homme ſoit ſi facile à trouver ? S'il eſt quelque moyen légitime & sûr de ſubſiſter ſans intrigue, ſans affaire, ſans dépendance ; c'eſt, j'en conviens, de vivre du travail de ſes mains, en cultivant ſa propre terre : mais où eſt l'État où l'on peut ſe dire : la terre que je foule eſt à moi ? Avant de choiſir cette heureuſe terre, aſſurez-vous bien d'y trouver la paix que vous cherchez ; gardez qu'un gouvernement violent, qu'une religion

perſécutante, que des mœurs perverſes ne vous y viennent troubler. Mettez-vous à l'abri des impôts ſans meſure qui dévoreroient le fruit de vos peines, des procès ſans fin qui conſumeroient votre fonds. Faites en ſorte qu'en vivant juſtement vous n'ayez point à faire votre cour à des Intendans, à leurs Subſtituts, à des Juges, à des Prêtres, à de puiſſans voiſins, à des frippons de toute eſpece, toujours prêts à vous tourmenter, ſi vous les négligez. Mettez-vous ſur-tout à l'abri des vexations des grands & des riches; ſongez que par-tout leurs terres peuvent confiner à la vigne de Naboth. Si votre malheur veut qu'un homme en place achete ou bâtiſſe une maiſon près de votre chaumiere, répondez-vous qu'il ne trouvera pas le moyen, ſous quelque prétexte, d'envahir votre héritage pour s'arrondir, ou que vous ne verrez pas, dès demain peut-être, abſorber toutes vos reſſources dans un

large grand-chemin? Que si vous vous conservez du crédit pour parer à tous ces inconvéniens, autant vaut conserver aussi vos richesses; car elles ne vous coûteront pas plus à garder. La richesse & le crédit s'étayent mutuellement; l'un se soutient toujours mal sans l'autre.

J'ai plus d'expérience que vous, cher Emile; je vois mieux la difficulté de votre projet. Il est beau, pourtant; il est honnête: il vous rendroit heureux en effet, efforçons-nous de l'exécuter. J'ai une proposition à vous faire. Consacrons les deux ans que nous avons pris jusqu'à votre retour, à choisir un asyle en Europe où vous puissiez vivre heureux avec votre famille à l'abri de tous les dangers dont je viens de vous parler. Si nous réussissons, vous aurez trouvé le vrai bonheur vainement cherché par tant d'autres, & vous n'aurez pas regret à votre tems. Si nous ne réussissons pas, vous serez

guéri d'une chimere ; vous vous consolerez d'un malheur inévitable, & vous vous soumettrez à la loi de la nécessité.

Je ne sais si tous mes Lecteurs appercevront jusqu'où va nous mener cette recherche ainsi proposée ; mais je sais bien que si, au retour de ses voyages commencés & continués dans cette vue, Emile n'en revient pas versé dans toutes les matieres de gouvernement, de mœurs publiques, & de maximes d'Etat de toute espèce, il faut que lui ou moi soyons bien dépourvus, l'un d'intelligence, & l'autre de jugement.

Le droit politique est encore à naître, & il est à présumer qu'il ne naîtra jamais. Grotius, le maître de tous nos Savans en cette partie, n'est qu'un enfant, &, qui pis est, un enfant de mauvaise foi. Quand j'entends élever Grotius jusqu'aux nues, & couvrir Hobbes d'exécration, je vois combien d'hom-

mes ſenſés liſent ou comprennent ces deux Auteurs. La vérité eſt que leurs principes ſont exactement ſemblables, ils ne different que par les expreſſions. Ils different auſſi par la méthode. Hobbes s'appuie ſur des ſophiſmes, & Grotius ſur des Poëtes: tout le reſte leur eſt commun.

Le ſeul moderne, en état de créer cette grande & inutile ſcience, eût été l'illuſtre Monteſquieu. Mais il n'eut garde de traiter des principes du droit politique; il ſe contenta de traiter du droit poſitif des gouvernemens établis; & rien au monde n'eſt plus différent que ces deux études.

Celui pourtant qui veut juger ſainement des gouvernemens tels qu'ils exiſtent, eſt obligé de les réunir toutes deux; il faut ſavoir ce qui doit être, pour bien juger de ce qui eſt. La plus grande difficulté, pour éclaircir ces importantes matières, eſt d'intéreſſer un particulier à les diſcuter, de ré-

pondre à ces deux queſtions : que m'importe ? &, qu'y puis-je faire ? Nous avons mis notre Émile en état de ſe répondre à toutes deux.

La deuxieme difficulté vient des préjugés de l'enfance, des maximes dans leſquelles on a été nourri, ſurtout de la partialité des Auteurs, qui, parlant toujours de la vérité dont ils ne ſe ſoucient guères, ne ſongent qu'à leur intérêt dont ils ne parlent point. Or, le peuple ne donne ni chaires, ni penſions, ni places d'Académies ; qu'on juge comment ſes droits doivent être établis par ces gens-là ! J'ai fait en ſorte que cette difficulté fût encore nulle pour Emile. A peine ſait-il ce que c'eſt que gouvernement ; la ſeule choſe qui lui importe eſt de trouver le meilleur ; ſon objet n'eſt point de faire des livres, & ſi jamais il en fait, ce ne ſera point pour faire ſa cour aux Puiſſances, mais pour établir les droits de l'Humanité.

Il reste une troisieme difficulté plus spécieuse que solide, & que je ne veux ni résoudre, ni proposer; il me suffit qu'elle n'effraye point mon zele; bien sûr qu'en des recherches de cette espece, de grands talens sont moins nécessaires qu'un sincere amour de la justice & un vrai respect pour la vérité. Si donc les matieres de gouvernement peuvent être équitablement traitées, en voici, selon moi, le cas ou jamais.

Avant d'observer, il faut se faire des regles pour ses observations: il faut se faire une échelle pour y rapporter les mesures qu'on prend. Nos principes de droit politique sont cette échelle; nos mesures sont les loix politiques de chaque pays.

Nos élémens seront clairs, simples, pris immédiatement dans la nature des choses. Ils se formeront des questions discutées entre nous, & que nous ne convertirons en principes que quand

elles seront suffisamment résolues.

Par exemple, remontant d'abord à l'état de Nature, nous examinerons si les hommes naissent esclaves ou libres, associés ou indépendans; s'ils se réunissent volontairement ou par force; si jamais la force qui les réunit peut former un droit permanent, par lequel cette force antérieure oblige, même quand elle est surmontée par une autre; en sorte que depuis la force du Roi Nembrot, qui, dit-on, lui soumit les premiers Peuples, toutes les autres forces qui ont détruit celle-là soient devenues iniques & usurpatoires: & qu'il n'y ait plus de légitimes Rois que les descendans de Nembrot ou ses ayant causes; ou bien si, cette premiere force venant à cesser, la force qui lui succede oblige à son tour, & détruit l'obligation de l'autre, en sorte qu'on ne soit obligé d'obéir qu'autant qu'on est forcé, & qu'on en soit dispensé, si-tôt qu'on peut faire résis-

tance : droit qui, ce femble, n'ajoûteroit pas grand'-chofe à la force, & ne feroit guères qu'un jeu de mots.

Nous examinerons fi l'on ne peut pas dire que toute maladie vient de Dieu, & s'il s'enfuit pour cela que ce foit un crime d'appeller le Médecin.

Nous examinerons encore fi l'on eft obligé en confcience de donner fa bourfe à un bandit, qui nous la demande fur le grand-chemin, quand même on pourroit la lui cacher; car enfin, le piftolet qu'il tient eft auffi une puiffance.

Si ce mot de *puiffance* en cette occafion veut dire autre chofe qu'une puiffance légitime, & par conféquent foumife aux loix dont elle tient fon être.

Suppofé qu'on rejette ce droit de force, qu'on admette celui de la Nature ou l'autorité paternelle comme principe des fociétés, nous rechercherons la mefure de cette autorité, com-

ment elle eſt fondée dans la Nature, & ſi elle a d'autre raiſon que l'utilité de l'enfant, ſa foibleſſe, & l'amour naturel que le pere a pour lui; ſi donc, la foibleſſe de l'enfant venant à ceſſer, & ſa raiſon à mûrir, il ne devient pas ſeul juge naturel de ce qui convient à ſa conſervation, par conſéquent ſon propre maître, & indépendant de tout autre homme, même de ſon pere; car il eſt encore plus ſûr que le fils s'aime lui-même, qu'il n'eſt ſûr que le pere aime ſon fils.

Si, le pere mort, les enfans ſont tenus d'obéir à leur aîné ou à quelque autre qui n'aura pas pour eux l'attachement naturel d'un pere; & ſi, de race en race, il y aura toujours un chef unique, auquel toute la famille ſoit tenue d'obéir; auquel cas on chercheroit comment l'autorité pourroit jamais être partagée, & de quel droit il y auroit, ſur la terre entiere, plus d'un chef qui gouvernât le genre humain.?

Supposé que les Peuples se fussent formés par choix, nous distinguerons alors le droit, du fait; & nous demanderons si, s'étant ainsi soumis à leurs freres, oncles ou parens, non qu'ils y fussent obligés, mais parce qu'ils l'ont bien voulu, cette sorte de société ne rentre pas toujours dans l'association libre & volontaire.

Passant ensuite au droit d'esclavage, nous examinerons si un homme peut légitimement s'aliéner à un autre, sans restriction, sans réserve, sans aucune espece de condition; c'est-à-dire, s'il peut renoncer à sa personne, à sa vie, à sa raison, à son *moi*, à toute moralité dans ses actions, & à cesser en un mot d'exister avant sa mort, malgré la Nature qui le charge immédiatement de sa propre conservation, & malgré sa conscience & sa raison qui lui prescrivent ce qu'il doit faire & ce dont il doit s'abstenir?

Que s'il y a quelque réserve, quel-

que reſtriction dans l'acte d'eſclavage, nous diſcuterons ſi cet acte ne devient pas alors un vrai contrat, dans lequel les deux contractans, n'ayant point, en cette qualité, de Supérieur commun (17), reſtent leurs propres juges quant aux conditions du contrat, par conſéquent libres chacun dans cette partie, & maîtres de le rompre, ſi-tôt qu'ils s'eſtiment léſés.

Que ſi donc un eſclave ne peut s'aliéner ſans réſerve à ſon maître, comment un Peuple peut-il s'aliéner ſans réſerve à ſon chef; & ſi l'eſclave reſte juge de l'obſervation du contrat par ſon maître, comment le Peuple ne reſtera-t-il pas juge de l'obſervation du contrat par ſon chef?

Forcés de revenir ainſi ſur nos pas, & conſidérant le ſens de ce mot collec-

---

(17) S'ils en avoient un, ce Supérieur commun ne ſeroit autre que le Souverain, & alors le droit d'eſclavage, fondé ſur le droit de ſouveraineté, n'en ſeroit pas le principe.

tif de Peuple, nous cherchons ſi pour l'établir, il ne faut pas un contrat, au moins tacite, antérieur à celui que nous ſuppoſons.

Puiſqu'avant de s'élire un Roi, le Peuple eſt un Peuple, qu'eſt-ce qui l'a fait tel, ſinon le contrat ſocial? Le contrat ſocial eſt donc la baſe de toute ſociété civile, & c'eſt dans la nature de cet acte qu'il faut chercher celle de la ſociété qu'il forme.

Nous rechercherons quelle eſt la teneur de ce contrat, & ſi l'on ne peut pas, à-peu-près, l'énoncer par cette formule: *Chacun de nous met en commun ſes biens, ſa perſonne, ſa vie & toute ſa puiſſance ſous la ſuprême direction de la volonté générale, & nous recevons en corps chaque membre, comme partie indiviſible du tout.*

Ceci ſuppoſé; pour définir les termes dont nous avons beſoin, nous remarquerons qu'au lieu de la perſonne particuliere de chaque contractant, cet

acte d'association produit un corps moral & collectif, composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix. Cette personne publique prend en général le nom de *Corps politique*: lequel est appellé par ses membres *Etat* quand il est passif, *Souverain* quand il est actif, *Puissance* en le comparant à ses semblables. A l'égard des membres eux-mêmes, ils prennent le nom de *Peuple* collectivement, & s'appellent, en particulier, *Citoyens*, comme membres de la *Cité*, ou participans à l'autorité souveraine; & *Sujets*, comme soumis à la même autorité.

Nous remarquerons que cet acte d'association renferme un engagement réciproque du Public & des particuliers, & que chaque individu, contractant, pour ainsi dire, avec lui-même, se trouve engagé sous un double rapport; savoir comme membre du Souverain, envers les particuliers; & comme membre de l'Etat, envers le Souverain.

Nous remarquerons encore que, nul n'étant tenu aux engagemens qu'on n'a pris qu'avec soi, la délibération publique qui peut obliger tous les Sujets envers le Souverain, à cause des deux différens rapports sous lesquels chacun d'eux est envisagé, ne peut obliger l'Etat envers lui-même. Par où l'on voit qu'il n'y a ni ne peut y avoir d'autre loi fondamentale, proprement dite, que le seul pacte social. Ce qui ne signifie pas que le corps politique ne puisse, à certains égards, s'engager envers autrui; car, par rapport à l'Etranger, il devient alors un être simple, un individu.

Les deux parties contractantes, savoir chaque particulier & le Public, n'ayant aucun Supérieur commun qui puisse juger leurs différends, nous examinerons si chacun des deux reste le maître de rompre le contrat quand il lui plaît; c'est-à-dire, d'y renoncer pour sa part, si-tôt qu'il se croit lésé.

Pour

Pour éclaircir cette queſtion, nous obſerverons que, ſelon le pacte ſocial, le Souverain ne pouvant agir que par des volontés communes & générales, ſes actes ne doivent de même avoir que des objets généraux & communs; d'où il ſuit qu'un particulier ne ſauroit être léſé directement par le Souverain, qu'ils ne le ſoient tous; ce qui ne ſe peut, puiſque ce ſeroit vouloir ſe faire du mal à ſoi-même. Ainſi le contrat ſocial n'a jamais beſoin d'autre garant que la force publique; parce que la léſion ne peut jamais venir que des particuliers, & alors ils ne ſont pas pour cela libres de leur engagement, mais punis de l'avoir violé.

Pour bien décider toutes les queſtions ſemblables, nous aurons ſoin de nous rappeler toujours que le pacte ſocial eſt d'une nature particuliere, & propre à lui ſeul, en ce que le Peuple ne contracte qu'avec lui-même, c'eſt-à-dire le Peuple en corps comme Souve-

rain, avec les particuliers comme Sujets. Condition qui fait tout l'artiſice & le jeu de la machine politique, & qui ſeul rend légitimes, raiſonnables & ſans danger, des engagemens qui, ſans cela, ſeroient abſurdes, tyranniques, & ſujets aux plus énormes abus.

Les particuliers ne s'étant ſoumis qu'au Souverain, & l'autorité ſouveraine n'étant autre choſe que la volonté générale, nous verrons comment chaque homme, obéiſſant au Souverain, n'obéit qu'à lui-même, & comment on eſt plus libre dans le pacte ſocial, que dans l'état de Nature.

Après avoir fait la comparaiſon de la liberté naturelle avec la liberté civile quant aux perſonnes, nous ferons, quant aux biens, celle du droit de propriété avec le droit de ſouveraineté, du domaine particulier avec le domaine éminent. Si c'eſt ſur le droit de propriété qu'eſt fondée l'autorité ſouveraine, ce droit eſt celui qu'elle doit

le plus respecter; il est inviolable & sacré pour elle, tant qu'il demeure un droit particulier & individuel : si-tôt qu'il est considéré comme commun à tous les citoyens, il est soumis à la volonté générale, & cette volonté peut l'anéantir. Ainsi le Souverain n'a nul droit de toucher au bien d'un particulier, ni de plusieurs; mais il peut légitimement s'emparer du bien de tous, comme cela se fit à Sparte au tems de Lycurgue : au-lieu que l'abolition des dettes par Solon, fut un acte illégitime.

Puisque rien n'oblige les Sujets que la volonté générale, nous rechercherons comment se manifeste cette volonté, à quels signes on est sûr de la reconnoître, ce que c'est qu'une loi, & quels sont les vrais caracteres de la loi. Ce sujet est tout neuf : la définition de la loi est encore à faire.

A l'instant que le Peuple considere en particulier un ou plusieurs de ses

membres, le Peuple se divise. Il se forme, entre le tout & sa partie, une relation qui en fait deux êtres séparés, dont la partie est l'un, & le tout moins cette partie est l'autre. Mais le tout moins une partie n'est pas le tout; tant que ce rapport subsiste, il n'y a donc plus de tout, mais deux parties inégales.

Au contraire, quand tout le Peuple statue sur tout le peuple, il ne considere que lui-même, & s'il se forme un rapport, c'est de l'objet entier sous un point de vue à l'objet entier sous un autre point de vue, sans aucune division du tout. Alors l'objet sur lequel on statue est général, & la volonté qui statue est aussi générale. Nous examinerons s'il y a quelque autre espece d'acte qui puisse porter le nom de loi.

Si le Souverain ne peut parler que par des loix, & si la loi ne peut jamais avoir qu'un objet général & rela-

tif également à tous les membres de l'Etat, il s'ensuit que le Souverain n'a jamais le pouvoir de rien statuer sur un objet particulier ; & comme il importe cependant à la conversation de l'Etat qu'il soit aussi décidé des choses particulieres, nous rechercherons comment cela se peut faire.

Les actes du souverain ne peuvent être que des actes de volonté générale, des loix : il faut ensuite des actes déterminans, des actes de force ou de gouvernement pour l'exécution de ces mêmes loix ; & ceux-ci, au contraire, ne peuvent avoir que des objets particuliers. Ainsi l'acte par lequel le Souverain statue qu'on élira un chef est une loi, & l'acte par lequel on élit ce chef en exécution de la loi, n'en qu'un acte de gouvernement.

Voici donc un troisieme rapport sous lequel le Peuple assemblé peut être considéré ; savoir, comme Magistrat

exécuteur de la loi qu'il a portée souverain (18).

Nous examinerons s'il est possible que le peuple se dépouille de son droit de souveraineté pour en revêtir un homme ou plusieurs ; car l'acte d'élection n'étant pas une loi, & dans cet acte le Peuple n'étant pas Souverain lui-même, on ne voit point comment alors il peut transférer un droit qu'il n'a pas.

L'essence de la souveraineté consistant dans la volonté générale, on ne voit point non plus comment on peut s'assurer qu'une volonté particuliere sera toujours d'accord avec cette volonté générale. On doit bien plutôt présumer qu'elle y sera souvent con-

---

(18) Ces questions & propositions sont la plupart extraites du traité *du contrat social*, extrait lui-même d'un plus grand ouvrage entrepris sans consulter mes forces, & abandonné depuis long-tems. Le petit traité que j'en ai détaché, & dont c'est ici le sommaire, sera publié à part.

traire; car l'intérêt privé tend toujours aux préférences, & l'intérêt public à l'égalité; & quand cet accord seroit possible, il suffiroit qu'il ne fût pas nécessaire & indestructible pour que le droit souverain n'en pût résulter.

Nous rechercherons si, sans violer le pacte social, les chefs du Peuple, sous quelque nom qu'ils soient élus, ne peuvent jamais être autre chose que les officiers du Peuple, auxquels il ordonne de faire exécuter les loix; si ces chefs ne lui doivent pas compte de leur administration, & ne sont pas soumis eux-mêmes aux loix qu'ils sont chargés de faire observer.

Si le Peuple ne peut aliéner son droit suprême, peut-il le confier pour un tems? S'il ne peut se donner un maître, peut-il se donner des représentans? cette question est importante & mérite discussion.

Si le Peuple ne peut avoir ni Souverain, ni représentans, nous exami-

nerons comment il peut porter ses loix lui-même, s'il doit avoir beaucoup de loix, s'il doit les changer souvent; s'il est aisé qu'un grand Peuple soit son propre Législateur?

Si le Peuple Romain n'étoit pas un grand Peuple?

S'il est bon qu'il y ait de grands Peuples?

Il suit des considérations précédentes, qu'il y a dans l'Etat un corps intermédiaire entre les Sujets & le Souverain; & ce corps intermédiaire, formé d'un ou de plusieurs membres, est chargé de l'administration publique, de l'exécution des loix, & du maintien de la liberté civile & politique.

Les Membres de ce corps s'appellent *Magistrats* ou *Rois*, c'est-à-dire, Gouverneurs. Le corps entier considéré par les hommes qui le composent, s'appelle *Prince*, & considéré par son action, il s'appelle *Gouvernement*.

Si nous considérons l'action du corps

entier agiſſant ſur lui-même, c'eſt-à-dire, le rapport du tout au tout, ou du Souverain à l'Etat, nous pouvons comparer ce rapport à celui des extrêmes d'une proportion continue, dont le Gouvernement donne le moyen terme. Le Magiſtrat reçoit du Souverain les ordres qu'il donne au Peuple; &, tout compenſé, ſon produit ou ſa puiſſance eſt au même degré que le produit ou la puiſſance des Citoyens qui ſont Sujets d'un côté & Souverains de l'autre. On ne ſauroit altérer aucun des trois termes ſans rompre à l'inſtant la proportion. Si le Souverain veut gouverner, ou ſi le Prince veut donner des loix, ou ſi le Sujet refuſe d'obéir, le déſordre ſuccede à la regle, & l'Etat, diſſout, tombe dans le deſpotiſme ou dans l'anarchie.

Suppoſons que l'Etat ſoit compoſé de dix-mille Citoyens. Le Souverain ne peut être conſidéré que collectivement & en corps; mais chaque parti-

culier a, comme Sujet, une existence individuelle & indépendante. Ainsi le Souverain est au Sujet comme dix-mille à un : c'est-à-dire, que chaque membre de l'Etat n'a pour sa part que la dix-millieme partie de l'autorité souveraine, quoiqu'il lui soit soumis tout entier. Que le Peuple soit composé de cent-mille hommes ; l'état des Sujets ne change pas, & chacun porte toujours tout l'empire des loix, tandis que son suffrage réduit à un cent millieme a dix fois moins d'influence dans leur rédaction. Ainsi le Sujet restant toujours un, le rapport du Souverain augmente en raison du nombre des Citoyens. D'où il suit, que plus l'Etat s'aggrandit, plus la liberté diminue.

Or, moins les volontés particulieres se rapportent à la volonté générale, c'est-à-dire les mœurs aux loix, plus la force réprimante doit augmenter. D'un autre côté, la grandeur de l'Etat donnant aux dépositaires de l'au-

torité publique plus de tentations & de moyens d'en abuser, plus le gouvernement a de force pour contenir le Peuple, plus le Souverain doit en avoir à son tour pour contenir le gouvernement.

Il suit de ce double rapport que la proportion continue entre le Souverain, le Prince & le Peuple n'est point une idée arbitraire, mais une conséquence de la nature de l'Etat. Il suit encore que l'un des extrêmes, savoir le Peuple, étant fixe, toutes les fois que la raison doublée augmente ou diminue, la raison simple augmente ou diminue à son tour; ce qui ne peut se faire sans que le moyen terme change autant de fois. D'où nous pouvons tirer cette conséquence, qu'il n'y a pas une constitution de gouvernement unique & absolue; mais qu'il doit y avoir autant de gouvernemens différens en nature, qu'il y a d'Etats différens en grandeur.

Si, plus le Peuple eſt nombreux, moins les mœurs ſe rapportent aux loix, nous examinerons ſi, par une analogie aſſez évidente, on ne peut pas dire auſſi que plus les Magiſtrats ſont nombreux, plus le gouvernement eſt foible?

Pour éclaircir cette maxime, nous diſtinguerons dans la perſonne de chaque Magiſtrat, trois volontés eſſentiellement différentes; premierement, la volonté propre de l'individu qui ne tend qu'à ſon avantage particulier: ſecondement, la volonté commune des Magiſtrats, qui ſe rapporte uniquement au profit du Prince; volonté qu'on peut appeller volonté de corps, laquelle eſt générale par rapport au gouvernement, & particuliere par rapport à l'Etat dont le gouvernement fait partie: en troiſieme lieu, la volonté du Peuple ou la volonté ſouveraine, laquelle eſt générale, tant par rapport à l'Etat conſidéré comme le

tout, que par rapport au gouvernement considéré comme partie du tout. Dans une législation parfaite, la volonté particuliere & individuelle doit être presque nulle, la volonté de corps propre au gouvernement très-subordonné, & par conséquent la volonté générale & souveraine est la regle de toutes les autres. Au contraire, selon l'ordre naturel, ces différentes volontés deviennent plus actives à mesure qu'elles se concentrent; la volonté générale est toujours la plus foible; la volonté de corps a le second rang, & la volonté particuliere est préférée à tout: en sorte que chacun est premierement soi-même, & puis Magistrat, & puis Citoyen: gradation directement opposée à celle qu'exige l'ordre social.

Cela posé, nous supposerons le gouvernement entre les mains d'un seul homme. Voilà la volonté particuliere & la volonté de corps parfaitement réunies, & par conséquent celle-

ci au plus haut degré d'intenſité qu'elle puiſſe avoir. Or, comme c'eſt de ce degré que dépend l'uſage de la force, & que la force abſolue du gouvernement, étant toujours celle du peuple, ne varie point, il s'enſuit que le plus actif des gouvernemens eſt celui d'un ſeul.

Au contraire, uniſſons le gouvernement à l'autorité ſuprême: faiſons le Prince du Souverain, & des Citoyens autant de Magiſtrats: alors la volonté de corps, parfaitement confondue avec la volonté générale, n'aura pas plus d'activité qu'elle, & laiſſera la volonté particuliere dans toute ſa force. Ainſi le gouvernement, toujours avec la même force abſolue, ſera dans ſon *minimum* d'activité.

Ces regles ſont inconteſtables, & d'autres conſidérations ſervent à les confirmer. On voit, par exemple, que les Magiſtrats ſont plus actifs dans leur corps, que le Citoyen ne l'eſt dans le

ſien, & que par conſéquent la volonté particuliere y a beaucoup plus d'influence. Car, chaque Magiſtrat eſt preſque toujours chargé de quelque fonction particuliere de gouvernement; au lieu que chaque Citoyen, pris à part, n'a aucune fonction de la ſouveraineté. D'ailleurs, plus l'Etat s'étend, plus ſa force réelle augmente, quoiqu'elle n'augmente pas en raiſon de ſon étendue: mais l'Etat reſtant le même, les Magiſtrats ont beau ſe multiplier, le gouvernement n'en acquiert pas une plus grande force réelle, parce qu'il eſt dépoſitaire de celle de l'Etat que nous ſuppoſons toujours égale. Ainſi, par cette pluralité, l'activité du gouvernement diminue, ſans que ſa force puiſſe augmenter.

Après avoir trouvé que le gouvernement ſe relâche à meſure que les Magiſtrats ſe multiplient, & que, plus le Peuple eſt nombreux, plus la force réprimante du gouvernement doit aug-

menter, nous conclurons que le rapport des Magiſtrats au gouvernement doit être inverſe de celui des Sujets au Souverain : c'eſt-à-dire, que plus l'Etat s'aggrandit, plus le gouvernement doit ſe reſſerrer, tellement que le nombre des chefs diminue en raiſon de l'augmentation du Peuple.

Pour fixer enſuite cette diverſité de formes ſous des dénominations plus préciſes, nous remarquerons en premier lieu que le Souverain peut commettre le dépot du gouvernement à tout le Peuple ou à la plus grande partie du Peuple, en ſorte qu'il y ait plus de citoyens Magiſtrats que de citoyens ſimples particuliers. On donne le nom de Démocratie à cette forme de gouvernement.

Ou bien il peut reſſerrer le gouvernement entre les mains d'un moindre ombre, en ſorte qu'il y ait plus de ſimples Citoyens que de Magiſtrats ; & cette forme porte le nom d'Ariſtocratie.

Enfin, il peut concentrer tout le gouvernement entre les mains d'un Magiſtrat unique. Cette troiſieme forme eſt la plus commune, & s'appelle Monarchie ou gouvernement royal.

Nous remarquerons que toutes ces formes, ou du moins les deux premieres, ſont ſuſceptibles de plus & de moins, & ont même une aſſez grande latitude. Car la Démocratie peut embraſſer tout le Peuple, ou ſe reſſerrer jusqu'à la moitié; l'Ariſtocratie, à ſon tour, peut, de la moitié du peuple, ſe reſſerrer indéterminément juſqu'aux plus petits nombres; la Royauté même admet quelquefois un partage, ſoit entre le pere & le fils, ſoit entre deux freres, ſoit autrement. Il y avoit toujours deux Rois à Sparte, & l'on a vu dans l'Empire Romain juſqu'à huit Empereurs à la fois, ſans qu'on pût dire que l'Empire fût diviſé. Il y a un point où chaque forme de gouvernement ſe confond avec la ſuivante; & ſous trois dé-

nominations ſpécifiques le gouvernement eſt réellement capable d'autant de formes que l'Etat a de citoyens.

Il y a plus, chacun de ces gouvernemens pouvant, à certains égards, ſe ſubdiviſer en diverſes parties, l'une adminiſtrée d'une maniere, & l'autre d'une autre, il peut réſulter de ces trois formes combinées une multitude de formes mixtes, dont chacune eſt multipliable par toutes les formes ſimples.

On a de tout tems beaucoup diſputé ſur la meilleure forme de gouvernement, ſans conſidérer que chacune eſt la meilleure en certains cas, & la pire en d'autres. Pour nous, ſi dans les différens Etats le nombre des Magiſtrats (19) doit être inverſe de celui des citoyens, nous conclurons qu'en général le gouvernement dé-

(19) On ſe ſouviendra que je n'entends parler ici que de Magiſtrats ſuprêmes, ou chefs de la Nation; les autres n'étant que leurs Subſtituts en telle ou telle partie.

mocratie convient aux petits Etats, l'aristocratie aux médiocres, & le monarchique aux grands.

C'est par le fil de ces recherches, que nous parviendrons à savoir quels sont les devoirs & les droits des Citoyens, & si l'on peut séparer les uns des autres; ce que c'est que la patrie, en quoi précisément elle consiste, & à quoi chacun peut connoître s'il a une patrie, ou s'il n'en a point.

Après avoir ainsi considéré chaque espèce de société civile en elle-même, nous les comparerons pour en observer les divers rapports: les unes grandes, les autres petites; les unes fortes, les autres foibles, s'attaquant, s'offensant, s'entre-détruisant, &, dans cette action & réaction continuelle, faisant plus de misérables, & coûtant la vie à plus d'hommes, que s'ils avoient tous gardé leur premiere liberté. Nous examinerons si l'on n'en a pas fait trop ou trop peu dans l'institution sociale. Si

les individus soumis aux loix & aux hommes, tandis que les sociétés gardent entr'elles l'indépendance de la Nature, ne restent pas exposés aux maux des deux états, sans en avoir les avantages, & s'il ne vaudroit pas mieux qu'il n'y eût point de société civile au Monde, que d'y en avoir plusieurs? N'est ce pas cet état mixte qui participe à tous les deux, & n'assûre ni l'un ni l'autre, *per quem neutrum licet, nec tanquam in bello paratum esse, nec tanquam in pace securum?* N'est-ce pas cette association partielle & imparfaite, qui produit la tyrannie & la guerre? & la tyrannie & la guerre ne sont-elles pas les plus grands fléaux de l'Humanité?

Nous examinerons enfin l'espèce de remèdes qu'on a cherché à ces inconvéniens, par les ligues & confédérations, qui, laissant chaque Etat son maître au-dedans, l'arme au dehors contre tout aggresseur injuste. Nous

rechercherons comment on peut établir une bonne aſſociation fédérative, ce qui peut la rendre durable, & juſqu'à quel point on peut étendre le droit de la confédération, ſans nuire à celui de la ſouveraineté.

L'abbé de S.-Pierre avoit propoſé une aſſociation de tous les Etats de l'Europe, pour maintenir entr'eux une paix perpétuelle. Cette aſſociation étoit-elle pratiquable? &, ſuppoſant qu'elle eût été établie, étoit-il à préſumer qu'elle eût duré (20)? Ces recherches nous menent directement à toutes les queſtions de droit public, qui peuvent achever d'éclaircir celle du droit politique.

Enfin nous poſerons les vrais principes du droit de la guerre, & nous

---

(20) Depuis que j'écrivois ceci, les raiſons *pour* ont été expoſées dans l'extrait de ce projet, les raiſons *contre*, du moins celles qui m'ont paru ſolides, ſe trouveront dans le Recueil de mes écrits, à la ſuite de ce même extrait.

examinerons pourquoi Grotius & les autres n'en ont donné que de faux.

Je ne ferois pas étonné qu'au milieu de tous nos raifonnemens, mon jeune homme, qui a du bon fens, me dît en m'interrompant : on diroit que nous bâtiffons notre édifice avec du bois, & non pas avec des hommes, tant nous alignons exactement chaque pièce à la règle.... Il eft vrai, mon ami; mais fongez que le droit ne fe plie point aux paffions des hommes, & qu'il s'agiffoit entre nous d'établir d'abord les vrais principes du droit politique. A préfent que nos fondemens font pofés, venez examiner ce que les hommes ont bâti deffus, & vous verrez de belles chofes!

Alors je lui fait lire Télémaque, & pourfuivre fa route : nous cherchons l'heureufe Salente, & le bon Idoménée rendu fage à force de malheurs. Chemin faifant nous trouvons beaucoup de Protéfilas, & point de Philoclès;

Adraſte, Roi des Dauniens, n'eſt pas non plus introuvable. Mais laiſſons les Lecteurs imaginer nos voyages, ou les faire à notre place un Télémaque à la main, & ne leur ſuggérons point des applications affligeantes, que l'Auteur même écarte, ou fait malgré lui.

Au reſte, Emile n'étant pas Roi, ni moi Dieu, nous ne nous tourmentons point de ne pouvoir imiter Télémaque & Mentor, dans le bien qu'ils faiſoient aux hommes: perſonne ne ſait mieux que nous ſe tenir à ſa place & ne deſire moins d'en ſortir. Nous ſavons que la même tâche eſt donnée à tous, que quiconque aime le bien de tout ſon cœur, & le fait de tout ſon pouvoir, l'a remplie. Nous ſavons que Télémaque & Mentor ſont des chimères. Emile ne voyage pas en homme oiſif, & fait plus de bien que s'il étoit Prince. Si nous étions Rois, nous ne ferions plus bienfaiſans; ſi nous étions Rois & bienfaiſans, nous ferions, ſans

le ſavoir, mille maux réels pour un bien apparent que nous croirions faire; ſi nous étions Rois & ſages, le premier bien que nous voudrions faire à nous-mêmes & aux autres, ſeroit d'abdiquer la royauté, & de redevenir ce que nous ſommes.

J'ai dit ce qui rend les voyages infructueux à tout le monde. Ce qui les rend encore plus infructueux à la Jeuneſſe, c'eſt la maniere dont on les lui fait faire. Les Gouverneurs, plus curieux de leur amuſement que de ſon inſtruction, la menent de Ville en Ville, de Palais en Palais, de cercle en cercle; ou, s'ils ſont ſavans & gens de Lettres, ils lui font paſſer ſon tems à courir des bibliotheques, à viſiter des Antiquaires, à fouiller de vieux monumens, à tranſcrire de vieilles incriptions. Dans chaque pays, ils s'occupent d'un autre ſiecle; c'eſt comme s'ils s'occupoient d'un autre pays, en ſorte qu'après avoir, à grands fraix, parcouru

l'Europe

l'Europe, livrés aux frivolités ou à l'ennui, ils reviennent ſans avoir rien vu de ce qui peut les intéreſſer, ni rien appris de ce qui peut leur être utile.

Toutes les Capitales ſe reſſemblent; tous les Peuples s'y mêlent, toutes les mœurs s'y confondent; ce n'eſt pas-là qu'il faut aller étudier les Nations. Paris & Londres ne ſont à mes yeux que la même Ville. Leurs habitans ont quelques préjugés différens, mais ils n'en ont pas moins les uns que les autres, & toutes leurs maximes pratiques ſont les mêmes. On ſait quelles eſpeces d'hommes doivent ſe raſſembler dans les Cours. On ſait quelles mœurs l'entaſſement du Peuple & l'inégalité des fortunes doit par-tout produire. Si-tôt qu'on me parle d'une Ville compoſée de deux cent mille ames, je ſais d'avance comment on y vit. Ce que je ſaurois de plus ſur les lieux, ne vaut pas la peine d'aller l'apprendre.

C'eſt dans les Provinces reculées, où

il y a moins de mouvement, de commerce, où les étrangers voyagent moins, dont les habitans se déplacent moins, changent moins de fortune & d'état, qu'il faut aller étudier le génie & les mœurs d'une Nation. Voyez en passant la Capitale, mais allez observer au loin le pays. Les François ne sont pas à Paris, ils sont en Touraine; les Anglois sont plus Anglois en Mercie, qu'à Londres, & les Espagnols plus Espagnols en Galice, qu'à Madrid. C'est à ces grandes distances qu'un peuple se caractérise, & se montre tel qu'il est sans mêlange : c'est-là que les bons & les mauvais effets du gouvernement se font mieux sentir; comme au bout d'un plus grand rayon, la mesure des arcs est plus exacte.

Les rapports nécessaires des mœurs au gouvernement, ont été si bien exposés dans le livre de l'Esprit des Loix, qu'on ne peut mieux faire que de recourir à cet ouvrage pour étudier ces

rapports. Mais, en général, il y a deux regles faciles & simples, pour juger de la bonté relative des gouvernemens. L'une est la population. Dans tout pays qui se dépeuple, l'État tend à sa ruine; & le pays qui peuple le plus, fût-il le plus pauvre, est infailliblement le mieux gouverné.

Mais il faut, pour cela, que cette population soit un effet naturel du gouvernement & des mœurs; car si elle se faisoit par des colonies, ou par d'autres voies accidentelles & passageres, alors elles prouveroient le mal par le remede. Quand Auguste porta des loix contre le Célibat, ces loix montroient déjà le déclin de l'Empire Romain. Il faut que la bonté du gouvernement porte les Citoyens à se marier, & non pas que la loi les y contraigne : il ne faut pas examiner ce qui se fait par force : car la loi qui combat la constitution, s'élude & devient vaine ; mais ce qui se fait par l'influence des mœurs & par la

pente naturelle du gouvernement : car ces moyens ont ſeuls un effet conſtant. C'étoit la politique du bon Abbé de Saint-Pierre, de chercher toujours un petit remede à chaque mal particulier, au-lieu de remonter à leur ſource commune, & de voir qu'on ne les pouvoit guérir que tous à la fois. Il ne s'agit pas de traiter ſéparément chaque ulcere qui vient ſur le corps d'un malade, mais d'épurer la maſſe du ſang qui les produit tous. On dit qu'il y a des prix en Angleterre pour l'agriculture ; je n'en veux pas davantage : cela ſeul me prouve qu'elle n'y brillera pas long-tems.

La ſeconde marque de la bonté relative du gouvernement & des loix, ſe tire auſſi de la population, mais d'une autre maniere ; c'eſt-à-dire, de ſa diſtribution, & non pas de ſa quantité Deux États égaux en grandeur & en nombre d'hommes, peuvent être for inégaux en force ; & le plus puiſſan

des deux, eſt toujours celui dont les habitans ſont le plus également répandus ſur le territoire : celui qui n'a pas de ſi grandes Villes, & qui par conſéquent brille le moins, battra toujours l'autre. Ce ſont les grandes Villes qui épuiſent un État & font ſa foibleſſe : la richeſſe qu'elles produiſent, eſt une richeſſe apparente & illuſoire : c'eſt beaucoup d'argent & peu d'effet. On dit que la Ville de Paris vaut une Province au Roi de France : moi je crois qu'elle lui en coûte pluſieurs, que c'eſt à plus d'un égard que Paris eſt nourri par les Provinces, & que la plupart de leurs revenus ſe verſent dans cette Ville & y reſtent, ſans jamais retourner au Peuple ni au Roi. Il eſt inconcevable que, dans ce ſiecle de calculateurs, il n'y en ait pas un qui ſache voir que la France ſeroit beaucoup plus puiſſante, ſi Paris étoit anéanti. Non-ſeulement le Peuple mal diſtribué n'eſt pas avantageux à l'État; mais il eſt plus

ruineux que la dépopulation même, en ce que la dépopulation ne donne qu'un produit nul, & que la consommation mal entendue donne un produit négatif. Quand j'entends un François & un Anglois, tout fiers de la grandeur de leurs Capitales, disputer entr'eux lequel de Paris ou de Londres contient le plus d'habitans, c'est pour moi comme s'ils disputoient ensemble, lequel des deux Peuples a l'honneur d'être le plus mal gouverné.

Étudiez un Peuple hors de ses Villes; ce n'est qu'ainsi que vous le connoîtrez. Ce n'est rien de voir la forme apparente d'un gouvernement, fardée par l'appareil de l'administration & par le jargon des Administrateurs, si l'on n'en étudie aussi la nature par les effets qu'il produit sur le peuple, & dans tous les degrés de l'administration. La différence de la forme au fond se trouvant partagée entre tous ces degrés, ce n'est qu'en les embrassant tous, que

l'on connoît cette différence. Dans tel pays, c'eſt par les manœuvres des Subdélégués qu'on commence à ſentir l'eſprit du Miniſtere; dans tel autre, il faut voir élire les membres du Parlement, pour juger s'il eſt vrai que la Nation ſoit libre; dans quelque pays que ce ſoit, il eſt impoſſible que qui n'a vu que les Villes, connoiſſe le gouvernement, attendu que l'eſprit n'en eſt jamais le même, pour la Ville & pour la campagne. Or, c'eſt la campagne qui fait le pays, & c'eſt le Peuple de la campagne qui fait la Nation.

Cette étude des divers Peuples dans leurs Provinces reculées, & dans la ſimplicité de leur génie originel, donne une obſervation générale bien favorable à mon épigraphe, & bien conſolante pour le cœur humain. C'eſt que toutes les Nations ainſi obſervées paroiſſent en valoir beaucoup mieux; plus elles ſe rapprochent de la nature, plus la bonté domine dans leur caractere; ce n'eſt

qu'en ſe renfermant dans les Villes, ce n'eſt qu'en s'altérant à force de culture qu'elles ſe dépravent, & qu'elles changent en vices agréables & pernicieux, quelques défauts plus groſſiers que malfaiſans.

De cette obſervation, réſulte un nouvel avantage dans la maniere de voyager que je propoſe, en ce que les jeunes gens, ſéjournant peu dans les grandes Villes où regne une horrible corruption, ſont moins expoſés à la contracter, & conſervent parmi des hommes plus ſimples, & dans des ſociétés moins nombreuſes, un jugement plus sûr, un goût plus ſain, des mœurs plus honnêtes. Mais au reſte, cette contagion n'eſt guères à craindre pour mon Emile; il a tout ce qu'il faut pour s'en garantir. Parmi toutes les précautions que j'ai priſes pour cela, je compte pour beaucoup l'attachement qu'il a dans le cœur.

On ne ſait plus ce que peut le véri-

table amour ſur les inclinations des jeunes gens, parce que ne le connoiſſant pas mieux qu'eux, ceux qui les gouvernent les en détournent. Il faut pourtant qu'un jeune homme aime ou qu'il ſoit débauché. Il eſt aiſé d'en impoſer par les apparences. On me citera mille jeunes gens qui, dit-on, vivent fort chaſtement ſans amour; mais qu'on me cite un homme fait, un véritable homme qui diſe avoir ainſi paſſé ſa jeuneſſe, & qui ſoit de bonne foi. Dans toutes les vertus, dans tous les devoirs, on ne cherche que l'apparence; moi je cherche la réalité; & je ſuis trompé, s'il y a, pour y parvenir, d'autres moyens que ceux que je donne.

L'idée de rendre Émile amoureux avant de le faire voyager, n'eſt pas de mon invention. Voici le trait qui me l'a ſuggérée.

J'étois à Veniſe, en viſite chez le Gouverneur d'un jeune Anglois. C'étoit en hiver, nous étions autour du feu. Le

Gouverneur reçoit ses lettres de la Poste. Il les lit, & puis en relit une tout haut à son éleve. Elle étoit en Anglois : je n'y compris rien ; mais durant la lecture, je vis le jeune homme déchirer de très-belles manchettes de point qu'il portoit, & les jetter au feu l'une après l'autre, le plus doucement qu'il put, afin qu'on ne s'en apperçût pas : surpris de ce caprice, je le regarde au visage & crois y voir de l'émotion ; mais les signes extérieurs des passions, quoiqu'assez semblables chez tous les hommes, ont des différences nationales, sur lesquelles il est facile de se tromper. Les Peuples ont divers langages sur le visage, aussi bien que dans la bouche. J'attends la fin de la lecture, & puis montrant au Gouverneur les poignets nuds de son éleve, qu'il cachoit pourtant de son mieux, je lui dis ; peut-on savoir ce que cela signifie ?

Le Gouverneur, voyant ce qui s'étoit passé, se mit à rire, embrassa son éleve

d'un air de ſatisfaction, &, après avoir obtenu ſon conſentement, il me donna l'explication que je ſouhaitois.

Les manchettes, me dit-il, que M. John vient de déchirer, ſont un préſent qu'une Dame de cette Ville lui a fait il n'y a pas long-tems. Or, vous ſaurez que M. John eſt promis dans ſon pays à une jeune Demoiſelle pour laquelle il a beaucoup d'amour, & qui en mérite encore davantage. Cette lettre eſt de la mere de ſa maîtreſſe, & je vais vous en traduire l'endroit qui a cauſé le dégât dont vous avez été le témoin.

« Luci ne quitte point les manchettes » de Lord John. Miſſ Betti Roldham » vint hier paſſer l'après-midi avec elle, » & voulut à toute force travailler à » ſon ouvrage. Sachant que Luci s'étoit » levée aujourd'hui plutôt qu'à l'ordi- » naire, j'ai voulu voir ce qu'elle fai- » ſoit, & je l'ai trouvé occupée à défaire » tout ce qu'avoit fait hier Miſſ Betti. » Elle ne veut pas qu'il y ait dans ſon

» préſent, un ſeul point d'une autre main
» que la ſienne ».

M. John ſortit un moment après, pour prendre d'autres manchettes, & je dis à ſon Gouverneur; vous avez un éleve d'un excellent naturel, mais parlez-moi vrai. La lettre de la mere de Miſſ Luci n'eſt-elle pas arrangée? N'eſt-ce point un expédient de votre façon contre la Dame aux manchettes? Non, me dit-il, la choſe eſt réelle; je n'ai pas mis tant d'art à mes ſoins; j'y ai mis de la ſimplicité, du zèle, & Dieu a béni mon travail.

Le trait de ce jeune homme n'eſt point ſorti de ma mémoire; il n'étoit pas propre à ne rien produire dans la tête d'un rêveur comme moi.

Il eſt tems de finir. Ramenons Lord John à Miſſ Luci, c'eſt-à-dire, Emile à Sophie. Il lui rapporte, avec un cœur non moins tendre qu'avant ſon départ, un eſprit plus éclairé, & il rapporte dans ſon pays l'avantage d'avoir connu

les gouvernemens par tous leurs vices ; & les Peuples par toutes leurs vertus. J'ai même pris soin qu'il se liât dans chaque Nation avec quelque homme de mérite par un traité d'hospitalité à la maniere des Anciens, & je ne serai pas fâché qu'il cultive ces connoissances par un commerce de lettres. Outre qu'il peut être utile, & qu'il est toujours agréable d'avoir des correspondances dans les pays éloignés, c'est une excellente précaution contre l'empire des préjugés nationaux, qui, nous attaquant toute la vie, ont tôt ou tard quelque prise sur nous. Rien n'est plus propre à leur ôter cette prise, que le commerce désintéressé de gens sensés qu'on estime, lesquels, n'ayant point ces préjugés & les combattant par les leurs, nous donnent les moyens d'opposer sans cesse les uns aux autres, & de nous garantir ainsi de tous. Ce n'est point la même chose de commercer avec les Étrangers chez nous ou chez eux. Dans le premier cas, ils ont

toujours pour le pays où ils vivent un ménagement qui leur fait déguiser ce qu'ils en pensent, ou qui leur en fait penser favorablement, tandis qu'ils y sont: de retour chez eux, ils en rabbattent & ne sont que justes. Je serois bien aise que l'Étranger que je consulte eût vu mon pays; mais je ne lui en demanderai son avis que dans le sien.



APRÈS avoir presque employé deux ans à parcourir quelques-uns des grands États de l'Europe & beaucoup plus des petits ; après en avoir appris les deux ou trois principales langues ; après y avoir vu ce qu'il y a de vraiment curieux, soit en Histoire naturelle, soit en Gouvernement, soit en Arts, soit en Hommes, Émile, dévoré d'impatience, m'avertit que notre terme approche. Alors je lui dis : Hé ! bien, mon ami, vous vous souvenez du principal objet de nos voyages ; vous avez vu, vous avez observé. Quel est enfin le résultat de vos observations ? A quoi vous fixez-vous ? Ou je me suis trompé dans ma méthode, ou il doit me répondre à-peu-près ainsi :

« A quoi je me fixe ? A rester tel » que vous m'avez fait être, & à n'a» jouter volontairement aucune autre » chaîne à celle dont me chargent la

» nature & les loix. Plus j'examine » l'ouvrage des hommes dans leurs inſ- » titutions, plus je vois qu'à force de » vouloir être indépendans, ils ſe font » eſclaves, & qu'ils uſent leur liberté » même en vains efforts pour l'aſſurer. » Pour ne pas céder au torrent des » choſes, ils ſe font mille attachemens; » puis, ſi-tôt qu'ils veulent faire un pas, » ils ne peuvent, & ſont étonnés de » tenir à tout. Il me ſemble que, pour » ſe rendre libre, on n'a rien à faire; » il ſuffit de ne pas vouloir ceſſer de » l'être. C'eſt vous, ô mon maître! » qui m'avez fait libre, en m'apprenant » à céder à la néceſſité. Qu'elle vienne » quand il lui plaît, je m'y laiſſe en- » traîner ſans contrainte, & comme je » ne veux pas la combattre, je ne m'at- » tache à rien pour me retenir. J'ai cher- » ché dans nos voyages ſi je trouve- » rois quelque coin de terre où je puſſe » être abſolument mien; mais en quel » lieu parmi les hommes ne dépend-on

» plus de leurs passions ? Tout bien » examiné, j'ai trouvé que mon souhait » même étoit contradictoire, car dussé-je ne tenir à autre chose, je tiendrois au moins à la terre où je me » serois fixé : ma vie seroit attachée à » cette terre comme celles des Dryades » l'étoit à leurs arbres ; j'ai trouvé » qu'empire & liberté étant deux mots » incompatibles, je ne pouvois être » maître d'une chaumiere, qu'en cessant » de l'être de moi.

Hoc erat in votis modus agri non ità magnus.

» Je me souviens que mes biens » furent la cause de nos recherches. » Vous prouviez très-solidement que » je ne pouvois garder à la fois ma » richesse & ma liberté : mais quand » vous vouliez que je fusse à la fois » libre & sans besoins, vous vouliez » deux choses incompatibles : car je » ne saurois me tirer de la dépendance des hommes, qu'en rentrant » sous celle de la Nature. Que ferai-je

» donc avec la fortune que mes parens
» m'ont laiſſée ? Je commencerai par
» n'en point dépendre ; je relâcherai
» tous les liens qui m'y attachent ; ſi on
» me la laiſſe, elle me reſtera ; ſi on me
» l'ôte, on ne m'entraînera point avec
» elle. Je ne me tourmenterai point
» pour la retenir, mais je reſterai ferme
» à ma place. Riche ou pauvre je
» ſerai libre. Je ne le ſerai point ſeu-
» ment en tel pays, en telle con-
» trée ; je le ſerai par toute la terre.
» Pour moi, toutes les chaînes de l'o-
» pinion ſont briſées ; je ne connois
» que celles de la néceſſité. J'appris à
» les porter dès ma naiſſance, & je les
» porterai juſqu'à la mort ; car je ſuis
» homme ; & pourquoi ne ſçaurois-je
» pas les porter étant libre, puiſqu'é-
» tant eſclave il les faudroit bien porter
» encore, & celles de l'eſclavage pour
» ſurcroît ?

» Que m'importe ma condition ſur la
» terre ? que m'importe où que je ſois ?

» Par-tout où il y a des hommes, je suis » chez mes freres; par-tout où il n'y en a » pas, je suis chez moi. Tant que je » pourrai rester indépendant & riche, j'ai » du bien pour vivre & je vivrai. Quand » mon bien m'assujettira, je l'abandon- » nerai sans peine; j'ai des bras pour » travailler, & je vivrai. Quand mes » bras me manqueront, je vivrai, si » l'on me nourrit; je mourrai, si l'on » m'abandonne : je mourrai bien aussi, » quoiqu'on ne m'abandonne pas; car la » mort n'est pas une peine de la pau- » vreté, mais une loi de la Nature. Dans » quelque tems que la mort vienne, je » la défie : elle ne me surprendra jamais » faisant des préparatifs pour vivre; elle » ne m'empêchera jamais d'avoir vécu.

» Voilà, mon pere, à quoi je me fixe. » Si j'étois sans passions, je serois dans » mon état d'homme, indépendant com- » me Dieu même, puisque, ne voulant » que ce qui est, je n'aurois jamais à » lutter contre la destinée. Au moins,

» je n'ai qu'une chaîne, c'eſt la ſeule » que je porterai jamais, & je puis m'en » glorifier. Venez donc, donnez-moi » Sophie, & je ſuis libre.

» Cher Émile, je ſuis bien aiſe d'en- » tendre ſortir de ta bouche des diſcours » d'homme, & d'en voir les ſentimens » dans ton cœur. Ce déſintéreſſement » outré ne me déplait pas à ton âge. Il » diminuera, quand tu auras des enfans, » & tu feras alors précifément ce que doit » être un bon pere de famille & un » homme ſage. Avant tes voyages, je » ſavois quel en feroit l'effet; je ſavois » qu'en regardant de près nos inſtitu- » tions tu ſerois bien éloigné d'y prendre » la confiance qu'elles ne méritent pas. » C'eſt en vain qu'on aſpire à la li- » berté ſous la ſauve-garde des loix. » Des loix! où eſt-ce qu'il y en a, & » où eſt-ce qu'elles ſont reſpectées? » Par-tout tu n'as vu régner ſous ce » nom que l'intérêt particulier & les » paſſions des hommes. Mais les loix

» éternelles de la Nature & de l'ordre » existent. Elles tiennent lieu de loi » positive au sage, elles sont écrites au » fond de son cœur par la conscience & » par la raison ; c'est à celles-là qu'il » doit s'asservir pour être libre, & il » n'y a d'esclave que celui qui fait mal ; » car il le fait toujours malgré lui. La » liberté n'est dans aucune forme de » gouvernement ; elle est dans le cœur » de l'homme libre ; il la porte par-tout » avec lui. L'homme vil porte par-tout » la servitude. L'un seroit esclave à Ge- » nève, l'autre libre à Paris.

» Si je te parlois des devoirs du » citoyen, tu me demanderois peut- » être où est la patrie, & tu croirois » m'avoir confondu. Tu te tromperois » pourtant, cher Émile ; car qui n'a » pas une patrie a du moins un pays. » Il y a toujours un gouvernement & » des simulacres de loix sous lesquels » il a vécu tranquille. Que le contrat » social n'ait point été observé, qu'im-

» porte, si l'intérêt particulier l'a pro-
» tégé comme auroit fait la volonté
» générale, si la violence publique l'a
» garanti des violences particulieres,
» si le mal qu'il a vu faire lui a fait
» aimer ce qui étoit bien, & si nos
» institutions mêmes lui ont fait con-
» noître & haïr leurs propres iniqui-
» tés? O Émile! où est l'homme de
» bien qui ne doit rien à son pays?
» Quel qu'il soit, il lui doit ce qu'il
» y a de plus précieux pour l'homme,
» la moralité de ses actions & l'amour
» de la vertu. Né dans le fond d'un
» bois, il eût vécu plus heureux &
» plus libre; mais, n'ayant rien à com-
» battre pour suivre ses penchans, il
» eût été bon sans mérite; il n'eût
» point été vertueux; & maintenant
» il sait l'être, malgré ses passions. La
» seule apparence de l'ordre le porte
» à le connoître, à l'aimer. Le bien
» public, qui ne sert que de prétexte
» aux autres, est pour lui seul un mo-

» tif réel. Il apprend à ſe combattre, » à ſe vaincre, à ſacrifier ſon intérêt » à l'intérêt commun. Il n'eſt pas vrai » qu'il ne tire aucun profit des loix; » elles lui donnent le courage d'être » juſte même parmi les méchans. Il n'eſt » pas vrai qu'elles ne l'ont pas rendu » libre; elles lui ont appris à régner ſur » lui.

» Ne dis donc pas: que m'importe » où que je ſois? Il t'importe d'être où » tu peux remplir tous tes devoirs, & » l'un de ces devoirs eſt l'attachement » pour le lieu de ta naiſſance. Tes » compatriotes te protégerent enfant; » tu dois les aimer étant homme. Tu » dois vivre au milieu d'eux, ou du » moins en lieu d'où tu puiſſes leur » être utile autant que tu peux l'être, » & où ils ſachent où te prendre, ſi ja- » mais ils ont beſoin de toi. Il y a telle » circonſtance où un homme peut être » plus utile à ſes concitoyens hors de » ſa patrie, que s'il vivoit dans ſon

» ſein. Alors il doit n'écouter que
» ſon zèle & ſupporter ſon exil ſans
» murmure ; cet exil même eſt un de
» ſes devoirs. Mai toi, bon Émile, à
» qui rien n'impoſe ces douloureux
» ſacrifices ; toi qui n'as pas pris le
» triſte emploi de dire la vérité aux
» hommes, va vivre au milieu d'eux,
» cultive leur amitié dans un doux
» commerce, ſois leur bienfaiteur,
» leur modele : ton exemple leur ſer-
» vira plus que tous nos livres, & le
» bien qu'ils te verront faire les tou-
» chera plus que tous nos vains diſ-
» cours.

» Je ne t'exhorte pas pour cela d'al-
» ler vivre dans les grandes Villes ;
» au contraire, un des exemples que
» les bons doivent donner aux autres
» eſt celui de la vie patriarchale &
» champêtre, la premiere vie de
» l'homme, la plus paiſible, la plus
» naturelle, & la plus douce à qui
» n'a pas le cœur corrompu. Heureux,
» mon

» mon jeune ami, le pays où l'on n'a
» pas beſoin d'aller chercher la paix
» dans un déſert. Mais où eſt ce pays ?
» Un homme bienfaiſant ſatisfait mal
» ſon penchant au milieu des villes, où
» il ne trouve preſque à exercer ſon
» zele que pour des intrigans ou pour
» des frippons. L'accueil qu'on y fait
» aux fainéans qui viennent y cher-
» cher fortune, ne fait qu'achever de
» dévaſter le pays, qu'au contraire il
» faudroit repeupler aux dépens des
» villes. Tous les hommes qui ſe re-
» tirent de la grande ſociété ſont uti-
» les préciſément parce qu'ils s'en re-
» tirent, puiſque tous ſes vices lui
» viennent d'être trop nombreuſe. Ils
» ſont encore utiles, lorſqu'ils peuvent
» ramener dans les lieux déſerts la
» vie, la culture, & l'amour de leur
» premier état. Je m'attendris, en ſon-
» geant combien, de leur ſimple re-
» traite, Emile & Sophie peuvent ré-
» pandre de bienfaits autour d'eux ;

» combien ils peuvent vivifier la cam-
» pagne & ranimer le zele éteint de
» l'infortuné villageois. Je crois voir
» le peuple se multiplier, les champs
» se fertiliser, la terre prendre une
» nouvelle parure, la multitude & l'a-
» bondance transformer les travaux
» en fêtes; les cris de joie & les bé-
» nédictions s'élever du milieu des
» jeux autour du couple aimable qui
» les a ranimés. On traite l'âge d'or
» de chimere, & ç'en sera toujours
» une pour quiconque a le cœur & le
» goût gâtés. Il n'est pas même vrai
» qu'on le regrette, puisque ces re-
» grets sont toujours vains. Que fau-
» droit-il donc pour le faire renaître?
» Une seule chose, mais impossible;
» ce seroit de l'aimer.

» Il semble déjà renaître autour de
» l'habitation de Sophie; vous ne se-
» rez qu'achever ensemble ce que ses
» dignes parens ont commencé. Mais,
» cher Émile, qu'une vie si douce ne

» te dégoûte pas des devoirs pénibles,
» ſi jamais ils te ſont impoſés : ſou-
» viens-toi que les Romains paſſoient
» de la charrue au Conſulat. Si le
» Prince ou l'Etat t'appelle au ſervice
» de la patrie, quitte tout pour aller
» remplir, dans le poſte qu'on t'aſſigne,
» l'honorable fonction de Citoyen. Si
» cette fonction t'eſt onéreuſe, il eſt
» un moyen honnête & ſûr de t'en af-
» franchir ; c'eſt de la remplir avec
» aſſez d'intégrité, pour qu'elle ne te
» ſoit pas long-tems laiſſée. Au reſte,
» crains peu l'embarras d'une pareille
» charge : tant qu'il y aura des hom-
» mes de ce ſiecle, ce n'eſt pas toi
» qu'on viendra chercher pour ſervir
» l'État ».

Que ne m'eſt-il permis de peindre le retour d'Émile auprès de Sophie & la fin de leurs amours, ou plutôt le commencement de l'amour conjugal qui les unit ! Amour fondé ſur l'eſtime qui dure autant que la vie, ſur

les vertus qui ne s'effacent point avec la beauté, ſur les convenances des caracteres qui rendent le commerce aimable & prolongent dans la vieilleſſe le charme de la premiere union. Mais tous ces détails pourroient plaire ſans être utiles, & jusqu'ici je ne me ſuis permis de détails agréables que ceux dont j'ai cru voir l'utilité. Quitterois-je cette regle à la fin de ma tâche? Non: je ſens auſſi bien, que ma plume eſt laſſée. Trop foible pour des travaux de ſi longue haleine, j'abandonnerois celui-ci, s'il étoit moins avancé: pour ne pas le laiſſer imparfait, il eſt tems que j'acheve.

Enfin, je vois naître le plus charmant des jours d'Émile & le plus heureux des miens; je vois couronner mes ſoins, & je commence d'en goûter le fruit. Le digne couple s'unit d'une chaîne indiſſoluble, leur bouche prononce & leur cœur confirme des ſermens qui ne ſeront point vains: il

ſont époux. En revenant du Temple ils ſe laiſſent conduire : ils ne ſavent où ils ſont, où ils vont, ce qu'on fait autour d'eux. Ils n'entendent point, ils ne répondent que des mots confus, leurs yeux troublés ne voient plus rien. O délire ! ô foibleſſe humaine ! Le ſentiment du bonheur écraſe l'homme ; il n'eſt pas aſſez fort pour le ſupporter.

Il y a bien peu de gens qui ſachent, un jour de mariage, prendre un ton convenable avec les nouveaux époux. La morne décence des uns & le propos léger des autres, me ſemblent également déplacés. J'aimerois mieux qu'on laiſſât ces jeunes cœurs ſe replier ſur eux-mêmes, & ſe livrer à une agitation qui n'eſt pas ſans charme, que de les en diſtraire ſi cruellement pour les attriſter par une fauſſe bienſéance, ou pour les embarraſſer par de mauvaiſes plaiſanteries, qui, duſſent-elles leur plaire en tout autre tems, leur ſont

très-sûrement importunes un pareil jour.

Je vois mes deux jeunes gens, dans la douce langueur qui les trouble, n'écouter aucun des discours qu'on leur tient : moi, qui veux qu'on jouisse de tous les jours de la vie, leur en laisserai-je perdre un si précieux ? Non : je veux qu'ils le goûtent, qu'ils le savourent, qu'il ait pour eux ses voluptés. Je les arrache à la foule indiscrette qui les accable ; & les menant promener à l'écart, je les rappelle à eux-mêmes en leur parlant d'eux. Ce n'est pas seulement à leurs oreilles que je veux parler, c'est à leurs cœurs ; & je n'ignore pas quel est le sujet unique dont ils peuvent s'occuper ce jour-là.

Mes enfans, leur dis-je, en les prenant tous deux par la main, il y a trois ans que j'ai vu naître cette flamme vive & pure qui fait votre bonheur aujourd'hui. Elle n'a fait qu'augmenter sans cesse ; je vois dans vos yeux qu'elle est à son dernier dégré de véhémence ;

elle ne peut plus que s'affoiblir. Lecteur, ne voyez-vous pas les tranſports, les emportemens, les ſermens d'Émile, l'air dédaigneux dont Sophie dégage ſa main de la mienne, & les tendres proteſtations que leurs yeux ſe font mutuellement de s'adorer juſqu'au dernier ſoupir. Je les laiſſe faire, & puis je reprends.

J'ai ſouvent penſé que, ſi l'on pouvoit prolonger le bonheur de l'amour dans le mariage, on auroit le paradis ſur la terre. Cela ne s'eſt jamais vu juſqu'ici. Mais ſi la choſe n'eſt pas tout-à-fait impoſſible, vous êtes bien dignes l'un & l'autre de donner un exemple que vous n'aurez reçu de perſonne, & que peu d'époux ſauront imiter. Voulez-vous, mes enfans, que je vous diſe un moyen que j'imagine pour cela, & que je crois être le ſeul poſſible.

Ils ſe regardent, en ſouriant & ſe moquant de ma ſimplicité: Émile me

remercie nettement de ma recette, en disant qu'il croit que Sophie en a une meilleure, & que, quant à lui, celle-là lui suffit. Sophie approuve, & paroît tout aussi confiante. Cependant, à travers son air de raillerie, je crois démêler un peu de curiosité. J'examine Émile : ses yeux ardens dévorent les charmes de son épouse ; c'est la seule chose dont il soit curieux, & tous mes propos ne l'embarrassent guères. Je souris à mon tour en disant en moi-même : je saurai bientôt te rendre attentif.

La différence presque imperceptible de ces mouvemens secrets, en marque une bien caractéristique dans les deux sexes, & bien contraire aux préjugés reçus : c'est que généralement les hommes sont moins constans que les femmes, & se rebutent plutôt qu'elles, de l'amour heureux. La femme pressent de loin l'inconstance de l'homme, & s'en inquiette ; c'est ce qui la rend aussi plus jalouse. Quand il commence à

s'attiédir, forcée à lui rendre, pour le garder, tous les soins qu'il prit autrefois pour lui plaire, elle pleure, elle s'humilie à son tour, & rarement avec le même succès. L'attachement & les soins gagnent les cœurs : mais ils ne les recouvrent guères. Je reviens à ma recette contre le refroidissement de l'amour dans le mariage.

Elle est simple & facile, reprends-je ; c'est de continuer d'être amans, quand on est époux. En effet, dit Émile en riant du secret, elle ne nous sera pas pénible.

Plus pénible à vous qui parlez que vous ne pensez, peut-être. Laissez-moi, je vous prie, le tems de m'expliquer.

Les nœuds qu'on veut trop serrer rompent. Voilà ce qui arrive à celui du mariage, quand on veut lui donner plus de force qu'il n'en doit avoir. La fidélité qu'il impose aux deux époux est le plus saint de tous les droits, mais

le pouvoir qu'il donne à chacun des deux ſur l'autre eſt de trop. La contrainte & l'amour vont mal enſemble, & le plaiſir ne ſe commande pas. Ne rougiſſez point, ô Sophie, & ne ſongez pas à fuir. A Dieu ne plaiſe que je veuille offenſer votre modeſtie; mais il s'agit du deſtin de vos jours. Pour un ſi grand objet ſouffrez, entre un époux & un pere, des diſcours que vous ne ſupporteriez pas ailleurs.

Ce n'eſt pas tant la poſſeſſion que l'aſſujettiſſement qui raſſaſie, & l'on garde, pour une fille entretenue, un bien plus long attachement que pour une femme. Comment a-t-on pu faire un devoir des plus tendres careſſes, & un droit des plus doux témoignages de l'amour? C'eſt le deſir mutuel qui fait le droit; la Nature n'en connoît point d'autre. La loi peut reſtreindre ce droit; mais elle ne ſauroit l'étendre. La volupté eſt ſi douce par elle-même!

doit-elle recevoir de la triste gêne la force qu'elle n'aura pu tirer de ses propres attraits ? Non, mes enfans, dans le mariage les cœurs sont liés, mais les corps ne sont point asservis. Vous vous devez la fidélité, non la complaisance. Chacun des deux ne peut être qu'à l'autre ; mais nul des deux ne doit être à l'autre qu'autant qu'il lui plaît.

S'il est donc vrai, cher Émile, que vous vouliez être l'amant de votre femme, qu'elle soit toujours votre maîtresse & la sienne ; soyez amant heureux, mais respectueux ; obtenez tout de l'amour sans rien exiger du devoir, & que les moindres faveurs ne soient jamais pour vous des droits, mais des graces. Je sais que la pudeur suit les aveux formels, & demande d'être vaincue ; mais avec de la délicatesse & du véritable amour, l'amant se trompe-t-il sur la volonté secrette ? Ignore-t-il quand le cœur & les yeux accordent ce que la bouche feint de

refuser ? Que chacun des deux, toujours maître de sa personne & de ses caresses, ait droit de ne les dispenser à l'autre qu'à sa propre volonté. Souvenez-vous toujours que, même dans le mariage, le plaisir n'est légitime que quand le desir est partagé. Ne craignez pas, mes enfans, que cette loi vous tienne éloignés ; au contraire, elle vous rendra tous deux plus attentifs à vous plaire, & préviendra la satiété. Bornés uniquement l'un à l'autre, la Nature & l'amour vous rapprocheront assez.

A ces propos, & d'autres semblables, Émile se fâche, se récrie ; Sophie honteuse tient son éventail sur ses yeux & ne dit rien. Le plus mécontent des deux, peut-être, n'est pas celui qui se plaint le plus. J'insiste impitoyablement : je fais rougir Emile de son peu de délicatesse ; je me rends caution pour Sophie qu'elle accepte pour sa part le traité. Je la provoque à parler ; on se doute bien qu'elle n'ôse me dé-

mentir. Émile inquiet consulte les yeux de sa jeune épouse ; il les voit, à travers leur embarras pleins d'un trouble voluptueux qui le rassûre contre le risque de la confiance. Il se jette à ses pieds, baise avec transport la main qu'elle lui tend ; & jure que, hors la fidélité promise, il renonce à tout autre droit sur elle. Sois, lui dit-il, chere épouse, l'arbitre de mes plaisirs, comme tu l'es de mes jours & de ma destinée. Dût ta cruauté me coûter la vie, je te rends mes droits les plus chers. Je ne veux rien devoir à ta complaisance, je veux tout tenir de ton cœur.

Bon Émile ! rassure-toi : Sophie est trop généreuse elle-même pour te laisser mourir victime de ta générosité.

Le soir, prêt à les quitter, je leur dis, du ton le plus grave qu'il m'est possible : souvenez-vous tous deux que vous êtes libres, & qu'il n'est pas ici question des devoirs d'époux ; croyez-moi, point de fausses déférences. Emi-

le, veux-tu venir ? Sophie le permet. Emile en fureur voudra me battre. Et vous, Sophie, qu'en dites-vous ? Faut-il que je l'emmene? La menteuſe en rougiſſant dira qu'oui. Charmant & doux menſonge, qui vaut mieux que la vérité !

Le lendemain...... L'image de la félicité ne flatte plus les hommes ; la corruption du vice n'a pas moins dépravé leur goût que leurs cœurs. Ils ne ſavent plus ſentir ce qui eſt touchant, ni voir ce qui eſt aimable. Vous qui, pour peindre la volupté, n'imaginez jamais que d'heureux amans nageant dans le ſein des délices, que vos tableaux ſont encore imparfaits ! Vous n'en avez que la moitié la plus groſſiere ; les plus doux attraits de la volupté n'y ſont point. O ! qui de vous n'a jamais vu deux jeunes époux unis ſous d'heureux auſpices ſortant du lit nuptial, & portant à la fois dans leurs regards languiſſans & chaſtes, l'ivreſſe

des doux plaisirs qu'ils viennent de goûter, l'aimable sécurité de l'innocence, & la certitude alors si charmante de couler ensemble le reste de leurs jours ? Voilà l'objet le plus ravissant qui puisse être offert au cœur de l'homme ; voilà le vrai tableau de la volupté ! vous l'avez vu cent fois sans le reconnoître ; vos cœurs endurcis ne sont plus faits pour l'aimer. Sophie heureuse & paisible passe le jour dans les bras de sa tendre mere ; c'est un repos bien doux à prendre, après avoir passé la nuit dans ceux d'un époux.

Le sur-lendemain, j'apperçois déjà quelque changement de scène. Emile veut paroître un peu mécontent : mais à travers cette affectation je remarque un empressement si tendre & même tant de soumission, que je n'en augure rien de bien fâcheux. Pour Sophie, elle est plus gaie que la veille ; je vois briller dans ses yeux un air satisfait. Elle est charmante avec Emile ;

elle lui fait presque des agaceries dont il n'est que plus dépité.

Ces changemens sont peu sensibles, mais ils ne m'échappent pas ; je m'en inquiette, j'interroge Emile, en particulier ; j'apprend qu'à son grand regret, & malgré toutes ses instances, il a fallu faire lit à part la nuit précédente. L'impérieuse s'est hâtée d'user de son droit. On a un éclaircissement : Emile se plaint amerement, Sophie plaisante ; mais enfin le voyant prêt à se fâcher tout de bon, elle lui jette un regard plein de douceur & d'amour, & me serrant la main ne prononce que ce seul mot, mais d'un ton qui va chercher l'ame ; *l'ingrat !* Emile est si bête qu'il n'entend rien à cela. Moi, je l'entends ; j'écarte Emile, & je prends à son tour Sophie en particulier.

« Je vois, lui dis-je, la raison de ce » caprice. On ne sauroit avoir plus de » délicatesse ni l'employer plus mal-à-

» propos. Chere Sophie, rassurez-vous; » c'est un homme que je vous ai donné, » ne craignez pas de le prendre pour tel; » vous avez eu les prémices de sa jeunesse; il ne l'a prodiguée à personne: il la » conservera long-tems pour vous.

» Il faut, ma chere enfant que je vous » explique mes vues dans la conversation que nous eûmes tous trois avant-hier. Vous n'y avez peut-être apperçu » qu'un art de ménager vos plaisirs pour » les rendre durables. O Sophie! elle eut » un autre objet plus digne de mes soins. » En devenant votre époux, Emile est » devenu votre chef; c'est à vous d'obéir, » ainsi l'a voulu la Nature. Quand la » femme ressemble à Sophie, il est pourtant bon que l'homme soit conduit par » elle; c'est encore une loi de la Nature; » & c'est pour vous rendre autant d'autorité sur son cœur, que son sexe lui en » donne sur votre personne, que je vous » ai fait l'arbitre de ses plaisirs. Il vous » en coûtera des privations pénibles;

» mais vous régnerez ſur lui, ſi vous ſa-
» vez régner ſur vous; & ce qui s'eſt déjà
» paſſé me montre que cet art difficile
» n'eſt pas au-deſſus de votre courage.
» Vous régnerez long-tems par l'amour,
» ſi vous rendez vos faveurs rares & pré-
» cieuſes, ſi vous ſavez les faire valoir.
» Voulez-vous voir votre mari ſans ceſſe
» à vos pieds? tenez-le toujours à quel-
» que diſtance de votre perſonne. Mais
» dans votre ſévérité mettez de la mo-
» deſtie, & non pas du caprice; qu'il
» vous voye réſervée, & non pas fan-
» taſque; gardez qu'en ménageant ſon
» amour, vous ne le faſſiez douter du
» vôtre. Faites-vous chérir par vos fa-
» veurs, & reſpecter par vos refus; qu'il
» honore la chaſteté de ſa femme, ſans
» avoir à ſe plaindre de ſa froideur.

» C'eſt ainſi, mon enfant, qu'il vous
» donnera ſa confiance, qu'il écoutera
» vos avis, qu'il vous conſultera dans
» ſes affaires, & ne réſoudra rien ſans
» en délibérer avec vous. C'eſt ainſi que

» vous pouvez le rappeler à la ſageſſe, » quand il s'égare, le ramener par une » douce perſuaſion, vous rendre aima- » ble pour vous rendre utile, employer » la coquetterie aux intérêts de la vertu, » & l'amour au profit de la raiſon.

» Ne croyez pas, avec tout cela, que » cet art même puiſſe vous ſervir tou- » jours. Quelque précaution qu'on puiſſe » prendre, la jouiſſance uſe les plaiſirs, » & l'amour avant tous les autres. Mais » quand l'amour a duré long-tems, une » douce habitude en remplit le vuide, & » l'attrait de la confiance ſuccede aux » tranſports de la paſſion. Les enfans for- » ment entre ceux qui leur ont donné » l'être, une liaiſon non moins douce & » ſouvent plus forte que l'amour même. » Quand vous ceſſerez d'être la maîtreſſe » d'Emile, vous ſerez ſa femme & ſon » amie : vous ſerez la mere de ſes enfans. » Alors, au-lieu de votre premiere ré- » ſerve, établiſſez entre vous la plus » grande intimité ; plus de lit à part,

» plus de refus, plus de forme. Deve-
» nez tellement sa moitié, qu'il ne puis-
» se plus se passer de vous, & que, si-tôt
» qu'il vous quitte, il se sente loin de lui-
» même. Vous qui fîtes si bien régner les
» charmes de la vie domestique dans la
» maison paternelle, faites-les régner
» ainsi dans la vôtre. Tout homme qui
» se plaît dans sa maison, aime sa fem-
» me. Souvenez-vous que, si votre
» époux vit heureux chez lui, vous se-
» rez une femme heureuse.

» Quant à présent, ne soyez pas si sé-
» vere à votre amant : il a mérité plus de
» complaisance : il s'offenseroit de vos
» allarmes ; ne ménagez plus si fort sa
» santé aux dépens de son bonheur,
» jouissez du vôtre. Il ne faut point atten-
» dre le dégoût, ni rebuter le desir ; il ne
» faut point refuser pour refuser, mais
» pour faire valoir ce qu'on accorde ».

Ensuite les réunissant, je dis devant elle à son jeune époux : il faut bien supporter le joug qu'on s'est imposé. Mé-

ritez qu'il vous ſoit rendu léger. Surtout, ſacrifiez aux graces, & n'imaginez pas vous rendre plus aimable en boudant. La paix n'eſt pas difficile à faire, & chacun ſe doute aiſément des conditions. Le traité ſe ſigne par un baiſer; après quoi je dis à mon éleve: cher Émile, un homme a beſoin toute ſa vie de conſeil & de guide. J'ai fait de mon mieux pour remplir juſqu'à préſent ce devoir envers vous; ici finit ma longue tâche, & commence celle d'un autre. J'abdique aujourd'hui l'autorité que vous m'avez confiée, & voici déſormais votre Gouverneur.

Peu-à-peu le premier délire ſe calme, & leur laiſſe goûter en paix les charmes de leur nouvel état. Heureux amans, dignes époux! Pour honorer leurs vertus, pour peindre leur félicité, il faudroit faire l'hiſtoire de leur vie. Combien de fois, contemplant en eux mon ouvrage, je me ſens ſaiſi d'un raviſſement qui fait palpiter mon cœur!

Combien de fois je joins leurs mains dans les miennes, en bénissant la Providence, & poussant d'ardens soupirs! Que de baisers j'applique sur ces deux mains qui se serrent! De combien de larmes de joie ils me les sentent arroser! Ils s'attendrissent à leur tour, en partageant mes transports. Leurs respectables parens jouissent encore une fois de leur jeunesse dans celle de leurs enfans; ils recommencent, pour ainsi dire, de vivre en eux, ou plutôt ils connoissent pour la premiere fois le prix de la vie: ils maudissent leurs anciennes richesses, qui les empêcherent, au même âge, de goûter un sort si charmant. S'il y a du bonheur sur la terre, c'est dans l'asyle où nous vivons qu'il faut le chercher.

Au bout de quelques mois, Émile entre un matin dans ma chambre, & me dit, en m'embrassant: mon maître, félicitez votre enfant; il espere avoir bientôt l'honneur d'être pere. O quels

ſoins vont être impoſés à notre zèle, & que nous allons avoir beſoin de vous ! A Dieu ne plaiſe que je vous laiſſe encore élever le fils, après avoir élevé le pere. A Dieu ne plaiſe qu'un devoir ſi ſaint & ſi doux ſoit jamais rempli par un autre que moi, duſſé-je auſſi bien choiſir pour lui, qu'on a choiſi pour moi-même : mais reſtez le maître des jeunes maîtres. Conſeillez-nous, gouvernez-nous ; nous ſerons dociles : tant que je vivrai, j'aurai beſoin de vous. J'en ai plus beſoin que jamais, maintenant que mes fonctions d'homme commencent. Vous avez rempli les vôtres ; guidez-moi pour vous imiter, & repoſez-vous ; il en eſt tems.

FIN.

# SUPPLÉMENT
# A L'ÉMILE
## OU
## DE L'ÉDUCATION,
*DE J. J. ROUSSEAU.*



# AVIS DES EDITEURS
## Sur le Fragment qui ſuit

*IL faut en convenir, les ſeuls biens ſur leſquels les hommes puiſſent compter, ſont ceux qu'ils ont mis en réſerve au fond de leur ame; auſſi le moyen, unique peut-être, de pourvoir efficacement à leur bonheur, c'eſt de leur donner des reſſources ſûres contre les coups du ſort, ſoit pour les réparer à force de talens, ſoit pour les ſupporter à force de vertus. Ce fut le grand objet que M.* ROUSSEAU *ſe propoſa dans ſon* Traité de l'Education; *l'Ouvrage ſuivant étoit deſtiné à prouver qu'il l'avoit rempli. En mettant* Emile *aux priſes avec la fortune, en le plaçant dans une ſuite de ſituations effrayantes, que le mortel le plus intrépide n'enviſageroit pas ſans frémir, il*

*vouloit montrer que les principes dont il fut nourri depuis sa naissance, pouvoient seuls l'elever au-dessus de ses situations. Ce plan étoit beau, l'exécution en auroit été aussi intéressante qu'utile; c'étoit mettre en action la morale* d'Emile, *la justifier & la faire aimer: mais la mort ne permit pas à M.* ROUSSEAU *d'élever ce nouveau monument à sa gloire, & de reprendre cet Ouvrage, qu'il avoit interrompu pour ses Confessions.*

*Nous donnons au Public le seul morceau qu'il en ait écrit, & nous le disons sans détour; nous le donnons avec une sorte de répugnance. Plus le tableau qu'il nous présente est empreint du génie de son sublime Auteur, & plus il est révoltant.* Emile *désespéré,* Sophie *avilie! Qui pourroit supporter ces odieuses images! J'ai du moins la ressource des larmes: quand je vois la vertu malheureuse*

*gémir ; mais que me reste-t-il quand elle est en proie aux remords? Et puis, quelle confiance prendroit-on dans des préceptes qui n'ont abouti qu'à faire une femme adultere? S'il est vrai cependant que les éducations austeres ne font que des hypocrites de vertu, l'éducation seule de Sophie doit faire des filles vertueuses : mais des filles vertueuses deviennent-elles des épouses perfides & parjures ; Gardons-nous d'imputer à M.* ROUSSEAU *ces contradictions : Nous le savons ; elles n'existoient point dans son plan. Auroit-il voulu défigurer lui-même son plus bel Ouvrage?* Sophie *fut coupable, elle ne fut point vile ; d'imprudentes liaisons firent ses fautes & ses malheurs : une femme vicieuse & jalouse de ses vertus, sans altérer son ame pure, surprit sa simplicité : un breuvage empoisonné n'égara ses sens qu'en troublant sa raison ; l'in-*

*fortunée cédoit à ſon époux, en ſe livrant au vil ſéducteur qui outrageoit ſon innocence : elle ſuccomba comme* Clariſſe, *& ſe releva plus ſublime qu'elle. Mais ſi* Emile *devoit connoître l'excès du malheur, ne faloit-il pas que* Sophie *fût infidele? Auprès d'elle pouvoit-il être malheureux? & qui pouvoit l'en ſéparer? Les hommes..... La mort.... Non: le crime ſeul de* Sophie.

*Pourquoi M.* ROUSSEAU *n'a-t-il pas achevé ces triſtes récits? Pourquoi ce long tiſſu d'objets funeſtes, de traverſes, de calamités, de fautes, de remords, de déſeſpoir & de repentir, ne nous a-t-il pas conduits à ces jours de paix & de gloire, où, vainqueurs du ſort, des hommes & d'eux-mêmes,* Emile & Sophie, *ivres d'amour & brillans de vertus auroient, loin des humains & dans le calme de l'innocence,*

*retrouvé le bonheur de leurs premiers ans.*

*Quel cœur flétri par le sentiment de leurs peines, ne seroit pas ranimé aux doux accents de leur félicité!*

*Oui, ma* Sophie, *retraçons le cours fortuné de nos beaux jours, n'en laissons point effacer la mémoire, après les avoir rendus si charmans. Rappellons leurs transports, leurs délices; rappellons jusqu'à leurs traverses, jusqu'à ces tems cruels de ta faute & de mon désespoir. Tems de douleurs & de larmes, que l'amour, les vertus, le bonheur ont si bien rachetés! Oh! qui voudroit à ce prix n'avoir pas souffert, n'avoir pas gémi, n'avoir pas détesté sa vie & n'avoir pas vécu!*

*Pleurs de douleurs & de rage, qu'êtes-vous dans ces torrens de joie & de plaisirs qui vous ont absorbés!*

*Souvenirs amers & délicieux, ne vous*

*dérobez jamais à nos cœurs, dont rien ne peut plus troubler la paix.*

*Tenez-nous lieu de tout maintenant que, bornés à jamais l'un à l'autre, nous sommes seuls sur la terre, & que le genre humain n'est plus rien pour nous.*

Sophie, *ma chere* Sophie, *que ne puis-je revivre tous les jours de ma vie dans chacun de ceux que je passe avec toi, je n'en aurois jamais assez pour goûter ma félicité.*



# EMILE ET SOPHIE, OU LES SOLITAIRES.

---

## LETTRE PREMIERE.

---

J'ÉTOIS libre, j'étois heureux, ô mon maître ! Vous m'aviez fait un cœur propre à goûter le bonheur, & vous m'aviez donné Sophie. Aux délices de l'amour, aux épanchemens de l'amitié, une famille naiſſante ajoutoit les charmes de la tendreſſe paternelle : tout m'annonçoit une vie agréable, tout me promettoit une douce vieilleſſe & une mort paiſible dans les bras de mes enfans. Hélas ! qu'eſt devenu ce tems heureux de jouiſſance & d'eſpérance, où l'avenir embelliſſoit le préſent ; où mon cœur,

ivre de sa joie, s'abreuvoit chaque jour d'un siecle de félicité? Tout s'est évanoui comme un songe; jeune encore j'ai tout perdu, femme, enfans, amis, tout enfin, jusqu'au commerce de mes semblables. Mon cœur a été déchiré par tous ses attachemens; il ne tient plus qu'au moindre de tous, au tiede amour d'une vie sans plaisirs, mais exempte de remords. Si je survis long-tems à mes pertes, mon sort est de vieillir & mourir seul sans jamais revoir un visage d'homme, & la seule Providence me fermera les yeux.

En cet état, qui peut m'engager encore à prendre soin de cette triste vie que j'ai si peu de raison d'aimer? Des souvenirs, & la consolation d'être dans l'ordre en ce monde, en m'y soumettant sans murmure aux décrets éternels. Je suis mort dans tout ce qui m'étoit cher: j'atends sans impatience & sans crainte que ce qui reste de moi rejoigne ce que j'ai perdu.

Mais vous, mon cher maître, vivez.

vous? êtes-vous mortel encore? êtes-vous encore ſur cette terre d'exil avec votre Émile, ou ſi déjà vous habitez avec Sophie la patrie des ames juſtes? Hélas! où que vous ſoyez, vous êtes mort pour moi; mes yeux ne vous verront plus; mais mon cœur s'occupera de vous ſans ceſſe. Jamais je n'ai mieux connu le prix de vos ſoins qu'après que la dure néceſſité m'a ſi cruellement fait ſentir ſes coups & m'a tout ôté excepté moi. Je ſuis ſeul, j'ai tout perdu, mais je me reſte, & le déſeſpoir ne m'a point anéanti. Ces papiers ne vous parviendront pas, je ne puis l'eſpérer. Sans doute ils périront ſans avoir été vus d'aucun homme: mais n'importe, ils ſont écrits, je les raſſemble, je les lie, je les continue, & c'eſt à vous que je les adreſſe: c'eſt à vous que je veux tracer ces précieux ſouvenirs qui nourriſſent & navrent mon cœur; c'eſt à vous que je veux rendre compte de moi, de mes ſentimens, de ma conduite, de ce cœur que vous m'avez donné. Je dirai tout, le bien, le

mal, mes douleurs, mes plaiſirs, mes fautes; mais je crois n'avoir rien à dire qui puiſſe déshonorer votre ouvrage.

Mon bonheur a été précoce; il commença dès ma naiſſance, il devoit finir avant ma mort. Tous les jours de mon enfance ont été des jours fortunés, paſſés dans la liberté, dans la joie, ainſi que dans l'innocence: je n'appris jamais à diſtinguer mes inſtructions de mes plaiſirs. Tous les hommes ſe rappellent avec attendriſſement les jeux de leur enfance, mais je ſuis le ſeul peut-être qui ne mêle point à ces doux ſouvenirs ceux des pleurs qu'on lui fit verſer. Hélas! Si je fuſſe mort enfant, j'aurois déjà joui de la vie, & n'en aurois pas connu les regrets!

Je devins jeune homme & ne ceſſai point d'être heureux. Dans l'âge des paſſions, je formois ma raiſon par mes ſens; ce qui ſert à tromper les autres, fut pour moi le chemin de la vérité. J'appris à juger ſainement des choſes qui m'environnoient & de l'intérêt que j'y devois prendre; j'en jugeois ſur des

principes vrais & ſimples; l'autorité, l'opinion n'altéroient point mes jugemens. pour découvrir les rapports des choſes entr'elles, j'étudiois les rapports de chacune d'elles à moi : par deux termes connus j'apprenois à trouver le troiſieme: pour connoître l'univers par tout ce qui pouvoit m'intéreſſer, il me ſuffit de me connoître; ma place aſſignée, tout fut trouvé.

J'appris ainſi que la premiere ſageſſe eſt de vouloir ce qui eſt, & de régler ſon cœur ſur ſa deſtinée. Voilà tout ce qui dépend de nous, me diſiez-vous; tout le reſte eſt de néceſſité. Celui qui lutte le plus contre ſon ſort eſt le moins ſage & toujours le plus malheureux: ce qu'il peut changer à ſa ſituation le ſoulage moins, que le trouble intérieur qu'il ſe donne pour cela ne le tourmente. Il réuſſit rarement, & ne gagne rien à réuſſir. Mais quel être ſenſible peut vivre toujours ſans paſſions, ſans attachemens? Ce n'eſt pas un homme; c'eſt un brute ou c'eſt un Dieu. Ne pouvant donc me

garantir de toutes les affections qui nous lient aux choses, vous m'apprîtes du moins à les choisir, à n'ouvrir mon ame qu'aux plus nobles, à ne l'attacher qu'aux plus dignes objets qui sont mes semblables, à étendre pour ainsi dire, le moi humain sur toute l'humanité, & à me préserver ainsi des viles passions qui le concentrent.

Quand mes sens éveillés par l'âge me demanderent une compagne, vous épurâtes leur feu par les sentimens; c'est par l'imagination qui les anime que j'appris à les subjuguer. J'aimai Sophie avant même que de la connoître: cet amour préservoit mon cœur des pieges du vice, il y portoit le goût des choses belles & honnêtes, il y gravoit en traits ineffaçables les saintes loix de la vertu. Quand je vis enfin ce digne objet de mon culte, quand je sentis l'empire de ses charmes, tout ce qui peut entrer de doux, de ravissant dans une ame pénétra la mienne d'un sentiment exquis que rien ne peut exprimer. Jours chéris de mes premieres

amours, jours délicieux, que ne pouvez-vous recommencer ſans ceſſe & remplir déſormais tout mon être! je ne voudrois point d'autre éternité.

Vains regrets! ſouhaits inutiles! Tout eſt diſparu, tout eſt diſparu ſans retour.... Après tant d'ardens ſoupirs j'en obtins le prix, tous mes vœux furent comblés. Epoux, & toujours amant, je trouvai dans la tranquille poſſeſſion un bonheur d'une autre eſpece, mais non moins vrai que dans le délire des deſirs. Mon maître, vous croyez avoir connu cette fille enchantereſſe. O combien vous vous trompez! Vous avez connu ma maîtreſſe, ma femme, mais vous n'avez pas connu Sophie. Ses charmes de toute eſpece étoient inépuiſables, chaque inſtant ſembloit les renouveller, & le dernier jour de ſa vie, m'en montra que je n'avois pas connus.

Déjà pere de deux enfans, je partageois mon tems entre une épouſe adorée & les chers fruits de ſa tendreſſe; vous m'aidiez à préparer à mon fils une education

ſemblable à la mienne, & ma fille, ſous les yeux de ſa mere, eût appris à lui reſſembler. Toutes mes affaires ſe bornoient au ſoin du patrimoine de Sophie; j'avois oublié ma fortune pour jouir de ma félicité. Trompeuſe félicité! trois fois j'ai ſenti ton inconſtance. Ton terme n'eſt qu'un point, & lorſqu'on eſt au comble il faut bientôt décliner. Etoit-ce par vous, pere cruel, que devoit commencer ce déclin? Par quelle fatalité pûtes-vous quitter cette vie paiſible que nous menions enſemble, comment mes empreſſemens vous rebuterent-ils de moi? Vous vous complaiſiez dans votre ouvrage, je le voyois, je le ſentois, j'en étois sûr. Vous paroiſſiez heureux de mon bonheur; les tendres careſſes de Sophie ſembloient flatter votre cœur paternel; vous nous aimiez, vous vous plaiſiez avec nous, & vous nous quittâtes! ſans votre retraite je ſerois heureux encore? mon fils vivroit peut-être, ou d'autres mains n'auroient point fermé ſes yeux. Sa mere,

vertueuse & chérie vivroit elle-même dans les bras de son époux. Retraite funeste, qui m'a livré sans retour aux horreurs de mon sort! non, jamais sous vos yeux le crime & ses peines n'eussent approché de ma famille; en l'abandonnant vous m'avez fait plus de maux que vous ne m'aviez fait de biens en toute ma vie.

Bientôt le Ciel cessa de bénir une maison que vous n'habitiez plus. Les maux, les afflictions se succédoient sans relâche. En peu de mois nous perdîmes le pere, la mere de Sophie, & enfin sa fille, sa charmante fille qu'elle avoit tant desirée, qu'elle idolâtroit, qu'elle vouloit suivre. A ce dernier coup sa constance ébranlée acheva de l'abandonner. Jusqu'à ce tems, contente & paisible dans sa solitude, elle avoit ignoré les amertumes de la vie, elle n'avoit point armé contre les coups du sort cette ame sensible & facile à s'affecter. Elle sentit ces pertes comme on sent ses premiers malheurs: aussi ne furent-elles que les

commencemens des nôtres. Rien ne pouvoit tarir ſes pleurs; la mort de ſa fille lui fit ſentir plus vivement celle de ſa mere: elle appelloit ſans ceſſe l'une ou l'autre en gémiſſant; elle faiſoit retentir de leurs noms & de ſes regrets tous les lieux où jadis elle avoit reçu leurs innocentes careſſes: tous les objets qui les lui rappelloient aigriſſoient ſes douleurs; je réſolus de l'éloigner de ces triſtes lieux. J'avois dans la capitale ce qu'on appelle des affaires, & qui n'en avoient jamais été pour moi juſqu'alors: je lui propoſai d'y ſuivre une amie qu'elle s'étoit faite au voiſinage, & qui étoit obligée de s'y rendre avec ſon mari. Elle y conſentit pour ne point ſe ſéparer de moi, ne pénétrant pas mon motif. Son affliction lui étoit trop chère pour chercher à la calmer. Partager ſes regrets, pleurer avec elle étoit la ſeule conſolation qu'on pût lui donner.

En approchant de la capitale je me ſentis frappé d'une impreſſion funeſte que je n'avois jamais éprouvée auparavant.

Les plus triſtes preſſentimens s'élevoient dans mon ſein: tout ce que j'avois vu, tout ce que vous m'aviez dit des grandes villes me faiſoit trembler ſur le ſéjour de celle-ci. Je m'effrayois d'expoſer une union ſi pure à tant de dangers qui pouvoient l'altérer. Je frémiſſois en regardant la triſte Sophie de ſonger que j'entraînois moi-même tant de vertus & de charmes dans ce gouffre de préjugés & de vices, où vont ſe perdre de toutes parts l'innocence & le bonheur.

Cependant, sûr d'elle & de moi, je mépriſois cet avis de la prudence que je prenois pour un vain preſſentiment; en m'en laiſſant tourmenter je le traitois de chimere. Hélas! je n'imaginois pas le voir ſitôt & ſi cruellement juſtifié. Je ne ſongeois guères que je n'allois pas chercher le péril dans la capitale, mais qu'il m'y ſuivoit.

Comment vous parler des deux ans que nous paſſâmes dans cette fatale Ville, & de l'effet cruel que fit ſur mon ame & ſur mon ſort ce ſéjour empoiſonné?

Vous avez trop ſçu ces triſtes cataſtrophes dont le ſouvenir, effacé dans des jours plus heureux, vient aujourd'hui redoubler mes regrets, en me ramenant à leur ſource. Quel changement produiſit en moi ma complaiſance pour des liaiſons trop aimables, que l'habitude commençoit à tourner en amitié! Comment l'exemple & l'imitation contre leſquels vous aviez ſi bien armé mon cœur l'amenerent-ils inſenſiblement à ces goûts frivoles que, plus jeune, j'avois ſçu dédaigner? Qu'il eſt différent de voir les choſes diſtrait par d'autres objets, ou ſeulement occupé de ceux qui nous frappent! Ce n'étoit plus le tems où mon imagination échauffée ne cherchoit que Sophie, & rebutoit tout ce qui n'étoit pas elle. Je ne la cherchois plus, je la poſſédois, & ſon charme embelliſſoit alors autant les objets qu'il les avoit défigurés dans ma premiere jeuneſſe. Mais bientôt ces mêmes objets affoiblirent mes goûts en les partageant. Uſé peu à-peu ſur tous ces amuſemens frivoles, mon cœur per-

doit insensiblement son premier ressort & devenoit incapable de chaleur & de force; j'errois avec inquiétude d'un plaisir à l'autre; je recherchois tout & je m'ennuyois de tout; je ne me plaisois qu'où je n'étois pas, & m'étourdissois pour m'amuser. Je sentois une révolution dont je ne voulois point me convaincre; je ne me laissois pas le tems de rentrer en moi, crainte de ne m'y plus retrouver. Tous mes attachemens s'étoient relâchés, toutes mes affections s'étoient attiédies: j'avois mis un jargon de sentiment & de morale à la place de la réalité. J'étois un homme galant sans tendresse, un Stoïcien sans vertus, un sage occupé de folies, je n'avois plus de votre Emile que le nom & quelques discours. Ma franchise, ma liberté, mes plaisirs, mes devoirs, vous, mon fils, Sophie elle-même; tout ce qui jadis animoit, élevoit mon esprit, & faisoit la plénitude de mon existence, en se détachant peu-à-peu de moi sembloit m'en détacher

moi-même, & ne laiſſoit plus dans mon ame affeſſée qu'un ſentiment importun de vuide & d'anéantiſſement. Enfin, je n'aimois plus ou croyois ne plus aimer. Ce feu terrible, qui paroiſſoit preſqu'éteint, couvoit ſous la cendre, pour éclater bientôt avec plus de fureur que jamais.

Changement cent fois plus inconcevable! Comment celle qui faiſoit la gloire & le bonheur de ma vie en fit-elle la honte & le déſeſpoir? Comment décrirois-je un ſi déplorable égarement? Non, jamais ce détail affreux ne ſortira de ma plume ni de ma bouche; il eſt trop injurieux à la mémoire de la plus digne des femmes, trop accablant, trop horrible à mon ſouvenir, trop décourageant pour la vertu; j'en mourrois cent fois avant qu'il fût achevé. Morale du monde, pieges du vice & de l'exemple, trahiſons d'une fauſſe amitié, inconſtance & foibleſſe humaine, qui de nous eſt à votre épreuve? Ah! ſi Sophie a ſouillé ſa vertu, qu'elle femme oſera compter ſur la ſienne?

Mais de quelle trempe unique dût être une ame qui pût revenir de si loin à tout ce qu'elle fut auparavant ?

C'est de vos enfans régénérés que j'ai à vous parler. Tous leurs égaremens vous ont été connus : je n'en dirai que ce qui tient à leur retour à eux-mêmes & sert à lier les événemens.

Sophie consolée, ou plutôt distraite par son amie & par les sociétés où elle l'entraînoit, n'avoit plus ce goût décidé pour la vie privée & pour la retraite ; elle avoit oublié ses pertes & presque ce qui lui étoit resté. Son fils en grandissant alloit devenir moins dépendant d'elle, & déjà la mere apprenoit à s'en passer. Moi-même je n'étois plus son Emile, je n'étois que son mari, & le mari d'une honnête femme dans les grandes villes est un homme avec qui l'on garde en public toutes sortes de bonnes manieres, mais qu'on ne voit point en particulier. Long-tems nos coteries furent les mêmes. Elles changerent insensiblement. Chacun des deux pensoit

se mettre à son aise loin de la personne qui avoit droit d'inspection sur lui. Nous n'étions plus un, nous étions deux: le ton du monde nous avoit divisés, & nos cœurs ne se rapprochoient plus. Il n'y avoit que nos voisins de campagne & amis de Ville qui nous réunissoient quelquefois. La femme, après m'avoir fait souvent des agaceries auxquelles je ne résistois pas toujours sans peine, se rebuta, & s'attachant tout-à-fait à Sophie, en devint inséparable. Le mari vivoit fort lié avec son épouse, & par conséquent avec la mienne. Leur conduite extérieure étoit réguliere & décente, mais leurs maximes auroient dû m'effrayer. Leur bonne intelligence venoit moins d'un véritable attachement que d'une indifférence commune sur les devoirs de leur état. Peu jaloux des droits qu'ils avoient l'un sur l'autre, ils prétendoient s'aimer beaucoup plus en se passant tous leurs goûts sans contrainte, & ne s'offensant point de n'en être pas l'objet. Que mon mari vive heureux, sur

toute chofe, difoit la femme; que j'aye ma femme pour amie, je fuis content, difoit le mari. Nos fentimens, pourfuivoient-ils, ne dépendent pas de nous, mais nos procédés en dépendent: chacun met du fien tout ce qu'il peut au bonheur de l'autre. Peut-on mieux aimer ce qui nous eft cher, que de vouloir tout ce qu'il defire? On évite la cruelle néceffité de fe fuir.

Ce fyftême ainfi mis à découvert tout d'un coup nous eût fait horreur. Mais on ne fait pas combien les épanchemens de l'amitié font paffer de chofes qui révolteroient fans elle; on ne fait pas combien une philofophie fi bien adaptée aux vices du cœur humain, une philofophie qui n'offre au lieu des fentimens qu'on n'eft plus maître d'avoir, au lieu du devoir caché qui tourmente, & qui ne profite à perfonne, que foins, procédés, bienféances, attentions, que franchife, liberté, fincérité, confiance; on ne fait pas, dis-je, combien tout ce qui maintient l'union entre les perfonnes quand

les cœurs ne ſont plus unis, a d'attrait pour les meilleurs naturels, & devient ſéduiſant ſous le maſque de la ſageſſe: la raiſon même auroit peine à ſe défendre, ſi la conſcience ne venoit au ſecours. C'étoit là ce qui maintenoit entre Sophie & moi la honte de nous montrer un empreſſement que nous n'avions plus. Le couple qui nous avoit ſubjugués s'outrageoit ſans contrainte & croyoit s'aimer: mais un ancien reſpect l'un pour l'autre que nous ne pouvions vaincre nous forçoit à nous fuir pour nous outrager. En paroiſſant nous être mutuellement à charge, nous étions plus près de nous réunir qu'eux qui ne ſe quittoient point. Ceſſer de s'éviter quand on s'offenſe, c'eſt être sûrs de ne ſe rapprocher jamais.

Mais au moment où l'éloignement entre nous étoit le plus marqué, tout changea de la maniere la plus bizarre. Tout-à-coup Sophie devint auſſi ſédentaire & retirée, qu'elle avoit été diſſipée juſqu'alors. Son humeur, qui n'étoit pas toujours égale, devint conſtamment triſte

& ſombre. Enfermée depuis le matin juſqu'au ſoir dans ſa chambre, ſans parler, ſans pleurer, ſans ſe ſoucier de perſonne, elle ne pouvoit ſouffrir qu'on l'interrompît. Son amie elle-même lui devint inſupportable; elle le lui dit & la reçut mal ſans la rebuter: elle me pria plus d'une fois de la délivrer d'elle. Je lui fis la guerre de ce caprice dont j'accuſois un peu de jalouſie; je lui dis même un jour en plaiſantant. Non, Monſieur, je ne ſuis point jalouſe, me dit-elle d'un air froid & réſolu; mais j'ai cette femme en horreur: je ne vous demande qu'une grace; c'eſt que je ne la revoye jamais. Frappé de ces mots, je voulus ſavoir la raiſon de ſa haine: elle refuſa de répondre. Elle avoit déjà fermé ſa porte au mari; je fus obligé de la fermer à la femme, & nous ne les vîmes plus.

Cependant ſa triſteſſe continuoit & devenoit inquiétante. Je commençai de m'en alarmer; mais comment en ſavoir la cauſe qu'elle s'obſtinoit à taire? Ce n'étoit pas à cette ame fiere qu'on en

pouvoit imposer par l'autorité : nous avions cessé depuis si long-tems d'être les confidens l'un de l'autre, que je fus peu surpris qu'elle dédaignât de m'ouvrir son cœur; il faloit mériter cette confiance, & soit que sa touchante mélancolie eût réchauffé le mien, soit qu'il fût moins guéri qu'il n'avoit cru l'être, je sentis qu'il m'en coûtoit peu pour lui rendre des soins avec lesquels j'espérois vaincre enfin son silence.

Je ne la quittois plus: mais j'eus beau revenir à elle, & marquer ce retour par les plus tendres empressemens, je vis avec douleur que je n'avançois rien. Je voulus rétablir les droits d'époux, trop négligés depuis long-tems; j'éprouvai la plus invincible résistance. Ce n'étoient plus ces refus agaçans, faits pour donner un nouveau prix à ce qu'on accorde: ce n'étoient pas non plus ces refus tendres, modestes, mais absolus qui m'enivroient d'amour & qu'il faloit pourtant respecter. C'étoient les refus sérieux d'une volonté décidée qui s'indigne qu'on puisse dou-

ter d'elle. Elle me rapelloit avec force les engagemens pris jadis en votre présence. Quoi qu'il en soit de moi, disoit-elle; vous devez vous estimer vous-même & respecter à jamais la parole d'Emile. Mes torts ne vous autorisent point à violer vos promesses. Vous pouvez me punir, mais vous ne pouvez me contraindre, & soyez sûr que je ne le souffrirai jamais. Que répondre, que faire, sinon tâcher de la fléchir, de la toucher, de vaincre son obstination à force de persévérance? Ces vains efforts irritoient à la fois mon amour & mon amour-propre. Les difficultés enflammoient mon cœur, & je me faisois un point d'honneur de les surmonter. Jamais peut-être après dix ans de mariage, après un si long refroidissement, la passion d'un époux ne se raluma si brûlante & si vive; jamais durant mes premieres amours je n'avois tant versé de pleurs à ses pieds: tout fut inutile, elle demeura inébranlable.

J'étois aussi surpris qu'affligé, sachant bien que cette dureté de cœur n'étoit

pas dans ſon caractere. Je ne me rebutai point, & ſi je ne vainquis pas ſon opiniâtreté, j'y crus voir enfin moins de ſécherelle. Quelques ſignes de regret & de pitié tempéroient l'aigreur de ſes refus; je jugeois quelquefois qu'ils lui coûtoient; ſes yeux éteints laiſſoient tomber ſur moi quelques regards non moins triſtes, mais moins farouches, & qui ſembloient portés à l'attendriſſement. Je penſai que la honte d'un caprice auſſi outré l'empêchoit d'en revenir, qu'elle le ſoutenoit faute de pouvoir l'excuſer, & qu'elle n'attendoit peut-être qu'un peu de contrainte pour paroître céder à la force ce qu'elle n'oſoit plus accorder de bon gré. Frappé d'une idée qui flattoit mes deſirs, je m'y livre avec complaiſance: c'eſt encore un égard que je veux avoir pour elle de lui ſauver l'embarras de ſe rendre après avoir ſi longtems réſiſté.

Un jour qu'entraîné par mes tranſports je joignois aux plus tendres ſupplications les plus ardentes careſſes, je la vis émue;

je voulus achever ma victoire. Oppressé & palpitante, elle étoit prête à succomber; quand tout-à-coup changeant de ton, de maintien, de visage, elle me repousse avec une promptitude, avec une violence incroyable, & me regardant d'un œil que la fureur & le désespoir rendoient effrayant, arrêtez, Emile, me dit-elle, & sachez que je ne vous suis plus rien. Un autre a souillé votre lit, je suis enceinte; vous ne me toucherez de ma vie; & sur le champ elle s'élance avec impétuosité dans son cabinet, dont elle ferme la porte sur elle.

Je demeure écrasé......

Mon maître, ce n'est pas ici l'histoire des événemens de ma vie; ils valent peu la peine d'être écrits; c'est l'histoire de mes passions, de mes sentimens, de mes idées. Je dois m'étendre sur la plus terrible révolution que mon cœur éprouva jamais.

Les grandes plaies du corps & de l'ame ne saignent pas à l'instant qu'elles sont faites; elles n'impriment pas si-tôt leurs

plus vives douleurs. La Nature se recueille pour en soutenir toute la violence, & souvent le coup mortel est porté longtems avant que la blessure se fasse sentir. A cette scene inattendue, à ces mots que mon oreille sembloit repousser, je reste immobile, anéanti; mes yeux se ferment, un froid mortel court dans mes veines; sans être évanoui je sens tous mes sens arrêtés, toutes mes fonctions suspendues; mon ame bouleversée est dans un trouble universel, semblable au chaos de la scene au moment qu'elle change, au moment que tout fuit & va prendre un nouvel aspect.

J'ignore combien de tems je demeurai dans cet état, à genoux comme j'étois & sans oser presque remuer, de peur de m'assurer que ce qui passoit n'étoit point un songe. J'aurois voulu que cet étourdissement eût duré toujours. Mais enfin réveillé malgré moi, la premiere impression que je sentis fut un saisissement d'horreur pour tout ce qui m'environnoit. Tout-à-coup je me leve, je m'é-

lance hors de la chambre, je franchis l'escalier sans rien voir, sans rien dire à personne; je sort, je marche à grands pas, je m'éloigne avec la rapidité d'un cerf qui croit fuir par sa vîtesse le trait qu'il porte enfoncé dans son flanc.

Je cours ainsi sans m'arrêter, sans ralentir mon pas, jusques dans un jardin public. L'aspect du jour & du Ciel m'étoit à charge; je cherchois l'obscurité sous les arbres; enfin, me trouvant hors d'haleine, je me laissai tomber demi-mort sur un gason..... Où suis-je? Que suis-je devenu? Qu'ai-je entendu? Quelle catastrophe? Insensé! quelle chimere as-tu poursuivie? Amour, honneur, foi, vertus, où êtes vous? La sublime, la noble Sophie n'est qu'une infâme? Cette exclamation que mon transport fit éclater, fut suivie d'un tel déchirement de cœur, qu'oppressé par les sanglots, je ne pouvois ni respirer ni gémir: sans la rage & l'emportement qui succéderent, ce saisissement m'eût sans doute étouffé. O qui pourroit démêler, exprimer cette

confusion de sentimens divers que la honte, l'amour, la fureur, les regrets, l'attendrissement, la jalousie, l'affreux désespoir me firent éprouver à la fois? Non, cette situation, ce tumulte ne peut se décrire. L'épanouissement de l'extrême joie, qui d'un mouvement uniforme semble étendre & raréfier tout notre être, se conçoit, s'imagine aisément. Mais quand l'excessive douleur rassemble dans le sein d'un misérable toutes les furies des enfers; quand mille tiraillemens opposés le déchirent sans qu'il puisse en distinguer un seul; quand il se sent mettre en pieces par cent forces diverses qui l'entraînent en sens contraire, il n'est plus un, il est tout entier à chaque point de douleur, il semble se multiplier pour souffrir. Tel étoit mon état, tel il fut durant plusieurs heures; comment en faire le tableau? Je ne dirois pas en des volumes ce que je sentois à chaque instant. Hommes heureux, qui dans une ame étroite & dans un cœur tiede ne connoissez de revers que

ceux de la fortune, ni de passions qu'un vil intérêt, puissiez-vous traiter toujours cet horrible état de chimere & n'éprouver jamais les tourmens cruels que donnent de plus dignes attachemens, quand ils se rompent, aux cœurs faits pour les sentir.

Nos forces sont bornées & tous les transports violens ont des intervalles. Dans un de ces momens d'épuisement où la Nature reprend haleine pour souffrir, je vins tout-à-coup à penser à ma jeunesse, à vous mon maître, à mes leçons; je vins à penser que j'étois homme, & je me demande aussi-tôt, quel mal ai-je reçu dans ma personne? Quel crime ai-je commis? Qu'ai-je perdu de moi? Si dans cet instant, tel que je suis, je tombois des nues pour commencer d'exister, serois-je un être malheureux? Cette réflexion, plus prompte qu'un éclair, jetta dans mon ame un instant de lueur que je reperdis bientôt, mais qui me suffit pour me reconnoître. Je me vis clairement à ma place; & l'usage

de ce moment de raiſon fut de m'apprendre que j'étois incapable de raiſonner. L'horrible agitation qui régnoit dans mon ame n'y laiſſoit à nul objet le tems de ſe faire apperçevoir: j'étois hors d'état de rien voir, de rien comparer, de délibérer, de réſoudre, de juger de rien. C'étoit donc me tourmenter vainement que de vouloir rêver à ce que j'avois à faire, c'étoit ſans fruit aigrir mes peines, & mon ſeul ſoin devoit être de gagner du tems pour raffermir mes ſens & raſſeoir mon imagination. Je crois que c'eſt le ſeul parti que vous auriez pu prendre vous-même, ſi vous euſſiez été là pour me guider.

Réſolu de laiſſer exhaler la fougue des tranſports que je ne pouvois vaincre, je m'y livre avec une furie empreinte de je ne ſais quelle volupté, comme ayant mis ma douleur à ſon aiſe. Je me leve avec précipitation; je me mets à marcher comme auparavant, ſans ſuivre de route déterminée: je cours, j'erre de part & d'autre, j'abandonne mon corps

à toute l'agitation de mon cœur, j'en ſuis les impreſſions ſans contrainte; je me mets hors d'haleine, & mêlant mes ſoupirs tranchans à ma reſpiration gênée, je me ſentois quelquefois prêt à ſuffoquer.

Les ſecouſſes de cette marche précipitée ſembloient m'étourdir & me ſoulager. L'inſtinct dans les paſſions violentes dicte des cris, des mouvemens, des geſtes, qui donnent un cours aux eſprits & font diverſion à la paſſion : tant qu'on s'agite on n'eſt qu'emporté; le morne repos eſt plus à craindre, il eſt voiſin du déſeſpoir. Le même ſoir je fis de cette différence une épreuve preſque riſible, ſi tout ce qui montre la folie & la miſere humaine devoit jamais exciter à rire quiconque y peut être aſſujetti.

Après mille tours & retours faits ſans m'en être apperçu, je me trouve au milieu de la Ville entouré de caroſſes à l'heure des ſpectacles, & dans une rue où il y en avoit un. J'allois être écraſé

dans l'embarras, ſi quelqu'un me tirant par le bras, ne m'eût averti du danger: je me jette dans une porte ouverte; c'étoit un Café. J'y ſuis acoſté par des gens de ma connoiſſance; on me parle, on m'entraîne je ne ſais où. Frappé d'un bruit d'inſtrumens & d'un éclat de lumieres, je reviens à moi, j'ouvre les yeux, je regarde: je me trouve dans la ſalle du ſpectacle un jour de premiere repréſentation, preſſé par la foule, & dans l'impuiſſance de ſortir.

Je frémis; mais je pris mon parti. Je ne dis rien, je me tins tranquille, quelque cher que me coûtât cette apparente tranquillité. On fit beaucoup de bruit, on parloit beaucoup, on me parloit; n'entendant rien, que pouvois-je répondre? Mais un de ceux qui m'avoit amené, ayant par hazard nommé ma femme, à ce nom funeſte je fis un cri perçant qui fut ouï de toute l'aſſemblée & cauſa quelque rumeur. Je me remis promptement, & tout s'appaiſa. Cependant ayant attiré par ce cri l'attention

de ceux qui m'environnoient, je cherchai le moment de m'évader, & m'approchant peu-à-peu de la porte, je fortis enfin avant qu'on eût achevé.

En entrant dans la rue, & retirant machinalement ma main, que j'avois tenue dans mon fein durant toute la repréfentation, je vis mes doigts pleins de fang, & j'en cru fentir couler fur ma poitrine. J'ouvre mon fein, je regarde, je le trouve fanglant & déchiré comme le cœur qu'il enfermoit. On peut penfer qu'un fpectateur tranquille à ce prix, n'étoit pas fort bon juge de la Piece qu'il venoit d'entendre.

Je me hâtai de fuir, tremblant d'être encore rencontré. La nuit favorifant mes courfes, je me remis à parcourir les rues, comme pour me dédommager de la contrainte que je venois d'éprouver; je marchai plufieurs heures fans me repofer un moment: enfin ne pouvant prefque plus me foutenir, & me trouvant près de mon quartier, je rentre chez moi, non fans un affreux battement

de cœur: je demande ce que fait mon fils; on me dit qu'il dort; je me tais & soupire: mes gens veulent me parler; je leur impose silence; je me jette sur un lit, ordonnant qu'on s'aille coucher. Après quelques heures d'un repos pire que l'agitation de la veille, je me leve avant le jour, & traversant sans bruit les appartemens, j'approche de la chambre de Sophie; là sans pouvoir me retenir, je vais avec la plus détestable lâcheté couvrir de cent baisers & baigner d'un torrent de pleurs le seuil de sa porte, puis m'échappant avec la crainte & les précautions d'un coupable, je sors doucement du logis résolu de n'y rentrer de mes jours.

Ici finit ma vive mais courte folie, & je rentrai dans mon bon sens. Je crois même avoir fait ce que j'avois dû faire en cédant d'abord à la passion que je ne pouvois vaincre, pour pouvoir la gouverner ensuite après lui avoir laissé quelque essor. Le mouvement que je venois de suivre, m'ayant disposé à l'attendrisf-

ſement, la rage qui m'avoit tranſporté juſqu'alors fit place à la triſteſſe, & je commençai à lire aſſez au fond de mon cœur pour y voir gravée en traits ineffaçables la plus profonde affliction. Je marchois cependant, je m'éloignois du lieu redoutable, moins rapidement que la veille, mais auſſi ſans faire aucun détour. Je ſortis de la ville, & prenant le premier grand chemin, je me mis à le ſuivre d'une démarche lente & mal aſſurée, qui marquoit la défaillance & l'abattement. A meſure que le jour croiſſant éclairoit les objets, je croyois voir un autre Ciel, une autre Terre, un autre Univers; tout étoit changé pour moi. Je n'étois plus le même que la veille, ou plutôt, je n'étois plus; c'étoit ma propre mort que j'avois à pleurer. O combien de délicieux ſouvenirs vinrent aſſiéger mon cœur ſerré de détreſſe, & le forcer de s'ouvrir à leurs douces images, pour le noyer de vains regrets! Toutes mes jouiſſances paſſées venoient aigrir le ſentiment de mes pertes, & me

rendoient plus de tourmens qu'elles ne m'avoient donné de voluptés. Ah! qui eſt-ce qui connoît le contraſte affreux de ſauter tout d'un coup de l'excès du bonheur à l'excès de la miſere, & de franchir cet immenſe intervalle, ſans avoir un moment pour s'y préparer? Hier, hier même, aux pieds d'une épouſe adorée, j'étois le plus heureux des êtres; c'étoit l'amour qui m'aſſerviſſoit à ſes loix, qui me tenoit dans ſa dépendance; ſon tyrannique pouvoir étoit l'ouvrage de ma tendreſſe, & je jouiſſois même de ſes rigueurs. Que ne m'étoit-il donné de paſſer le cours des ſiècles dans cet état trop aimable, à l'eſtimer, la reſpecter, la chérir, à gémir de ſa tyrannie, à vouloir la fléchir ſans y parvenir jamais, à demander, implorer, ſupplier, deſirer ſans ceſſe, & jamais ne rien obtenir. Ces tems, ces tems charmans de retour attendu, d'eſpérance trompeuſe, valoient ceux mêmes où je la poſſédois. Et maintenant haï, trahi, déshonoré, ſans eſpoir, ſans reſſource, je n'ai pas

même la consolation d'oser former des souhaits.... Je m'arrêtois, effrayé d'horreur à l'objet qu'il faloit substituer à celui qui m'occupoit avec tant de charmes. Contempler Sophie avilie & méprisable! Quels yeux pouvoient souffrir cette profanation? Mon plus cruel tourment n'étoit pas de m'occuper de ma misere, c'étoit d'y mêler la honte de celle qui l'avoit causée. Ce tableau désolant étoit le seul que je ne pouvois supporter.

La veille, ma douleur stupide & forcenée m'avoit garanti de cette affreuse idée; je ne songeois à rien qu'à souffrir. Mais à mesure que le sentiment de mes maux s'arrangeoit pour ainsi dire au fond de mon cœur, forcé de remonter à leur source, je me retraçai malgré moi ce fatal objet. Les mouvemens qui m'étoient échappés en sortant ne marquoient que trop l'indigne penchant qui m'y ramenoit. La haine que je lui devois me coûtoit moins que le dédain qu'il y faloit joindre, & ce qui me déchiroit le

plus cruellement n'étoit pas de renoncer à elle, que d'être forcé de la mépriser.

Mes premieres réflexions sur elle furent ameres. Si l'infidélité d'une femme ordinaire est un crime, quel nom faloit-il donner à la sienne? Les ames viles ne s'abaissent point en faisant des bassesses, elles restent dans leur état; il n'y a point pour elles d'ignominie parce qu'il n'y a point d'élévation. Les adulteres des femmes du monde ne sont que des galanteries; mais Sophie adultere est le plus odieux de tous les monstres: la distance de ce qu'elle est à ce qu'elle fut est immense; non, il n'y a point d'abaissement, point de crime pareil au sien.

Mais moi, reprenois-je, moi qui l'accuse, & qui n'en ai que trop le droit, puisque c'est moi qu'elle offense, puisque c'est à moi que l'ingrate a donné la mort, de quel droit osé-je la juger si séverement avant de m'être jugé moi-même, avant de savoir ce que je dois me reprocher de ses torts? Tu l'accuses

de n'être plus la même ! O Emile, & toi n'as-tu point changé ? Combien je t'ai vu dans cette grande ville différent près d'elle de ce que tu fus jadis ! Ah ! son inconstance est l'ouvrage de la tienne. Elle avoit juré de t'être fidele ; & toi n'avois-tu pas juré de l'adorer toujours ? Tu l'abandonnes, & tu veux qu'elle te reste ; tu la méprises, & tu veux en être toujours honoré ! C'est ton réfroidissement, ton oubli, ton indifférence qui t'ont arraché de son cœur ; il ne faut point cesser d'être aimable quand on veut être toujours aimé. Elle n'a violé ses sermens qu'à ton exemple ; il faloit ne la point négliger, & jamais elle ne t'eût trahi.

Quels sujets de plainte t'a-t-elle donnés dans la retraite où tu l'as trouvée, & où tu devois toujours la laisser ? Quel attiédissement as-tu remarqué dans sa tendresse ? Est-ce elle qui t'a prié de la tirer de ce lieu fortuné ? Tu le sais, elle l'a quitté avec le plus mortel regret. Les pleurs qu'elle y versoit lui étoient plus

doux que les folâtres jeux de la ville. Elle y paſſoit ſon innocente vie à faire le bonheur de la tienne: mais elle t'aimoit mieux que ſa propre tranquillité, après t'avoir voulu retenir, elle quitta tout pour te ſuivre: c'eſt toi qui du ſein de la paix & de la vertu l'entraînas dans l'abîme de vices & de miſere où tu t'es toi-même précipité. Hélas! il n'a tenu qu'à toi ſeul qu'elle ne fût toujours ſage, & qu'elle ne te rendît toujours heureux.

O Emile! tu l'as perdue, tu dois te haïr & la plaindre; mais quel droit as-tu de la mépriſer? Es-tu reſté toi-même irréprochable? le monde n'a-t-il rien pris ſur tes mœurs? Tu n'as point partagé ſon infidélité, mais ne l'as-tu pas excuſée, en ceſſant d'honorer ſa vertu? Ne l'as-tu pas excitée en vivant dans des lieux où tout ce qui eſt honnête eſt en dériſion, où les femmes rougiroient d'être chaſtes, où le ſeul prix des vertus de leur ſexe eſt la raillerie & l'incrédulité? La foi que tu n'as point violée

a-t-elle été expofée aux mêmes rifques? As-tu reçu comme elle ce tempérament de feu, qui fait les grandes foibleffes, ainfi que les grandes vertus? As-tu ce corps trop formé par l'amour, trop expofé aux périls par fes charmes & aux tentations par fes fens? O que le fort d'une telle femme eft à plaindre! Quels combats n'a t-elle point à rendre, fans relâche, fans ceffe, contre autrui, contre elle-même? Quel courage invincible, quelle opiniâtre réfiftance! quelle héroïque fermeté lui font néceffaires! Que de dangereufes victoires n'a-t-elle pas à remporter tous les jours fans autre témoin de fes triomphes que le Ciel & fon propre cœur? Et après tant de belles années ainfi paffées à fouffrir, combattre & vaincre inceffamment, un inftant de foibleffe, un feul inftant de relâche & d'oubli fouille à jamais cette vie irréprochable, & déshonore tant de vertus. Femme infortunée! hélas! un moment d'égarement fait tous tes malheurs & les miens. Oui, fon cœur eft

resté pur, tout me l'assure; il m'est trop connu pour pouvoir m'abuser. Eh qui sait dans quels piéges adroits les perfides ruses d'une femme vicieuse & jalouse de ses vertus a pu surprendre son innocente simplicité? N'ai-je pas vu ses regrets, son repentir dans ses yeux? N'est-ce pas sa tristesse qui m'a ramené moi-même à ses pieds? N'est-ce pas sa touchante douleur qui m'a rendu toute ma tendresse? Ah! ce n'est pas-là la conduite artificieuse d'une infidele qui trompe son mari, & qui se complait dans sa trahison!

Puis venant ensuite à réfléchir plus en détail sur sa conduite & sur son étonnante déclaration, que ne sentois-je point en voyant cette femme timide & modeste revaincre la honte par la franchise, rejetter une estime démentie par son cœur, dédaigner de conserver ma confiance & sa réputation en cachant une faute que rien ne la forçoit d'avouer, en la couvrant des caresses qu'elle a rejettées, & craindre d'usurper ma tendresse de pere

pour

pour un enfant qui n'étoit pas de mon ſang? Quelle force n'admirois-je pas dans cette invincible hauteur de courage qui, même au prix de l'honneur & de la vie, ne pouvoit s'abaiſſer à la fauſſeté & portoit juſques dans le crime l'intrépide audace de la vertu? Oui, me diſois-je avec un applaudiſſement ſecret, au ſein même de l'ignominie, cette ame forte conſerve encore tout ſon reſſort; elle eſt coupable ſans être vile; elle a pu commettre un crime, mais non pas une lâcheté.

C'eſt ainſi que peu-à-peu le penchant de mon cœur me ramenoit en ſa faveur à des jugemens plus doux & plus ſupportables. Sans la juſtifier je l'excuſois; ſans pardonner ſes outrages, j'approuvois ſes bons procédés. Je me complaiſois dans ces ſentimens. Je ne pouvois me défaire de tout mon amour, il eût été trop cruel de le conſerver ſans eſtime. Sitôt que je crus lui en devoir encore, je ſentis un ſoulagement ineſpéré. L'homme eſt trop foible pour pouvoir conſerver long-tems des mouvemens ex-

trêmes. Dans l'excès même du désespoir, la Providence nous ménage des consolations. Malgré l'horreur de mon sort, je sentois une sorte de joie à me représenter Sophie estimable & malheureuse; j'aimois à fonder ainsi l'intérêt que je ne pouvois cesser de prendre à elle. Au lieu de la seche douleur qui me consumoit auparavant, j'avois la douceur de m'attendrir jusqu'aux larmes. Elle est perdue à jamais pour moi, je le sais, me disois-je; mais du moins j'oserai penser encore à elle, j'oserai la regretter; j'oserai quelquefois encore gémir & soupirer sans rougir.

Cependant j'avois poursuivi ma route &, distrait par ces idées, j'avois marché tout le jour sans m'en appercevoir, jusqu'à ce qu'enfin revenant à moi & n'étant plus soutenu par l'animosité de la veille, je me sentis d'une lassitude & d'un épuisement qui demandoient de la nourriture & du repos. Graces aux exercices de ma jeunesse j'étois robuste & fort, je ne craignois ni la faim ni la fatigue; mais mon esprit malade avoit tourmenté

mon corps, & vous m'aviez bien plus garanti des passions violentes qu'appris à les supporter. J'eus peine à gagner un village qui étoit encore à une lieue de moi. Comme il y avoit près de trente-six heures que je n'avois pris aucun aliment, je soupai, & même avec appétit, je me couchai délivré des fureurs qui m'avoient tant tourmenté, content d'oser penser à Sophie, & presque joyeux de l'imaginer moins défigurée & plus digne de mes regrets que je n'avois espéré.

Je dormis paisiblement jusqu'au matin. La tristesse & l'infortune respectent le sommeil & laissent du relâche à l'ame; il n'y a que les remords qui n'en laissent point. En me levant, je me sentis l'esprit assez calme & en état de délibérer sur ce que j'avois à faire. Mais c'étoit ici la plus mémorable ainsi que la plus cruelle époque de ma vie. Tous mes attachemens étoient rompus ou altérés, tous mes devoirs étoient changés; je ne tenois plus à rien de la même maniere qu'auparavant; je devenois, pour ainsi dire, un

nouvel être. Il étoit important de peser mûrement le parti que j'avois à prendre. J'en pris un provisionnel pour me donner le loisir d'y réfléchir. J'achevai le chemin qui restoit à faire jusqu'à la ville la plus prochaine; j'entrai chez un maître, & je me mis à travailler de mon métier, en attendant que la fermentation de mes esprits fût tout-à-fait appaisée, & que je pusse voir les objets tels qu'ils étoient.

Je n'ai jamais mieux senti la force de l'éducation que dans cette cruelle circonstance. Né avec une ame foible, tendre à toutes les impressions, facile à troubler, timide à me résoudre, après les premiers momens cédés à la nature, je me trouvai maître de moi-même & capable de considérer ma situation avec autant de sang froid que celle d'un autre. Soumis à la loi de la nécessité, je cessai mes vains murmures, je pliai ma volonté sous l'inévitable joug, je regardai le passé comme étranger à moi, je me supposai commencer de naître, & tirant de mon état présent les regles de ma conduite,

en attendant que j'en fusse assez instruit, je me mis paisiblement à l'ouvrage comme si j'eusse été le plus content des hommes.

Je n'ai rien tant appris de vous dès mon enfance, qu'à être toujours tout entier où je suis, à ne jamais faire une chose & rêver à une autre, ce qui proprement est ne rien faire & n'être tout entier nulle part. Je n'étois donc attentif qu'à mon travail durant la journée : le soir je reprenois mes réflexions, & relayant ainsi l'esprit & le corps l'un par l'autre, j'en tirois le meilleur parti qu'il m'étoit possible, sans jamais fatiguer aucun des deux.

Dès le premier soir, suivant le fil de mes idées de la veille, j'examinai si peut-être je ne prenois point trop à cœur le crime d'une femme, & si ce qui me paroissoit une catastrophe de ma vie, n'étoit point un événement trop commun pour devoir être pris si gravement. Il est certain, me disois-je, que par-tout où les mœurs sont en estime, les infidélités des femmes déshonorent les maris : mais il est sûr aussi que dans toutes les grandes

Villes, & par-tout où les hommes, plus corrompus, se croyent plus éclairés, on tient cette opinion pour ridicule & peu sensée. L'honneur d'un homme, disent-ils, dépend-il de sa femme? Son malheur doit-il faire sa honte, & peut-il être déshonoré des vices d'autrui? L'autre morale a beau être plus sévere, celle-ci paroît plus conforme à la raison.

D'ailleurs, quelque jugement qu'on portât de mes procédés, n'étois-je pas par mes principes au dessus de l'opinion publique? Que m'importoit ce qu'on penseroit de moi, pourvu que dans mon propre cœur je ne cessasse point d'être bon, juste, honnête? Etoit-ce un crime d'être miséricordieux? Etoit-ce une lâcheté de pardonner une offense? Sur quels devoirs allois-je donc me régler? Avois-je si longtems dédaigné le préjugé des hommes pour lui sacrifier enfin mon bonheur?

Mais quand ce préjugé seroit fondé, quelle influence peut-il avoir dans un cas si différent des autres? Quel rapport d'une infortunée au désespoir à qui le remords

ſeul arrache l'aveu de ſon crime, à ces perfides qui couvrent le leur du menſonge & de la fraude, ou qui mettent l'effronterie à la place de la franchiſe, & ſe vantent de leur déshonneur? Toute femme vicieuſe, toute femme qui mépriſe encore plus ſon devoir qu'elle ne l'offenſe, eſt indigne de ménagement; c'eſt partager ſon infamie que la tolérer. Mais celle à qui l'on reproche plutôt une faute qu'un vice, & qui l'expie par ſes regrets, eſt plus digne de pitié que de haine; on peut la plaindre & la pardonner ſans honte; le malheur même qu'on lui reproche eſt garant d'elle pour l'avenir. Sophie reſtée eſtimable juſques dans le crime, ſera reſpectable dans ſon repentir; elle ſera d'autant plus fidele, que ſon cœur fait pour la vertu, a ſenti ce qu'il en coûte à l'offenſer; elle aura tout à la fois la fermeté qui la conſerve, & la modeſtie qui la rend aimable; l'humiliation du remords adoucira cette ame orgueilleuſe, & rendra moins tyrannique l'empire que l'amour lui donna ſur moi; elle en ſera plus

soigneuse & moins fiere ; elle n'aura commis une faute que pour se guérir d'un défaut.

Quand les passions ne peuvent nous vaincre à visage découvert, elles prennent le masque de la sagesse pour nous surprendre, & c'est en imitant le langage de la raison, qu'elles nous y font renoncer. Tous ces sophismes ne m'en imposoient que parce qu'ils flattoient mon penchant. J'aurois voulu pouvoir revenir à Sophie infidele, & j'écoutois avec complaisance tout ce qui sembloit autoriser ma lâcheté. Mais j'eus beau faire, ma raison moins traitable que mon cœur, ne put adopter ces folies. Je ne pus me dissimuler que je raisonnois pour m'abuser, non pour m'éclairer. Je me disois avec douleur, mais avec force, que les maximes du monde ne font point loi pour qui veut vivre pour soi-même, & que préjugés pour préjugés, ceux des bonnes mœurs en ont un de plus qui les favorise : que c'est avec raison qu'on impute à un mari le désordre de sa femme, soit pour

l'avoir mal choisie, soit pour la mal gouverner; que j'étois moi-même un exemple de la justice de cette imputation, & que, si Emile eût été toujours sage, Sophie n'eût jamais failli; qu'on a droit de présumer que celle qui ne se respecte pas elle-même, respecte au moins son mari s'il en est digne, & s'il sait conserver son autorité; que le tort de ne pas prévenir le déréglement d'une femme est aggravé par l'infamie de le souffrir; que les conséquences de l'impunité sont effrayantes, & qu'en pareil cas cette impunité marque dans l'offensé une indifférence pour les mœurs honnêtes, & une bassesse d'ame indigne de tout honneur.

Je sentois sur-tout en mon fait particulier, que ce qui rendoit Sophie encore estimable, en étoit plus désespérant pour moi: car on peut soutenir ou renforcer une ame foible, & celle que l'oubli du devoir y fait manquer y peut être ramenée par la raison; mais comment ramener celle qui garde en péchant tout son courage, qui sait avoir des vertus dans

le crime & ne fait le mal que comme il lui plaît? Oui, Sophie eſt coupable parce qu'elle a voulu l'être. Quand cette ame hautaine a pu vaincre la honte, elle a pu vaincre toute autre paſſion; il ne lui en eût pas plus coûté pour m'être fidele que pour me déclarer ſon forfait.

En vain je reviendrois à mon épouſe, elle ne reviendroit plus à moi. Si celle qui m'a tant aimé, ſi celle qui m'étoit ſi chère a pu m'outrager, ſi ma Sophie a pu rompre les premiers nœuds de ſon cœur, ſi la mere de mon fils a pu violer la foi conjugale encore entiere, ſi les feux d'un amour que rien n'avoit offenſé, ſi le noble orgueil d'une vertu que rien n'avoit altérée, n'ont pu prévenir ſa premiere faute, qu'eſt-ce qui préviendroit des rechutes qui ne coûtent plus rien? Le premier pas vers le vice eſt le ſeul pénible; on pourſuit ſans même y ſonger. Elle n'a plus ni amour, ni vertu, ni eſtime à ménager; elle n'a plus rien à perdre en m'offenſant, pas même le regret de m'offenſer. Elle connoît mon

cœur, elle m'a rendu tout aussi malheureux que je puis l'être ; il ne lui en coûtera plus rien d'achever.

Non, je connois le sien ; jamais Sophie n'aimera un homme à qui elle ait donné droit de la mépriser .... Elle ne m'aime plus .... l'ingrate ne l'a-t-elle pas dit elle-même ? elle ne m'aime plus, la perfide ! Ah ! c'est-là son plus grand crime : j'aurois pu tout pardonner, hors celui-là.

Hélas ! reprenois-je avec amertume, je parle toujours de pardonner, sans songer que souvent l'offensé pardonne, mais que l'offenseur ne pardonne jamais. Sans doute elle me veut tout le mal qu'elle m'a fait. Ah ! combien elle doit me haïr !

Emile, que tu t'abuses quand tu juges de l'avenir sur le passé ! Tout est changé. Vainement tu vivrois encore avec elle ; les jours heureux qu'elle t'a donnés ne reviendront plus. Tu ne retrouverois plus ta Sophie, & Sophie ne te retrouverois plus. Les situations dépendent des affections qu'on y porte : quand les cœurs changent, tout change ; tout à beau de-

meurer le même, quand on n'a plus les mêmes yeux, on ne voit plus rien comme auparavant.

Ses mœurs ne ſont point déſeſpérées, je le ſais bien : elle peut être encore digne d'eſtime, mériter toute ma tendreſſe ; elle peut me rendre ſon cœur, mais elle ne peut n'avoir point failli, ni perdre & m'ôter le ſouvenir de ſa faute. La fidélité, la vertu, l'amour, tout peut revenir, hors la confiance, & ſans la confiance il n'y a plus que dégout, triſteſſe, ennui dans le mariage ; le délicieux charme de l'innocence eſt évanoui. C'en eſt fait, c'en eſt fait : ni près, ni loin, Sophie ne peut plus être heureuſe, & je ne puis être heureux que de ſon bonheur. Cela ſeul me décide ; j'aime mieux ſouffrir loin d'elle que par elle : j'aime mieux la regretter que la tourmenter.

Oui, tous nos liens ſont rompus, ils le ſont par elle. En violant ſes engagemens elle m'affranchit des miens. Elle ne m'eſt plus rien, ne l'a-t-elle pas dit

encore? elle n'eſt plus ma femme: la reverrois-je comme étrangere? Non, je ne la reverrai jamais. Je ſuis libre; au moins je dois l'être: que mon cœur ne l'eſt-il autant que ma foi!

Mais quoi! mon affront reſtera-t-il impuni? Si l'infidelle en aime un autre, quel mal lui fais-je en la délivrant de moi? C'eſt moi que je punis & non pas elle: je remplis ſes vœux à mes dépens. Eſt-ce là le reſſentiment de l'honneur outragé? Où eſt la juſtice? où eſt la vengeance?

Eh! malheureux, de qui veux-tu te venger? De celle que ton plus grand déſeſpoir eſt de ne pouvoir plus rendre heureuſe. Du-moins ne ſois pas la victime de ta vengeance. Fais-lui, s'il ſe peut, quelque mal que tu ne ſente pas. Il eſt des crimes qu'il faut abandonner aux remords des coupables; c'eſt preſque les autoriſer que les punir. Un mari cruel mérite-t-il une femme fidelle? D'ailleurs, de quel droit la punir, à quel titre? Es-tu ſon juge, n'étant même plus ſon

époux? Lorſqu'elle a violé ſes devoirs de femme, elle ne s'en eſt point conſervé les droits. Dès l'inſtant qu'elle a formé d'autres nœuds, elle a briſé les tiens & ne s'en eſt point cachée; elle ne s'eſt point parée à tes yeux d'une fidélité qu'elle n'avoit plus; elle ne t'a ni trahi, ni menti; en ceſſant d'être à toi ſeul elle a déclaré ne t'être plus rien: quelle autorité peut te reſter ſur elle? S'il t'en reſtoit, tu devrois l'abdiquer pour ton propre avantage. Crois-moi, ſois bon par ſageſſe & clément par vengeance. Défie-toi de la colere; crains qu'elle ne te ramene à ſes pieds.

Ainſi, tenté par l'amour qui me rappelloit, ou par le dépit qui vouloit me ſéduire, que j'eus de combats à rendre avant d'être bien déterminé; & quand je crus l'être, une réflexion nouvelle ébranla tout. L'idée de mon fils m'attendrit pour ſa mère plus que rien n'avoit fait auparavant. Je ſentis que ce point de réunion l'empêcheroit toujours de m'être étrangere, que les enfans for-

ment un nœud vraiment indiſſoluble entre ceux qui leur ont donné l'être, & une raiſon naturelle & invincible contre le divorce. Des objets ſi chers, dont aucun des deux ne peut s'éloigner, les rapprochent néceſſairement; c'eſt un intérêt commun ſi tendre, qu'il leur tiendroit lieu de ſociété, quand ils n'en auroient point d'autre. Mais que devenoit cette raiſon, qui plaidoit pour la mere de mon fils, appliquée à celle d'un enfant qui n'étoit pas à moi? Quoi! la nature elle-même autoriſera le crime, & ma femme, en partageant ſa tendreſſe à ſes deux fils, ſera forcée à partager ſon attachement aux deux peres! Cette idée, plus horrible qu'aucune qui m'eût paſſé dans l'eſprit, m'embraſoit d'une rage nouvelle; toutes les furies revenoient déchirer mon cœur en ſongeant à cet affreux partage. Oui, j'aurois mieux aimé voir mon fils mort que d'en voir à Sophie un d'un autre pere. Cette imagination m'aigrit plus, m'aliéna plus d'elle que tout ce qui m'avoit tourmenté

jusqu'alors. Dès cet instant je me décidai sans retour, & pour ne laisser plus de prise au doute, je cessai de délibérer.

Cette résolution bien formée éteignit tout mon ressentiment. Morte pour moi, je ne la vis plus coupable; je ne la vis plus qu'estimable & malheureuse, & sans penser à ses torts, je me rappellois avec attendrissement tout ce qui me la rendoit regrettable. Par une suite de cette disposition, je voulus mettre à ma démarche tous les bons procédés qui peuvent consoler une femme abandonnée; car, quoique j'eusse affecté d'en penser dans ma colere, & quoi qu'elle en eût dit dans son désespoir, je ne doutois pas qu'au fond du cœur elle n'eût encore de l'attachement pour moi, & qu'elle ne sentît vivement ma perte. Le premier effet de notre séparation devoit être de lui ôter mon fils. Je frémis seulement d'y songer, & après avoir été tant en peine d'une vengeance, je pouvois à peine supporter l'idée de celle-là. J'avois beau me dire en m'irritant que cet en-

fant feroit bientôt remplacé par un autre, j'avois beau appuyer avec toute la force de la jaloufie fur ce cruel fupplément, tout cela ne tenoit point devant l'image de Sophie au défefpoir en fe voyant arracher fon enfant. Je me vainquis toutefois; je formai, non fans déchirement, cette réfolution barbare, & la regardant comme une fuite néceffaire de la premiere où j'étois fûr d'avoir bien raifonné, je l'aurois certainement exécuté malgré ma répugnance, fi un événement imprévu ne m'eût contraint à la mieux examiner.

Il me reftoit à faire une autre délibération que je comptois pour peu de chofe, après celle dont je venois de me tirer. Mon parti étoit pris par rapport à Sophie, il me reftoit à le prendre par rapport à moi, & à voir ce que je voulois devenir me retrouvant feul. Il y avoit long-tems que je n'étois plus un être ifolé fur la terre: mon cœur tenoit, comme vous me l'aviez prédit, aux attachemens qu'ils s'étoit donnés, il s'étoit

accoutumé à ne faire qu'un avec ma famille; il falloit l'en détacher, du-moins en partie, & cela même étoit plus pénible que de l'en détacher tout-à-fait. Quel vuide il se fait en nous, combien on perd de son existence quand on a tenu à tant de choses & qu'il faut ne tenir plus qu'à soi, ou qui pis est, à ce qui nous fait sentir incessamment le détachement du reste. J'avois à chercher si j'étois cet homme encore, qui sait remplir sa place dans son espece, quand nul individu ne s'y intéresse plus.

Mais où est-elle cette place pour celui dont tous les rapports sont détruits ou changés ? Que faire ? que devenir ? où porter mes pas ? à quoi employer une vie qui ne devroit plus faire mon bonheur, ni celui de ce qui m'étoit cher, & dont le sort m'ôtoit jusqu'à l'espoir de contribuer au bonheur de personne ? Car, si tant d'instrumens préparés pour le mien n'avoient fait que ma misere, pouvois-je espérer d'être plus heureux pour autrui que vous ne l'aviez été pour

moi? Non, j'aimois mon devoir encore, mais je ne le voyois plus. En rappeller les principes & les regles, les appliquer à mon nouvel état, n'étoit pas l'affaire d'un moment, & mon esprit fatigué avoit besoin d'un peu de relâche pour se livrer à de nouvelles méditations.

J'avois fait un grand pas vers le repos. Délivré de l'inquiétude de l'espérance, & sûr de perdre ainsi peu-à-peu celle du desir, en voyant que le passé ne m'étoit plus rien, je tâchois de me mettre tout-à-fait dans l'état d'un homme qui commence à vivre. Je me disois qu'en effet nous ne faisons jamais que commencer, & qu'il n'y a point d'autre liaison dans notre existence qu'une succession de momens présens, dont le premier est toujours celui qui est en acte. Nous mourons & nous naissons chaque instant de notre vie, & quel intérêt la mort peut-elle nous laisser? S'il n'y a rien pour nous que ce qui sera, nous ne pouvons être heureux ou malheureux que par l'avenir, & se tourmenter du passé, c'est tirer du

néant les ſujets de notre miſere. Emile, ſois un homme nouveau, tu n'auras pas plus à te plaindre du ſort que de la nature. Tes malheurs ſont nuls, l'abyme du néant les a tout engloutis ; mais ce qui eſt réel, ce qui eſt exiſtant pour toi, c'eſt ta vie, ta ſanté, ta jeuneſſe, ta raiſon, tes talens, tes lumieres, tes vertus, enfin, ſi tu le veux, & par conſéquent ton bonheur.

Je repris mon travail, attendant paiſiblement que mes idées s'arrangeaſſent aſſez dans ma tête pour me montrer ce que j'avois à faire, & cependant en comparant mon état à celui qui l'avoit précédé, j'étois dans le calme ; c'eſt l'avantage que procure indépendamment des événemens toute conduite conforme à la raiſon. Si l'on n'eſt pas heureux malgré la fortune, quand on ſait maintenir ſon cœur dans l'ordre, on eſt tranquille au moins en dépit du ſort. Mais que cette tranquillité tient à peu de choſe dans une ame ſenſible ! Il eſt bien aiſé de ſe mettre dans l'ordre, ce qui eſt

difficile, c'eſt d'y reſter. Je faillis voir renverſer toutes mes réſolutions au moment que je les croyois les plus affermies.

J'étois entré chez le maître ſans m'y faire beaucoup remarquer. J'avois toujours conſervé dans mes vêtemens la ſimplicité que vous m'aviez fait aimer; mes manieres n'étoient pas plus recherchées, & l'air aiſé d'un homme qui ſe reſſent par-tout à ſa place étoit moins remarquable chez un Menuiſier qu'il ne l'eût été chez un Grand. On voyoit pourtant bien que mon équipage n'étoit pas celui d'un ouvrier; mais à ma maniere de me mettre à l'ouvrage, on jugea que je l'avois été, & qu'enſuite avancé à quelque petit poſte, j'en étois déchu pour rentrer dans mon premier état. Un petit parvenu retombé, n'inſpire pas une grande conſidération, & l'on me prenoit à-peu-près au mot ſur l'égalité où je m'étois mis. Tout-à-coup je vis changer avec moi le ton de toute la famille. La familiarité prit plus de réſerve, on

me regardoit au travail avec une ſorte d'étonnement; tout ce que je faiſois dans l'attelier (& j'y faiſois tout mieux que le maître) excitoit l'admiration; l'on ſembloit épier tous mes mouvemens, tous mes geſtes. On tâchoit d'en uſer avec moi comme à l'ordinaire; mais cela ne ſe faiſoit plus ſans effort, & l'on eût dit que c'étoit par reſpect qu'on s'abſtenoit de n'en marquer davantage. Les idées dont j'étois préoccupé, m'empêcherent de m'appercevoir de ce changement auſſi-tôt que j'aurois fait dans un autre tems: mais mon habitude en agiſſant d'être toujours à la choſe, me ramenant bientôt à ce qui ſe faiſoit autour de moi, ne me laiſſa pas long-tems ignorer que j'étois devenu pour ces bonnes gens un objet de curioſité qui les intéreſſoit beaucoup.

Je remarquai ſur-tout que la femme ne me quittoit pas des yeux. Ce ſexe a une ſorte de droits ſur les aventuriers, qui les lui rend en quelque ſorte plus intéreſſans. Je ne pouſſois pas un coup

d'échope qu'elle ne parût effrayée, & je la voyois toute ſurpriſe de ce que je ne m'étois pas bleſſé. Madame, lui dis-je une fois, je vois que vous vous défiez de mon adreſſe; avez-vous peur que je ne ſache pas mon métier? — Monſieur, me dit-elle, je vois que vous ſavez bien le nôtre; on diroit que vous n'avez fait que cela toute votre vie. A ce mot je vis que j'étois connu : je voulus ſavoir comment je l'étois. Après bien des myſteres, j'appris qu'une jeune dame étoit venue, il y avoit deux jours, deſcendre à la porte du maître, que ſans permettre qu'on m'avertît elle avoit voulu me voir, qu'elle s'étoit arrêtée derriere une porte vitrée d'où elle pouvoit m'appercevoir au fond de l'attelier, qu'elle s'étoit miſe à genoux à cette porte, ayant à côté d'elle un petit enfant qu'elle ſerroit avec tranſport dans ſes bras par intervalles, pouſſant de longs ſanglots à demi étouffés, verſant des torrens de larmes, & donnant divers ſignes d'une douleur dont

tous les témoins avoient été vivement émus : qu'on l'avoit vue plusieurs fois sur le point de s'élancer dans l'attelier, qu'elle avoit paru ne se retenir que par de violens efforts sur elle-même : qu'enfin après m'avoir considéré long-tems avec plus d'attention & de recueillement, elle s'étoit levée tout-d'un-coup, &, collant le visage de l'enfant sur le sien, elle s'étoit écriée à demi-voix ; *non, jamais il ne voudra t'ôter ta mere ; viens, nous n'avons rien à faire ici.* A ces mots elle étoit sortie avec précipitation ; puis après avoir obtenu qu'on ne me parleroit de rien, remonter dans son carosse & partir comme un éclair, n'avoit été pour elle que l'affaire d'un instant.

Ils ajouterent que le vif intérêt dont ils ne pouvoient se défendre pour cette aimable Dame les avoit rendus fideles à la promesse qu'ils lui avoient faite & qu'elle avoit exigée avec tant d'instances, qu'ils n'y manquoient qu'à regret, qu'ils voyoient aisément à son équipage & plus encore

encore à sa figure, que c'étoit une personne d'un haut rang, & qu'ils ne pouvoient présumer autre chose de sa démarche & de son discours, sinon que cette femme étoit la mienne; car il étoit impossible de la prendre pour une fille entretenue.

Jugez de ce qui se passoit en moi durant ce récit! Que de choses tout cela supposoit! Quelles inquiétudes n'avoit-il pas falu avoir, quelles recherches n'avoit-il point falu faire pour retrouver ainsi mes traces! Tout cela est-il de quelqu'un qui n'aime plus? Quel voyage! quel motif l'avoit pu faire entreprendre! dans quelle occupation elle m'avoit surpris! Ah! ce n'étoit pas la premiere fois: mais alors elle n'étoit pas à genoux, elle ne fondoit pas en larmes. O tems, tems heureux? Qu'est devenu cet ange du Ciel?..... Mais que vient donc faire ici cette femme..... elle amene son fils....: mon fils.... & pourquoi?.... Vouloit-elle me voir, me parler? Pourquoi s'en

fuir ?.... me braver ?.... Pourquoi ces larmes ? Que me veut-elle, la perfide ? vient-elle insulter à ma misere ? A-t-elle oublié qu'elle ne m'est plus rien ? Je cherchois en quelque sorte à m'irriter de ce voyage pour vaincre l'attendrissement qu'il me causoit, pour résister aux tentations de courir après l'infortunée qui m'agitoient malgré moi. Je demeurai néanmoins. Je vis que cette démarche ne prouvoit autre chose sinon que j'étois encore animé, & cette supposition même étant entrée dans ma délibération, ne devoit rien changer au parti qu'elle m'avoit fait prendre.

Alors examinant plus posément toutes les circonstances de ce voyage, pesant sur tout les derniers mots qu'elle avoit prononcés en partant, j'y crus démêler le motif qui l'avoit amenée & celui qui l'avoit fait repartir tout d'un-coup sans s'être laissé voir. Sophie parloit simplement ; mais tout ce qu'elle disoit portoit dans mon cœur des traits de lumiere,

& c'en fut un que ce peu de mots. *Il ne t'ôtera pas ta mere*, avoit-elle dit. C'étoit donc la crainte qu'on ne la lui ôtât qui l'avoit amenée, & c'étoit la persuasion que cela n'arriveroit pas qui l'avoit fait repartir ; & d'où la tiroit-elle, cette persuasion ? qu'avoit-elle vu ? Emile en paix, Emile au travail. Quelle preuve pouvoit-elle tirer de cette vue, sinon qu'Emile en cet état n'étoit point subjugué par ses passions & ne formoit que des résolutions raisonnables? Celle de la séparer de son fils ne l'étoit donc pas selon elle, quoiqu'elle le fût selon moi : lequel avoit tort ? Le mot de Sophie décidoit encore ce point ; & en effet en considérant le seul intérêt de l'enfant, cela pouvoit-il même être mis en doute? Je n'avois envisagé que l'enfant ôté à la mere, & il falloit envisager la mere ôtée à l'enfant. J'avois donc tort. Oter une mere à son fils, c'est lui ôter plus qu'on ne peut lui rendre sur-tout à cet âge, c'est sacrifier l'enfant pour se venger de

la mere: c'eſt un acte de paſſion, jamais de raiſon, à moins que la mere ne ſoit folle ou dénaturée. Mais Sophie eſt celle qu'il faudroit deſirer à mon fils quand il en auroit une autre. Il faut que nous l'élevions elle ou moi, ne pouvant plus l'élever enſemble, ou bien pour contenter ma colere il faut le rendre orphelin. Mais que ferai-je d'un enfant dans l'état où je ſuis? J'ai aſſez de raiſon pour voir ce que je puis ou ne puis faire, non pour faire ce que je dois. Traînerai-je un enfant de cet âge en d'autres contrées, ou le tiendrai-je ſous les yeux de ſa mere, pour braver une femme que je dois fuir? Ah! pour ma ſûreté je ne ſerai jamais aſſez loin d'elle! Laiſſons lui l'enfant de peur qu'il ne lui ramene à la fin le pere. Qu'il lui reſte ſeul pour ma vengeance; que chaque jour de ſa vie il rappelle à l'infidele le bonheur dont il fut le gage & l'époux qu'elle s'eſt ôté.

Il eſt certain que la réſolution d'ôter mon fils à ſa mere avoit été l'effet de ma

colere. Sur ce ſeul point la paſſion m'avoit aveuglé, & ce fut le ſeul point auſſi ſur lequel je changeai de réſolution. Si ma famille eût ſuivi mes intentions, Sophie eût élevé cet enfant, & peut-être vivroit-il encore; mais peut-être auſſi dès-lors Sophie étoit-elle morte pour moi; conſolée dans cette chere moitié de moi-même, elle n'eût plus ſongé à rejoindre l'autre, & j'aurois perdu les plus beaux jours de ma vie. Que de douleurs devoient nous faire expier nos fautes avant que notre réunion nous les fît oublier!

Nous nous connoiſſions ſi bien mutuellement, qu'il ne me fallut pour deviner le motif de ſa bruſque retraite, que ſentir qu'elle avoit prévu ce qui ſeroit arrivé ſi nous nous fuſſions revus. J'étois raiſonnable mais foible, elle le ſavoit; & je ſavois encore mieux combien cette ame ſublime & fiere conſervoit d'inflexibilité juſques dans ſes fautes. L'idée de Sophie rentrée en grace lui étoit inſupportable.

Elle ſentoit que ſon crime étoit de ceux

qui ne peuvent s'oublier; elle aimoit mieux être punie que pardonnée: un tel pardon n'étoit pas fait pour elle? la punition même l'avilissoit moins à son gré. Elle croyoit ne pouvoir effacer sa faute qu'en l'expiant, ni s'acquitter avec la justice qu'en souffrant tous les maux qu'elle avoit mérités. C'est pour cela qu'intrépide & barbare dans sa franchise elle dit son crime à vous, à toute ma famille, taisant en même tems ce qui l'excusoit, ce qui la justifioit peut-être, le cachant, dis-je, avec une telle obstination, qu'elle ne m'en a jamais dit un mot à moi-même, & que je ne l'ai sçu qu'après sa mort.

D'ailleurs, rassurée sur la crainte de perdre son fils elle n'avoit plus rien à desirer de moi pour elle-même. Me fléchir eût été m'avilir, & elle étoit d'autant plus jalouse de mon honneur, qu'il ne lui en restoit point d'autre. Sophie pouvoit être criminelle, mais l'époux qu'elle s'étoit choisi devoit être au-dessus

d'une lâcheté. Ces rafinemens de son amour-propre ne pouvoient convenir qu'à elle, & peut-être n'appartenoit-il qu'à moi de les pénétrer.

Je lui eus encore cette obligation, même après m'être séparé d'elle, de m'avoir ramené d'un parti peu raisonné que la vengeance m'avoit fait prendre. Elle s'étoit trompée en ce point dans la bonne opinion qu'elle avoit de moi; mais cette erreur n'en fut plus une aussi-tôt que j'y eus pensé; en ne considérant que l'intérêt de mon fils, je vis qu'il faloit le laisser à sa mere, & je m'y déterminai. Du reste confirmé dans mes sentimens, je résolus d'éloigner son malheureux pere des risques qu'il venoit de courir. Pouvois-je être assez loin d'elle, puisque je ne devois plus m'en rapprocher? C'étoit elle encore, c'étoit son voyage qui venoit de me donner cette sage leçon; il m'importoit pour la suivre de ne pas rester dans le cas de la recevoir deux fois.

Il faloit fuir; c'étoit là ma grande af-

faire, & la conséquence de tous mes précédens raisonnemens. Mais où fuir? C'étoit à cette délibération que j'en étois demeuré, & je n'avois pas vu que rien n'étoit plus indifférent que le choix du lieu pourvu que je m'éloignasse. A quoi bon tant balancer sur ma retraite, puisque par-tout je trouverois à vivre ou mourir, & que c'étoit tout ce qui me restoit à faire? qu'elle bêtise de l'amour-propre de nous montrer toujours toute la nature intéressée aux petits événemens de notre vie? N'eût-on pas dit à me voir délibérer sur mon séjour, qu'il importoit beaucoup au genre humain que j'allasse habiter un pays plutôt qu'un autre, & que le poids de mon corps alloit rompre l'équilibre du globe? Si je n'estimois mon existence que ce qu'elle vaut pour mes semblables, je m'inquiéterois moins d'aller chercher des devoirs à remplir, comme s'ils ne me suivoient pas en quelque lieu que je fusse, & qu'il ne s'en présentât pas toujours autant qu'en peut remplir

celui qui les aime; je me dirois qu'en quelque lieu que je vive, en quelque situation que je sois, je trouverai toujours à faire ma tâche d'homme, & que nul n'auroit besoin des autres, si chacun vivoit convenablement pour soi.

Le sage vit au jour la journée, & trouve tous ses devoirs quotidiens autour de lui. Ne tentons rien au-delà de nos forces, & ne nous portons point en avant de notre existence. Mes devoirs d'aujourd'hui sont ma seule tâche, ceux de demain ne sont pas encore venus. Ce que je dois faire à présent est de m'éloigner de Sophie, & le chemin que je dois choisir est celui qui m'en éloigne le plus directement. Tenons-nous-en là.

Cette résolution prise, je mis l'ordre qui dépendoit de moi à tout ce que je laissois en arriere; je vous écrivis, j'écrivis à ma famille, j'écrivis à Sophie elle-même. Je réglai tout, je n'oubliai que les soins qui pouvoient regarder ma personne; aucun ne m'étoit nécessaire, &

ſans valet, ſans argent, ſans équipage, mais ſans deſirs & ſans ſoins, je partis ſeul & à pied. Chez les Peuples où j'ai vécu, ſur les mers que j'ai parcourues, dans les déſerts que j'ai traverſés, errant durant tant d'années, je n'ai regretté qu'une ſeule choſe, & c'étoit celle que j'avois à fuir. Si mon cœur m'eût laiſſé tranquille, mon corps n'eût manqué de rien.



## LETTRE II.

J'ai bu l'eau d'oubli ; le paſſé s'efface de ma mémoire & l'univers s'ouvre devant moi. Voilà ce que je me diſois en quittant ma Patrie dont j'avois à rougir, & à laquelle je ne devois que le mépris & la haine, puiſqu'heureux & digne d'honneur par moi-même, je ne tenois d'elle & de ſes vils habitans que les maux dont j'étois la proie, & l'opprobre où j'étois plongé. En rompant les nœuds qui m'attachoient à mon pays je l'étendois ſur toute la terre, & j'en devenois d'autant plus homme en ceſſant d'être Citoyen.

J'ai remarqué dans mes longs voyages, qu'il n'y a que l'éloignement du terme qui rende le trajet difficile. Il ne l'eſt jamais d'aller à une journée du lieu où l'on eſt, & pourquoi vouloir faire plus, ſi de journée en journée on peut aller au bout du monde ? Mais en comparant les

extrêmes on s'effarouche de l'intervalle ; il ſemble qu'on doive le franchir tout d'un ſaut ; au lieu qu'en le prenant par parties on ne fait que des promenades & l'on arrive. Les voyageurs, s'environnant toujours de leurs uſages, de leurs habitudes, de leurs préjugés, de tous leurs beſoins factices, ont, pour ainſi dire, une atmoſphere qui les ſépare des lieux où ils ſont comme d'autant d'autres mondes différens du leur. Un François voudroit porter avec lui toute la France ; ſitôt que quelque choſe de ce qu'il avoit lui manque, il compte pour rien les équivalens, & ſe croit perdu. Toujours comparant ce qu'il trouve à ce qu'il a quitté, il croit être mal quand il n'eſt pas de la même maniere, & ne ſauroit dormir aux Indes ſi ſon lit n'eſt fait tout comme à Paris.

Pour moi, je ſuivois la direction contraire à l'objet que j'avois à fuir, comme autrefois j'avois ſuivi l'oppoſé de l'ombre dans la forêt de Montmorenci. La vîteſſe que je ne mettois pas à mes

courſes ſe compenſoit par la ferme réſo-
lution de ne point rétrograder. Deux
jours de marche avoient déjà fermé der-
riere moi la barriere en me laiſſant le
tems de réfléchir durant mon retour, ſi
j'euſſe été tenté d'y ſonger. Je reſpirois
en m'éloignant, & je marchois plus à
mon aiſe à meſure que j'échappois au
danger. Borné pour tout projet à celui
que j'exécutois, je ſuivois le même air
de vent pour toute regle; je marchois
tantôt vîte & tantôt lentement, ſelon
ma commodité, ma ſanté, mon hu-
meur, mes forces. Pourvu, non avec
moi, mais en moi, de plus de reſſour-
ces que je n'en avois beſoin pour vivre,
je n'étois embarraſſé ni de ma voiture,
ni de ma ſubſiſtance. Je ne craignois
point les voleurs; ma bourſe & mon
paſſe-port étoient dans mes bras : mon
vêtement formoit toute ma garderobe;
il étoit commode & bon pour un ou-
vrier. Je le renouvellois ſans peine à
meſure qu'il s'uſoit. Comme je ne mar-
chois ni avec l'appareil ni avec l'inquié

tude d'un voyageur, je n'excitois l'attention de personne; je passois partout pour un homme du pays. Il étoit rare qu'on m'arrêtât sur des frontieres, & quand cela m'arrivoit, peu m'importoit; je restois-là sans impatience, j'y travaillois tout comme ailleurs; j'y aurois sans peine passé ma vie si l'on m'y eût toujours retenu, & mon peu d'empressement d'aller plus loin m'ouvroit enfin tous les passages. L'air affairé & soucieux est toujours suspect, mais un homme tranquille inspire de la confiance; tout le monde me laissoit libre en voyant qu'on pouvoit disposer de moi sans me fâcher.

Quand je ne trouvois pas à travailler de mon métier, ce qui étoit rare, j'en faisois d'autres. Vous m'aviez fait acquérir l'instrument universel. Tantôt paysan, tantôt artisan, tantôt artiste, quelquefois même homme à talens, j'avois par-tout quelque connoissance de mise, & je me rendois maître de leur usage par mon peu d'empressement à les montrer. Un

des fruits de mon éducation étoit d'être pris au mot sur ce que je me donnois pour être, & rien de plus; parce que j'étois simple en toute chose, & qu'en remplissant un poste, je n'en briguois pas un autre. Ainsi j'étois toujours à ma place, & l'on m'y laissoit toujours.

Si je tombois malade, accident bien rare à un homme de mon tempérament qui ne fait excès ni d'alimens, ni de soucis, ni de travail, ni de repos, je restois coi sans me tourmenter de guérir, ni m'effrayer de mourir. L'animal malade jeûne, reste en place, & guérit ou meurt; je faisois de même, & je m'en trouvois bien. Si je me fusse inquiété de mon état, si j'eusse importuné les gens de mes craintes & de mes plaintes, ils se seroient ennuyés de moi, j'eusse inspiré moins d'intérêt & d'empressement que n'en donnoit ma patience. Voyant que je n'inquiétois personne, que je ne me lamentois point, on me prévenoit par des soins qu'on m'eût refusés peut-être si je les eusse implorés.

J'ai cent fois observé que plus on veut exiger des autres, plus on les dispose au refus: ils aiment agir librement, & quand ils font tant que d'être bons, ils veulent en avoir tout le mérite. Demander un bienfait c'est y acquérir une espece de droit, l'accorder est presque un devoir, & l'amour-propre aime mieux faire un don gratuit que payer une dette.

Dans ces pélerinages, qu'on eût blâmés dans le monde comme la vie d'un vagabond, parce que je ne les faisois pas avec le faste d'un voyageur opulent, si quelquefois je me demandois; que fais je? où vais-je? quel est mon but? Je me répondais; qu'ai-je fait en naissant que de commencer un voyage qui ne doit finir qu'à ma mort? Je fais ma tâche, je reste à ma place, j'use avec innocence & simplicité cette courte vie, je fais toujours un grand bien par le mal que je ne fais pas parmi mes semblables, je pourvois à mes besoins en pourvoyant aux leurs, je les sers sans jamais leur nuire, je leur donne l'exemple d'être

heureux & bons sans soins & sans peine: j'ai répudié mon patrimoine, & je vis; je ne fais rien d'injuste, & je vis; je ne demande point l'aumône, & je vis. Je suis donc utile aux autres en proportion de ma subsistance: car les hommes ne donnent rien pour rien.

Comme je n'entreprends pas l'histoire de mes voyages, je passe tout ce qui n'est qu'événement. J'arrive à Marseille: pour suivre toujours la même direction, je m'embarque pour Naples: il s'agit de payer mon passage; vous y aviez pourvu en me faisant apprendre la manœuvre: elle n'est pas plus difficile sur la Méditerranée que sur l'Océan, quelques mots changés en font toute la différence. Je me suis fait matelot. Le Capitaine du bâtiment, espece de patron renforcé, étoit un renégat qui s'étoit rapatrié. Il avoit été pris depuis lors par les Corsaires, & disoit s'être échappé de leurs mains sans avoir été reconnu. Des marchands Napolitains lui avoient confié un autre vaisseau, & il faisoit sa secon-

de courſe depuis ce rétabliſſement. Il contoit ſa vie à qui vouloit l'entendre, & ſavoit ſi bien ſe faire valoir, qu'en amuſant il donnoit de la confiance. Ses goûts étoient auſſi bizarres que ſes aventures. Il ne ſongeoit qu'à divertir ſon équipage : il avoit ſur ſon bord deux méchans pierriers qu'il tirailloit tout le jour; tout la nuit il tiroit des fuſées; on n'a jamais vu de patron de navire auſſi gai.

Pour moi je m'amuſois à m'exercer dans la marine, & quand je n'étois pas de quart, je n'en demeurois pas moins à la manœuvre ou au gouvernail. L'attention me tenoit lieu d'expérience, & je ne tardai pas à juger que nous dérivions beaucoup à l'oueſt. Le compas étoit pourtant au rumb convenable; mais le cours du ſoleil & des étoiles me ſembloit contrarier ſi fort ſa direction, qu'il falloit, ſelon moi, que l'aiguille déclinât prodigieuſement. Je le dis au Capitaine; il battit la campagne en ſe moquant de moi, & comme la mer devint haute & le tems nébuleux, il ne me fut pas poſ-

ſible de vérifier mes obſervations. Nous eûmes un vent forcé qui nous jetta en pleine mer; il dura deux jours; le troiſieme nous apperçûmes la terre à notre gauche. Je demandai au Patron ce que c'étoit. Il me dit, terre de l'Egliſe. Un matelot ſoutint que c'étoit la côte de Sardaigne; il fut hué, & paya de cette façon ſa bienvenue; car quoique vieux matelot, il étoit nouvellement ſur ce bord, ainſi que moi.

Il ne m'importoit guères où que nous fuſſions; mais ce qu'avoit dit cet homme ayant ranimé ma curioſité, je me mis à fureter autour de l'habitacle, pour voir ſi quelque fer mis là par mégarde, ne faiſoit point décliner l'aiguille. Quelle fut ma ſurpriſe de trouver un gros aimant caché dans un coin! En l'ôtant de ſa place, je vis l'aiguille en mouvement reprendre ſa direction. Dans le même inſtant quelqu'un cria; Voile. Le Patron regarda avec ſa lunette, & dit que c'étoit un petit bâtiment françois; comme il avoit le cap ſur nous, & que nous ne

l'évitions pas, il ne tarda pas d'être à pleine vue, & chacun vit alors que c'étoit une voile barbaresque. Trois marchands Napolitains que nous avions à bord avec tout leur bien, pousserent des cris jusqu'au Ciel. L'énigme alors me devint claire. Je m'approchai du Patron, & lui dis à l'oreille : *Patron, si nous sommes pris, tu es mort ; compte là-dessus.* J'avois paru si peu ému, & je lui tins ce discours d'un ton si posé, qu'il ne s'en alarma guères, & feignit même de ne l'avoir pas entendu.

Il donna quelques ordres pour la défense, mais il ne se trouva pas une arme en état, & nous avions tant brûlé de poudre, que quand on voulut charger les pierriers, à peine en resta-t-il pour deux coups. Elle nous eût même été fort inutile ; sitôt que nous fûmes à portée, au lieu de daigner tirer sur nous, on nous cria d'amener, & nous fûmes abordés presque au même instant. Jusqu'alors le Patron, sans en faire semblant, m'observoit avec quelque dé-

fiance; mais ſitôt qu'il vit les corſaires dans notre bord, il ceſſa de faire attention à moi, & s'avança vers eux ſans précaution. En ce moment je me crus juge, exécuteur, pour venger mes compagnons d'eſclavage, en purgeant le genre humain d'un traître, & la mer d'un de ſes monſtres. Je courus à lui, & lui criant : *Je te l'ai promis, je te tiens ma parole*, d'un ſabre dont je m'étois ſaiſi, je lui fis voler la tête. A l'inſtant, voyant le chef des Barbareſques venir impétueuſement à moi, je l'attendis de pied ferme, & lui préſentant le ſabre par la poignée : *Tiens, Capitaine*, lui dis-je en langue franque, *je viens de faire juſtice; tu peux la faire à ton tour*. Il prit le ſabre, il le leva ſur ma tête; j'attendis le coup en ſilence : il ſourit, & me tendant la main, il défendit qu'on me mît aux fers avec les autres, mais il ne me parla point de l'expédition qu'il m'avoit vu faire; ce qui me confirma qu'il en ſavoit aſſez la raiſon. Cette diſtinction, au reſte, ne dura que

jusqu'au port d'Alger, & que nous fûmes envoyés au bagne en débarquant, couplés comme des chiens de chasse.

Jusqu'alors, attentif à tout ce que je voyois, je m'occupois peu de moi. Mais enfin la premiere agitation cessée me laissa réfléchir sur mon changement d'état, & le sentiment qui m'occupoit encore dans toute sa force me fit dire en moi-même avec une sorte de satisfaction. Que m'ôtera cet événement? Le pouvoir de faire une sotise. Je suis plus libre qu'auparavant. Emile esclave! reprenois-je, & dans quel sens? Qu'ai-je perdu de ma liberté primitive? Ne naquis-je pas esclave de la nécessité? Quel nouveau joug peuvent m'imposer les hommes? Le travail? Ne travaillois-je pas quand j'étois libre? La faim? combien de fois je l'ai soufferte volontairement! La douleur? toutes les forces humaines ne m'en donneront pas plus que ne m'en fit sentir un grain de sable. La contrainte? sera-t-elle plus rude que celle de mes premiers fers: & je n'en voulois

pas sortir. Soumis par ma naissance aux passions humaines, que leur joug me soit imposé par un autre ou par moi, ne faut-il pas toujours le porter, & qui sait de quelle part il me sera plus supportable? J'aurai du moins toute ma raison pour les modérer dans un autre; combien de fois ne m'a-t-elle pas abandonné dans les miennes? Qui pourra me faire porter deux chaînes? Il n'y a de servitude réelle que celle de la nature. Les hommes n'en sont que les instrumens. Qu'un maître m'assomme, ou qu'un rocher m'écrase, c'est le même événement à mes yeux, & tout ce qui peut m'arriver de pis dans l'esclavage est de ne pas plus fléchir un tyran qu'un caillou. Enfin si j'avois ma liberté, qu'en ferois-je? Dans l'état où je suis, que puis-je vouloir? Eh! pour ne pas tomber dans l'anéantissement, j'ai besoin d'être animé par la volonté d'un autre au défaut de la mienne.

Je tirai de ces réflexions la conséquence que mon changement d'état étoit plus

apparent que réel ; que, si la liberté consistoit à faire ce qu'on veut, nul homme ne seroit libre ; que tous sont foibles, dépendans des choses, de la dure nécessité ; que celui qui sait le mieux vouloir tout ce qu'elle ordonne est le plus libre, puisqu'il n'est jamais forcé de faire ce qu'il ne veut pas.

Oui, mon pere, je puis le dire ; le tems de ma servitude fut celui de mon regne, & jamais je n'eus tant d'autorité sur moi que quand je portai les fers des barbares. Soumis à leurs passions sans les partager, j'appris à mieux connoître les miennes. Leurs écarts furent pour moi des instructions plus vives que n'avoient été vos leçons, & je fis sous ces rudes maîtres un cours de Philosophie encore plus utile quu celui que j'avois fait près vous.

Je n'éprouvai pas pourtant dans leur servitude toutes les rigueurs que j'en attendois. J'essuyai de mauvais traitemens, mais moins, peut être, qu'ils n'en eussent essuyé parmi nous, & je connus que

que ces noms de Maures & de Pirates portoient avec eux des préjugés dont je ne m'étois pas affez défendu. Ils ne font pas pitoyables, mais ils font juftes, & s'il faut n'attendre d'eux ni douceur ni clémence, on n'en doit craindre non plus ni caprice ni méchanceté. Ils veulent qu'on faffe ce qu'on peut faire, mais ils n'exigent rien de plus, & dans leurs châtimens ils ne puniffent jamais l'impuiffance, mais feulement la mauvaife volonté. Les Négres feroient trop heureux en Amérique, fi l'Européen les traitoit avec la même équité; mais comme il ne voit dans ces malheureux que des inftrumens de travail, fa conduite envers eux dépend uniquement de l'utilité qu'il en tire; il mefure fa juftice fur fon profit.

Je changeai plufieurs fois de Patron: l'on appelloit cela me vendre, comme fi jamais on pouvoir vendre un homme. On vendoit le travail de mes mains; mais ma volonté, mon entendement, mon être, tout ce par quoi j'étois moi & non pas

un autre, ne se vendoit assurément pas; & la preuve de cela est que la premiere fois que je voulus le contraire de ce que vouloit mon prétendu maître, ce fut moi qui fus le vainqueur. Cet événement mérite d'être raconté.

Je fus d'abord assez doucement traité; l'on comptoit sur mon rachat, & je vécus plusieurs mois dans une inaction qui m'eût ennuyé si je pouvois connoître l'ennui. Mais enfin voyant que je n'intriguois point auprès des Consuls Européens & des Moines, que personne ne parloit de ma rançon & que je ne paroissois pas y songer moi-même, on voulut tirer parti de moi de quelque maniere, & l'on me fit travailler. Ce changement ne me surprit ni me fâcha. Je craignois peu les travaux pénibles, mais j'en aimois mieux de plus amusans. Je trouvai le moyen d'entrer dans un attelier dont le maître ne tarda pas à comprendre que j'étois le sien dans son métier. Ce travail devenant plus lucratif pour mon Patron que celui qu'il

me faisoit faire, il m'établit pour son compte & s'en trouva bien.

J'avois vu disperser presque tous mes anciens camarades du bagne, ceux qui pouvoient être rachetés l'avoient été. Ceux qui ne pouvoient l'être avoient eu le même sort que moi, mais tous n'y avoient pas trouvé le même adoucissement. Deux chevaliers de Malte entre autres avoient été délaissés. Leurs familles étoient pauvres. La Religion ne rachete point ses captifs, & les Peres ne pouvant racheter tout le monde, donnoient, ainsi que les Consuls, une préférence fort naturelle & qui n'est pas inique à ceux dont la reconnoissance leur pouvoit être plus utile. Ces deux chevaliers, l'un jeune & l'autre vieux, étoient instruits & ne manquoient pas de mérite; mais ce mérite étoit perdu dans leur situation présente. Ils savoient le génie, la tactique, le latin, les belles-lettres. Ils avoient des talens pour briller, pour commander, qui n'étoient pas d'une grande ressource à des esclaves. Pour sur-

croît, ils portoient fort impatiemment leurs fers, & la philosophie dont ils se piquoient extrêmement, n'avoit point appris à ces fiers gentilshommes à servir de bonne grace des pieds-plats & des bandits; car ils n'appelloient pas autrement leurs maîtres. Je plaignois ces deux pauvres gens; ayant renoncé par leur noblesse à leur état d'hommes, à Alger ils n'étoient plus rien; même ils étoient moins que rien. Car parmi les corsaires, un corsaire ennemi fait esclave est fort au-dessous du néant. Je ne pus servir le vieux que de mes conseils qui lui étoient superflus, car plus savant que moi, du moins de cette science qui s'étale, il savoit à fond toute la morale, & ses préceptes lui étoient très-familiers; il n'y avoit que la pratique qui lui manquât, & l'on ne sauroit porter de plus mauvaise grace le joug de la nécessité. Le jeune encore plus impatient, mais ardent, actif, intrépide, se perdoit en projets de révoltes & de conspirations impossibles à exécuter, & qui toujours

découverts ne faisoient qu'aggraver sa misere. Je tentai de l'exciter à s'évertuer à mon exemple, & à tirer parti de ses bras pour rendre son état plus supportable, mais il méprisa mes conseils & me dit fierement qu'il savoit mourir. Monsieur, lui dis-je, il vaudroit encore mieux savoir vivre. Je parvins pourtant à lui procurer quelques soulagemens qu'il reçut de bonne grace, & en ame noble & sensible; mais qui ne lui firent pas goûter mes vues. Il continua ses trames pour se procurer la liberté par un coup hardi, mais son esprit remuant lassa la patience de son maître qui étoit le mien. Cet homme se défit de lui & de moi, nos liaisons lui avoient paru suspectes, & il crut que j'employois à l'aider dans ses manœuvres les entretiens par lesquels je tâchois de l'en détourner. Nous fûmes vendus à un entrepreneur d'ouvrages publics, & condamnés à travailler sous les ordres d'un surveillant barbare, esclave comme nous, mais qui pour se faire va-

loir à son maître nous accabloit de plus de travaux, que la force humaine n'en pouvoit porter.

Les premiers jours ne furent pour moi que des jeux. Comme on nous partageoit également le travail & que j'étois plus robuste & plus ingambe que tous mes camarades, j'avois fait ma tâche avant eux, après quoi j'aidois les plus foibles & les allégeois d'une partie de la leur. Mais notre piqueur ayant remarqué ma diligence & la supériorité de mes forces, m'empêcha de les employer pour d'autres en doublant ma tâche, &, toujours augmentant par degrés, finit par me surcharger à tel point & de travail & de coups, que malgré ma vigueur, j'étois menacé de succomber bientôt sous le faix; tous mes compagnons tant forts que foibles, mal nourris & plus maltraités, dépérissoient sous l'excès du travail.

Cet état devenant tout-à-fait insupportable, je résolus de m'en délivrer à tout risque, mon jeune Chevalier à qui je

communiquai ma résolution, la partagea vivement. Je le connoissois homme de courage, capable de constance, pourvu qu'il fût sous les yeux des hommes; & dès qu'il s'agissoit d'actes brillans & de vertus héroïques, je me tenois sûr de lui. Mes ressources néanmoins étoient toutes en moi-même, & je n'avois besoin du concours de personne pour exécuter mon projet; mais il étoit vrai qu'il pouvoit avoir un effet beaucoup plus avantageux, exécuté de concert par mes compagnons de miseres, & je résolus de le leur proposer, conjointement avec le Chevalier.

J'eus peine à obtenir de lui que cette proposition se feroit simplement & sans intrigues préliminaires. Nous prîmes le tems du repas où nous étions plus rassemblés & moins surveillés. Je m'adressai d'abord dans ma langue à une douzaine de compatriotes que j'avois-là, ne voulant pas leur parler en langue franque de peur d'être entendu des gens du pays. Camarades, leur dis-je, écoutez-moi. Ce qui

me reste de force ne peut suffire à quinze jours encore du travail dont on me surcharge, & je suis un des plus robustes de la troupe; il faut qu'une situation si violente prenne une prompte fin, soit par un épuisement total, soit par une résolution qui le prévienne. Je choisis le dernier parti, & je suis déterminé à me refuser dès demain à tout travail au péril de ma vie, & de tous les traitemens que doit m'attirer ce refus. Mon choix est une affaire de calcul. Si je reste comme je suis, il faut périr infailliblement en très-peu de tems & sans aucune ressource; je m'en ménage une par ce sacrifice de peu de jours. Le parti que je prends peut effrayer notre inspecteur & éclairer son maître sur son véritable intérêt. Si cela n'arrive pas, mon sort quoiqu'accéléré ne sauroit être empiré. Cette ressource seroit tardive & nulle quand mon corps épuisé ne seroit plus capable d'aucun travail, alors en me ménageant ils n'auroient rien à gagner, en m'achevant ils ne feroient qu'épargner ma nourriture. Il

me convient donc de choisir le moment où ma perte en est encore une pour eux. Si quelqu'un d'entre vous trouve mes raisons bonnes, & veut à l'exemple de cet homme de courage prendre le même parti que moi, notre nombre fera plus d'effet & rendra nos tyrans plus traitables. Mais fussions-nous seuls lui & moi, nous n'en sommes pas moins résolus à persister dans notre refus, & nous vous prenons tous à témoins de la façon dont il sera soutenu.

Ce discours simple & simplement prononcé, fut écouté sans beaucoup d'émotion. Quatre ou cinq de la troupe me dirent cependant de compter sur eux & qu'ils feroient comme moi. Les autres ne dirent mot & tout resta calme. Le Chevalier mécontent de cette tranquillité, parla aux siens dans sa langue avec plus de véhémence, leur nombre étoit grand, il leur fit à haute voix des descriptions animées de l'état où nous étions réduits & de la cruauté de nos bourreaux. Il excita leur indignation par la peinture de notre avilissement,

& leur ardeur, par l'espoir de la vengeance : enfin, il enflamma tellement leur courage par l'admiration de la force d'ame qui fait braver les tourmens & qui triomphe de la puissance même, qu'ils l'interrompirent par des cris, & tous jurerent de nous imiter & d'être inébranlables jusqu'à la mort.

Le lendemain, sur notre refus de travailler, nous fûmes, comme nous nous y étions attendus, très-maltraités les uns & les autres, inutilement toutes fois quant à nous deux & à mes trois ou quatre compagnons de la veille, à qui nos bourreaux n'arracherent pas même un seul cri. Mais l'œuvre du Chevalier ne tint pas si bien. La constance de ces bouillans compatriotes fut épuisée en quelques minutes, & bientôt à coups de nerf-de-bœuf, on les ramena tous au travail, doux comme des agneaux. Outré de cette lâcheté, le Chevalier, tandis qu'on le tourmentoit lui-même, les chargeoit de reproches & d'injures qu'ils n'écoutoient pas. Je tâchai de l'appaiser

ſur une déſertion que j'avois prévue & que je lui avois prédite. Je ſavois que les effets de l'éloquence ſont vifs, mais momentanés. Les hommes qui ſe laiſſent ſi facilement émouvoir, ſe calment avec la même facilité. Un raiſonnement froid & fort ne fait point d'effervefcence, mais quand il prend il pénetre, & l'effet qu'il produit ne s'efface plus.

La foibleſſe de ces pauvres gens en produiſit un autre auquel je ne m'étois pas attendu, & que j'attribue à une rivalité nationale plus qu'à l'exemple de notre fermeté. Ceux de mes compatriotes qui ne m'avoient point imité, les voyant revenir au travail, les huerent, le quitterent à leur tour, & comme pour inſulter à leur couardiſe, vinrent ſe ranger autour de moi, cet exemple en entraîna d'autres, & bientôt la révolte devint ſi générale, que le maître, attiré par le bruit & les cris, vint lui-même pour y mettre ordre.

Vous comprenez ce que notre inſpecteur put lui dire pour s'excuſer & pour

l'irriter contre nous. Il ne manqua pas de me désigner comme l'auteur de l'émeute, comme un chef de mutins qui cherchoit à se faire craindre par le trouble qu'il vouloit exciter. Le maître me regarda & me dit : c'est donc toi qui débauche mes esclaves ? Tu vient d'entendre l'accusation. Si tu as quelque chose à répondre, parle. Je fus frappé de cette modération dans le premier emportement d'un homme âpre au gain, menacé de sa ruine; dans un moment où tout maître Européen, touché jusqu'au vif par son intérêt, eût commencé sans vouloir m'entendre, par me condamner à mille tourmens. Patron, lui dis-je en langue franque; tu ne peux nous haïr; tu ne nous connois pas même; nous ne te haïssons pas non plus, tu n'es pas l'auteur de nos maux, tu les ignores. Nous savons porter le joug de la nécessité qui nous a soumis à toi. Nous ne refusons point d'employer nos forces pour ton service, puisque le sort nous y condamne;

mais en les excédant, ton esclave nous les ôte & va te ruiner par notre perte. Crois-moi, transporte à un homme plus sage l'autorité dont il abuse à ton préjudice. Mieux distribué, ton ouvrage ne se fera pas moins, & tu conserveras des esclaves laborieux, dont tu tireras avec le tems un profit beaucoup plus grand que celui qu'il te veut procurer en nous accablant. Nos plaintes sont justes; nos demandes sont modérées. Si tu ne les écoute pas, notre parti est pris; ton homme vient d'en faire l'épreuve; tu peux la faire à ton tour.

Je me tus; le piqueur voulut répliquer. Le Patron lui imposa silence. Il parcourut des yeux mes camarades dont le teint hâve & la maigreur attestoient la vérité de mes plaintes, mais dont la contenance au surplus n'annonçoit point du tout des gens intimidés. Ensuite m'ayant considéré de rechef. Tu parois, dit-il, un homme sensé; je veux savoir ce qui en est. Tu tances la conduite de cet es-

clave; voyons la tienne à sa place; je te la donne & le mets à la tienne. Aussitôt il ordonna qu'on m'ôtât mes fers, & qu'on les mît à notre chef; cela fut fait à l'instant.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment je me conduisis dans ce nouveau poste, & ce n'est pas de cela qu'il s'agit ici. Mon aventure fit du bruit, le soin qu'il prit de la répandre fit nouvelle dans Alger: le Dey même entendit parler de moi, & voulut me voir. Mon patron m'ayant conduit à lui, & voyant que je lui plaisois, lui fit présent de ma personne. Voilà votre Emile esclave du Dey d'Alger.

Les regles sur lesquelles j'avois à me conduire dans ce nouveau poste, découloient de principes qui ne m'étoient pas inconnus. Nous les avions discutés durant mes voyages, & leur application bien qu'imparfaite & très-en petit, dans le cas où je me trouvois, étoit sûre & infaillible dans ses effets. Je ne vous en-

tretiendrai pas de ces menus détails, ce n'eſt pas de cela qu'il s'agit entre vous & moi. Mes ſuccès m'attirerent la conſidération de mon Patron.

Aſſem Oglou étoit parvenu à la ſuprême puiſſance par la route la plus honorable qui puiſſe y conduire: car de ſimple matelot paſſant par tous les grades de la marine & de la milice, il s'étoit ſucceſſivement élevé aux premieres places de l'Etat, & après la mort de ſon prédéceſſeur, il fut élu pour lui ſuccéder par les ſuffrages unanimes des Turcs & des Maures, des gens de guerre & des gens de loi. Il y avoit douze ans qu'il rempliſſoit avec honneur ce poſte difficile, ayant à gouverner un peuple indocile & barbare, une ſoldateſque inquiete & mutine, avide de déſordre & de trouble, qui, ne ſachant ce qu'elle deſiroit elle-même, ne vouloit que remuer, & ſe ſoucioit peu que les choſes allaſſent mieux, pourvu qu'elles allaſſent autrement. On ne pouvoit pas ſe plaindre de ſon admi-

niſtration, quoiqu'elle ne répondît pas à l'eſpérance qu'on en avoit conçue. Il avoit maintenu ſa régence aſſez tranquille : tout étoit en meilleur état qu'auparavant, le commerce & l'agriculture alloient bien, la marine étoit en vigueur, le peuple avoit du pain. Mais on n'avoit point de ſes opérations éclatantes.....

*FIN.*



